This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Educ T 1718.46.651

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE ESTATE OF

EDWIN HALE ABBOT

Class of 1855

OF CAMBRIDGE

3 2044 102 776 127

A

KEY TO THE EXERCISES

IN

OLLENDORFF'S NEW METHOD

OF

LEARNING TO READ, WRITE, AND SPEAK

THE GERMAN LANGUAGE.

NEW-YORK:
D. APPLETON & CO., 200 BROADWAY.
PHILADELPHIA:
GEORGE S. APPLETON, 148 CHESNUT-STREET.
1846.

Educ T 1718.44.651

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE ESTATE OF
EDWIN HALE ABBOT
DECEMBER 28, 1931

ENTERED according to Act of Congress, in the year 1845, by

D. APPLETON & CO.,

in the Clerk's Office of the District Court for the Southern District of New York.

PREFACE.

This little volume, now offered to the public as a supplement to Ollendorff's New Method, is substantially the same with that which accompanies the Frankfort edition, bearing the name of P. Gands as its author. Such alterations in the orthography as were found necessary to conform the Key to the standard adopted in the American edition of the Grammar, together with occasional corrections and additions in the text, are changes which the Editor deemed both proper and essential to be made.

It is hoped that this book may prove a desirable companion, not only to instructors, but also to such learners as have not the opportunity of enjoying the permanent tuition of a competent master. That it may give additional value to the Grammar, of which it forms a part, and present still greater facilities for, and stronger inducements to, the study of a beautiful and useful language, is the earnest wish of

THE EDITOR.

1te. Erste Uebung.

Haben Sie das Salz? — Ja, mein Herr, ich habe das Salz. — Haben Sie Ihr Salz? — Ich habe mein Salz. — Haben Sie den Tisch? — Ich habe den Tisch. — Haben Sie meinen Tisch? — Ich habe Ihren Tisch. — Haben Sie den Zucker? — Ich habe den Zucker. — Haben Sie Ihren Zucker? — Ich habe meinen Zucker. — Haben Sie das Papier? — Ich habe das Papier. — Haben Sie mein Papier? — Ich habe Ihr Papier.

2te. Zweite Uebung.

Haben Sie den schönen Hut? — Ja, mein Herr, ich habe den schönen Hut. — Haben Sie meinen schlechten Hut? — Ich habe Ihren schlechten Hut. — Haben Sie das schlechte Salz? — Ich habe das schlechte Salz. — Haben Sie Ihr gutes Salz? — Ich habe mein gutes Salz. — Welches Salz haben Sie? — Ich habe Ihr gutes Salz. — Welchen Zucker haben Sie? — Ich habe meinen guten Zucker. — Haben Sie meinen guten Zucker? — Ich habe Ihren guten Zucker. — Welchen Tisch haben Sie? — Ich habe den schönen Tisch. — Haben Sie meinen schönen Tisch? — Ich habe Ihren schönen Tisch. — Welches Papier haben Sie? — Ich habe das schlechte Papier. — Haben Sie mein häßliches Papier? — Ich habe Ihr häßliches Papier. — Welchen schlechten Hut haben Sie? — Ich habe meinen schlechten Hut. — Welches schöne Band haben Sie? — Ich habe Ihr schönes Band.

3te. Dritte Uebung.

Haben Sie den hölzernen Tisch? — Nein, mein Herr, ich habe ihn nicht. — Welchen Tisch haben Sie? — Ich habe den steinernen Tisch. — Haben Sie meinen goldenen Leuchter? — Ich habe ihn nicht. — Welchen Strumpf haben Sie? — Ich habe den fädenen Strumpf.* — Haben Sie meinen leinenen Strumpf? —

* The adjective fäden is better expressed by leinen, meaning linnen or flaxen; fäden being but in few parts of Germany understood as such.

Ich habe Ihren leinenen Strumpf nicht. — Welchen Rock haben Sie? — Ich habe meinen tuchenen Rock. — Welches Pferd haben Sie? — Ich habe das hölzerne Pferd. — Haben Sie meinen ledernen Schuh? — Ich habe ihn nicht. — Haben Sie das bleierne Pferd? — Ich habe es nicht. — Welches Holz haben Sie? — Ich habe Ihr gutes Holz. — Haben Sie mein gutes Gold? — Ich habe es nicht. — Welches Gold haben Sie? — Ich habe das gute Gold. — Welchen Stein haben Sie? — Ich habe Ihren schönen Stein. — Welches Band haben Sie? — Ich habe Ihr goldenes Band. — Haben Sie meinen schönen Hund? — Ich habe ihn. — Haben Sie mein häßliches Pferd? — Ich habe es nicht.

4te. Vierte Uebung.

Haben Sie den ledernen Koffer? — Ich habe den ledernen Koffer nicht. — Haben Sie meinen hübschen Koffer? — Ich habe Ihren hübschen Koffer nicht. — Welchen Koffer haben Sie? — Ich habe den hölzernen Koffer. — Haben Sie meinen alten Knopf? — Ich habe ihn nicht. — Welches Geld haben Sie? — Ich habe das gute Geld. — Welchen Käse haben Sie? — Ich habe den alten Käse. — Haben Sie etwas? — Ich habe etwas. — Haben Sie meinen großen Hund? — Ich habe ihn nicht. — Haben Sie Ihr gutes Gold? — Ich habe es. — Welchen Hund haben Sie? — Ich habe den Hund des Schneiders. (Ich habe des Schneiders Hund.) — Haben Sie den großen Hund des Nachbars? (des Nachbars großen Hund?) — Ich habe ihn nicht. — Haben Sie das goldene Band des Hundes? (des Hundes goldenes Band?) — Nein, ich habe es nicht. — Welchen Rock haben Sie? — Ich habe den guten Rock des Schneiders (des Schneiders guten Rock). — Haben Sie das gute Brod des Nachbars? (des Nachbars gutes Brod?) — Ich habe es nicht. — Haben Sie meines Schneiders goldenes Band? (das goldene Band meines Schneiders?) — Ich habe es. — Haben Sie das Band meines hübschen Hundes? (meines hübschen Hundes Band?) — Ich habe es nicht. — Haben Sie das gute Pferd des guten Bäckers? (des guten Bäckers gutes Pferd?) — Ich habe es. — Haben Sie das Pferd des guten Schneiders? (des guten Schneiders Pferd?) — Ich habe es nicht. — Sind Sie hungrig? — Ich bin hungrig. — Sind Sie schläferig? — Ich bin nicht schläferig. — Welchen Leuchter

haben Sie? — Ich habe den goldenen Leuchter meines guten Bäckers (meines guten Bäckers goldenen Leuchter).

5te. Fünfte Uebung.

Haben Sie mein Buch? — Ich habe es nicht. — Welches Buch haben Sie? — Ich habe mein gutes Buch. — Haben Sie etwas Häßliches? — Ich habe nichts Häßliches. — Ich habe etwas Hübsches (Artiges). — Welchen Tisch haben Sie? — Ich habe den des Bäckers. — Haben Sie des Bäckers oder des Nachbars Hund? (Haben Sie den Hund des Bäckers oder den des Nachbars?) — Ich habe den des Nachbars. — Was haben Sie? — Ich habe nichts. — Haben Sie den guten oder den schlechten Zucker? — Ich habe den guten. — Haben Sie des Nachbars gutes oder schlechtes Pferd? (Haben Sie das gute oder das schlechte Pferd des Nachbars?) — Ich habe das gute. — Haben Sie den goldenen oder den silbernen Leuchter? — Ich habe den silbernen Leuchter. — Haben Sie das Papier meines Nachbars oder das meines Schneiders? — Ich habe das Ihres Schneiders. — Sind Sie hungrig oder durstig? — Ich bin hungrig. — Sind Sie schläferig oder müde? — Ich bin müde. — Was haben Sie Hübsches? — Ich habe nichts Hübsches. — Haben Sie den ledernen Schuh? — Ich habe ihn nicht.

6te. Sechste Uebung.

Haben Sie Ihr Tuch oder das meinige? (oder meines?) — Ich habe weder Ihres (das Ihrige) noch meines (das meinige). — Ich habe weder mein Brod noch das des Schneiders. — Haben Sie meinen Stock oder den Ihrigen? (oder Ihren?) — Ich habe den meinigen (meinen). — Haben Sie den Schuh des Schuhmachers (des Schuhmachers Schuh) oder den des Kaufmanns? — Ich habe weder den des Schuhmachers noch den des Kaufmanns. — Haben Sie den Rock meines Bruders? — Ich habe ihn nicht. — Welches Papier haben Sie? — Ich habe das Ihres Freundes. — Haben Sie meinen Hund oder den meines Freundes? — Ich habe den Ihres Freundes. — Haben Sie meinen leinenen Strumpf oder den meines Bruders? — Ich habe weder den Ihrigen (Ihren) noch den Ihres Bruders. — Haben

Sie das gute Brod meines guten Bäckers (meines guten Bäckers gutes Brod) oder das meines Freundes? — Ich habe weder das Ihres guten Bäckers noch das Ihres Freundes. — Welches Brod haben Sie? — Ich habe das meinige (meines). — Welches Band haben Sie? — Ich habe Ihres (das Ihrige). — Haben Sie den guten oder den schlechten Käse? — Ich habe weder den guten noch den schlechten. — Haben Sie etwas? — Ich habe nichts. — Haben Sie meinen hübschen oder meinen häßlichen Hund? — Ich habe weder Ihren hübschen noch Ihren häßlichen Hund. — Haben Sie den Stock meines Freundes? (meines Freundes Stock?) — Ich habe ihn nicht. — Sind Sie schläferig oder hungrig? — Ich bin weder schläferig noch hungrig. — Haben Sie das gute oder das schlechte Salz? — Ich habe weder das gute noch das schlechte. — Haben Sie mein Pferd oder das des Mannes? — Ich habe weder Ihres (das Ihrige) noch das des Mannes. — Was haben Sie? — Ich habe nichts Schönes. —Sind Sie müde? — Ich bin nicht müde.

7te. Siebente Uebung.

Ich habe weder des Bäckers Hund (den Hund des Bäckers) noch den meines Freundes. — Sind Sie schläferig? — Ich bin nicht schläferig. — Ich bin hungrig. — Sie sind nicht hungrig. — Habe ich den Pfropf? — Nein, mein Herr, Sie haben ihn nicht. — Habe ich das Holz des Zimmermanns? (des Zimmermanns Holz?) — Sie haben es nicht. — Habe ich den guten Regenschirm des Franzosen? (des Franzosen guten Regenschirm?) — Sie haben ihn. — Habe ich den eisernen Nagel des Zimmermanns oder den Ihrigen? (des Zimmermanns eisernen Nagel oder Ihren?) — Sie haben meinen (den meinigen). — Sie haben weder den des Zimmermanns noch den meinigen (noch meinen). — Welchen Bleistift habe ich? — Sie haben den des Franzosen. — Habe ich Ihren Fingerhut oder den des Schneiders? — Sie haben weder meinen (den meinigen) noch den des Schneiders. — Welchen Regenschirm habe ich? — Sie haben meinen guten Regenschirm. — Habe ich den guten Honig des Franzosen? (des Franzosen guten Honig?) — Sie haben ihn nicht. — Welchen Zwieback habe ich? — Sie haben den meines guten Nachbars. — Haben Sie meinen Kaffee oder den meines Knaben? — Ich habe den Ihres guten

Knaben. — Haben Sie Ihren Pfropfen oder meinen (den meinigen)? — Ich habe weder den Ihrigen noch den meinigen (weder Ihren noch meinen). — Was haben Sie? — Ich habe meines guten Bruders guten Bleistift (den guten Bleistift meines guten Bruders). — Habe ich Recht? — Sie haben Recht. — Habe ich Unrecht? — Sie haben nicht Unrecht. — Habe ich Recht oder Unrecht? — Sie haben weder Recht noch Unrecht. — Sie sind hungrig. — Sie sind nicht schläferig. — Sie sind weder hungrig noch durstig. — Sie haben weder den guten Kaffee noch den guten Zucker. — Was habe ich? — Sie haben nichts.

8te. Achte Uebung.

Ist er durstig oder hungrig? — Er ist weder durstig noch hungrig. — Hat der Freund meinen Hut? — Er hat ihn. — Er hat ihn nicht. — Wer hat mein Schaf? — Ihr Freund hat es. — Wer hat meinen großen Sack? — Der Bäcker hat ihn. — Hat der Jüngling mein Buch? — Er hat es nicht. — Was hat er? — Er hat nichts. — Hat er den Hammer oder den Nagel? — Er hat weder den Hammer noch den Nagel. — Hat er meinen Regenschirm oder meinen Stock? — Er hat weder Ihren Regenschirm noch Ihren Stock. — Hat er meinen Kaffee oder meinen Zucker? — Er hat weder Ihren Kaffee noch Ihren Zucker; er hat Ihren Honig. — Hat er den Zwieback meines Bruders (meines Bruders Zwieback) oder den des Franzosen? — Er hat weder den Ihres Bruders noch den des Franzosen; er hat den des guten Knaben. — Welches Schiff hat er? — Er hat mein gutes Schiff. — Hat er das Schaf oder den Hammel?

9te. Neunte Uebung.

Hat der junge Mann mein Messer oder das des Malers? — Er hat weder Ihres (das Ihrige) noch das des Malers. — Wer hat den schönen Hund meines Bruders? (meines Bruders schönen Hund?) — Ihr Freund hat ihn. — Was hat mein Freund? — Er hat des Bäckers gutes Brod (das gute Brod des Bäckers). — Er hat das gute Huhn des guten Nachbars (des guten Nachbars gutes Huhn). — Was haben Sie? — Ich habe nichts. — Haben Sie meinen Sack oder Ihren (den Ihrigen)? — Ich habe

den Ihres Freundes. — Habe ich Ihr gutes Messer? — Sie haben es. — Sie haben es nicht. — Hat es der Jüngling? — Er hat es nicht. — Was hat er? — Er hat etwas Gutes. — Er hat nichts Schlechtes. — Hat er etwas? — Er hat nichts. — Ist er schläferig? — Er ist nicht schläferig. — Er ist hungrig. — Wer ist hungrig? — Der junge Mann ist hungrig. — Ihr Freund ist hungrig. — Ihres Bruders Knabe (der Knabe Ihres Bruders) ist hungrig. — Meines Schuhmachers Bruder (der Bruder meines Schuhmachers) ist hungrig. — Meines guten Schneiders Knabe (der Knabe meines guten Schneiders) ist durstig. — Welcher Mann hat mein Buch? — Der große Mann hat es. — Welcher Mann hat mein Pferd? — Ihr Freund hat es. — Er hat Ihren guten Käse. — Hat er ihn? — Ja, mein Herr, er hat ihn.

10te. Zehnte Uebung.

Haben Sie den Ochsen des Bauern oder den des Kochs? — Ich habe weder den des Bauern noch den des Kochs. — Hat der Bauer seinen Reis? — Er hat ihn. — Haben Sie ihn? — Ich habe ihn nicht. — Hat sein Knabe den Besen des Bedienten? (des Bedienten Besen?) — Er hat ihn. — Wer hat den Bleistift des Knaben? (des Knaben Bleistift?) — Niemand hat ihn. — Hat Ihr Bruder meinen Stock oder den des Malers? — Er hat weder Ihren (den Ihrigen) noch den des Malers; er hat den seinigen. — Hat er das gute oder das schlechte Geld? — Er hat weder das gute noch das schlechte. — Hat er das hölzerne oder das bleierne Pferd? — Er hat weder das hölzerne noch das bleierne Pferd. — Was hat er Gutes? — Er hat meinen guten Honig. — Hat meines Nachbars Knabe (der Knabe meines Nachbars) mein Buch? — Er hat es nicht. — Welches Buch hat er? — Er hat sein schönes Buch. — Hat er mein Buch oder das seinige? — Er hat das seinige. — Wer hat meinen goldenen Knopf? — Niemand hat ihn. — Hat Jemand meinen leinenen Strumpf? — Niemand hat ihn.

11te. Elfte Uebung.

Welches Schiff hat der Kaufmann? — Er hat das seinige (seines). — Welches Pferd hat mein Freund? — Er hat meines (das meinige). — Hat er seinen Hund? — Er hat ihn nicht. — Wer

hat seinen Hund? — Niemand hat ihn. — Wer hat meines Bruders Regenschirm? (den Regenschirm meines Bruders?) — Jemand hat ihn. — Welchen Besen hat der Bediente? — Er hat den seinigen. — Ist Jemand hungrig? — Niemand ist hungrig. — Ist Jemand schläferig? — Niemand ist schläferig. — Ist Jemand müde? — Niemand ist müde. — Wer hat Recht? — Niemand hat Recht. — Habe ich seinen Zwieback? — Sie haben ihn nicht. — Habe ich seines guten Bruders Ochsen? (den Ochsen seines guten Bruders?) — Sie haben ihn nicht. — Welches Huhn habe ich? — Sie haben seines (das seinige). — Hat Jemand Unrecht? — Niemand hat Unrecht.

12te. Zwölfte Uebung.

Welches Heu hat der Fremde? — Er hat jenes des Bauern. — Hat dieser Matrose meinen Spiegel? — Er hat ihn nicht. — Haben Sie dieses oder jenes Licht? — Ich habe dieses. — Haben Sie das Heu meines Gartens oder das des Ihrigen? — Ich habe weder das Ihres Gartens noch das des meinigen, sondern das des Fremden. — Welchen Handschuh haben Sie? — Ich habe seinen Handschuh. — Welchen Stuhl hat der Fremde? — Er hat den seinigen. — Wer hat mein gutes Licht? — Dieser Mann hat es. — Wer hat diesen Spiegel? — Dieser Fremde hat ihn. — Was hat Ihr Bedienter? — Er hat den Baum dieses Gartens. — Hat er das Buch dieses Mannes? (dieses Mannes Buch?) — Er hat nicht das Buch dieses Mannes, sondern das dieses Knaben. — Welchen Ochsen hat dieser Bauer? — Er hat den Ihres Nachbars. — Habe ich Ihren Brief oder den seinigen? — Sie haben weder meinen noch seinen (den meinigen noch den seinigen), sondern den Ihres Freundes. — Haben Sie dieses Pferdes Heu? (das Heu dieses Pferdes?) — Ich habe nicht sein Heu, sondern sein Hufeisen. — Hat Ihr Bruder mein Billet oder das seinige? — Er hat das des Matrosen. — Hat dieser Fremde meinen Handschuh oder den seinigen? (oder seinen?) — Er hat weder den Ihrigen noch den seinigen (weder Ihren noch seinen), sondern den seines Freundes. — Sind Sie hungrig oder durstig? — Ich bin weder hungrig noch durstig, sondern schläferig. — Ist er schläferig oder hungrig? — Er ist weder schläferig noch hungrig, sondern müde. — Habe ich Recht oder Unrecht? — Sie haben weder Recht noch Unrecht,

aber Ihr guter Knabe hat Unrecht. — Habe ich das gute oder das schlechte Messer? — Sie haben weder das gute noch das schlechte, sondern das häßliche. — Was habe ich? — Sie haben nichts Gutes, sondern etwas Schlechtes. — Wer hat meinen Esel? — Der Bauer hat ihn.

13te. Dreizehnte Uebung.

Haben Sie den Garten, welchen ich habe? — Ich habe nicht den, welchen Sie haben. — Welchen Spiegel haben Sie? — Ich habe den, welchen (denjenigen, den) Ihr Bruder hat. — Hat er das Buch, welches Ihr Freund hat? (das Ihr Freund hat?) — Er hat nicht das, welches (dasjenige, das) mein Freund hat. — Welches Licht hat er? — Er hat das seines Nachbars. — Er hat dasjenige, welches ich habe. — Hat er diesen oder jenen Baum? — Er hat weder diesen noch jenen, sondern denjenigen (den), welchen ich habe. — Welchen Esel hat der Mann? — Er hat denjenigen (den), welchen dieser Knabe hat. — Hat der Fremde Ihren Stuhl oder meinen? (den meinigen?) — Er hat weder den Ihrigen noch den meinigen (Ihren noch meinen), sondern er hat den guten Stuhl seines Freundes (seines Freundes guten Stuhl). — Haben Sie den Handschuh, den (welchen) ich habe, oder denjenigen, den (den, welchen) mein Schneider hat? — Ich habe weder den, welchen Sie haben, noch denjenigen, den Ihr Schneider hat, sondern den meinigen. — Hat Ihr Schuhmacher meinen schönen Schuh oder denjenigen (den) seines Knaben? — Er hat weder den Ihrigen (Ihren), noch den seines Knaben, sondern denjenigen (den) des guten Fremden. — Welches Haus hat der Bäcker? — Er hat weder Ihres noch meines (das Ihrige noch das meinige), sondern das seines guten Bruders. — Welchen Wagen habe ich? — Habe ich den meinigen (meinen) oder den des Bauern? — Sie haben weder den Ihrigen noch den des Bauern, Sie haben denjenigen, den (den, welchen) ich habe. — Haben Sie meinen schönen Wagen? — Ich habe ihn nicht, sondern der Franzose hat ihn. — Was hat der Franzose? — Er hat nichts. — Was hat der Schuhmacher? — Er hat etwas Schönes. — Was hat er Schönes? — Er hat seinen schönen Schuh. — Hat der Schuhmacher Recht? — Er hat nicht Unrecht; aber sein Nachbar, der Bäcker, hat Recht. — Ist Ihr Pferd hungrig? — Es ist nicht hungrig, sondern durstig. —

Haben Sie das Heu meines Esels oder das Ihrige? (meines Esels Heu oder Ihres?) — Ich habe das, welches mein Bruder hat. — Hat Ihr Freund dasselbe (das nämliche) Pferd, welches mein Bruder hat? — Er hat nicht dasselbe (das nämliche) Pferd, sondern denselben (den nämlichen) Rock. — Hat er (derselbe) meinen Regenschirm? — Er hat ihn nicht.

14te. Vierzehnte Uebung.

Haben Sie die Tische? — Ja, mein Herr, ich habe die Tische. — Haben Sie meine Tische? — Nein, mein Herr, ich habe Ihre Tische nicht. — Habe ich Ihre Knöpfe? — Sie haben meine Knöpfe. — Habe ich Ihre schönen Häuser? — Sie haben meine schönen Häuser. — Hat der Schneider die Knöpfe? — Er hat nicht die Knöpfe, sondern die Fäden. — Hat Ihr Schneider meine guten Knöpfe? — Mein Schneider hat Ihre guten goldenen Knöpfe. — Was hat der Knabe? — Er hat die goldenen Fäden. — Hat er meine goldenen oder meine silbernen Fäden? — Er hat weder Ihre goldenen noch silbernen Fäden. — Hat der Franzose die schönen Häuser oder die guten Zettel (Billette)? — Er hat weder die schönen Häuser noch die guten Zettel (Billette). — Was hat er? — Er hat seine guten Freunde. — Hat dieser Mann meine schönen Regenschirme? — Er hat nicht Ihre schönen Regenschirme, sondern Ihre guten Röcke. — Hat Jemand meine guten Briefe? — Niemand hat Ihre guten Briefe. — Hat der Sohn des Schneiders (des Schneiders Sohn) meine guten Messer oder meine guten Fingerhüte? — Er hat weder Ihre guten Messer noch Ihre guten Fingerhüte, sondern die häßlichen Röcke der großen Knaben des Fremden. — Habe ich die guten Bänder Ihres Freundes? (Ihres Freundes gute Bänder?) — Sie haben nicht meines Freundes gute Bänder (die guten Bänder meines Freundes), sondern den schönen Wagen meines Nachbars (meines Nachbars schönen Wagen). — Hat Ihr Freund die hübschen Stöcke des Schuhmachers, oder die hübschen Hunde meines guten Schneiders? (des Schuhmachers hübsche Stöcke oder meines guten Schneiders hübsche Hunde?) — Mein Freund hat die schönen Bücher meines guten Schuhmachers (meines guten Schuhmachers schöne Bücher); aber er hat weder des Schuhmachers hübsche Stöcke, noch Ihres guten Schneiders hübsche Hunde. — Hat Ihr Nachbar Recht oder

Unrecht? — Er hat weder Recht noch Unrecht. — Ist er durstig oder hungrig? — Er ist weder durstig noch hungrig.

15te. Fünfzehnte Uebung.

Haben Sie diese oder jene Pferde? — Ich habe nicht diese, sondern jene. — Haben Sie die Röcke der Franzosen oder die der Engländer? — Ich habe nicht die der Franzosen, sondern (die) diejenigen der Engländer. — Haben Sie die hübschen Schafe der Türken oder die der Spanier? — Ich habe weder die der Türken noch die der Spanier, sondern die meines Bruders. — Hat Ihr Bruder die schönen Esel der Spanier oder (die) diejenigen der Italiener? — Er hat weder die der Spanier noch (die) diejenigen der Italiener, sondern er hat die schönen Esel der Franzosen. — Welche Ochsen hat Ihr Bruder? — Er hat die der Deutschen. — Hat Ihr Freund meine großen Briefe oder die der Deutschen? — Er hat weder diese noch jene. — Welche Briefe hat er? — Er hat die kleinen Briefe, welche Sie haben. — Habe ich diese oder jene Häuser? — Sie haben weder diese noch jene. — Welche Häuser habe ich? — Sie haben die der Engländer. — Hat Jemand des großen Schneiders goldene Knöpfe? (die goldenen Knöpfe des großen Schneiders?) — Niemand hat die goldenen Knöpfe des Schneiders, aber Jemand hat die Ihres Freundes.

16te. Sechzehnte Uebung.

Habe ich die Billette der Fremden oder die meines Knaben? — Sie haben weder die der Fremden noch die Ihres Knaben, sondern die der großen Türken. — Hat der Türke mein schönes Pferd? — Er hat es nicht. — Welches Pferd hat er? — Er hat das seinige. — Hat Ihr Nachbar mein Huhn oder mein Schaf? — Mein Nachbar hat weder Ihr Huhn noch Ihr Schaf. — Was hat er? — Er hat nichts Gutes. — Haben Sie nichts Schönes? — Ich habe nichts Schönes. — Sind Sie müde? — Ich bin nicht müde. — Welchen Reis hat Ihr Freund? — Er hat den seines Kaufmanns. — Welchen Zucker hat er? — Er hat den, welchen ich habe. — Hat er den guten Kaffee Ihres Kaufmanns oder den des meinigen? — Er hat weder den des Ihrigen noch den des meinigen; er hat den seinigen (seinen). — Welche Schiffe hat der Franzose? —

Er hat die Schiffe der Engländer. — Welche Häuser hat der Spanier? — Er hat dieselben (die nämlichen), welche Sie haben. — Hat er meine guten Messer? — Er hat Ihre guten Messer. — Hat er die leinenen Strümpfe, welche ich habe? — Er hat nicht dieselben (die nämlichen), welche (die) Sie haben, sondern die seines Bruders.

17te. Siebenzehnte Uebung.

Haben Sie meine guten Kämme? — Ich habe sie. — Haben Sie die guten Pferde der Engländer? — Ich habe sie nicht. — Welche Besen haben Sie? — Ich habe die der Fremden. — Haben Sie meine Röcke oder die meiner Freunde? — Ich habe weder die Ihrigen noch die Ihrer Freunde. — Haben Sie meine oder seine? (die meinigen oder die seinigen?) — Ich habe die seinigen. — Hat der Italiener die guten Käse, welche Sie haben? — Er hat nicht (die) diejenigen, welche ich habe, sondern die, welche Sie haben. — Hat Ihr Knabe meine guten Bleistifte? — Er hat sie. — Hat er die Nägel des Zimmermanns? — Er hat sie nicht. — Was hat er? — Er hat seine eisernen Nägel. — Hat Jemand die Fingerhüte der Schneider? — Niemand hat sie. — Wer hat die Schiffe der Spanier? — Die Engländer haben sie. — Haben die Engländer diese oder jene Schiffe? — Die Engländer haben ihre Schiffe. — Haben Ihre Brüder meine Messer oder ihre? (die ihrigen?) — Meine Brüder haben weder Ihre Messer noch die ihrigen. — Habe ich Ihre Hühner oder die Ihrer Köche? — Sie haben weder die meinigen noch die meiner Köche. — Welche Hühner habe ich? — Sie haben die des guten Bauern. — Wer hat meine Ochsen? — Ihre Bedienten haben sie. — Haben sie die Deutschen? — Die Deutschen haben sie nicht, sondern die Türken haben sie. — Wer hat meinen hölzernen Tisch? — Ihre Knaben haben ihn. — Wer hat mein gutes Brod? — Ihre Freunde haben es.

18te. Achtzehnte Uebung.

Haben Sie Zucker? — Ich habe welchen. — Haben Sie guten Kaffee? — Ich habe welchen. — Haben Sie Salz? — Ich habe welches. — Habe ich gutes Salz? — Sie haben welches. — Habe ich Schuhe? — Sie haben welche. — Habe ich hübsche Hunde? —

Sie haben welche. — Hat der Mann guten Honig? — Er hat welchen. — Was hat der Mann? — Er hat gutes Brod. — Was hat der Schuhmacher? — Er hat hübsche Schuhe. — Hat der Matrose Zwiebacke? — Er hat welche. — Hat Ihr Freund gute Bleistifte? — Er hat welche. — Haben Sie guten oder schlechten Kaffee? — Ich habe guten. — Haben Sie gutes oder schlechtes Holz? — Ich habe gutes. — Habe ich gute oder schlechte Ochsen? — Sie haben schlechte. — Hat Ihr Bruder guten oder schlechten Käse? — Er hat weder guten noch schlechten. — Was hat er Gutes? — Er hat gute Freunde. — Wer hat Tuch? — Mein Nachbar hat welches. — Wer hat Geld? — Die Franzosen haben welches. — Wer hat Gold? — Die Engländer haben welches. — Wer hat gute Pferde? — Die Deutschen haben welche. — Wer hat gutes Heu? — Dieser Esel hat welches. — Wer hat gutes Brod? — Dieser Spanier hat welches. — Wer hat gute Bücher? — Diese Franzosen haben welche. — Wer hat gute Schiffe? — Jene Engländer haben welche? — Hat Jemand Wein? — Niemand hat welchen. — Hat der Italiener schöne oder häßliche Pferde? — Er hat häßliche. — Haben Sie hölzerne oder steinerne Tische? — Ich habe weder hölzerne noch steinerne. — Hat Ihr Knabe die schönen Bücher des meinigen? — Er hat nicht die (diejenigen) Ihres Knaben, sondern seine (die seinigen). — Hat er gute leinene Strümpfe? — Er hat welche. — Was hat der Türke? — Er hat nichts.

19te. Neunzehnte Uebung.

Hat der Amerikaner gutes Geld? — Er hat welches. — Haben die Holländer guten Käse? — Ja, mein Herr, die Holländer haben welchen. — Hat der Russe keinen Käse? — Er hat keinen. — Haben Sie gute Strümpfe? — Ich habe welche. — Haben Sie guten oder schlechten Honig? — Ich habe guten. — Haben Sie guten Kaffee? — Ich habe keinen. — Haben Sie schlechten Kaffee? — Ich habe welchen. — Hat der Irländer guten Wein? — Er hat keinen. — Hat er gutes Wasser? — Er hat welches. — Hat der Schottländer gutes Salz? — Er hat keins. — Was hat der Holländer? — Er hat gute Schiffe. — Habe ich Brod? — Sie haben keins. — Habe ich gute Freunde? — Sie haben keine. — Wer hat gute Freunde? — Der Franzose hat welche. — Hat Ihr Bedienter Röcke oder Besen? — Er hat gute Besen, aber

keine Röcke. — Hat Jemand Heu? — Jemand hat welches. — Wer hat welches? — Mein Bedienter hat welches. — Hat dieser Mann Brod? — Er hat keins. — Wer hat gute Schuhe? — Mein guter Schuhmacher hat welche. — Haben Sie die guten Hüte der Russen oder die der Holländer? — Ich habe weder die (diejenigen) der Russen noch die der Holländer; ich habe die der Irländer. — Welche Säcke hat Ihr Freund? — Er hat die guten Säcke der Kaufleute. — Hat Ihr Knabe die guten Hämmer der Zimmerleute? — Nein, er hat sie nicht. — Hat dieser kleine Knabe Zucker? — Er hat keinen. — Hat der Bruder Ihres Freundes gute Kämme? — Der Bruder meines Freundes hat keine, aber ich habe welche. — Wer hat gute hölzerne Stühle? — Niemand hat welche.

20te. Zwanzigste Uebung.

Haben Sie einen guten Bedienten? — Ich habe einen. — Hat Ihr Hutmacher ein schönes Haus? — Er hat (deren) zwei. — Habe ich ein hübsches goldenes Band? — Sie haben eins. — Was hat der Tischler? — Er hat schöne Tische. — Hat er einen schönen runden Tisch? — Er hat einen. — Hat der Bäcker einen großen Spiegel? — Er hat einen. — Hat der Schottländer die Freunde, welche ich habe? — Er hat nicht dieselben, welche (die nämlichen, die) Sie haben, aber er hat gute Freunde. — Hat er Ihre guten Bücher? — Er hat sie. — Habe ich Ihre guten Hämmer? — Sie haben sie nicht, aber (sondern) Sie haben Ihre guten eisernen Nägel. — Hat dieser Hutmacher meinen guten Hut? — Er hat nicht Ihren (den Ihrigen), sondern den seinigen. — Habe ich meine guten Schuhe? — Sie haben nicht die Ihrigen; Sie haben seine. — Wer hat die meinigen (meine)? — Jemand hat sie. — Hat Jemand zwei Briefe? — Der Bruder meines Nachbars (meines Nachbars Bruder) hat (deren) drei. — Hat Ihr Koch zwei Schafe? — Er hat vier. — Hat er sechs gute Hühner? — Er hat drei gute und sieben schlechte. — Hat der Kaufmann guten Wein? — Er hat welchen. — Hat der Schneider gute Röcke? — Er hat keine. — Hat der Bäcker gutes Brod? — Er hat welches. — Was hat der Zimmermann? — Er hat gute Nägel. — Was hat Ihr Kaufmann? — Er hat gute Bleistifte, guten Kaffee, guten Honig und gute Zwiebacke. — Wer hat gutes Eisen? — Mein guter Freund hat

welches. — Habe ich Recht oder Unrecht? — Sie haben Unrecht. — Ist Jemand schläferig? — Der Schuhmacher ist schläferig und durstig. — Ist er müde? — Er ist nicht müde. — Hat Ihr Bedienter die Gläser unserer Freunde? — Er hat nicht die Ihrer Freunde, sondern die seiner großen Kaufleute. — Hat er meinen hölzernen Stuhl? — Er hat nicht den Ihrigen, sondern den seines Knaben. — Sind Sie durstig? — Ich bin nicht durstig, aber sehr hungrig (Ich habe keinen Durst, aber großen Hunger).

21te. Ein und zwanzigste Uebung.

Wie viel Freunde haben Sie? — Ich habe zwei gute Freunde. — Haben Sie acht gute Koffer? — Ich habe deren neun. — Hat Ihr Freund zehn gute Besen? — Er hat deren nur drei. — Hat er zwei gute Schiffe? — Er hat nur eins. — Wie viel Hämmer hat der Zimmermann? — Er hat nur vier. — Wie viel Schuhe hat der Schuhmacher? — Er hat zehn. — Hat der junge Mann zehn gute Bücher? — Er hat nur fünf. — Hat der Maler sieben gute Regenschirme? — Er hat nicht sieben, sondern einen. — Wie viel Pfropfen habe ich? — Sie haben nur drei. — Hat Ihr Nachbar unser gutes Brod? — Er hat nicht das unsrige, sondern das seines Bruders. — Hat unser Pferd Heu? — Es hat welches. — Hat der Freund unsres Schneiders gute Knöpfe? — Er hat welche. — Hat er goldene Knöpfe? — Er hat keine goldene, sondern silberne. — Wie viel Ochsen hat unser Bruder? — Er hat keine Ochsen. — Wie viel Röcke hat der junge Mann unserer Nachbarn? — Der junge Mann unserer Nachbarn hat nur einen Rock, aber der Ihrer Freunde hat deren drei. — Hat er unsere guten Hämmel? — Er hat sie. — Habe ich die seinigen? — Sie haben nicht seine, sondern die unsrigen. — Wie viel gute Hämmel habe ich? — Sie haben deren neun.

22te. Zwei und zwanzigste Uebung.

Wer hat unsere silbernen Leuchter? — Der Knabe unsres Kaufmanns hat sie. — Hat er unsre großen Vögel? — Er hat nicht die unsrigen, sondern diejenigen des großen Irländers. — Hat der Irländer große Augen? — Er hat große Augen und große Füße. — Wer hat große leinene Strümpfe? — Der Spanier hat welche.

— Hat er Käse? — Er hat keinen. — Hat er Getreide? — Er hat welches. — Was für Getreide hat er? — Er hat gutes Getreide. — Was für Reis hat unser Koch? — Er hat guten Reis. — Was für Bleistifte hat unser Kaufmann? — Er hat gute Bleistifte. — Hat unser Bäcker gutes Brod? — Er hat gutes Brod und guten Wein.

23te. Drei und zwanzigste Uebung.

Wer hat Durst? (wer ist durstig?) — Niemand ist durstig, aber der Freund unsres Nachbars ist schläferig. — Wer hat unsre eisernen Messer? — Der Schotte (Schottländer) hat sie. — Hat er sie? — Er hat sie. — Was für Freunde haben Sie? — Ich habe gute Freunde. — Hat der Freund unsrer Engländer Recht? — Er hat weder Recht noch Unrecht. — Hat er gute kleine Vögel und gute kleine Schafe? — Er hat weder Vögel noch Schafe. — Was hat der Italiener? — Er hat nichts. — Hat der Knabe unsres Schneiders etwas Schönes? — Er hat nichts Schönes, sondern etwas Häßliches. — Was hat er Häßliches? — Er hat einen häßlichen Hund. — Hat er ein häßliches Pferd? — Er hat kein Pferd. — Was hat unser junger Freund? — Er hat nichts. — Hat er ein gutes Buch? — Er hat eins. — Hat er gutes Salz? — Er hat keins.

24te. Vier und zwanzigste Uebung.

Haben Sie viel Kaffee? — Ich habe (dessen) nur wenig. — Hat Ihr Freund viel Wasser? — Er hat (sehr) viel. — Hat der Fremde viel Getreide? — Er hat nicht viel. — Was hat der Amerikaner? — Er hat viel Zucker. — Was hat der Russe? — Er hat viel Salz. — Haben wir viel Reis? — Wir haben nur wenig. — Was haben wir? — Wir haben viel Wein, viel Wasser und viel Freunde. — Haben wir Gold? — Wir haben (dessen) nur wenig, aber genug. — Haben Sie viel Knaben? — Wir haben ihrer nur wenige. — Hat unser Nachbar viel Heu? — Er hat genug. — Hat der Holländer viel Käse? — Er hat (dessen) (sehr) viel. — Hat dieser Mann Muth? — Er hat keinen. — Hat dieser Fremde Geld? — Er hat (dessen) nicht (sehr) viel, aber genug. — Hat der Knabe des Malers Lichte? — Er hat deren (welche).

25te. Fünf und zwanzigste Uebung.

Haben wir gute Briefe? — Wir haben deren (welche). — Wir haben keine. — Hat der Tischler gutes Brod? — Er hat welches. — Er hat keins. — Hat er guten Honig? — Er hat keinen. — Hat der Engländer ein gutes Pferd? — Er hat eins. — Was haben wir? — Wir haben gute Pferde. — Wer hat ein schönes Haus? — Der Deutsche hat eins. — Hat der Italiener viel hübsche Spiegel? — Er hat deren sehr viele, aber er hat nur wenig Getreide. — Hat mein guter Nachbar das nämliche Pferd, das (welches) Sie haben? — Er hat nicht dasselbe Pferd, sondern den nämlichen Wagen. — Hat der Türke dieselben Schiffe, welche (die) wir haben? — Er hat nicht dieselben, er hat die der Russen.

26te. Sechs und zwanzigste Uebung.

Wie viel Bediente haben wir? — Wir haben nur einen; aber unsre Brüder haben ihrer drei. — Was für Messer haben Sie? — Wir haben eiserne Messer. — Was für einen Sack hat der Bauer? — Er hat einen leinenen Sack. — Hat der junge Mann unsre großen Briefe? — Er hat sie nicht. — Wer hat unsre hübschen Billette? — Der Vater des Matrosen hat sie. — Hat der Zimmermann seine Nägel? — Der Zimmermann hat seine eisernen Nägel und der Hutmacher seine papierenen Hüte. — Hat der Maler schöne Gärten? — Er hat welche, aber sein Bruder hat keine. — Haben Sie viel Gläser? — Wir haben deren nur wenige. — Haben Sie Wein genug? — Wir haben dessen genug. — Hat Jemand meine Besen? — Niemand hat sie. — Hat der Freund Ihres Hutmachers unsre Kämme oder die Ihrigen? — Er hat weder Ihre noch unsre, er hat die seinigen. — Hat Ihr Knabe meinen Zettel (mein Billet) oder den Ihrigen (das Ihrige?) — Er hat den (das) seines Bruders. — Haben Sie meinen Stock? — Ich habe nicht den Ihrigen, sondern den des Kaufmanns. — Haben Sie meine Handschuhe? — Ich habe nicht die Ihrigen, sondern die meines guten Nachbars.

27te. Sieben und zwanzigste Uebung.

Haben Sie einige Messer? — Ich habe einige. — Haben Sie viel Hämmel? — Ich habe nur etliche. — Hat der Freund des gro-

ßen Malers viel Spiegel? — Er hat nur einige. — Haben Sie etliche Gulden? — Ich habe einige. — Wie viel Gulden haben Sie? — Ich habe zehn. — Wie viel Kreuzer hat Ihr Bedienter? — Er hat nicht viele, er hat (deren) nur zwei. — Haben die Männer die schönen Gläser der Italiener? — Die Männer haben sie nicht, aber wir haben sie. — Was haben wir? — Wir haben viel Geld. — Haben Sie den Wagen des Holländers oder den des Deutschen? — Ich habe weder den einen noch den andern. — Hat der Knabe des Bauern den schönen oder den häßlichen Brief? — Er hat weder den einen noch den andern. — Hat er die Handschuhe des Kaufmanns oder die seines Bruders? — Er hat weder die einen noch die andern. — Welche Handschuhe hat er? — Er hat die seinigen. — Haben wir die Pferde der Engländer oder die der Deutschen? — Wir haben weder die einen noch die andern. — Haben wir die Regenschirme der Spanier? — Wir haben sie nicht, die Amerikaner haben sie. — Haben Sie viel Pfeffer? — Ich habe nur ein wenig, aber genug. — Haben Sie viel Essig? — Ich habe nur wenig. — Haben die Russen viel Fleisch? — Die Russen haben sehr viel, aber die Türken haben nur wenig. — Haben Sie keinen andern Pfeffer? — Ich habe keinen andern. — Habe ich kein anderes Bier? — Sie haben kein anderes. — Haben wir keine andere guten Freunde? — Wir haben keine andere. — Hat der Matrose viel Hemden? — Er hat nicht viele, er hat deren nur zwei. — Haben Sie ein hölzernes Bein? — Ich habe kein hölzernes Bein, aber ein gutes Herz. — Hat dieser Mann einen guten Kopf? — Er hat einen guten Kopf und ein gutes Herz. — Wie viel Arme hat dieser Knabe? — Er hat nur einen, der andere ist von Holz. — Was für einen Kopf hat Ihr Knabe? — Er hat einen guten Kopf.

28te. Acht und zwanzigste Uebung.

Welchen Band haben Sie? — Ich habe den ersten. — Haben Sie den zweiten Band meines Werks? — Ich habe ihn. — Haben Sie das dritte oder das vierte Buch? — Ich habe weder das eine noch das andere. — Haben wir den fünften oder den sechsten Band? — Wir haben weder den einen noch den andern. — Welche Bände haben wir? — Wir haben den siebenten. — Den wievielsten (des Monats) haben wir? — Wir haben den achten. —

Haben wir nicht den elften? — Nein, wir haben den zehnten. — Haben die Spanier viel Thaler? — Die Spanier haben deren nur wenige; aber die Engländer haben sehr viele. — Wer hat unsere Thaler? — Die Franzosen haben sie. — Hat der Jüngling viel Kopf? — Er hat nicht viel Kopf, aber viel Muth. — Wie viel Arme hat der Mann? — Er hat zwei.

29te. Neun und zwanzigste Uebung.

Haben Sie die Thaler der Franzosen oder die der Engländer? — Ich habe weder die der Franzosen noch die der Engländer, sondern die der Amerikaner. — Hat der Deutsche einige Kreuzer? — Er hat einige. — Hat er etliche Gulden? — Er hat deren sechs. — Haben Sie einen andern Stock? — Ich habe einen andern. — Was für einen andern Stock haben Sie? — Ich habe einen andern eisernen Stock. — Haben Sie einige goldene Leuchter? — Wir haben einige. — Haben diese Männer Essig? — Diese Männer haben keinen, aber ihre Freunde haben welchen. — Haben unsre Knaben Lichte? — Unsre Knaben haben keine, aber die Freunde unsrer Knaben haben welche. — Haben Sie andere Säcke? — Ich habe keine andere. — Haben Sie anderes Fleisch? — Ich habe kein anderes.

30te. Dreissigste Uebung.

Welchen Band seines Werks haben Sie? — Ich habe den zweiten. — Wie viel Theile hat dieses Werk? — Es hat drei. — Haben Sie mein Werk oder das meines Bruders? — Ich habe beide. — Hat der Fremde meinen Kamm oder mein Messer? — Er hat beides. — Haben Sie unser Brod oder unsern Käse? — Ich habe beides. — Haben Sie mein Glas oder das meines Freundes? — Ich habe weder das eine noch das andere. — Haben wir noch Heu? — Wir haben noch welches. — Hat unser Kaufmann noch Pfeffer? — Er hat noch welchen. — Hat er noch Lichte? — Er hat noch welche. — Haben Sie noch Kaffee? — Wir haben keinen Kaffee mehr, aber wir haben noch Essig. — Hat der Deutsche noch Wasser? — Er hat kein Wasser mehr, aber er hat noch Fleisch. — Haben wir noch goldene Bänder? — Wir haben keine goldene Bänder mehr, aber wir haben noch silberne. — Hat

unser Freund noch Zucker? — Er hat keinen mehr. — Habe ich noch Bier? — Sie haben keins mehr. — Hat Ihr junger Mann noch Freunde? — Er hat keine mehr.

31te. Ein und dreissigste Uebung.

Hat Ihr Bruder noch ein Pferd? — Er hat noch eins. — Haben Sie noch eins? — Ich habe noch eins. — Hat der Bauer noch einen Ochsen? — Er hat noch einen. — Haben Sie noch einige Gärten? — Wir haben noch etliche. — Was haben Sie noch? — Wir haben noch einige gute Schiffe und einige gute Matrosen. — Hat unser Bruder noch etliche Freunde? — Er hat noch etliche. — Habe ich noch ein wenig Geld? — Sie haben noch ein wenig. — Haben Sie noch Muth? — Ich habe keinen mehr. — Haben Sie noch viel Geld? — Ich habe noch viel, aber mein Bruder hat keins mehr. — Hat er Salz genug? — Er hat nicht genug. — Haben wir Knöpfe genug? — Wir haben nicht genug. — Hat der gute Sohn Ihres guten Schneiders Knöpfe genug? — Er hat nicht genug.

32te. Zwei und dreissigste Uebung.

Haben Sie einen Rock? — Ich habe verschiedene. — Hat er einen Spiegel? — Er hat mehrere (verschiedene). — Was für Spiegel hat er? — Er hat schöne Spiegel. — Wer hat meine guten Kuchen? — Verschiedene Männer haben sie. — Hat Ihr Bruder ein Kind? — Er hat (ihrer) verschiedene (mehrere). — Haben Sie so viel Kaffee wie Honig? — Ich habe so viel von diesem, wie von jenem. — Hat er so viel Thee wie Bier? — Er hat so viel von diesem, wie von jenem. — Hat dieser Mann so viel Freunde wie Feinde? — Er hat so viel von den einen, wie von den andern. — Hat der Sohn Ihres Freundes so viel Röcke wie Hemden? — Er hat so viele von diesen, wie von jenen. — Haben wir so viel Stiefel (Stiefeln) wie Schuhe? — Wir haben so viele von diesen, wie von jenen.

33te. Drei und dreissigste Uebung.

Hat Ihr Vater so viel Gold wie Silber? — Er hat mehr von diesem, als von jenem. — Hat er so viel Thee wie Kaffee? — Er hat mehr von diesem, als von jenem. — Hat der Hauptmann so viel

Matrosen wie Schiffe? — Er hat mehr von den einen, als von den andern. — Haben Sie so viel Schafe wie ich? — Ich habe eben so viele. — Hat der Fremde so viel Muth wie wir? — Er hat eben so viel. — Haben wir so viel gutes wie schlechtes Papier? — Wir haben so viel von diesem, wie von jenem. — Haben wir so viel Käse wie Brod? — Wir haben mehr von diesem, als von jenem. — Hat Ihr Sohn so viel Kuchen wie Bücher? — Er hat mehr von diesen, als von jenen; mehr von den einen, als von den andern.

34te. Vier und dreissigste Uebung.

Wie viel Kinder haben Sie? — Ich habe nur eins, aber mein Bruder hat mehr als ich; er hat fünf. — Hat Ihr Sohn so viel Kopf wie der meinige? — Er hat weniger Kopf als der Ihrige, aber er hat mehr Muth. — Meine Kinder haben mehr Muth als die Ihrigen. — Habe ich so viel Geld wie Sie? — Sie haben weniger als ich. — Haben Sie so viel Bücher wie ich? — Ich habe weniger als Sie. — Habe ich so viel Kinder wie Ihr Vater? — Sie haben weniger als er. — Haben die Amerikaner mehr Kinder als wir? — Sie haben weniger als wir. — Haben wir so viel Schiffe wie die Engländer? — Wir haben weniger als sie. — Haben wir weniger Messer als die Kinder unsrer Freunde? — Wir haben weniger als sie.

35te. Fünf und dreissigste Uebung.

Wer hat weniger Freunde als wir? — Niemand hat weniger. — Haben Sie so viel von meinem Thee wie von dem Ihrigen? — Ich habe so viel von dem Ihrigen wie von dem meinigen. — Habe ich so viele von Ihren Büchern wie von den meinigen? — Sie haben weniger von den meinigen, als von den Ihrigen. — Hat der Spanier so viel von Ihrem Gelde, als von seinem (dem seinigen)? — Er hat weniger von dem seinigen, als von dem unsrigen. — Hat Ihr Bäcker weniger Brod als Geld? — Er hat weniger von diesem, als von jenem. — Hat unser Kaufmann weniger Hunde wie Pferde? — Er hat weniger von diesen, als von jenen. — Er hat weniger von den einen, als von den andern. — Er hat weniger Pferde als wir, und wir haben weniger Brod als er. — Haben unsere Nachbarn so viel Wagen wie wir? — Wir haben weniger

als sie. — Wir haben weniger Getreide und weniger Fleisch als sie. — Wir haben nur wenig Korn, aber Fleisch genug.

36te. Sechs und dreissigste Uebung.

Haben Sie noch Lust das Haus meines Freundes zu kaufen? — Ich habe noch Lust es zu kaufen, aber ich habe kein Geld mehr. — Haben Sie Zeit zu arbeiten? — Ich habe Zeit, aber keine Lust (zu arbeiten). — Hat er Zeit Stöcke zu schneiden? — Er hat Zeit welche zu schneiden. — Haben Sie Lust Brod zu schneiden? — Ich habe Lust welches zu schneiden, aber ich habe kein Messer. — Haben Sie Zeit Käse zu schneiden? — Ich habe Zeit welchen zu schneiden. — Hat er Lust den Baum zu schneiden? — Er hat Lust ihn zu schneiden, aber er hat nicht Zeit. — Hat er Zeit das Tuch zu schneiden? — Er hat Zeit es zu schneiden. — Habe ich Zeit die Bäume zu schneiden? — Sie haben Zeit sie zu schneiden. — Hat der Maler Lust ein Pferd zu kaufen? — Er hat Lust zwei zu kaufen. — Hat Ihr Schiffscapitän Zeit zu sprechen? — Er hat Zeit, aber keine Lust zu sprechen.

37te. Sieben und dreissigste Uebung.

Haben Sie Lust einen Wagen zu kaufen? — Ich habe Lust einen zu kaufen. — Habe ich Lust ein Haus zu kaufen? — Sie haben Lust eins zu kaufen. — Hat Ihr Bruder Lust einen großen Ochsen zu kaufen? — Er hat Lust einen kleinen zu kaufen. — Wir haben Lust kleine Ochsen zu kaufen. — Wie viel Pferde haben Sie Lust zu kaufen? — Ich habe Lust vier zu kaufen. — Hat Jemand Lust einen Besen zu kaufen? — Dieser Mann hat Lust einen zu kaufen. — Was hat dieser Mann Lust zu kaufen? — Er hat Lust einen schönen Wagen, drei schöne Pferde, guten Thee und gutes Fleisch zu kaufen.

38te. Acht und dreissigste Uebung.

Haben Sie Lust zu sprechen? — Ich habe Lust, aber nicht Zeit zu sprechen. — Haben Sie den Muth Ihren Arm zu schneiden? — Ich habe nicht den Muth ihn zu schneiden. — Habe ich Recht zu sprechen? — Sie haben nicht Unrecht zu sprechen, aber Sie haben Unrecht meine Bäume zu schneiden. — Hat der Sohn Ihres

Freundes Lust noch einen Vogel zu kaufen? — Er hat Lust noch einen zu kaufen. — Haben Sie Lust noch einen schönen Rock zu kaufen? — Ich habe Lust noch einen zu kaufen. — Haben Sie Lust noch einige Pferde zu kaufen? — Wir haben Lust noch einige zu kaufen, aber wir haben kein Geld mehr.

39te. Neun und dreissigste Uebung.

Was haben Sie Lust zu kaufen? — Wir haben Lust etwas Gutes zu kaufen, und unsre Nachbarn haben Lust etwas Schönes zu kaufen. — Haben ihre Kinder Lust Vögel zu kaufen? — Ihre Kinder haben keine Lust welche zu kaufen. — Haben Sie den Muth den Koffer des Hauptmanns zu kaufen? — Ich habe Lust ihn zu kaufen, aber ich habe kein Geld mehr. — Wer hat Lust meinen schönen Hund zu kaufen? — Niemand hat Lust ihn zu kaufen. — Haben Sie Lust meine schönen Vögel oder die (diejenigen) des Franzosen zu kaufen? — Ich habe Lust die des Franzosen zu kaufen. — Welches Buch hat er Lust zu kaufen? — Er hat Lust das (dasjenige), welches Sie haben, das, welches Ihr Sohn hat, und das, welches der meinige hat zu kaufen. — Haben Sie zwei Pferde? — Ich habe nur eins, aber ich habe Lust noch eins zu kaufen.

40te. Vierzigste Uebung.

Haben Sie Lust meinen Brief aufzubewahren? — Ich habe Lust ihn aufzubewahren? — Habe ich Recht Ihr Geld aufzubewahren? — Sie haben Recht es aufzubewahren. — Hat der Schneider Lust meinen Rock zu machen? — Er hat Lust ihn zu machen, aber er hat nicht Zeit. — Hat Ihr Schneider Zeit meine Röcke auszubessern? — Er hat Zeit sie auszubessern. — Haben Sie den Muth meinen Hut zu verbrennen? — Ich habe nicht den Muth ihn zu verbrennen; ich habe Lust ihn aufzubewahren. — Hat der Knabe des Schuhmachers Lust meine Stiefeln auszubessern? — Er hat keine (nicht) Zeit sie auszubessern. — Was hat der Schneider unsres Freundes (unsres Freundes Schneider) auszubessern? — Er hat unsre alten Röcke auszubessern. — Wer hat unsre Stiefeln auszubessern? — Unser Schuhmacher hat sie auszubessern. — Was hat unser Hutmacher zu thun? — Er hat Ihre großen Hüte auszubessern. — Hat der Tischler Ihres Bruders etwas zu thun? — Er hat unsre großen Tische und unsre kleinen Stühle auszubessern.

41te. Ein und vierzigste Uebung.

Wollen Sie meine sieben und zwanzig Thaler aufbewahren? — Ich will sie aufbewahren. — Wollen Sie diesen Thaler oder diesen Gulden aufheben? — Ich will beides aufheben. — Wollen Sie seinen Finger schneiden? — Ich will ihn nicht schneiden. — Will der Maler Essig brennen? — Er will welchen brennen. — Will der Bauer sein Brod verbrennen? — Er will nicht das seinige, sondern das (dasjenige) seines Nachbars verbrennen. — Haben Sie etwas zu thun? — Ich habe nichts zu thun. — Haben wir etwas zu thun? — Wir haben unsern Kaffee zu wärmen. — Wollen Sie sprechen? — Ich will nicht sprechen. — Will Ihr Sohn arbeiten? — Er will nicht arbeiten.

42te. Zwei und vierzigste Uebung.

Wollen Sie etwas kaufen? — Ich will etwas kaufen. — Was wollen Sie kaufen? — Ich will gute Bücher kaufen. — Was hat er zu kaufen? — Er hat ein gutes Pferd zu kaufen. — Wollen Sie diesen oder jenen Tisch kaufen? — Ich will weder diesen noch jenen kaufen. — Welches Haus will Ihr Freund kaufen? — Er will Ihres Bruders großes Haus (das große Haus Ihres Bruders) kaufen. — Will Ihr Bedienter mein Feuer anmachen? — Er will es anmachen. — Will Ihr Vater diese Hämmel oder diese Ochsen kaufen? — Er will weder die einen noch die andern kaufen. — Will er meinen Regenschirm oder meinen Rock kaufen? — Er will beides kaufen.

43te. Drei und vierzigste Uebung.

Wollen Sie Feuer anmachen? — Wir wollen keins anmachen. — Was wollen Sie machen? — Ich will Essig machen. — Wollen Sie mein Messer suchen? — Ich will es suchen. — Haben Sie etwas zu suchen? — Ich habe nichts zu suchen. — Hat er Zeit meinen Sohn zu suchen? — Er hat Zeit, aber er will ihn nicht suchen. — Was hat er zu thun? — Er hat Feuer anzumachen, meine leinenen Strümpfe zu waschen, guten Kaffee, guten Zucker, gutes Wasser und gutes Fleisch zu kaufen. — Will er Ihren guten Koffer kaufen? — Er will ihn kaufen. — Wollen Sie mein großes oder mein kleines Haus kaufen? — Ich will weder Ihr großes noch Ihr kleines Haus kaufen; ich will das (dasjenige) unseres

Freundes kaufen. — Wollen Sie meine schönen Pferde kaufen? — Ich will sie nicht kaufen.

44te. Vier und vierzigste Uebung.

Wie viel Hämmel wollen Sie kaufen? — Ich will zwei und zwanzig kaufen. — Will der Fremde viel Getreide kaufen? — Er will nur wenig kaufen. — Wollen Sie sehr viel Handschuhe kaufen? — Wir wollen nur wenige kaufen; aber unsere Kinder wollen sehr viele kaufen. — Wollen sie dieselben (die nämlichen) Stiefel suchen, die (welche) wir haben? — Sie wollen nicht die (diejenigen) suchen, welche Sie haben, sondern die, welche mein Vater hat. — Wollen Sie meine Röcke, oder die (diejenigen) des guten Franzosen suchen? — Ich will weder die Ihrigen noch die des guten Franzosen suchen; ich will die meinigen (meine) und die (diejenigen) meines guten Sohnes suchen.

45te. Fünf und vierzigste Uebung.

Wollen Sie meinen Rock zerreißen? — Ich will ihn nicht zerreißen. — Will Ihr Bruder mein schönes Buch zerreißen? — Er will es nicht zerreißen. — Was will er zerreißen? — Er will Ihr Herz zerreißen. — Bei wem ist unser Vater? — Er ist bei seinem Freunde. — Zu wem wollen Sie gehen? — Ich will zu Ihnen gehen. — Wollen Sie zu mir gehen? — Ich will nicht zu Ihnen, sondern zu meinem Schneider gehen. — Will Ihr Vater zu seinem Freunde gehen? — Er will zu ihm gehen. — Bei wem ist Ihr Sohn? — Er ist bei uns. — Wollen Ihre Kinder zu unsern Freunden gehen? — Sie wollen zu ihnen gehen. — Ist der Fremde bei unserm Bruder? — Er ist bei ihm. — Bei wem ist der Engländer? — Er ist bei Ihnen. — Ist der Amerikaner bei uns? — Nein, mein Herr, er ist nicht bei uns; er ist bei seinem Freunde. — Ist der Italiener bei seinen Freunden? — Er ist bei ihnen.

46te. Sechs und vierzigste Uebung.

Wollen Sie nach Hause gehen? — Ich will nicht nach Hause gehen; ich will zu dem Sohne meines Nachbars gehen. — Ist Ihr Vater zu Hause? — Nein, mein Herr, er ist nicht zu Hause. — Bei wem ist er? — Er ist bei den guten Kindern unsers alten Nachbars. — Wollen Sie zu Jemandem gehen? — Ich will zu

Niemandem gehen. — Bei wem ist Ihr Sohn? — Er ist bei Niemandem, er ist zu Hause. — Was will er zu Hause thun? — Er will guten Wein trinken. — Wollen Sie meine Briefe nach Hause tragen? — Ich will sie zu meinem Vater tragen. — Wer will meine Billette tragen? — Der junge Mann will sie tragen. — Will er sie nach meinem Hause bringen? — Nein, er will sie zu seinem Bruder tragen. — Ist sein Vater zu Hause? — Er ist nicht zu Hause, er ist bei dem Fremden.

47te. Sieben und vierzigste Uebung.

Was haben Sie zu trinken? — Ich habe nichts zu trinken. — Hat Ihr Sohn etwas zu trinken? — Er hat guten Wein und gutes Wasser zu trinken. — Will Ihr Bedienter meine Bücher zu meinen Brüdern tragen? — Er will sie zu ihnen tragen. — Was wollen Sie nach meinem Hause (zu mir) tragen (mir bringen)? — Ich will zwei Hühner, drei Vögel, gutes Brod und guten Wein nach Ihrem Hause (zu Ihnen) tragen. — Wollen Sie diese Stühle nach meinem Hause tragen? — Ich will nicht diese, sondern jene tragen. — Was will der Deutsche zu Hause thun? — Er will arbeiten und guten Wein trinken.

48te. Acht und vierzigste Uebung.

Was haben Sie zu Hause? — Ich habe nichts zu Hause. — Haben Sie etwas Gutes zu Hause zu trinken? — Ich habe nichts Gutes zu trinken, ich habe nur schlechtes Wasser. — Hat der Hauptmann so viel Kaffee wie Zucker zu Hause? — Er hat so viel von jenem, wie von diesem zu Hause. — Wollen Sie so viel Thaler wie Knöpfe zu meinem Bruder tragen? — Ich will so viele von den einen wie von den andern nach seinem Hause tragen. — Wollen Sie große Gläser nach meinem Hause tragen? — Ich will welche nach Ihrem Hause tragen. — Will der Kaufmann so viel Ochsen wie Hämmel kaufen? — Er will so viele von den einen wie von den andern kaufen.

49te. Neun und vierzigste Uebung.

Hat der Schuhmacher so viel Schuhe wie Stiefeln auszubessern? — Er hat so viele von den einen, wie von den andern auszubessern. — Hat er so viel Wein wie Wasser zu trinken? — Er

hat so viel von jenem, wie von diesem zu trinken. — Will der Türke Gläser zerbrechen? — Er will welche zerbrechen. — Will er Wein trinken? — Er will keinen trinken. — Wollen Sie etwas bei (von) mir kaufen? — Ich will nichts bei Ihnen kaufen. — Bei wem wollen Sie Ihr Getreide kaufen? — Ich will es bei dem großen Kaufmanne kaufen. — Bei wem wollen die Engländer Ihre Ochsen kaufen? — Sie wollen sie bei den Holländern kaufen. — Wollen die Spanier etwas kaufen? — Sie wollen nichts kaufen.

50te. Fünfzigste Uebung.

Wo ist Ihr Bruder? — Er ist zu Hause. — Wo wollen Sie hingehen? (Wohin wollen Sie gehen?) — Ich will nach Hause gehen. — Wo will Ihr Vater hingehen? — Er will zu Ihnen gehen. — Wo wollen Sie diesen Brief hintragen? — Ich will ihn zu meinem Nachbar tragen. — Ist Ihr Sohn zu Hause? — Er ist da. — Wo will der Schuhmacher meine Stiefeln hintragen? — Er will sie zu Ihnen (nach Ihrem Hause) tragen. — Will er sie nach Hause bringen? — Er will sie dahin bringen (tragen). — Wollen Sie guten Zucker nach Hause schicken? — Ich will welchen hin (dahin) schicken. — Will der Bäcker gutes Brod nach Hause schicken? — Er will welches hinschicken. — Wollen Sie zu mir kommen? — Ich will zu Ihnen kommen. — Wo wollen Sie hingehen? — Ich will zu den guten Franzosen gehen. — Wollen die guten Italiener zu uns (nach unserm Hause) gehen? — Sie wollen nirgends hingehen. — Wollen Sie Ihren Sohn zu mir (nach meinem Hause) führen? — Ich will ihn nicht zu Ihnen, sondern zu dem Hauptmanne führen. — Wann wollen Sie ihn zu dem Hauptmanne führen? — Ich will ihn morgen zu ihm führen.

51te. Ein und fünfzigste Uebung.

Wollen Sie irgendwo hingehen? — Ich will nirgends hingehen. — Will Ihr Sohn zu Jemandem gehen? — Er will zu Niemandem gehen? — Wann wollen Sie Ihren jungen Mann (Jüngling) zu dem Maler führen? — Ich will ihn heute zu ihm führen. — Wo will er diese Vögel hintragen? — Er will sie nirgends hintragen. — Wollen Sie den Arzt zu diesem Manne führen? — Ich will ihn zu ihm führen. — Wann wollen Sie ihn zu ihm führen? — Ich will ihn heute zu ihm führen. — Wollen die Aerzte zu Ihrem

guten Bruder kommen? — Sie wollen nicht zu ihm kommen. — Wollen Sie einen Bedienten zu mir schicken? — Ich will keinen zu Ihnen schicken (Ich will Ihnen keinen schicken). — Wollen Sie ein Kind zu dem Arzte schicken? — Ich will eins zu ihm schicken. — Bei wem ist Ihr Arzt? — Er ist bei Niemandem. — Wollen Sie irgendwo hingehen? — Ich will zu den guten Amerikanern gehen. — Hat er Zeit zu mir zu kommen? — Er hat nicht Zeit zu Ihnen zu kommen. — Will der Hauptmann noch einen Brief schreiben? — Er will noch einen schreiben. — Wollen Sie ein Billet schreiben? — Ich will eins schreiben. — Hat Ihr Freund Lust so viel Briefe zu schreiben wie ich? — Er hat Lust eben so viele zu schreiben.

52te. Zwei und fünfzigste Uebung.

Haben Sie viel Briefe zu schreiben? — Ich habe nur wenige zu schreiben. — Wie viel Briefe hat unser alter Nachbar zu schreiben? — Er hat so viele zu schreiben wie Sie. — Wer hat lange Briefe zu schreiben? — Der Jüngling hat welche zu schreiben. — Wie viel Briefe hat er noch zu schreiben? — Er hat noch sechs zu schreiben. — Wie viele hat er zu schicken? — Er hat zwanzig zu schicken. — Hat er so viel Briefe zu schicken wie sein Vater? — Er hat weniger zu schicken. — Hat der Hutmacher noch Hüte zu schicken? — Er hat keine mehr zu schicken. — Hat Ihr Sohn Muth einen langen Brief zu schreiben? — Er hat Muth einen zu schreiben. — Will er so viel Briefe schreiben wie der meinige? — Er will eben so viele schreiben. — Wollen Sie so viel Wagen wie Pferde kaufen? — Ich will mehr von diesen als von jenen kaufen.

53te. Drei und fünfzigste Uebung.

Hat der Zimmermann Geld einen Hammer zu kaufen? — Er hat welches einen zu kaufen. — Hat der Hauptmann Geld ein Schiff zu kaufen? — Er hat welches eins zu kaufen. — Hat der Bauer Geld Schafe zu kaufen? — Er hat keins welche zu kaufen. — Haben Sie Zeit meinen Vater zu sehen? — Ich habe nicht Zeit ihn zu sehen. — Will Ihr Vater mich sehen? — Er will Sie nicht sehen. — Hat der Bediente einen Besen das Haus auszukehren? — Er hat einen es auszukehren. — Will er es auskehren? Er will es auskehren. — Habe ich Salz genug mein Fleisch zu

salzen? — Sie haben nicht genug es zu salzen. — Will Ihr Freund zu mir kommen, um mich zu sehen? — Er will weder zu Ihnen kommen, noch Sie sehen. — Will unser Nachbar sein Pferd tödten? — Er will es nicht tödten. — Wollen Sie Ihre Freunde tödten? — Ich will nur meine Feinde tödten.

54te. Vier und fünfzigste Uebung.

Können Sie mir Brod schneiden? — Ich kann Ihnen welches schneiden. — Haben Sie ein Messer mir welches zu schneiden? — Ich habe eins. — Können Sie Ihre Handschuhe waschen? — Ich kann sie waschen, aber ich will es nicht thun. — Kann der Schneider mir einen Rock machen? — Er kann Ihnen einen machen. — Wollen Sie den Arzt (mit dem Arzte) sprechen? — Ich will ihn (mit ihm) sprechen. — Will Ihr Sohn mich sehen, um mich (mit mir) zu sprechen? — Er will Sie sehen, um Ihnen einen Thaler zu geben. — Will er mich tödten? — Er will Sie nicht tödten; er will Sie nur sehen. — Will der Sohn unsres alten Freundes einen Ochsen schlachten? — Er will zwei schlachten. — Wie viel Geld können Sie mir schicken? — Ich kann Ihnen dreißig Thaler schicken. — Wollen Sie mir meinen Brief schicken? — Ich will ihn Ihnen schicken. — Wollen Sie dem Schuhmacher etwas schicken? — Ich will ihm meine Stiefeln schicken. — Wollen Sie ihm Ihre Röcke schicken? — Nein, ich will sie zu meinem Schneider schicken. — Kann der Schneider mir meinen Rock schicken? — Er kann ihn Ihnen nicht schicken. — Können Ihre Kinder Briefe schreiben? — Sie können welche schreiben.

55te. Fünf und fünfzigste Uebung.

Haben Sie ein Glas, Ihren Wein zu trinken? — Ich habe eins, aber ich habe keinen Wein, ich habe nur Wasser. — Wollen Sie mir Geld geben welchen zu kaufen? — Ich will Ihnen welches geben, aber ich habe nur wenig. — Wollen Sie mir geben was Sie haben? — Ich will es Ihnen geben. — Können Sie so viel Wein wie Wasser trinken? — Ich kann so viel von diesem wie von jenem trinken. — Hat unser armer Nachbar Holz, um ein Feuer anzumachen? — Er hat welches eins anzumachen, aber er hat kein Geld, Brod und Fleisch zu kaufen. — Wollen Sie ihm

welches leihen? — Ich will ihm welches leihen.—Wollen Sie den (mit dem) Deutschen sprechen? — Ich will ihn (mit ihm) sprechen. — Wo ist er? — Er ist bei dem Sohne des Hauptmanns. — Will der Deutsche (mich) mit mir sprechen? — Er will (Sie) mit Ihnen sprechen. — Will er mit meinem Bruder oder mit dem Ihrigen sprechen? — (Will er meinen oder Ihren Bruder sprechen?) — Er will (beide) mit beiden sprechen. — Können die Kinder unseres Schneiders arbeiten? — Sie können arbeiten, aber sie wollen (sie wollen aber) nicht.

56te. Sechs und fünfzigste Uebung.

Wollen Sie mit den Kindern Ihres Schuhmachers sprechen? — Ich will mit ihnen sprechen. — Was wollen Sie ihnen geben? — Ich will ihnen große Kuchen geben. — Wollen Sie ihnen etwas leihen? — Ich habe ihnen nichts zu leihen. — Hat der Koch noch Salz das Fleisch zu salzen? — Er hat noch ein wenig. — Hat er noch Reis? — Er hat noch sehr viel. — Will er mir welchen geben? — Er will Ihnen welchen geben. — Will er meinen armen Kindern welchen geben? — Er will ihnen welchen geben. — Will er dieses oder jenes Huhn schlachten? — Er will weder dieses noch jenes schlachten. — Welchen Hammel will er schlachten? — Er will den des guten Bauern schlachten. — Will er diesen oder jenen Ochsen schlachten? — Er will beide schlachten. — Wer will uns Zwiebacke schicken? — Der Bäcker will Ihnen welche schicken. — Haben Sie mir etwas Gutes zu geben? — Ich habe Ihnen nichts Gutes zu geben.

57te. Sieben und fünfzigste Uebung.

Wollen Sie Ihrem Freunde antworten? — Ich will ihm antworten. — Aber wem wollen Sie antworten? — Ich will meinem guten Vater antworten. — Wollen Sie Ihren guten Freunden nicht antworten? — Ich will ihnen antworten. — Wer will mir antworten? — Der Russe will Ihnen antworten, aber er kann nicht. — Will der Russe mir einen Brief schreiben? — Er will Ihnen einen schreiben. — Können die Spanier uns antworten? — Sie können uns nicht antworten, aber wir können ihnen antworten. — Was hat der Engländer zu thun? — Er hat einen Brief zu beantworten (auf einen Brief zu antworten). — Welchen Brief

hat er zu beantworten? — (Auf welchen Brief hat er zu antworten?) — Er hat den des guten Franzosen zu beantworten (auf den des guten Franzosen zu antworten). — Habe ich einen Brief zu beantworten? (auf einen Brief zu antworten?) — Sie haben keinen Brief, sondern ein Billet zu beantworten (Sie haben auf keinen Brief, sondern auf ein Billet zu antworten). — Welches Billet habe ich zu beantworten? — Sie haben auf das des großen Hauptmanns zu antworten.

58te. Acht und fünfzigste Uebung.

Haben wir die Briefe der großen Kaufleute zu beantworten? — Wir haben sie zu beantworten. — Wollen Sie auf das Billet Ihres Schneiders antworten? — Ich will es beantworten. — Will Jemand meinen großen Brief beantworten? — Niemand will darauf antworten. — Will Ihr Vater auf dieses oder jenes Billet antworten? — Er will weder dieses noch jenes beantworten. — Auf welche Billette will er antworten? — Er will nur die (diejenigen) seiner guten Freunde beantworten. — Will er mir auf meinen Brief antworten? — Er will ihn Ihnen beantworten. — Will Ihr Vater irgendwo hingehen? (or irgendwohin gehen?) — Er will nirgends hingehen. — Wo ist Ihr Bruder? — Er ist in dem Garten unseres Freundes. — Wo ist der Engländer? — Er ist in seinem kleinen Garten. — Wo wollen Sie hingehen? — Wir wollen in den Garten der Franzosen gehen. — Wo ist Ihr Sohn? — Er ist in seinem Zimmer. — Will er nach dem Magazin gehen? — Er will hingehen. — Wollen Sie ins große Theater gehen? — Ich will nicht dahin gehen, aber mein Sohn hat Lust dahin zu gehen. — Wo ist der Irländer? — Er ist im Theater. — Ist der Amerikaner im Walde? — Er ist da.

59te. Neun und fünfzigste Uebung.

Wollen Sie zu mir kommen, um in den Wald zu gehen? — Ich will nicht in den Wald gehen. — In welches Theater wollen Sie gehen? — Ich will in das (ins) große Theater gehen. — Wollen Sie in meinen Garten oder in den des Holländers gehen? — Ich will weder in den Ihrigen noch in den des Holländers gehen; ich will in die Gä ten der Franzosen gehen. — Wollen Sie in die der

Deutschen gehen? — Ich will nicht hinein gehen. — Haben die Amerikaner große Waarenlager? — Sie haben welche. — Haben die Engländer große Vorräthe? — Sie haben welche. — Haben die Deutschen so viel Waarenlager wie Vorräthe? — Sie haben so viel von diesen wie von jenen. — Wollen Sie unsere großen Vorräthe sehen? — Ich will in Ihre Waarenlager gehen, um sie zu sehen. — Haben Sie viel Heu in Ihren Vorrathshäusern? — Wir haben sehr viel, aber wir haben nicht Getreide genug. — Wollen Sie welches kaufen? — Wir wollen welches kaufen. — Haben wir so viel Getreide wie Wein in unsern Vorrathshäusern? — Wir haben so viel von diesem wie von jenem. — Haben die Engländer so viel Tuch wie Papier in ihren Waarenlagern? — Sie haben mehr von diesem als von jenem darin. — Hat Ihr Vater Zeit mir einen Brief zu schreiben? — Er will Ihnen einen schreiben, aber er hat heute nicht Zeit. — Wann will er den meines Bruders beantworten? — Er will ihn morgen beantworten (morgen darauf antworten). — Wollen Sie zu mir kommen, um meine großen Waarenlager zu sehen? — Ich kann heute nicht zu Ihnen kommen, ich habe Briefe zu schreiben.

60te. Sechzigste Uebung.

Wo wollen Sie hingehen? — Ich will auf den Markt gehen. — Wo ist Ihr Koch? — Er ist auf dem Markte. — Wo ist mein Bruder? — Er ist auf dem Balle. — Wollen Sie zu mir kommen, um auf den Ball zu gehen? — Ich will zu Ihnen kommen, um dahin zu gehen. — Ist Ihr Vater auf dem Lande? — Er ist da. — Wollen Sie aufs Land gehen? — Ich will nicht hingehen. — Wo will Ihr Sohn hingehen? — Er will auf den großen Platz gehen. — Ist Ihr Freund auf dem großen Platze? — Er ist da. — Will der Engländer auf das Land gehen, um die Felder zu sehen? — Er will nicht auf das Land gehen, um die Felder zu sehen, sondern die Wälder, die Vögel, das Wasser zu sehen, und Thee zu trinken. — Wo ist der Sohn des Bauern? — Er ist auf dem Felde, Getreide zu schneiden. — Will der Sohn des Edelmanns irgendwo hingehen? — Er will nirgends hingehen, er ist müde. — Wo will der Sohn des Amtmanns Getreide hintragen? — Er will welches nach dem Vorrathshause Ihres Bruders tra-

gen. — Will er den Wein und das Fleisch hintragen? — Er will beides hintragen.

61te. Ein und sechzigste Uebung.

Kann der Freund des Spaniers Vorräthe bringen? — Er kann welche bringen. — Wo will er Vorräthe hinbringen (hintragen)? (Wohin will er Vorräthe tragen) (bringen?) — Er will welche nach unsern Vorrathshäusern bringen. — Wollen Sie Vorräthe kaufen, um sie nach unsern Vorrathshäusern zu bringen? — Ich will welche kaufen, um sie auf das Land zu bringen. — Wollen Sie ans Fenster gehen, um den Jüngling zu sehen? — Ich habe keine Zeit ans Fenster zu gehen. — Haben Sie etwas zu thun? — Ich habe einen Brief zu schreiben. — Wem (an wen) haben Sie einen Brief zu schreiben? — Ich habe meinem Freunde einen zu schreiben? — Wollen Sie an den Amtmann (dem Amtmanne) schreiben? — Ich will ihm schreiben. — Was wollen Sie ihm schreiben? — Ich will ihm auf seinen Brief antworten. — Können Sie so viel Briefe schreiben wie ich? — Ich kann deren mehr schreiben als Sie. — Können Sie an die Edelleute (den Edelleuten) schreiben? — Ich kann ihnen (an sie) schreiben. — Haben Sie Papier, zu schreiben? — Ich habe welches. — Kann der Amtmann Jemandem schreiben? — Er kann an Niemanden schreiben.

62te. Zwei und sechzigste Uebung.

Haben Sie Zeit am Fenster zu stehen? — Ich habe keine Zeit am Fenster zu stehen. — Ist Ihr Bruder zu Hause? — Er ist nicht zu Hause. — Wo ist er? — Er ist auf dem Lande. — Hat er etwas auf dem Lande zu thun? — Er hat nichts da zu thun. — Wo wollen Sie hingehen? — Ich will ins Theater gehen. — Ist der Türke im Theater? — Er ist da (darin). — Wer ist im Garten? — Die Kinder der Engländer und die der Deutschen sind darin. — Wo will Ihr Vater mit mir sprechen? — Er will in seinem Zimmer mit Ihnen sprechen. — Wen (mit wem) will Ihr Bruder sprechen? — Er will den (mit dem) Irländer sprechen. — Will er nicht mit dem Schottländer sprechen? — Er will mit ihm sprechen. — Wo will er mit ihm sprechen? — Er will im Theater mit ihm sprechen. — Will der Italiener mit Jemandem sprechen? — Er will mit dem Arzte sprechen. — Wo will er ihn

(mit ihm) sprechen? — Er will auf dem Balle mit ihm sprechen (Er will ihn auf dem Balle sprechen).

63te. Drei und sechzigste Uebung.

Können Sie mir Geld schicken? — Ich kann Ihnen welches schicken. — Wie viel Geld können Sie mir schicken? — Ich kann Ihnen zwei und dreißig Thaler schicken. — Wann wollen Sie mir das Geld schicken? — Ich will es Ihnen heute schicken. — Wollen Sie es mir auf das Land schicken? — Ich will es Ihnen dahin schicken. — Wollen Sie Ihren Bedienten auf den Markt schicken? — Ich will ihn dahin schicken. — Haben Sie auf dem Markte etwas zu kaufen? — Ich habe gutes Tuch, gute Stiefeln und gute Schuhe zu kaufen. — Was will der Fleischer auf dem Lande thun? — Er will da Ochsen und Hämmel kaufen, um sie zu schlachten. — Wollen Sie ein Huhn kaufen, um es zu schlachten? — Ich will eins kaufen, aber ich habe nicht den Muth, es zu schlachten. — Will der Schiffmann Jemanden tödten? — Er will Niemanden tödten. — Wollen Sie meine Briefe verbrennen? — Ich habe nicht den Muth es zu thun. — Will der Bedienter mein Messer oder mein Papier suchen? — Er will beides suchen. — Welches Messer wollen Sie? — Ich will mein großes Messer. — Was für Ochsen will der Fleischer schlachten? — Er will große Ochsen schlachten. — Was für Vorräthe will der Kaufmann kaufen? — Er will gute Vorräthe kaufen. — Wo will er sie kaufen? — Er will sie auf dem Markte kaufen. — Wem will er sie schicken? — Er will sie unsern Feinden schicken. — Wollen Sie mir noch ein Buch schicken? — Ich will Ihnen noch verschiedene (mehrere) schicken. — Können Sie so viel trinken wie Ihr Nachbar? — Ich kann so viel trinken wie er, aber unser Freund, der Russe, kann mehr trinken als wir beide. — Kann der Russe so viel von diesem Weine wie von jenem trinken? — Er kann so viel von diesem wie von jenem trinken. — Haben Sie etwas Gutes zu trinken? — Ich habe nichts zu trinken.

64te. Vier und sechzigste Uebung.

Wollen Sie Zucker holen? — Ich will welchen holen. — Mein Sohn, willst du Wasser holen? — Ja, mein Vater, ich will welches holen. — Wo willst du hingehen? — Ich will an den Brunnen

gehen, um Wasser zu holen. — Wo ist Dein Bruder? — Er ist am Brunnen. — Wollen Sie meinen Sohn holen lassen? — Ich will ihn holen lassen. — Will der Hauptmann mein Kind holen lassen? — Er will es holen lassen. — Wo ist er? — Er ist in einem Winkel des Schiffes. — Können Sie ein Loch in den Tisch machen? — Ich kann eins machen. — Kannst Du mir einen Brief schreiben? — Ich kann Ihnen einen schreiben. — Muß ich irgendwo hingehen? — Du mußt in den Garten gehen. — Muß ich etwas holen lassen? — Du mußt guten Wein, gutes Brod und guten Käse holen lassen. — Was muß ich thun? — Sie müssen einen langen (großen) Brief schreiben. — Wem muß ich einen langen Brief schreiben? — Sie müssen Ihrem Freunde einen schreiben.

65te. Fünf und sechzigste Uebung.

Was müssen wir thun? — Sie müssen in den Wald gehen, um Holz zu schneiden. — Was hat der Engländer zu thun? — Er hat nichts zu thun. — Hat der Spanier etwas zu thun? — Er hat zu arbeiten. — Wo kann er arbeiten? — Er kann in seinem und in meinem Zimmer arbeiten. — Wann wollen Sie mir Geld geben? — Ich will Ihnen heute (diesen) Abend welches geben. — Muß ich zu Ihnen (nach Ihrem Hause) kommen? — Sie müssen zu mir kommen. — Wann muß ich zu Ihnen kommen? — Heute (diesen) Morgen. — Muß ich des Abends (am Abend) oder des Morgens (am Morgen) zu Ihnen kommen? — Sie müssen des Morgens und des Abends kommen. — Wo muß ich hingehen? — Sie müssen auf den großen Platz gehen, um mit den Kaufleuten zu sprechen. — Wo muß der Bauer hingehen? — Er muß auf das Feld gehen, um Heu zu schneiden. — Muß ich Ihnen etwas aufbewahren? — Sie müssen mir mein gutes Gold und meine guten Werke aufbewahren. — Müssen die Kinder unserer Freunde etwas thun? — Sie müssen des Morgens und des Abends arbeiten. — Was muß Ihnen der Schneider ausbessern? — Er muß mir meinen alten Rock ausbessern. — Welches Huhn muß der Koch schlachten? — Er muß dieses und jenes schlachten. — Muß ich Ihnen diese oder jene Bücher schicken? — Sie müssen mir diese und jene schicken.

66te. Sechs und sechzigste Uebung.

Bis wohin wollen Sie gehen? — Ich will bis an das Ende des Waldes gehen. — Bis wohin will Ihr Bruder gehen? — Er will bis an das Ende des Weges gehen. — Bis wohin geht der Wein? — Er geht bis auf den Boden des Fasses. — Bis wohin geht das Wasser? — Es geht bis auf den Grund des Brunnens. — Wo gehst du hin? — Ich gehe auf den Markt. — Wo gehen wir hin? — Wir gehen auf das Land. — Gehen Sie bis auf den Platz? — Ich gehe bis an den Brunnen. — Wann geht Ihr Koch auf den Markt? — Er geht jeden Morgen dahin. — Können Sie mit dem Edelmanne sprechen? — Ich kann ihn jeden Tag sprechen. — Kann ich Ihren Vater sehen? — Sie können ihn jeden Abend sehen. — Um wie viel Uhr kann ich ihn sehen? — Sie können ihn jeden Abend um acht Uhr sehen. — Wollen Sie heute zu mir kommen? — Ich kann heute nicht zu Ihnen kommen, aber morgen. — Um wie viel Uhr wollen Sie zu mir kommen? — Ich will um halb neun kommen. — Können Sie nicht um ein Viertel auf neun kommen? — Ich kann nicht. — Um wie viel Uhr geht Ihr Sohn zu dem Hauptmanne? — Er geht um drei Viertel auf eins zu ihm. — Um wie viel Uhr ist Ihr Freund zu Hause? — Um Mitternacht.

67te. Sieben und sechzigste Uebung.

Haben Sie Lust auszugehen? — Ich habe keine Lust auszugehen. — Wann wollen Sie ausgehen? — Ich will um halb vier ausgehen. — Will Ihr Vater ausgehen? — Er will nicht ausgehen; er will zu Hause bleiben. — Wollen Sie hier bleiben, mein lieber Freund? — Ich kann nicht hier bleiben, ich muß nach dem Waarenlager gehen. — Müssen Sie zu Ihrem Bruder gehen? — Ich muß zu ihm gehen. — Um wie viel Uhr müssen Sie Ihre Briefe schreiben? — Ich muß sie um Mitternacht schreiben. — Gehen Sie des Abends oder des Morgens zu Ihrem Nachbar? — Ich gehe des Abends und des Morgens zu ihm. — Wohin gehen Sie jetzt? — Ich gehe ins Theater. — Wo gehen Sie diesen (heute) Abend hin? — Ich gehe nirgends hin; ich muß zu Hause bleiben, um Briefe zu schreiben. — Sind Ihre Brüder zu Hause? — Sie sind nicht da. — Wo sind sie? — Sie sind auf dem Lande. — Wo gehen Ihre Freunde hin? — Sie gehen nach Hause. —

Hat Ihr Schneider so viel Kinder wie Ihr Schuhmacher? — Er hat ihrer eben so viele. — Haben die Söhne Ihres Schuhmachers so viel Stiefeln wie ihr Vater? — Sie haben mehr als er. — Haben die Kinder unseres Hutmachers so viel Brod wie Wein? — Sie haben mehr von jenem als von diesem. — Hat unser Zimmermann noch einen Sohn? — Er hat noch mehrere. — Sind die Italiener durstig? — Sie sind durstig und hungrig. — Haben sie etwas zu thun? — Sie haben nichts zu thun. — Sind die Kinder der Irländer hungrig oder durstig? — Sie sind weder hungrig noch durstig, sondern müde.

68te. Acht und sechzigste Uebung.

Haben Sie Zeit auszugehen? — Ich habe nicht (keine) Zeit auszugehen. — Was haben Sie zu Hause zu thun? — Ich muß Briefe an meine Freunde schreiben. — Müssen Sie Ihr Zimmer auskehren? — Ich muß es auskehren. — Müssen Sie Ihren Brüdern Geld leihen? — Ich muß ihnen welches leihen. — Müssen Sie in den Garten gehen? — Ich muß dahin gehen. — Um wie viel Uhr müssen Sie hingehen? — Ich muß um ein Viertel auf eins hingehen. — Müssen Sie um elf Uhr des Abends zu meinem Vater gehen? — Ich muß um Mitternacht zu ihm gehen. — Wo sind die Brüder unseres Amtmanns? — Sie sind in dem großen Walde, um große Bäume zu schneiden. — Haben sie Geld, (um) Brod und Wein zu kaufen? — Sie haben welches. — Haben unsere Kinder Unrecht, zu den Engländern zu gehen? — Sie haben nicht Unrecht, zu ihnen zu gehen? — Müssen die Kinder der Franzosen zu den Kindern der Engländer gehen? — Sie müssen zu ihnen gehen. — Hat der Russe Recht, bei dem Türken zu bleiben? — Er hat nicht Unrecht, bei ihm zu bleiben. — Wollen Sie Wein und Gläser holen lassen? — Ich will weder Wein noch Gläser holen lassen; ich bin nicht durstig. — Ist Dein Vater durstig? — Er ist nicht durstig. — Wollen Sie mir Geld geben, um Brod zu holen? — Ich will Ihnen welches geben, um Brod und Bier zu holen.

69te. Neun und sechzigste Uebung.

Wollen Sie mir einen Gefallen thun? — Ja, mein Herr, was für einen? — Wollen Sie Ihrem Bruder sagen, mir sein Pferd

zu verkaufen? — Ich will ihm sagen, es Ihnen zu verkaufen. — Wollen Sie meinen Bedienten sagen, meine großen Zimmer auszukehren? — Ich will ihnen sagen, sie auszukehren? — Wollen Sie Ihrem Sohne sagen, zu meinem Vater zu kommen? — Ich will ihm sagen, zu ihm zu kommen? — Haben Sie mir etwas zu sagen? — Ich habe Ihnen nichts zu sagen. — Haben Sie meinem Vater etwas zu sagen? — Ich habe ihm ein Wort zu sagen. — Wollen Ihre Brüder ihren Wagen verkaufen? — Sie wollen ihn nicht verkaufen. — Johann, bist Du da? — Ja, mein Herr, ich bin da. — Willst Du zu meinem Hutmacher gehen und ihm sagen, meinen Hut auszubessern? — Ich will zu ihm gehen. — Willst Du zu dem Schneider gehen, ihm zu sagen, meine Röcke auszubessern? — Ich will zu ihm gehen? — Willst Du auf den Markt gehen? — Ich will dahin gehen. — Was hat der Kaufmann zu verkaufen? — Er hat schöne lederne Handschuhe, Kämme und gutes Tuch zu verkaufen. — Hat er Hemden zu verkaufen? — Er hat welche zu verkaufen. — Will er mir seine Pferde verkaufen? — Er will sie Ihnen verkaufen.

70te. Siebenzigste Uebung.

Ist es spät? — Es ist nicht spät. — Wie spät ist es? (Wie viel Uhr ist es?) — Es ist ein Viertel auf eins. — Um wie viel Uhr will Ihr Vater ausgehen? — Er will um drei Viertel auf neun ausgehen. — Will er dieses oder jenes Pferd verkaufen? — Er will weder dieses noch jenes verkaufen. — Will er diesen oder jenen Rock kaufen? — Er will beide kaufen. — Hat er noch ein Pferd zu verkaufen? — Er hat noch eins, aber er will es nicht verkaufen. — Hat er noch einen Wagen zu verkaufen? — Er hat keinen Wagen mehr zu verkaufen, aber er hat noch einige Ochsen zu verkaufen. — Wann will er sie verkaufen? — Er will sie heute verkaufen. — Will er sie am Morgen oder am Abend verkaufen? — Er will sie diesen Abend verkaufen. — Um wie viel Uhr? — Um halb sechs. — Können Sie zu dem Bäcker gehen? — Ich kann nicht zu ihm gehen; es ist spät. — Wie spät ist es? — Es ist Mitternacht. — Wollen Sie den Mann sehen? — Ich will ihn sehen, um ihn zu kennen. — Will Ihr Vater meine Brüder sehen? — Er will sie sehen, um sie zu kennen. — Will er mein Pferd sehen? — Er will es sehen. — Um wie viel Uhr will er es sehen? — Er will

es um sechs Uhr sehen. — Wo will er es sehen? — Er will es auf dem großen Platze sehen. — Hat der Deutsche viel Getreide zu verkaufen? — Er hat nur wenig zu verkaufen. — Was für Messer hat der Kaufmann zu verkaufen? — Er hat gute Messer zu verkaufen. — Wie viel Messer hat er noch? — Er hat noch sechs. — Hat der Irländer noch viel Wein? — Er hat nicht viel mehr. — Hast Du Wein genug zu trinken? — Ich habe nicht viel, aber genug. — Kannst Du viel Wein trinken? — Ich kann viel trinken. — Kannst Du alle Tage welchen trinken? — Ich kann alle Morgen und alle Abend welchen trinken. — Kann Dein Bruder so viel trinken wie Du? — Er kann mehr trinken als ich.

71te. Ein und siebenzigste Uebung.

Was haben Sie nöthig? — Ich habe einen guten Hut nöthig. — Sind Sie dieses Messers benöthigt? — Ich bin dessen benöthigt. — Haben Sie Geld nöthig? — Ich habe welches nöthig. — Hat Ihr Bruder Pfeffer nöthig? — Er hat keinen nöthig. — Hat er Stiefeln nöthig? — Er hat keine nöthig. — Was hat mein Bruder nöthig? — Er hat nichts nöthig. — Wer hat Zucker nöthig? — Niemand hat welchen nöthig. — Hat Jemand Geld nöthig? — Niemand hat welches nöthig. — Hat Ihr Vater etwas nöthig? — Er hat nichts nöthig. — Was habe ich nöthig? — Sie haben nichts nöthig. — Hast Du mein Buch nöthig? — Ich bin dessen benöthigt. — Ist Dein Vater dessen benöthigt? — Er hat es nicht nöthig. — Hat Ihr Freund diesen Stock nöthig? — Er hat ihn nöthig. — Ist er dieser oder jener Pfropfen benöthigt? — Er hat weder diese noch jene nöthig. — Sind Sie meiner benöthigt? — Ich bin Deiner benöthigt. — Wann haben Sie mich nöthig? — Jetzt. — Was haben Sie mir zu sagen? — Ich habe Dir ein Wort zu sagen. — Ist Ihr Sohn unser benöthigt? — Er ist Ihrer und Ihrer Brüder benöthigt. — Sind Sie meiner Bedienten benöthigt? — Ich habe sie nöthig. — Hat Jemand meinen Bruder nöthig? — Niemand hat ihn nöthig.

72te. Zwei und siebenzigste Uebung.

Lieben Sie Ihren Bruder? — Ich liebe ihn. — Liebt Ihr Vater ihn? — Er liebt ihn nicht. — Liebst Du mich, mein gutes Kind? — Ich liebe Dich. — Liebst Du diesen häßlichen Mann?

— Ich liebe ihn nicht. — Hat Ihr Vater seinen Bedienten nöthig? — Er hat ihn nöthig. — Hast Du etwas nöthig? — Ich habe nichts nöthig. — Macht der Bediente das Fenster auf? — Er macht es auf. — Oeffnest Du es? — Ich mache es nicht auf. — Ordnest Du meine Bücher? — Ich ordne sie. — Ordnet der Bediente unsere Stiefeln oder unsere Schuhe? — Er ordnet diese und jene. — Lieben unsere Kinder uns? — Sie lieben uns. — Lieben wir unsere Feinde? — Wir lieben sie nicht. — Haben Sie Ihr Geld nöthig? — Ich habe es nöthig. — Haben wir unsern Wagen nöthig? — Wir haben ihn nöthig. — Sind unsere Freunde ihrer Kleider benöthigt? — Sie sind deren benöthigt. — Was geben Sie mir? — Ich gebe Dir nichts. — Geben Sie meinem Bruder das Buch? — Ich gebe es ihm. — Geben Sie ihm einen Hut? — Ich gebe ihm einen.

73te. Drei und siebenzigste Uebung.

Siehst Du etwas? — Ich sehe nichts. — Sehen Sie meinen großen Garten? — Ich sehe ihn. — Sieht Ihr Vater unser Schiff? — Er sieht es nicht, aber wir sehen es. — Wie viel Schiffe sehen Sie? — Wir sehen sehr viele; wir sehen deren mehr als dreißig. — Geben Sie mir Bücher? — Ich gebe Dir welche. — Gibt unser Vater Ihnen Geld? — Er gibt uns keins. — Gibt er Ihnen Hüte? — Er gibt uns keine. — Sehen Sie viel Matrosen? — Wir sehen mehr Soldaten als Matrosen. — Sehen die Soldaten viel Vorrathshäuser? — Sie sehen mehr Gärten als Vorrathshäuser. — Geben die Engländer Ihnen gute Kuchen? — Sie geben uns welche. — Geben Sie mir so viel Wein wie Bier? — Ich gebe Dir so viel von diesem wie von jenem. — Können Sie mir noch Kuchen geben? — Ich kann Dir keine mehr geben, ich habe nicht viele mehr. — Geben Sie mir das Pferd, das Sie haben? — Ich gebe Ihnen nicht das, welches ich habe. — Welches Pferd geben Sie mir? — Ich gebe Ihnen das meines Bruders.

74te. Vier und siebenzigste Uebung.

Sprechen Sie mit dem Nachbar? — Ich spreche mit ihm. — Spricht er mit Ihnen? — Er spricht nicht mit mir. — Sprechen Ihre Brüder mit Ihnen? — Sie sprechen mit uns. — Wann sprichst Du Deinen (mit Deinem) Vater? — Ich spreche ihn alle

Morgen und alle Abend. — Was trägst Du? — Ich trage ein Buch. — Wo trägst Du es hin? — Ich trage es nach Hause. — Waschen Sie Ihre Strümpfe? — Ich wasche sie nicht. — Wäscht Ihr Bruder so viel Hemden wie Strümpfe? — Er wäscht mehr von den einen als von den andern. — Hast Du noch viel Strümpfe zu waschen? — Ich habe nicht viele mehr zu waschen. — Wie viel Hemden haben Ihre Freunde noch zu waschen? — Sie haben noch zwei zu waschen. — Was trägt Ihr Bedienter? — Er trägt einen großen Tisch. — Was tragen diese Männer? — Sie tragen unsere hölzernen Stühle. — Wo tragen sie sie hin? — Sie tragen sie in das große Zimmer unserer Brüder. — Waschen Ihre Brüder ihre Strümpfe oder die unsrigen? — Sie waschen weder die Ihrigen (Eurigen) noch die ihrigen, sie waschen die ihrer Kinder.

75te. Fünf und siebenzigste Uebung.

Zerbrichst Du mein Glas nicht? — Nein, mein Herr, ich zerbreche es nicht. — Zerbrechen die Söhne unserer Nachbarn unsere Gläser? — Sie zerbrechen sie. — Wer zerreißt Ihre Bücher? — Der junge Mann zerreißt sie. — Zerreißen Sie sie nicht? — Ich zerreiße sie nicht. — Schneiden die Soldaten Bäume? — Sie schneiden welche. — Kaufen Sie so viel Hüte wie Handschuhe? — Ich kaufe mehr von den einen als von den andern. — Kauft Ihr Bruder Brod? — Er muß welches kaufen, er ist hungrig. — Kaufen unsere Brüder Wein? — Sie müssen welchen kaufen, sie sind durstig. — Zerbrechen Sie etwas? — Wir zerbrechen nichts. — Wer zerbricht unsere Stühle? — Niemand zerbricht sie. — Kaufst Du etwas? — Ich kaufe nichts. — Wer bewahrt unser Geld auf? — Mein Vater bewahrt es auf. — Bewahren Ihre Brüder meine Bücher auf? — Sie bewahren sie auf. — Bewahrst Du etwas auf? — Ich bewahre nichts auf.

76te. Sechs und siebenzigste Uebung.

Bessert der Schneider unsere Röcke aus? — Er bessert sie aus. — Was schreibst Du? — Ich schreibe einen Brief. — An wen schreibst Du einen Brief? — An meinen Vater. — Wann schreibt Dein Bruder seine Briefe? — Er schreibt sie des Morgens und des Abends. — Was thust Du jetzt? — Ich thue nichts. — Um

wie viel Uhr gehen Sie ins Theater? — Um ein Viertel auf acht. — Wie spät ist es jetzt? — Es ist drei Viertel auf sechs. — Um wie viel Uhr geht Ihr Koch auf den Markt? — Er geht um fünf Uhr dahin. — Geht er des Abends dahin? — Nein, er geht des Morgens dahin. — Gehen Sie irgendwo hin? — Ich gehe nirgends hin, aber meine Brüder gehen in den Garten. — Trinkst Du etwas? — Ich trinke nichts, aber der Italiener trinkt guten Wein und gutes Bier. — Schicken Sie mir noch ein Buch? — Ich schicke Ihnen keins mehr. — Beantworten Sie seinen Brief? — Ich beantworte ihn. — Antwortet er auf den Deinigen? — Er antwortet darauf. — Was sagen Sie? — Ich sage nichts. — Muß ich ihm Geld geben, hier zu bleiben? — Sie müssen ihm welches geben, um auszugehen. — Verkauft dieser Mann etwas? — Er verkauft gute Kuchen. — Was verkaufen Sie? — Ich verkaufe nichts, aber meine Freunde verkaufen Nägel, Messer und Hufeisen. — Was sagt der Mann? — Er sagt nichts. — Was suchst Du? — Ich suche nichts.

77te. Sieben und siebenzigste Uebung.

Wo ist Ihr Vater? — Er ist zu Hause. — Geht er nicht aus? — Er kann nicht ausgehen, er hat Kopfweh. — Hast Du Kopfweh? — Ich habe kein Kopfweh, sondern Ohrenweh. — Den wievielsten haben wir heute? — Heute ist der zwölfte. — Der wievielste ist morgen? — Morgen ist der dreizehnte. — Was für Zähne haben Sie? — Ich habe gute Zähne. — Was für Zähne hat Ihr Bruder? — Er hat schlechte Zähne. — Hat der Engländer Zahnweh? — Er hat kein Zahnweh, er hat ein böses Auge. — Hat der Italiener ein böses Auge? — Er hat kein böses Auge, aber einen bösen Fuß. — Habe ich einen bösen Finger? — Sie haben keinen bösen Finger, sondern ein böses Knie. — Wollen Sie mir Brod schneiden? — Ich kann Ihnen keins schneiden, ich habe böse Finger. — Will mir Jemand Käse schneiden? — Niemand will Ihnen welchen schneiden. — Suchen Sie Jemanden? — Ich suche Niemanden. — Hat Jemand Ohrenweh? — Niemand hat Ohrenweh. — Was sucht der Maler? — Er sucht nichts. — Wen suchen Sie? — Ich suche Ihren Sohn. — Wer sucht mich? — Niemand sucht mich. — Findest Du, was du suchst? — Ich finde, was ich suche; aber der Hauptmann findet nicht, was er sucht.

78te. Acht und siebenzigste Uebung.

Wer hat Halsweh? — Wir haben Halsweh. — Hat Jemand böse Augen? — Die Deutschen haben böse Augen. — Macht der Schneider meinen Rock? — Er macht ihn nicht, er hat Rückenschmerzen. — Macht der Schuhmacher meine Schuhe? — Er kann sie nicht machen, er hat böse Ellbogen. — Bringt uns der Kaufmann schöne Beutel? — Er kann nicht ausgehen, er hat böse Füße. — Findet der Spanier den Regenschirm, den er sucht? — Er findet ihn. — Finden die Metzger die Schafe, die sie suchen? — Sie finden sie. — Findet der Schneider seinen Fingerhut? — Er findet ihn nicht. — Findest Du das Papier, das Du suchst? — Ich finde es nicht. — Finden wir, was wir suchen? — Wir finden nicht, was wir suchen. — Was thut der Edelmann? — Er thut, was Sie thun. — Was thut er in seinem Zimmer? — Er lies't.

79te. Neun und siebenzigste Uebung.

Liesest Du? — Ich lese nicht. — Studiren die Söhne der Edelleute? — Sie studiren. — Was studiren sie? — Sie studiren deutsch. — Studirst Du englisch? — Ich habe nicht Zeit, es zu studiren. — Suchen die Holländer dieses oder jenes Schiff? — Sie suchen beide. — Sucht der Bediente diesen oder jenen Besen? — Er sucht weder diesen noch jenen. — Wer lernt deutsch? — Die Söhne der Hauprleute und die der Edelleute lernen es. — Wann studirt Ihr Freund französisch? — Er studirt es des Morgens. — Um wie viel Uhr studirt er es? — Er studirt es um zehn Uhr. — Studirt er es alle Tage? — Er studirt es alle Morgen und alle Abend. — Was thun die Kinder des Zimmermanns? — Sie lesen. — Lesen sie deutsch? — Sie lesen französisch, aber wir lesen englisch. — Was für Bücher lies't Ihr Sohn? — Er lies't gute Bücher. — Lies't er deutsche Bücher? — Er lies't französische Bücher. — Was für ein Buch lesen Sie? — Ich lese ein deutsches Buch. — Lesen Sie so viel wie meine Kinder? — Ich lese mehr als sie. — Lies't Ihr Vater das Buch, welches ich lese? — Er lies't nicht das, welches Sie lesen, sondern das, welches ich lese. — Lies't er so viel wie ich? — Er lies't weniger als Sie, aber er lernt mehr als Sie. — Leihen Sie mir ein Buch? — Ich leihe Ihnen eins. — Leihen Ihre Freunde Ihnen Bücher? — Sie leihen mir welche.

80te. Achtzigste Uebung.

Sprechen Sie spanisch? — Nein, mein Herr, ich spreche italienisch. — Wer spricht polnisch? — Mein Bruder spricht polnisch. — Sprechen unsere Nachbarn russisch? — Sie sprechen nicht russisch, sondern arabisch. — Sprechen Sie arabisch? — Nein, ich spreche griechisch und lateinisch. — Was für ein Messer haben Sie? — Ich habe ein englisches Messer. — Was für Geld haben Sie da? — Ist es italienisches oder spanisches Geld? — Es ist russisches Geld. — Haben Sie einen italienischen Hut? — Nein, ich habe einen spanischen Hut. — Sind Sie ein Deutscher? — Nein, ich bin ein Engländer. — Bist Du ein Grieche? — Nein, ich bin ein Spanier. — Sind diese Männer Polen? — Nein, sie sind Russen. — Sprechen die Russen polnisch? — Sie sprechen nicht polnisch, sondern lateinisch, griechisch und arabisch. — Ist Ihr Bruder ein Kaufmann? — Nein, er ist ein Tischler. — Sind diese Männer Kaufleute? — Nein, sie sind Zimmerleute. — Sind wir Schiffleute? — Nein, wir sind Schuhmacher. — Bist Du ein Narr? — Ich bin kein Narr. — Was ist dieser Mann? — Er ist ein Schneider. — Wünschen Sie mir etwas? — Ich wünsche Ihnen einen guten Morgen. — Was wünscht mir der junge Mann? — Er wünscht Ihnen einen guten Abend. — Wo muß ich hingehen? — Du mußt zu unsern Freunden gehen, Ihnen einen guten Tag zu wünschen. — Kommen Ihre Kinder zu mir, um mir einen guten Abend zu wünschen? — Sie kommen zu Ihnen, um Ihnen einen guten Morgen zu wünschen.

81te. Ein und achtzigste Uebung.

Hat der Edelmann blaue Augen? — Er hat schwarze Augen und einen kleinen Mund. — Hast Du ein gutes Gedächtniß? — Ich habe ein schlechtes Gedächtniß, aber viel Muth, deutsch zu lernen. — Was thust Du, anstatt zu spielen? — Ich studire, anstatt zu spielen. — Lernst Du, anstatt zu schreiben? — Ich schreibe, anstatt zu lernen. — Was thut der Sohn unseres Amtmanns? — Er geht in den Garten, anstatt auf das Feld zu gehen. — Lesen die Kinder unserer Nachbarn? — Sie schreiben, anstatt zu lesen. — Was thut unser Koch? — Er macht Feuer an, anstatt auf den Markt zu gehen. — Verkauft Ihr Vater seinen Ochsen? — Er

verkauft sein Pferd, anstatt seinen Ochsen zu verkaufen. — Gehen die Aerzte aus? — Sie bleiben in ihren Zimmern, anstatt auszugehen. — Um wie viel Uhr kommt unser Arzt zu Ihnen? — Er kommt jeden Morgen um drei Viertel auf neun. — Studirt der Sohn des Malers englisch? — Er studirt griechisch, anstatt englisch zu studiren. — Schlachtet der Fleischer Ochsen? — Er schlachtet Schafe, anstatt Ochsen zu schlachten. — Hören Sie mir zu (mich an)? — Ich höre Ihnen zu (Sie an). — Hört mir Ihr Bruder zu? — Er spricht, anstatt Ihnen zuzuhören. — Hören Sie auf das, was ich Ihnen sage? — Ich höre auf das, was Sie mir sagen.

82te. Zwei und achtzigste Uebung.

Hört der Mann auf das, was Sie ihm sagen? — Er hört darauf. — Hören die Kinder des Arztes auf das, was wir ihnen sagen? — Sie hören nicht darauf. — Hörst Du auf das, was Dein Bruder Dir sagt? — Ich höre darauf. — Gehen Sie ins Theater? — Ich gehe ins Vorrathshaus, anstatt ins Theater zu gehen. — Wollen Sie mich anhören? — Ich will Ihnen zuhören; aber ich kann nicht, ich habe Ohrenweh. — Corrigirt Dein Vater meine Billette oder die Deinigen? — Er corrigirt weder die Ihrigen noch die meinigen. — Welche Zettel verbessert er? — Er verbessert die, welche er schreibt. — Hört er auf das, was Sie ihm sagen? — Er hört darauf. — Nehmen Sie Ihren Hut ab, um mit meinem Vater zu sprechen? — Ich nehme ihn ab, um mit ihm zu sprechen. — Hört Dein Bruder auf das, was unser Vater ihm sagt? — Er hört darauf. — Holt unser Bedienter Bier? — Er holt Essig, anstatt Bier zu holen. — Verbessern Sie meinen Brief? — Ich corrigire ihn nicht, ich habe böse Augen. — Zieht der Bedienter seinen Rock aus, um Feuer anzumachen? — Er zieht ihn aus. — Ziehen Sie Ihre Handschuhe aus, um mir Geld zu geben? — Ich ziehe sie aus, um Ihnen welches zu geben. — Zieht er seine Schuhe aus, um nach Ihrem Hause zu gehen? — Er zieht sie nicht aus. — Wer nimmt die Tische und Stühle weg? — Die Bedienten nehmen sie weg. — Wollen Sie dieses Glas wegnehmen? — Ich habe keine Lust es wegzunehmen. — Hat er Unrecht, seine Stiefeln auszuziehen? — Er hat Recht, sie auszuziehen. — Nimmst Du etwas weg? — Ich nehme nichts weg. — Nimmt Jemand seinen Hut ab? — Niemand nimmt ihn ab.

83te. Drei und achtzigste Uebung.

Wollen Sie Branntwein trinken? — Nein, ich will Wein trinken. — Verkaufen Sie Branntwein? — Ich verkaufe keinen, aber mein Nachbar, der Kaufmann, verkauft welchen. — Wollen Sie mir Tabak holen? — Ich will Ihnen welchen holen; was für Tabak wollen Sie haben? — Ich will Schnupftabak haben; aber mein Freund, der Deutsche, will Rauchtabak. — Zeigt der Kaufmann Ihnen Tuch? — Er zeigt mir keins. — Holt Ihr Diener Cider (Aepfelwein)? — Er holt welchen. — Haben Sie noch etwas nöthig? — Ich habe Mehl nöthig; wollen Sie mir welches holen lassen? — Ich will Ihnen welches holen lassen. — Kauft Ihr Freund Aepfel? — Er kauft welche. — Kauft er Tücher? — Er kauft Tabak, anstatt Tücher zu kaufen. — Zeigen Sie mir etwas? — Ich zeige Ihnen goldene und silberne Kleider. — Wo geht Ihr Vetter hin? — Er geht auf den Ball. — Gehen Sie auf den Ball? — Ich gehe ins Theater, anstatt auf den Ball zu gehen. — Geht der Gärtner in den Garten? — Er geht auf den Markt, anstatt in den Garten zu gehen. — Schicken Sie Ihren Bedienten zum Schuhmacher? — Ich schicke ihn zum Schneider, anstatt ihn zum Schuhmacher zu schicken.

84te. Vier und achtzigste Uebung.

Holst Du Deinen Vater? — Ich hole ihn. — Kann ich meinen Vetter holen? — Sie können ihn holen. — Findet Ihr Diener den Mann, den er sucht? — Er findet ihn. — Finden Ihre Söhne die Freunde, die sie suchen? — Sie finden sie nicht. — Wann gedenken Sie auf den Ball zu gehen? — Ich gedenke diesen Abend dahin zu gehen. — Gedenken Ihre Vetter auf das Land zu gehen? — Sie gedenken dahin zu gehen. — Wann gedenken Sie dahin zu gehen? — Sie gedenken morgen dahin zu gehen. — Um wie viel Uhr? — Um halb zehn. — Was will der Kaufmann Ihnen verkaufen? — Er will mir Taschentücher (Schnupftücher) verkaufen. — Gedenken Sie welche zu kaufen? — Ich will keine kaufen. — Weißt Du etwas? — Ich weiß nichts. — Was weiß Dein Vetter? — Er kann lesen und schreiben. — Kann er deutsch? — Er kann es nicht. — Können Sie spanisch? — Ich kann es. — Können Ihre Brüder griechisch? — Sie können es nicht, aber sie ge-

denken es zu lernen. — Kann ich englisch? — Sie können es nicht, aber Sie gedenken es zu studiren. — Können meine Kinder italienisch lesen? — Sie können es lesen, aber nicht sprechen.

85te. Fünf und achtzigste Uebung.

Gedenken Sie arabisch zu studiren? — Ich gedenke arabisch und syrisch zu studiren. — Kann der Engländer polnisch? — Er kann es nicht, aber er gedenkt es zu lernen. — Können Sie schwimmen? — Ich kann nicht schwimmen, aber spielen. — Kann Ihr Vetter Röcke machen? — Er kann keine machen, er ist kein Schneider. — Ist er ein Kaufmann? — Er ist keiner. — Was ist er? — Er ist ein Arzt. — Wo gehen Sie hin? — Ich gehe in meinen Garten, um mit dem Gärtner zu sprechen. — Was wollen Sie ihm sagen? — Ich will ihm sagen, das Fenster in seinem Zimmer aufzumachen. — Hört der Gärtner auf das, was Sie ihm sagen? — Er hört darauf. — Wollen Sie Aepfelwein trinken? — Nein, ich habe Lust Bier zu trinken; haben Sie welches? — Ich habe keins, aber ich will welches holen lassen. — Wann wollen Sie welches holen lassen? — Jetzt. — Lassen Sie Aepfel holen? — Ich lasse welche holen. — Haben Sie viel Wasser? — Ich habe genug, meine Füße zu waschen. — Hat Ihr Bruder Wasser genug? — Er hat nur wenig, aber genug, sein Taschentuch naß zu machen. — Können Sie Thee machen? — Ich kann welchen machen. — Hört Ihr Vetter auf das, was Sie ihm sagen? — Er hört darauf. — Kann er schwimmen? — Er kann nicht schwimmen. — Wo geht er hin? — Er geht nirgends hin, er bleibt zu Hause.

86te. Sechs und achtzigste Uebung.

Sind Ihre Brüder gesonnen, auf das Land zu gehen? — Sie sind gesonnen dahin zu gehen. — Sind Sie gesonnen, zu meinem Vetter zu gehen? — Ich bin gesonnen zu ihm zu gehen. — Gedenkest Du etwas zu thun? — Ich bin gesonnen nichts zu thun. — Sind Sie gesonnen, heute Abend ins Theater zu gehen? — Ich gedenke hinzugehen, aber nicht heute Abend. — Bekommst Du etwas? — Ich bekomme Geld. — Von wem bekommst Du welches? — Ich bekomme welches von meinem Vater, meinem Bruder und meinem Vetter. — Bekommt Ihr Sohn Bücher? — Er bekommt

welche. — Von wem bekommt er welche? — Er bekommt welche von mir, von seinen Freunden und Nachbarn. — Bekommt der Arme Geld? — Er bekommt welches. — Von wem bekommt er welches? — Er bekommt welches von den Reichen. — Bekommst Du Wein? — Ich bekomme keinen. — Bekomme ich Geld? — Sie bekommen keins. — Bekommt Ihr Bedienter Kleider? — Er bekommt keine. — Bekommen Sie die Bücher, welche unsere Freunde bekommen? — Wir bekommen nicht dieselben, welche Ihre Freunde bekommen, sondern wir bekommen andere. — Erhält Ihr Freund die Briefe, welche Sie ihm schreiben? — Er erhält sie. — Erhalten Sie die Aepfel, die ich Ihnen schicke? — Ich erhalte sie nicht. — Bekommt der Amerikaner so viel Branntwein wie Aepfelwein? — Er bekommt so viel von diesem wie von jenem. — Erhalten die Schotten (Schottländer) so viel Bücher wie Briefe? — Sie erhalten so viele von diesen wie von jenen.

87te. Sieben und achtzigste Uebung.

Erhält der Engländer den Vorzug? — Er erhält ihn. — Bekommt Ihr Vetter so viel Geld wie ich? — Er bekommt mehr als Sie. — Erhält der Franzose seine Briefe? — Er erhält sie. — Wann erhält er sie? — Er erhält sie des Abends. — Wann erhältst Du Deine Briefe? — Ich erhalte sie des Morgens. — Um wie viel Uhr? — Um drei Viertel auf zehn. — Erhältst Du so viel Briefe wie ich? — Ich erhalte deren mehr als Du. — Erhältst Du heute welche? — Ich erhalte heute und morgen welche. — Empfängt Ihr Vater so viel Freunde wie der unsrige? — Er empfängt ihrer weniger als der Ihrige. — Empfängt der Spanier so viel Feinde wie Freunde? — Er empfängt so viele von den einen wie von den andern. — Bekommen Sie noch einen Thaler? — Ich bekomme noch einen. — Bekommt Ihr Sohn noch ein Buch? — Er bekommt noch eins. — Was bekommt der Arzt? — Er bekommt guten Rauchtabak, guten Schnupftabak und gute Taschentücher. — Bekommt er Branntwein? — Er bekommt welchen.

88te. Acht und achtzigste Uebung.

Bekommt Ihr Bedienter Hemden? — Er bekommt welche. — Bekommt er deren so viele wie mein Kammerdiener? — Er be-

kommt deren eben so viele. — Bekommen Sie heute etwas? — Ich bekomme alle Tage etwas. — Führst Du Jemanden? — Ich führe Niemanden. — Wen führen Sie? — Ich führe meinen Sohn. — Wo führen Sie ihn hin? — Ich führe ihn zu meinen Freunden, um ihnen einen guten Morgen zu wünschen. — Was ist Ihr Sohn? — Er ist ein Arzt. — Führt Ihr Bedienter Jemanden? — Er führt mein Kind. — Wen muß ich führen? — Du mußt die Blinden leiten. — Muß er den Kranken führen? — Er muß ihn führen. — Wo muß er ihn hinführen? — Er muß ihn nach Hause führen. — Wo führt er Ihr Pferd hin? — Er führt es in den Stall. — Leitest Du das Kind oder den blinden Mann? — Ich leite beide. — Wann ist der Fremde gesonnen abzureisen? — Er ist gesonnen, diesen Morgen abzureisen. — Um wie viel Uhr? — Um halb zwei. — Will er nicht hier bleiben? — Er will nicht. — Sind Sie gesonnen, heute Abend ins Theater zu gehen? — Ich bin gesonnen, morgen hinzugehen. — Reisen Sie heute ab? — Ich reise jetzt ab. — Wann sind Sie gesonnen, an Ihre Freunde zu schreiben? — Ich bin gesonnen, ihnen heute (heute an sie) zu schreiben. — Antworten Ihre Freunde auf Ihre Briefe? — Sie beantworten sie. — Löschen Sie das Feuer aus? — Ich lösche es nicht aus. — Zündet Ihr Bedienter das Licht an? — Er zündet es an. — Ist dieser Mann gesonnen, Ihr Waarenlager anzustecken? — Er ist gesonnen, es anzustecken.

89te. Neun und achtzigste Uebung.

Ist Ihr Bruder größer als der meinige? — Er ist nicht so groß, aber besser als der Ihrige. — Ist Dein Hut so schlecht wie der Deines Vaters? — Er ist besser, aber nicht so schwarz wie der seinige. — Sind die Hemden der Italiener so weiß wie die der Irländer? — Sie sind weißer, aber nicht so gut. — Sind die Stöcke unserer Freunde länger, als die der unsrigen? — Sie sind nicht länger, aber schwerer. — Wer hat die schönsten Handschuhe? — Die Franzosen haben sie. — Wessen Pferde sind die schönsten? — Meine sind schön, die Ihrigen sind schöner als die meinigen; aber diejenigen unserer Freunde sind die schönsten von allen. — Ist Ihr Pferd gut? — Es ist gut, aber das Ihrige ist besser, und das des Engländers ist das beste von allen Pferden, die wir kennen. — Haben Sie hübsche Schuhe? — Ich habe sehr hübsche;

aber mein Bruder hat hübschere als ich. — Von wem bekommt er sie? — Er bekommt sie von seinem besten Freunde. — Ist Ihr Wein so gut wie der meinige? — Er ist besser. — Verkauft Ihr Kaufmann gute Halstücher? — Er verkauft die besten Tücher, die ich kenne.

90te. Neunzigste Uebung.

Haben wir mehr Bücher als die Franzosen? — Wir haben deren mehr als sie; aber die Deutschen haben deren mehr als wir, und die Engländer haben deren am meisten. — Hast Du einen schönern Garten, als der unseres Arztes? — Ich habe einen schönern. — Hat der Amerikaner ein schöneres Haus als Du? — Er hat ein schöneres. — Haben wir so schöne Kinder wie unsere Nachbarn? — Wir haben schönere. — Ist Ihr Rock so lang wie der meinige? — Er ist kürzer, aber hübscher als der Ihrige. — Gehen Sie bald aus? — Ich gehe heute nicht aus. — Wann geht Ihr Vater aus? — Er geht um ein Viertel auf eins aus. — Ist dieser Mann älter als jener? — Er ist älter, aber jener Mann ist gesunder. — Welches von diesen Kindern ist das bessere? — Das, welches studirt, ist besser als das, welches spielt. — Kehrt Ihr Bedienter so gut aus wie der meinige? — Er kehrt besser aus als der Ihrige. — Lies't der Deutsche so viel schlechte Bücher wie gute? — Er lies't mehr gute als schlechte. — Verkaufen die Kaufleute mehr Zucker als Kaffee? — Sie verkaufen mehr von jenem als von diesem. — Macht Ihr Schuhmacher so viel Stiefeln wie Schuhe? — Er macht mehr von den einen als von den andern.

91te. Ein und neunzigste Uebung.

Können Sie so gut schwimmen wie der Sohn des Edelmanns? — Ich kann besser schwimmen als er; aber er kann besser deutsch sprechen als ich. — Lies't er so gut wie Sie? — Er lies't besser als ich. — Haben Sie Kopfschmerzen (Kopfweh)? — Nein, ich habe Ohrenweh. — Hört Ihr Vetter auf das, was Sie ihm sagen? — Er hört nicht darauf. — Geht der Sohn Ihres Amtmanns in den Wald? — Nein, er bleibt zu Hause; er hat böse Füße. — Lernen Sie so gut wie der Sohn unsres Gärtners? (unsres Gärtners Sohn?) — Ich lerne besser als er, aber er arbeitet besser als ich. — Wessen Wagen ist der schönste? — Der Ihrige ist sehr schön,

aber der des Hauptmanns ist noch schöner, und der unsrige ist der schönste von allen. — Hat Jemand so schöne Aepfel wie wir? — Niemand hat so schöne.

92te. Zwei und neunzigste Uebung.

Fangen Sie an zu sprechen? — Ich fange an zu sprechen. — Fängt Ihr Bruder an italienisch zu lernen? — Er fängt an es zu lernen. — Können Sie schon deutsch sprechen? — Noch nicht, aber ich fange an. — Fangen Ihre Freunde an zu sprechen? — Sie fangen noch nicht an zu sprechen, aber zu lesen. — Fängt unser Vater schon seinen Brief an? — Er fängt ihn noch nicht an. — Fängt der Kaufmann an zu verkaufen? — Er fängt an. — Können Sie schon schwimmen? — Noch nicht, aber ich fange an es zu lernen. — Spricht Ihr Sohn, ehe er zuhört. — Er hört zu, ehe er spricht. — Hört Ihr Bruder auf Sie, ehe er spricht? — Er spricht, ehe er auf mich hört. — Lesen Ihre Kinder, ehe sie schreiben? — Sie schreiben, ehe sie lesen. — Kehrt Ihr Bedienter das Waarenlager aus, ehe er das Zimmer (die Stube) auskehrt? — Er kehrt das Zimmer aus, ehe er das Waarenlager auskehrt. — Trinkst Du, ehe Du ausgehst? — Ich gehe aus, ehe ich trinke. — Wäscht Ihr Vetter seine Hände, ehe er seine Füße wäscht? — Er wäscht seine Füße, ehe er seine Hände wäscht. — Löschen Sie das Feuer aus, ehe Sie das Licht auslöschen? — Ich lösche weder das Feuer noch das Licht aus. — Gedenken Sie (sind Sie gesonnen) auszugehen, ehe Sie Ihre Briefe schreiben? — Ich bin gesonnen, meine Briefe zu schreiben, ehe ich ausgehe. — Zieht Ihr Sohn seine Stiefeln aus, ehe er seinen Rock auszieht? — Mein Sohn zieht weder seine Stiefeln noch seinen Rock aus.

93te. Drei und neunzigste Uebung.

Sind Sie gesonnen, bald abzureisen? — Ich bin gesonnen, morgen abzureisen. — Sprechen Sie so oft wie ich? — Ich spreche nicht so oft wie Sie, aber mein Bruder spricht öfter (ich spreche nicht so oft, aber mein Bruder spricht öfter als Sie). — Gehe ich so oft aus wie Ihr Vater? — Sie gehen nicht so oft aus wie er, aber er trinkt öfter als Sie. — Fangen Sie an, diesen Mann zu kennen? — Ich fange an ihn zu kennen. — Frühstücken Sie früh? — Wir frühstücken um ein Viertel auf zehn. — Früh-

stückt Ihr Vetter früher als Sie? — Er frühstückt später als ich. — Um wie viel Uhr frühstückt er? — Er frühstückt um acht und ich um halb sieben. — Frühstücken Sie nicht zu früh? — Ich frühstücke zu spät. — Frühstückt Ihr Vater so früh wie Sie? — Er frühstückt später als ich. — Endigt er seine Briefe, ehe er frühstückt? — Er frühstückt, ehe er sie endigt. — Ist Ihr Hut zu groß? — Er ist weder zu groß noch zu klein. — Frühstückt Ihr Gärtner, ehe er in den Garten geht? — Er geht in den Garten, ehe er frühstückt. — Lesen Sie so oft französisch wie deutsch? (Lesen Sie französisch so oft wie deutsch?) — Ich lese französisch öfter als deutsch. — Spricht der Arzt zu viel? — Er spricht nicht genug. — Trinken die Deutschen zu viel Wein? — Sie trinken dessen nicht genug. — Trinken sie mehr Bier als Aepfelwein? — Sie trinken mehr von jenem als von diesem. — Haben Sie viel Geld? — Wir haben dessen nicht genug. — Haben Ihre Vetter viel Getreide? — Sie haben nur wenig, aber genug. — Haben Sie noch viel Branntwein? — Wir haben dessen nicht viel mehr. — Haben Sie so viel Tische wie Stühle? — Ich habe so viele von den einen wie von den andern. — Erhält Ihr Freund so viel Briefe wie Billette? — Er erhält mehr von den letztern als von den erstern. — Endigen Sie, ehe Sie anfangen? — Ich muß anfangen, ehe ich endige.

94te. Vier und neunzigste Uebung.

Wo sind Sie gewesen? — Ich bin auf dem Markte gewesen? — Sind Sie auf dem Balle gewesen? — Ich bin da gewesen. — Bin ich im Schauspiel (im Theater) gewesen? — Sie sind da gewesen. — Bist Du da gewesen? — Ich bin nicht da gewesen. — Ist Ihr Vetter je im Theater gewesen? — Er ist nie da gewesen. — Bist Du schon auf dem großen Platze gewesen? — Ich bin nie da gewesen. — Sind Sie gesonnen (gedenken Sie) dahin zu gehen? — Ich bin gesonnen dahin zu gehen. — Wann wollen Sie dahin gehen? — Ich will morgen hin (dahin) gehen. — Um wie viel Uhr? (Um welche Zeit?) — Um zwölf Uhr. — Ist Ihr Sohn schon in meinem großen Garten gewesen? — Er ist noch nicht da gewesen. — Ist er gesonnen ihn zu sehen? — Er ist gesonnen ihn zu sehen. — Wann will er hingehen? — Er will heute hinein gehen. — Ist er gesonnen, diesen Abend auf den Ball zu gehen? — Er ist geson-

nen dahin zu gehen. — Sind Sie schon auf dem Balle gewesen? — Ich bin noch nicht da gewesen. — Wann gedenken Sie dahin zu gehen? — Ich gedenke morgen dahin (hin) zu gehen. — Sind Sie schon in dem Zimmer (der Stube) des Engländers gewesen? — Ich bin noch nicht darin gewesen. — Sind Sie in meinen Zimmern gewesen? — Ich bin darin gewesen. — Wann sind Sie darin gewesen? — Ich bin diesen Morgen darin gewesen. — Bin ich in Ihrem Zimmer oder in dem Ihres Freundes gewesen? — Sie sind weder in meinem Zimmer, noch in dem meines Freundes, sondern in dem des Italieners gewesen.

95te. Fünf und neunzigste Uebung.

Ist der Holländer in unsern Vorrathshäusern oder in denen der Engländer gewesen? — Er ist weder in den unsrigen, noch in denen der Engländer, sondern in denen der Italiener gewesen. — Bist Du schon auf dem Markte gewesen? — Ich bin noch nicht da gewesen, aber ich gedenke dahin (hin) zu gehen. — Ist der Sohn unsres Amtmanns da gewesen? — Er ist da gewesen. — Wann ist er da gewesen? — Er ist heute da gewesen. — Gedenkt der Sohn unseres Nachbars auf den Markt zu gehen? — Er gedenkt dahin zu gehen. — Was will er da kaufen? — Er will Hühner, Ochsen, Käse, Bier und Aepfelwein da kaufen. — Sind Sie schon in meines Vetters Haus (in dem Hause meines Vetters) gewesen? — Ich bin schon darin gewesen. — Ist Ihr Freund schon darin gewesen? — Er ist noch nicht darin gewesen. — Sind wir schon bei unsern Freunden gewesen? — Wir sind noch nicht bei ihnen gewesen. — Sind unsere Freunde je bei uns gewesen? — Sie sind nie (niemals) bei uns gewesen. — Sind Sie je im Theater (im Schauspiel) gewesen? — Ich bin nie da gewesen. — Haben Sie Lust, einen Brief zu schreiben? — Ich habe Lust einen zu schreiben. — Wem (an wen) wollen Sie schreiben? — Ich will meinem Sohne (an meinen Sohn) schreiben. — Ist Ihr Vater schon auf dem Lande gewesen? — Er ist noch nicht da gewesen, aber er gedenkt dahin (hin) zu gehen. — Gedenkt er heute hin (dahin) zu gehen? — Er gedenkt morgen hinzugehen. — Um wie viel Uhr will er abreisen? — Er will um halb sieben abreisen. — Gedenkt er abzureisen, ehe (bevor) er frühstückt? — Er gedenkt zu frühstücken,

ehe (bevor) er abreis't. — Sind Sie irgendwo gewesen? — Ich bin nirgends gewesen.

96te. Sechs und neunzigste Uebung.

Haben Sie meinen Handschuh gehabt? — Ich habe ihn gehabt. — Haben Sie mein Taschentuch gehabt? — Ich habe es nicht gehabt. — Hast Du meinen Regenschirm gehabt? — Ich habe ihn nicht gehabt. — Hast Du mein hübsches Messer gehabt? — Ich habe es gehabt. — Wann hast Du es gehabt? — Ich habe es gestern gehabt. — Habe ich Deine Handschuhe gehabt? — Sie haben sie gehabt. — Hat Ihr Bruder meinen hölzernen Hammer gehabt? — Er hat ihn gehabt. — Hat er mein goldenes Band gehabt? — Er hat es nicht gehabt. — Haben die Engländer mein schönes Schiff gehabt? — Sie haben es gehabt. — Wer hat meine leinenen Strümpfe gehabt? — Ihre Bedienten haben sie gehabt. — Haben wir den eisernen Koffer unseres guten Nachbars gehabt? — Wir haben ihn gehabt. — Haben wir seinen schönen Wagen gehabt? — Wir haben ihn nicht gehabt. — Haben wir die steinernen Tische der Fremden gehabt? — Wir haben sie nicht gehabt. — Haben wir das hölzerne Bein des Irländers gehabt? — Wir haben es nicht gehabt. — Hat der Amerikaner mein gutes Werk gehabt? — Er hat es gehabt. — Hat er mein silbernes Messer gehabt? — Er hat es nicht gehabt. — Hat der junge Mann den ersten Band meines Werks gehabt? — Er hat nicht den ersten, sondern den zweiten gehabt. — Hat er ihn gehabt? — Ja, mein Herr, er hat ihn gehabt. — Wann hat er ihn gehabt? — Er hat ihn diesen (heute) Morgen gehabt. — Haben Sie Zucker gehabt? — Ich habe welchen gehabt. — Habe ich gutes Papier gehabt? — Sie haben welches gehabt. — Hat der Matrose Branntwein gehabt? — Er hat welchen gehabt. — Haben Sie welchen gehabt? — Ich habe keinen gehabt.

97te. Sieben und neunzigste Uebung.

Hat der Deutsche gutes Bier gehabt? — Er hat welches gehabt. — Hast Du große Kuchen gehabt? — Ich habe welche gehabt. — Hat Dein Bruder welche gehabt? — Er hat keine gehabt. — Hat der Sohn unseres Gärtners Mehl gehabt? — Er hat welches gehabt. — Haben die Polen guten Rauchtabak gehabt? — Sie ha-

ben welchen gehabt. — Was für Tabak haben sie gehabt? — Sie haben Rauch- und Schnupftabak gehabt. — Haben die Engländer so viel Zucker wie Thee gehabt? — Sie haben so viel von diesem wie von jenem gehabt. — Hat der Arzt Recht gehabt? — Er hat Unrecht gehabt. — Hat der Holländer Recht oder Unrecht gehabt? — Er hat niemals weder Recht noch Unrecht gehabt. — Habe ich Unrecht gehabt, Honig zu kaufen? — Sie haben Unrecht gehabt, welchen zu kaufen. — Was hat Ihr Vetter gehabt? — Er hat Ihre Stiefeln und Schuhe gehabt. — Hat er meine guten Zwiebacke gehabt? — Er hat sie nicht gehabt. — Was hat der Spanier gehabt? — Er hat nichts gehabt. — Wer hat Muth gehabt? — Die Engländer haben welchen gehabt. — Haben die Engländer viele Freunde gehabt? — Sie haben ihrer viele gehabt. — Haben wir viele Feinde gehabt? — Wir haben ihrer nicht viele gehabt. — Haben wir mehr Freunde als Feinde gehabt? — Wir haben mehr von den Letztern als von den Erstern gehabt. — Hat Ihr Sohn mehr Wein als Fleisch gehabt? — Er hat mehr von dem Letztern als von dem Erstern gehabt. — Hat der Türke mehr Pfeffer als Getreide gehabt? — Er hat mehr von diesem als von jenem gehabt. — Hat der Maler etwas gehabt? — Er hat nichts gehabt.

98te. Acht und neunzigste Uebung.

Habe ich Recht gehabt, meinem Bruder zu schreiben? — Sie haben nicht Unrecht gehabt, ihm zu schreiben. — Haben Sie Kopfschmerzen gehabt? — Ich habe Zahnweh gehabt. — Haben Sie etwas Gutes gehabt? — Ich habe nichts Schlechtes gehabt. — Hat der Ball gestern Statt gefunden? — Er hat gestern nicht Statt gefunden. — Findet er heute Statt? — Er findet heute Statt. — Wann findet der Ball Statt? — Er findet heute (diesen) Abend Statt. — Hat er vorgestern Statt gefunden? — Er hat Statt gefunden. — Um wie viel Uhr hat er Statt gefunden? — Er hat um elf Uhr Statt gefunden. — Sind Sie zu meinem Bruder gegangen? — Ich bin zu ihm gegangen? — Wie oft bist Du zu meinem Vetter gegangen? — Ich bin zweimal zu ihm gegangen. — Gehen Sie manchmal ins Theater? — Ich gehe zuweilen (manchmal) dahin. — Wie viel Mal sind Sie im Theater gewesen? — Ich bin nur einmal da gewesen. — Sind Sie manch-

mal auf dem Balle gewesen? — Ich bin oft da gewesen. — Ist Ihr Bruder je (jemals) auf den Ball gegangen? — Er ist nie (niemals) dahin gegangen. — Ist Ihr Vater manchmal auf den Ball gegangen? — Er ist ehedem (vormals) dahin (hin) gegangen. — Ist er so oft dahin (hin) gegangen wie Sie? — Er ist öfter hingegangen als ich. — Gehst Du manchmal in den Garten? — Ich gehe zuweilen hinein. — Bist Du niemals (nie) darin gewesen? — Ich bin oft darin gewesen. — Geht Ihr alter Koch oft auf den Markt? — Er geht oft dahin. — Geht er so oft dahin wie mein Amtmann? — Er geht öfter dahin als er.

99te. Neun und neunzigste Uebung.

Sind Sie ehedem (vormals) auf den Ball gegangen? — Ich bin manchmal hingegangen. — Wann bist Du auf dem Ball gewesen? — Ich bin vorgestern da gewesen. — Hast Du Jemanden da gefunden? — Ich habe Niemanden da gefunden. — Bist Du öfter auf den Ball gegangen als Deine Brüder? — Ich bin öfter dahin gegangen als sie. — Ist Ihr Vetter oft im Theater (Schauspiel) gewesen? — Er ist verschiedene Mal da gewesen. — Sind Sie manchmal hungrig gewesen? — Ich bin oft hungrig gewesen. — Ist Ihr Diener oft durstig gewesen? — Er ist nie (niemals) weder hungrig noch durstig gewesen. — Sind Sie früh ins Theater gegangen? — Ich bin spät hineingegangen. — Bin ich so früh auf den Ball gegangen wie Sie? — Sie sind früher dahin gegangen als ich. — Ist Ihr Bruder zu spät dahin gegangen? — Er ist zu früh dahin gegangen. — Haben Ihre Brüder etwas gehabt? — Sie haben nichts gehabt. — Wer hat meinen Beutel und mein Geld gehabt? — Ihr Bedienter hat beides gehabt. — Hat er meinen Stock und meinen Hut gehabt? — Er hat beides gehabt. — Hast Du mein Pferd oder das meines Bruders gehabt? — Ich habe weder das Ihrige noch das Ihres Bruders gehabt. — Habe ich Ihr Billet oder das des Arztes gehabt? — Sie haben beide gehabt. — Was hat der Arzt gehabt? — Er hat nichts gehabt. — Hat Jemand meinen goldenen Leuchter gehabt? — Niemand hat ihn gehabt.

100te. Hundertste Uebung.

Haben Sie etwas zu thun? — Ich habe nichts zu thun. — Was hat Ihr Bruder zu thun? — Er hat Briefe zu schreiben. — Was

hast Du gethan? — Ich habe nichts gethan. — Habe ich etwas gethan? — Sie haben meine Kleider zerrissen. — Was haben Ihre Kinder gethan? — Sie haben ihre schönen Bücher zerrissen. — Was haben wir gethan? — Sie haben nichts gethan, aber Ihre Brüder haben meine schönen Stühle verbrennt. — Hat der Schneider schon Ihren Rock gemacht? — Er hat ihn noch nicht gemacht. — Hat der Schuhmacher schon Ihre Stiefeln gemacht? — Er hat sie schon gemacht. — Haben Sie manchmal einen Hut gemacht? — Ich habe niemals einen gemacht. — Hast Du schon Deinen Beutel gemacht? — Ich habe ihn noch nicht gemacht. — Haben unsere Nachbarn je Bücher gemacht? — Sie haben ehedem (vormals) welche gemacht. — Wie viel Röcke hat Ihr Schneider gemacht? — Er hat deren dreißig oder vierzig gemacht. — Hat er gute oder schlechte Röcke gemacht? — Er hat gute und schlechte gemacht. — Hat unser Vater seinen Hut abgenommen? — Er hat ihn abgenommen. — Haben Ihre Brüder Ihre Röcke ausgezogen? — Sie haben sie ausgezogen. — Hat der Arzt seine Strümpfe oder seine Schuhe ausgezogen? — Er hat weder die einen noch die andern ausgezogen. — Was hat er weggenommen? — Er hat nichts weggenommen, aber er hat seinen großen Hut abgenommen. — Wer hat Ihnen das gesagt? — Mein Bedienter hat es mir gesagt. — Was hat Ihnen Ihr Vetter gesagt? — Er hat mir nichts gesagt. — Wer hat es Ihrem Nachbar gesagt? — Die Engländer haben es ihm gesagt. — Sind Sie der Bruder dieses Jünglings? — Ich bin es. — Ist dieser Knabe Ihr Sohn? — Er ist es. — Wie viele Kinder haben Sie? — Ich habe nur zwei. — Ist der Amtmann auf den Markt gegangen? — Er ist nicht dahin gegangen. — Ist er krank? — Er ist es. — Bin ich krank? — Sie sind es nicht. — Sind Sie so groß wie ich? — Ich bin es. — Sind unsere Freunde so reich wie sie es sagen? — Sie sind es. — Bist Du so müde wie Dein Bruder? — Ich bin es mehr als er.

101te. Hundert und erste Uebung.

Haben Sie meinen Vater gesprochen? — Ich habe ihn gesprochen. — Wann haben Sie ihn gesprochen? — Ich habe ihn vorgestern gesprochen. — Haben Sie manchmal mit dem Türken gesprochen? — Ich habe nie mit ihm gesprochen. — Wie viel Mal

haben Sie mit dem Hauptmanne gesprochen? — Ich habe ihn sechsmal gesprochen. — Hat der Edelmann je mit Ihnen gesprochen? — Er hat nie mit mir gesprochen. — Haben Sie oft mit seinem Sohne gesprochen? — Ich habe oft mit ihm gesprochen. — Haben Sie öfter mit ihm gesprochen als wir? — Ich habe nicht so oft mit ihm gesprochen wie Sie. — Mit welchem Sohne des Edelmanns haben Sie gesprochen? — Ich habe den jüngsten gesprochen. — Mit welchen Männern (welche Männer) hat Ihr Bruder gesprochen? — Er hat mit diesen gesprochen. — Was hat Ihres Gärtners Sohn (der Sohn Ihres Gärtners) geschnitten? — Er hat Bäume geschnitten. — Hat er Getreide geschnitten? — Er hat welches geschnitten. — Hat er so viel Heu wie Getreide geschnitten? — Er hat so viel von jenem wie von diesem geschnitten. — Haben Sie mein Messer aufgehoben? — Ich habe es aufgehoben. — Hat Ihr Knabe des Schneiders Fingerhut (den Fingerhut des Schneiders) aufgehoben? — Er hat ihn nicht aufgehoben. — Haben Sie einen Thaler aufgehoben? — Ich habe deren zwei aufgehoben. — Was haben Sie aufgehoben? — Wir haben nichts aufgehoben. — Haben Sie etwas verbrennt? — Wir haben nichts verbrennt. — Was haben die Matrosen verbrennt? — Sie haben ihre tuchenen Röcke verbrennt. — Hast Du meine schönen Bänder verbrennt? — Ich habe sie nicht verbrennt. — Welche Bücher hat der Grieche verbrennt? — Er hat die seinigen verbrennt. — Welche Schiffe haben die Spanier verbrennt? — Sie haben keine Schiffe verbrennt. — Haben Sie Papier verbrennt? — Ich habe keins verbrennt. — Hat der Arzt Zettel (Billette) verbrennt? — Er hat keine verbrennt. — Haben Sie den Muth gehabt, meinen Hut zu verbrennen? — Ich habe den Muth gehabt, ihn zu verbrennen. — Wann haben Sie ihn verbrennt? — Ich habe ihn gestern verbrennt. — Wo haben Sie ihn verbrennt? — Ich habe ihn in meinem Zimmer verbrennt. — Wer hat Ihr Hemd zerrissen? — Der häßliche Knabe unsers Nachbars hat es zerrissen. — Hat Jemand Ihre Bücher zerrissen? — Niemand hat sie zerrissen.

102te. Hundert und zweite Uebung.

Haben Sie Wein getrunken? — Ich habe welchen getrunken. — Haben Sie (dessen) viel getrunken? — Ich habe nur wenig

getrunken. — Hast Du Bier getrunken? — Ich habe welches getrunken. — Hat Dein Bruder viel guten Aepfelwein getrunken? — Er hat (dessen) nicht viel getrunken, aber genug. — Wann haben Sie Wein getrunken? — Ich habe gestern und heute welchen getrunken. — Hat der Bediente den Brief getragen? — Er hat ihn getragen. — Wo hat er ihn hingetragen? — Er hat ihn zu Ihrem Freunde getragen. — Haben Sie uns Aepfel gebracht? — Wir haben Ihnen welche gebracht. — Wie viel Aepfel haben Sie uns gebracht? — Wir haben Ihnen (deren) fünf und zwanzig gebracht. — Wann haben Sie sie gebracht? — Ich habe sie diesen Morgen gebracht. — Um wie viel Uhr? — Um drei Viertel auf acht. — Haben Sie Ihren kleinen Knaben auf den Markt geschickt? — Ich habe ihn dahin geschickt. — Wann haben Sie ihn dahin geschickt? — Diesen (heute) Abend. — Haben Sie an Ihren Vater geschrieben? — Ich habe ihm geschrieben. — Hat er Ihnen geantwortet? — Er hat mir noch nicht geantwortet. — Haben Sie je an den Arzt geschrieben? — Ich habe ihm nie geschrieben. — Hat er Ihnen manchmal geschrieben? — Er hat mir oft (oft an mich) geschrieben. — Was hat er Ihnen geschrieben? — Er hat mir etwas geschrieben. — Haben Ihre Freunde Ihnen je geschrieben? — Sie haben mir oft (oft an mich) geschrieben. — Wie viel Mal haben sie Ihnen geschrieben? — Sie haben mir mehr als dreißigmal geschrieben. — Haben Sie je meinen Sohn gesehen? — Ich habe ihn nie gesehen. — Hat er Sie je gesehen? — Er hat mich oft gesehen. — Hast Du je Griechen gesehen? — Ich habe oft welche gesehen. — Haben Sie schon einen Syrer gesehen? — Ich habe schon einen gesehen. — Wo haben Sie einen gesehen? — Im Theater. — Haben Sie meinem Bruder das Buch gegeben? — Ich habe es ihm gegeben. — Haben Sie dem Kaufmanne Geld gegeben? — Ich habe ihm welches gegeben. — Wie viel haben Sie ihm gegeben? — Ich habe ihm fünfzehn Thaler gegeben. — Haben Sie den Kindern unserer guten Nachbarn goldene Bänder gegeben? — Ich habe ihnen welche gegeben. — Wollen Sie dem Armen Brod geben? — Ich habe ihm schon welches gegeben. — Willst Du mir Wein geben? — Ich habe Ihnen schon welchen gegeben. — Wann hast Du mir welchen gegeben? — Ich habe Ihnen ehedem (vormals) welchen gegeben. —

Willst Du mir jetzt welchen geben? — Ich kann Ihnen keinen geben.

103te. Hundert und dritte Uebung.

Hat der Amerikaner Ihnen Geld geliehen? — Er hat mir welches geliehen. — Hat er Ihnen oft welches geliehen? — Er hat mir manchmal welches geliehen. — Wann hat er Ihnen welches geliehen? — Er hat mir vormals welches geliehen. — Hat der Italiener Ihnen je Geld geliehen? — Er hat mir welches geliehen. — Ist er arm? — Er ist nicht arm, er ist reicher als Sie. — Wollen Sie mir einen Thaler leihen? — Ich will Ihnen (deren) zwei leihen. — Ist Ihr Knabe zu dem meinigen gekommen? — Er ist zu ihm gekommen. — Wann? — Heute (diesen) Morgen. — Um welche Zeit? — Früh. — Ist er früher gekommen als ich? — Um wie viel Uhr sind Sie gekommen? — Ich bin um halb sechs gekommen. — Er ist früher gekommen als Sie. — Wo ist Ihr Bruder hingegangen? — Er ist auf den Ball gegangen. — Wann ist er dahin gegangen? — Er ist vorgestern dahin gegangen. — Hat der Ball Statt gefunden? — Er hat Statt gefunden. — Hat er spät Statt gefunden? — Er hat früh Statt gefunden. — Um wie viel Uhr? — Um Mitternacht. — Lernt Ihr Bruder schreiben? — Er lernt es. — Kann er schon lesen? — Er kann es noch nicht. — Haben Sie je deutsch gelernt? — Ich habe es vormals gelernt, aber ich kann es nicht. — Hat Ihr Vater je französisch gelernt? — Er hat es niemals gelernt. — Lernt er es jetzt? — Er lernt es. — Kennen Sie den Engländer, den ich kenne? — Ich kenne nicht den, welchen (denselben, den) Sie kennen, aber ich kenne einen andern. — Kennt Ihr Freund dieselben Edelleute, welche ich kenne? — Er kennt nicht dieselben, sondern er kennt andere. — Haben Sie dieselben Männer gekannt, welche ich gekannt habe? — Ich habe nicht die nämlichen gekannt, aber ich habe andere gekannt. — Haben Sie je Ihren Rock ausbessern lassen? — Ich habe ihn manchmal ausbessern lassen. — Hast Du schon Deine Stiefeln ausbessern lassen? — Ich habe sie noch nicht ausbessern lassen. — Hat Ihr Vetter manchmal seine Strümpfe ausbessern lassen? — Er hat sie verschiedene Mal ausbessern lassen. — Hast Du Deinen Hut oder Deinen Schuh ausbessern lassen? — Ich habe weder den einen noch den andern ausbessern lassen. — Haben Sie

meine Halstücher oder meine Hemden waschen lassen? — Ich habe weder die einen noch die andern waschen lassen. — Was für Strümpfe haben Sie waschen lassen? — Ich habe die leinenen Strümpfe waschen lassen. — Hat Ihr Vater einen Tisch machen lassen? — Er hat einen machen lassen. — Haben Sie etwas machen lassen? — Ich habe nichts machen lassen.

104te. Hundert und vierte Uebung.

Hast Du etwas versprochen? — Ich habe nichts versprochen. — Geben Sie mir, was Sie mir versprochen haben? — Ich gebe es Ihnen. — Haben Sie viel Geld bekommen? — Ich habe nur wenig bekommen. — Wie viel haben Sie bekommen? — Ich habe nur einen Thaler bekommen. — Wann haben Sie Ihren Brief erhalten? — Ich habe ihn heute erhalten. — Hast Du etwas bekommen? — Ich habe nichts bekommen. — Was haben wir bekommen (erhalten)? — Wir haben große Briefe erhalten. — Versprechen Sie mir, auf den Ball zu kommen? — Ich verspreche Ihnen hin zu kommen. — Findet Ihr Ball heute Abend Statt? — Er findet Statt. — Wie viel Geld haben Sie meinem Sohne gegeben? — Ich habe ihm fünfzehn Thaler gegeben. — Haben Sie ihm nicht mehr versprochen? — Ich habe ihm gegeben, was ich ihm versprochen habe. — Haben unsere Feinde ihr Geld bekommen? — Sie haben es nicht bekommen. — Haben Sie deutsches Geld? — Ich habe welches. — Was für Geld haben Sie? — Ich habe Thaler, Gulden, Kreuzer, Groschen und Pfennige. — Wie viel Groschen sind in einem Gulden? — Ein Gulden hat sechzehn Groschen, oder sechzig Kreuzer oder acht und vierzig gute Kreuzer. — Haben Sie Heller? — Ich habe deren einige. — Wie viel Heller sind in einem Pfennige? — Ein Pfennig hat zwei Heller. — Wollen Sie mir Ihren Rock leihen? — Ich will ihn Ihnen leihen, aber er ist abgetragen. — Sind Ihre Schuhe abgetragen? — Sie sind nicht abgetragen (abgenutzt). — Wollen Sie sie meinem Bruder leihen? — Ich will sie ihm leihen. — Wem haben Sie Ihren Hut geliehen? — Ich habe ihn nicht geliehen, ich habe ihn Jemandem gegeben. — Wem haben Sie ihn gegeben? — Ich habe ihn einem Armen gegeben.

105te. Hundert und fünfte Uebung.

Kann Ihr kleiner Knabe schon buchstabiren? — Er kann es. — Buchstabirt er gut? — Er buchstabirt gut. — Wie hat Ihr kleiner Knabe buchstabirt? — Er hat so so buchstabirt. — Wie haben Ihre Kinder ihre Briefe geschrieben? — Sie haben sie schlecht geschrieben. — Können Sie spanisch? — Ich kann es. — Spricht Ihr Vetter italienisch? — Er spricht es gut. — Wie sprechen Ihre Freunde? — Sie sprechen nicht übel. — Hören sie auf das, was Sie ihnen sagen? — Sie hören darauf. — Wie hast Du englisch gelernt? — Ich habe es auf diese Art (Weise) gelernt. — Haben Sie mich gerufen? — Ich habe nicht Sie, sondern Ihren Bruder gerufen. — Ist er gekommen? — Noch nicht. — Wo haben Sie Ihre Kleider naß gemacht? — Ich habe sie auf dem Lande naß gemacht. — Wollen Sie sie zu trocknen legen? — Ich will sie zu trocknen legen. — Wo haben Sie meinen Hut hingelegt? — Ich habe ihn auf den Tisch gelegt. — Hast Du mein Buch gesehen? — Ich habe es gesehen. — Wo ist es? — Es liegt auf dem Koffer Ihres Bruders. — Liegt mein Halstuch auf dem Stuhle? — Es liegt darauf. — Wann sind Sie auf dem Lande gewesen? — Ich bin vorgestern da gewesen. — Haben Sie Ihren Vater da gefunden. — Ich habe ihn da gefunden. — Was hat er gesagt? — Er hat nichts gesagt. — Was haben Sie auf dem Lande gemacht? — Ich habe nichts da gethan (gemacht).

106te. Hundert und sechste Uebung.

Haben Sie Zeit, einen Brief zu schreiben? — Ich habe Zeit, einen zu schreiben. — Wollen Sie meinem Bruder ein Buch leihen? — Ich habe ihm schon eins geliehen. — Wollen Sie ihm noch eins leihen? — Ich will ihm noch zwei leihen. — Haben Sie den Armen etwas gegeben? — Ich habe ihnen Geld gegeben. — Wie viel Geld hat mein Vetter Ihnen gegeben? — Er hat mir nur wenig gegeben, er hat mir nur zwei Thaler gegeben. — Wie alt ist Ihr Bruder? — Er ist zwanzig Jahr alt. — Sind Sie so alt wie er? — Ich bin nicht so alt. — Wie alt sind Sie? — Ich bin kaum achtzehn Jahr alt. — Wie alt bist Du? — Ich bin ungefähr zwölf Jahr alt. — Bin ich jünger als Sie? — Ich weiß es nicht. — Wie alt ist unser Nachbar? — Er ist nicht ganz dreißig

Jahr alt. — Sind unsre Freunde so jung wie wir? — Sie sind älter als wir. — Wie alt sind sie? — Der Eine ist neunzehn und der Andere zwanzig Jahr alt. — Ist Ihr Vater so alt wie der meinige? — Er ist älter als der Ihrige. — Haben Sie mein Buch gelesen? — Ich habe es noch nicht ganz gelesen. — Hat Ihr Freund sein Buch geendigt? — Er hat es beinahe geendigt. — Verstehen Sie mich? — Ich verstehe Sie. — Versteht uns der Engländer? — Er versteht uns. — Verstehen Sie, was wir Ihnen sagen? — Wir verstehen es. — Verstehst Du deutsch? — Ich verstehe es noch nicht, aber ich lerne es. — Verstehen wir die Engländer? — Wir verstehen sie nicht. — Verstehen uns die Deutschen? — Sie verstehen uns. — Verstehen wir sie? — Wir verstehen sie kaum. — Hören Sie (den) Lärm? — Ich höre nichts. — Haben Sie das Sausen des Windes gehört? — Ich habe es gehört. — Was hören Sie? — Ich höre das Bellen der Hunde. — Wessen Hund ist das? — Es ist der Hund des Schottländers.

107te. Hundert und siebente Uebung.

Haben Sie Ihren Stock verloren? — Ich habe ihn nicht verloren. — Hat Ihr Bedienter mein Billet verloren? — Er hat es verloren. — Sind Sie auf den Ball gegangen? — Nein, ich bin nicht darauf (dahin) gegangen. — Wo sind Sie geblieben? — Ich bin zu Hause geblieben. — Hat Ihr Vater so viel Geld verspielt wie ich? — Er hat mehr verloren (verspielt) als Sie. — Wie viel habe ich verspielt (verloren)? — Sie haben kaum einen Thaler verloren (verspielt). — Wo ist Dein Bruder geblieben? — Er ist zu Hause geblieben. — Sind unsere Freunde auf dem Lande geblieben? — Sie sind da geblieben. — Wissen Sie so viel wie der englische Arzt? — Ich weiß nicht so viel wie er. — Weiß der französische Arzt so viel wie Sie? — Er weiß mehr als ich. — Weiß Jemand mehr als die französischen Aerzte? — Niemand weiß mehr als sie. — Haben Ihre Brüder meine Bücher gelesen? — Sie haben sie nicht ganz gelesen. — Wie viele haben sie (deren) gelesen? — Sie haben (deren) kaum zwei gelesen. — Hat der Sohn meines Gärtners Ihnen etwas genommen? — Er hat mir meine Bücher genommen. — Was hast Du ihm genommen? — Ich habe ihm nichts genommen. — Hat er Dir Geld genommen?

— Er hat mir welches genommen. — Wie viel Geld hat er Ihnen genommen? — Er hat mir beinahe zwei Thaler genommen.

108te. Hundert und achte Uebung.

Warum lieben Sie diesen Mann? — Ich liebe ihn, weil er gut ist. — Warum schlägt Ihr Nachbar seinen Hund? — Weil er seinen kleinen Knaben gebissen hat. — Warum liebt mich unser Vater? — Er liebt Sie, weil Sie gut sind. — Lieben uns Ihre Freunde? — Sie lieben uns, weil wir gut sind. — Warum bringen Sie mir Wein? — Ich bringe Ihnen welchen, weil Sie durstig sind. — Warum trinkt der Hutmacher? — Er trinkt, weil er durstig ist. — Sehen Sie den Matrosen, der auf dem Schiffe ist? — Ich sehe nicht den, welcher auf dem Schiffe ist, sondern den, welcher auf dem Platze ist. — Lesen Sie die Bücher, welche mein Vater Ihnen gegeben hat? — Ich lese sie. — Kennen Sie die Italiener, welche (die) wir kennen? — Wir kennen nicht die (diejenigen), welche Sie kennen, sondern wir kennen andere. — Kaufen Sie das Pferd, welches (das) wir gesehen haben? — Ich kaufe nicht das, welches wir gesehen haben, aber (sondern) ein anderes. — Suchen Sie, was Sie verloren haben? — Ich suche es. — Finden Sie den Mann, den Sie gesucht haben? — Ich finde ihn nicht. — Schlachtet der Fleischer (Metzger) den Ochsen, den (welchen) er auf dem Markte gekauft hat? — Er schlachtet ihn. — Schlachten unsre Köche die Hühner, die (welche) sie gekauft haben? — Sie schlachten sie. — Bessert der Hutmacher den Hut aus, den ich ihm geschickt habe? — Er bessert ihn aus. — Bessert der Schuhmacher die Stiefeln aus, welche (die) Sie ihm geschickt haben? — Er bessert sie nicht aus, weil sie abgenutzt sind. — Liegt Ihr Rock auf dem Stuhle? — Er liegt darauf. — Liegt er auf dem Stuhle, auf den ich ihn gelegt habe? — Nein, er liegt auf einem andern. — Wo ist mein Hut? — Er ist in dem Zimmer, worin Sie gewesen sind. — Warten Sie auf Jemanden? — Ich warte auf Niemanden. — Warten Sie auf den Mann, den ich diesen Morgen gesehen habe? — Ich warte auf ihn. — Wartest Du auf Dein Buch? — Ich warte darauf. — Erwarten Sie Ihren Vater heute Abend? — Ich erwarte ihn. — Um wie viel Uhr ist er ins Theater gegangen? — Er ist um sieben dahin gegangen. — Um wie viel Uhr kommt er (von da) zurück? — Er kömmt um elf Uhr zu-

rück. — Ist Ihr Amtmann von dem Markte zurückgekommen? — Er ist noch nicht zurückgekommen. — Um wie viel Uhr ist Ihr Bruder vom Lande zurückgekommen? — Er ist um zehn Uhr des Abends von da zurückgekommen.

109te. Hundert und neunte Uebung.

Um wie viel Uhr bist Du von Deinem Freunde zurückgekommen? — Ich bin um elf Uhr des Morgens von ihm zurückgekommen. — Bist Du lange bei ihm geblieben? — Ich bin ungefähr eine Stunde bei ihm geblieben. — Wie lange sind Sie gesonnen, auf dem Balle zu bleiben? — Ich gedenke einige Minuten da zu bleiben. — Wie lange ist der Engländer bei Ihnen geblieben? — Er ist zwei Stunden bei mir geblieben. — Sind Sie gesonnen, lange auf dem Lande zu bleiben? — Ich bin gesonnen, den Sommer hindurch da zu bleiben. — Wie lange sind Ihre Brüder in der Stadt geblieben? — Sie sind den Winter über da geblieben. — Wie viel bin ich Ihnen schuldig? — Sie sind mir nicht viel schuldig. — Wie viel sind Sie Ihrem Schneider schuldig? — Ich bin ihm nur fünfzig Thaler schuldig. — Wie viel bist Du Deinem Schuhmacher schuldig? — Ich bin ihm schon siebenzig Thaler schuldig. — Bin ich Ihnen etwas schuldig? — Sie sind mir nichts schuldig. — Wie viel ist Ihnen der Franzose schuldig? — Er ist mir mehr schuldig als Sie. — Sind Ihnen die Engländer so viel schuldig wie die Spanier? — Nicht ganz so viel. — Bin ich Ihnen so viel schuldig wie mein Bruder? — Sie sind mir mehr schuldig als er. — Sind unsere Freunde Ihnen so viel schuldig wie wir? — Sie sind (Ihr seid) mir weniger schuldig als sie. — Warum geben Sie dem Kaufmanne Geld? — Ich gebe ihm welches, weil er mir Tücher verkauft hat. — Warum trinken Sie nicht? — Ich trinke nicht, weil ich nicht durstig bin. — Warum heben Sie dieses Band auf? — Ich hebe es auf, weil ich es nöthig habe (weil ich dessen benöthigt bin). — Warum leihen Sie diesem Manne Geld? — Ich leihe ihm welches, weil er es nöthig hat. — Warum studirt Ihr Bruder? — Er studirt, weil er deutsch lernen will. — Sind Sie durstig? — Ich bin nicht durstig, weil ich getrunken habe. — Hat Ihr Vetter getrunken? — Noch nicht, er ist noch nicht durstig. — Zeigt Ihnen der Bediente das Zimmer, welches er auskehrt? — Er zeigt mir nicht das, welches er jetzt auskehrt,

sondern das, welches er gestern ausgekehrt hat. — Frühstücken Sie, ehe Sie ausgehen? — Ich gehe aus, ehe ich frühstücke. — Was thut Ihr Schuhmacher, ehe er sein Zimmer auskehrt? — Er bessert meine Stiefeln und meine Schuhe aus, ehe er es auskehrt.

110te. Hundert und zehnte Uebung.

Wo wohnen Sie? — Ich wohne in der großen Straße. — Wo wohnt Ihr Vater? — Er wohnt bei seinem Freunde. — Wo wohnen Ihre Brüder? — Sie wohnen in der großen Straße Nummer hundert und zwanzig. — Wohnst Du bei Deinem Vetter? — Ich wohne bei ihm. — Wohnen Sie noch, wo Sie gewohnt haben? — Ich wohne noch da. — Wohnt Ihr Freund noch, wo er gewohnt hat? — Er wohnt nicht mehr, wo er gewohnt hat. — Wo wohnt er jetzt? — Er wohnt in der Wilhelmsstraße Nummer hundert und fünfzig. — Wo ist Ihr Bruder? — Er ist im Garten. — Wo ist Ihr Vetter hingegangen? — Er ist in den Garten gegangen. — Sind Sie gestern ins Schauspiel gegangen? — Ich bin dahin gegangen. — Haben Sie meinen Freund gesehen? — Ich habe ihn gesehen. — Wann haben Sie ihn gesehen? — Ich habe ihn diesen Morgen gesehen. — Wo ist er hingegangen? — Ich weiß es nicht. — Hat der Bediente meine Kleider gebürstet? — Er hat sie gebürstet. — Hat er mein Zimmer ausgekehrt? — Er hat es ausgekehrt. — Wie lange ist er hier geblieben? — Bis Mittag. — Wie lange haben Sie geschrieben? — Ich habe bis Mitternacht geschrieben. — Wie lange habe ich gearbeitet? — Sie haben bis vier Uhr des Morgens gearbeitet. — Wie lange ist mein Bruder bei Ihnen geblieben? — Er ist bis auf den Abend bei mir geblieben. — Wie lange hast Du gearbeitet? — Ich habe bis jetzt gearbeitet. — Hast Du noch lange zu schreiben? — Ich habe bis übermorgen zu schreiben. — Hat der Arzt noch lange zu arbeiten? — Er hat bis morgen zu arbeiten. — Muß ich lange hier bleiben? — Sie müssen bis Sonntag hier bleiben. — Muß mein Bruder lange bei Ihnen bleiben? — Er muß bis Montag bei uns bleiben. — Wie lange muß ich arbeiten? — Sie müssen bis übermorgen arbeiten. — Haben Sie noch lange zu sprechen? — Ich habe noch eine Stunde zu sprechen. — Haben Sie lange gesprochen? — Ich habe bis den folgenden Tag gesprochen. — Sind Sie lange in meinem Zimmer geblieben? — Ich bin bis auf diesen Augenblick darin ge-

blieben. — Haben Sie noch lange in diesem Hause zu wohnen? — Ich habe noch lange darin zu wohnen. — Wie lange haben Sie noch darin zu wohnen? — Bis Sonntag.

111te. Hundert und elfte Uebung.

Wohnt Ihr Freund noch bei Ihnen? — Er wohnt nicht mehr bei mir. — Wie lange hat er bei Ihnen gewohnt? — Er hat nur ein Jahr bei mir gewohnt. — Wie lange sind Sie auf dem Balle geblieben? — Ich bin bis Mitternacht da geblieben. — Wie lange sind Sie im Wagen geblieben? — Ich bin eine Stunde darin geblieben. — Sind Sie bis jetzt im Garten geblieben? — Ich bin bis jetzt darin geblieben. — Ist der Hauptmann bis hieher gekommen? — Er ist bis hieher gekommen. — Wie weit (bis wohin) ist der Kaufmann gekommen? — Er ist bis an das Ende des kleinen Weges gekommen. — Ist der Türke bis an das Ende des Waldes gekommen? — Er ist bis dahin gekommen. — Was thun Sie des Morgens? — Ich lese. — Und was thun Sie dann? — Ich frühstücke und arbeite. — Frühstücken Sie, ehe Sie lesen? — Nein, mein Herr, ich lese, ehe ich frühstücke. — Spielst Du, anstatt daß Du arbeitest? — Ich arbeite, anstatt zu spielen. — Geht Dein Bruder ins Schauspiel, anstatt in den Garten zu gehen? — Er geht nicht ins Schauspiel. — Was thun Sie des Abends? — Ich arbeite. — Was hast Du diesen Abend gethan? — Ich habe Ihre Kleider gebürstet und bin ins Theater gegangen. — Bist Du lange im Theater geblieben? — Ich bin nur einige Minuten da geblieben. — Willst Du hier warten? — Wie lange muß ich warten? — Sie müssen warten, bis mein Vater wieder (zurück) kommt. — Ist Jemand gekommen? — Jemand ist gekommen. — Was hat man gewollt? — Man hat Sie (mit Ihnen) sprechen wollen. — Hat man nicht warten wollen? — Man hat nicht warten wollen. — Was sagen Sie zu dem Manne? — Ich sage ihm, zu warten. — Haben Sie lange auf mich gewartet? — Ich habe eine Stunde auf Sie gewartet. — Haben Sie meinen Brief lesen können? — Ich habe ihn lesen können. — Haben Sie ihn verstanden? — Ich habe ihn verstanden. — Haben Sie ihn Jemandem gezeigt? — Ich habe ihn Niemandem gezeigt. — Hat man meine Kleider gebracht? — Man hat sie noch nicht gebracht. — Hat man mein Zimmer ausgekehrt und meine Kleider gebürstet? — Man hat bei-

des gethan. — Was hat man gesagt? — Man hat nichts gesagt. — Was hat man gethan? — Man hat nichts gethan. — Hat Ihr kleiner Bruder buchstabirt? — Er hat nicht buchstabiren wollen. — Hat der Knabe des Kaufmanns arbeiten wollen? — Er hat nicht gewollt. — Was hat er thun wollen? — Er hat nichts thun wollen.

112te. Hundert und zwölfte Uebung.

Hat der Schuhmacher meine Stiefeln ausbessern können? — Er hat sie nicht ausbessern können. — Warum hat er sie nicht ausbessern können? — Weil er nicht Zeit gehabt hat. — Hat man meine goldenen Knöpfe finden können? — Man hat sie nicht finden können. — Warum hat der Schneider meinen Rock nicht ausgebessert? — Weil er keinen guten Faden (Zwirn) hat. — Warum haben Sie den Hund geschlagen? — Weil er mich gebissen hat. — Warum trinken Sie nicht? — Weil ich nicht durstig bin. — Was hat man sagen wollen? — Man hat nichts sagen wollen. — Was sagt man Neues auf dem Markte? — Man sagt nichts Neues da. — Hat man einen Mann tödten wollen? — Man hat Niemanden tödten wollen. — Hat man was Neues gesagt? — Man hat nichts Neues gesagt.

113te. Hundert und dreizehnte Uebung.

Hat man Ihnen etwas gestohlen? — Man hat mir allen guten Wein gestohlen. — Hat man Ihrem Vater etwas gestohlen? — Man hat ihm alle seine guten Bücher gestohlen. — Stiehlst Du etwas? — Ich stehle nichts. — Hast Du je etwas gestohlen? — Ich habe nie etwas gestohlen. — Hat man Ihnen Ihre Aepfel gestohlen? — Man hat sie mir gestohlen. — Was hat man mir gestohlen? — Man hat Ihnen alle guten Bücher gestohlen. — Wann hat man Ihnen den Wagen gestohlen? — Man hat ihn mir vorgestern gestohlen. — Hat man uns je etwas gestohlen? — Man hat uns nie etwas gestohlen. — Hat der Zimmermann allen Wein getrunken? — Er hat ihn getrunken. — Hat Ihr kleiner Knabe alle seine Bücher zerrissen? — Er hat sie alle zerrissen. — Warum hat er sie zerrissen? — Weil er nicht studiren will. — Wie viel haben Sie verspielt? — Ich habe all mein Geld ver-

spielt. — Wissen Sie, wo mein Vater ist? — Ich weiß es nicht. — Haben Sie mein Buch nicht gesehen? — Ich habe es nicht gesehen. — Wissen Sie, wie man dieses Wort schreibt? (wie dieses Wort geschrieben wird?) — Man schreibt es so. — Färben Sie etwas? — Ich färbe meinen Hut. — Wie färben Sie ihn? — Ich färbe ihn schwarz. — Wo färben Sie Ihre Kleider? — Wir färben sie gelb.

114te. Hundert und vierzehnte Uebung.

Lassen Sie Ihren Rock färben? — Ich lasse ihn färben. — Wo lassen Sie ihn färben? — Ich lasse ihn grün färben. — Wie läßt Du Deine leinenen Strümpfe färben? — Ich lasse sie weiß färben. — Läßt Ihr Vetter sein Taschentuch färben? — Er läßt es färben. — Läßt er es rot färben? — Er läßt es grau färben. — Wie haben Ihre Freunde ihre Röcke färben lassen? — Sie haben sie grün färben lassen. — Wie haben die Italiener ihre Wagen färben lassen? — Sie haben sie blau färben lassen. — Was für einen Hut hat der Edelmann? — Er hat zwei Hüte, einen weißen und einen schwarzen. — Habe ich einen Hut? — Sie haben verschiedene. — Hat Ihr Färber schon Ihr Halstuch gefärbt? — Er hat es gefärbt. — Wie hat er es gefärbt? — Er hat es gelb gefärbt. — Reisen Sie manchmal? — Ich reise oft. — Wo gedenken Sie diesen Sommer hinzureisen? — Ich bin gesonnen, nach Deutschland zu reisen. — Gehen (reisen) Sie nicht nach Italien? — Ich gehe (reise) dahin. — Hast Du manchmal gereis't? — Ich habe niemals gereis't. — Sind Ihre Freunde gesonnen, nach Holland zu gehen? — Sie sind gesonnen, dahin zu gehen. — Wann gedenken sie abzureisen? — Sie sind gesonnen, übermorgen abzureisen. — Ist Ihr Bruder schon nach Spanien gegangen? — Er ist noch nicht dahin gegangen (gereis't). — Haben Sie in Spanien gereis't? — Ich habe (bin) da gereis't. — Wann reisen Sie ab? — Ich reise morgen ab. — Um wie viel Uhr? — Um fünf Uhr des Morgens. — Haben Sie alle Ihre Stiefeln abgetragen? — Ich habe alle abgetragen. — Was haben die Türken gethan? — Sie haben alle unsre Schiffe verbrennt. — Haben Sie alle Ihre Briefe geendigt? — Ich habe sie alle geendigt. — Wie weit sind Sie gereis't? — Ich bin bis nach Deutschland gereis't. — Ist er bis nach Italien gereis't? —

Er ist bis nach Amerika gereis't. — Bis wohin sind die Spanier gegangen? — Sie sind bis nach London gegangen. — Wie weit (bis wohin) ist dieser arme Mann gekommen? — Er ist bis hieher gekommen. — Ist er bis nach Ihrem Hause (bis zu Ihnen) gekommen? — Er ist bis zu meinem Vater gekommen.

115te. Hundert und fünfzehnte Uebung.

Rufen Sie mich? — Ich rufe Sie. — Wo sind Sie? — Ich bin auf dem Berge; kommen Sie herauf? — Ich komme nicht hinauf. — Wo sind Sie? — Ich bin am Fuße des Berges; wollen Sie herunter kommen? — Ich kann nicht hinunter kommen. — Warum können Sie nicht herunter kommen? — Weil ich böse Füße habe. — Wo wohnt Ihr Vetter? — Er wohnt diesseit des Berges. — Wo ist der Berg? — Er ist diesseit des Flusses. — Wo steht das Haus unsres Freundes? — Es steht jenseit des Berges. — Ist der Garten Ihres Freundes diesseit oder jenseit des Waldes? — Er ist jenseits. — Ist nicht unser Waarenlager jenseit des Weges? — Es ist diesseits. — Wo sind Sie diesen Morgen gewesen? — Ich bin auf dem großen Berge gewesen. — Wie viel Mal sind Sie den Berg hinauf gegangen? — Ich bin ihn dreimal hinauf gegangen. — Ist Ihr Vater oben oder unten? — Er ist oben. — Haben die Knaben des Nachbars Ihnen Ihre Bücher wiedergegeben? — Sie haben sie mir wiedergegeben. — Wann haben sie sie Ihnen wiedergegeben? — Sie haben sie mir gestern wiedergegeben. — Wem haben Sie Ihren Stock gegeben? — Ich habe ihn dem Edelmanne gegeben. — Wem haben die Edelleute ihre Handschuhe gegeben? — Sie haben sie den Engländern gegeben. — Welchen Engländern haben sie sie gegeben? — Denjenigen, welche Sie heute Morgen in meinem Hause gesehen haben. — Welchen Leuten geben Sie Geld? — Ich gebe denen welches, denen Sie welches geben. — Geben Sie Jemandem Geld? — Ich gebe denjenigen welches, die welches (es) nöthig haben. — Welchen Kindern gibt Ihr Vater Kuchen? — Er gibt denjenigen (denen) welchen, die gut sind.

116te. Hundert und sechzehnte Uebung.

Haben Sie Geschenke bekommen? — Ich habe welche bekommen. — Was für Geschenke haben Sie bekommen? — Ich habe

schöne Geschenke bekommen. — Hat Ihr kleiner Bruder ein Geschenk bekommen? — Er hat verschiedene bekommen. — Von wem hat er welche bekommen? — Er hat von meinem Vater und von dem Ihrigen welche bekommen. — Kommen Sie aus dem Garten? — Ich komme nicht aus dem Garten, sondern aus dem Hause. — Wo gehen Sie hin? — Ich gehe in den Garten. — Wo kommt der Irländer her? — Er kommt aus dem Garten. — Kommt er aus demselben (dem nämlichen) Garten, aus welchem Sie kommen? — Er kommt nicht aus dem nämlichen (demselben). — Aus welchem Garten kommt er? — Er kommt aus (dem) demjenigen unsres alten Freundes. — Wo kommt Ihr Knabe her? — Er kommt aus dem Schauspiele. — Wie viel ist jener Wagen werth? — Er ist fünfhundert Thaler werth. — Ist dieses Buch so viel werth wie jenes? — Es ist mehr werth. — Wie viel ist mein Pferd werth? — Es ist so viel werth, wie das (dasjenige) Ihres Freundes. — Sind Ihre Pferde so viel werth, wie (die) diejenigen der Franzosen? — Sie sind nicht so viel werth. — Wie viel ist dieses Messer werth? — Es ist nichts werth. — Ist Ihr Bedienter so gut wie der meinige? (wie meiner?) — Er ist besser als der Ihrige. — Sind Sie so gut wie Ihr Bruder? — Er ist besser als ich. — Bist Du so gut wie Dein Vetter? — Ich bin so gut wie er. — Sind wir so gut wie unsere Nachbarn? — Wir sind besser als sie. — Ist Ihr Regenschirm so gut wie der meinige? — Er ist nicht so viel werth. — Warum ist er nicht so viel werth wie der meinige? — Weil er nicht so schön ist wie der Ihrige. — Wollen Sie Ihr Pferd verkaufen? — Ich will es verkaufen. — Wie viel ist es werth? — Es ist zweihundert Gulden werth. — Wollen Sie es kaufen? — Ich habe schon eins gekauft. — Ist Ihr Vater gesonnen, ein Pferd zu kaufen? — Er ist gesonnen, eins zu kaufen, aber nicht das Ihrige.

117te. Hundert und siebenzehnte Uebung.

Sind Sie gestern bei dem Arzte gewesen? — Ich bin bei ihm gewesen. — Was sagt er? — Er sagt, daß er nicht kommen kann. — Warum schickt er seinen Sohn nicht? — Sein Sohn geht nicht aus. — Warum geht er nicht aus? — Weil er krank ist. — Hast Du meinen Beutel gehabt? — Ich sage Ihnen, daß ich ihn nicht gehabt habe. — Hast Du ihn gesehen? — Ich habe ihn gesehen.

— Wo ist er? — Er liegt auf dem Stuhle. — Haben Sie mein Messer gehabt? — Ich sage Ihnen, daß ich es gehabt habe. — Wo haben Sie es hingelegt? — Ich habe es auf den Tisch gelegt. — Wollen Sie es suchen? — Ich habe es schon gesucht. — Haben Sie es gefunden? — Ich habe es nicht gefunden. — Haben Sie meine Handschuhe gesucht? — Ich habe sie gesucht, aber ich habe sie nicht gefunden. — Hat Ihr Bedienter meinen Hut? — Er hat ihn gehabt, aber er hat ihn nicht mehr. — Hat er ihn gebürstet? — Er hat ihn gebürstet. — Sind meine Bücher auf dem Tische? — Sie liegen darauf. — Haben Sie Wein? — Ich habe nur wenig, aber ich will Ihnen geben, was ich habe. — Wollen Sie mir Wasser geben? — Ich will Ihnen welches geben. — Haben Sie viel Wein? — Ich habe viel. — Wollen Sie mir welchen geben? — Ich will Ihnen welchen geben. — Wie viel bin ich Ihnen schuldig? — Sie sind mir nichts schuldig. — Sie sind zu gütig. — Muß ich Wein holen? — Sie müssen welchen holen. — Soll ich auf den Ball gehen? — Sie müssen dahin gehen. — Wann muß ich hingehen? — Sie müssen diesen Abend hingehen. — Muß ich den Zimmermann holen? — Sie müssen ihn holen. Ist es nöthig auf den Markt zu gehen? — Es ist nöthig (dahin) hinzugehen. — Was muß man thun, um russisch zu lernen? — Man muß viel studiren. — Muß man viel studiren, um deutsch zu lernen? — Man muß viel studiren. — Was soll ich thun? — Sie müssen ein gutes Buch kaufen. — Was soll (muß) er thun? — Er muß (soll) ruhig sitzen. — Was müssen (sollen) wir thun? — Ihr müßt (Sie müssen) arbeiten. — Müssen Sie viel arbeiten, um arabisch zu lernen? — Ich muß viel arbeiten, um es zu lernen. — Arbeitet Ihr Bruder nicht? — Er will nicht arbeiten. — Hat er sein Auskommen? — Er hat es. — Warum muß ich auf den Markt gehen? — Sie müssen hingehen, um Rindfleisch zu kaufen. — Warum muß ich arbeiten? — Sie müssen arbeiten, um Ihr Auskommen zu haben.

118te. Hundert und achtzehnte Uebung.

Was brauchen Sie, mein Herr? — Ich brauche Tuch. — Wie viel ist dieser Hut werth? — Er ist drei Thaler werth. — Brauchen Sie Strümpfe? — Ich brauche welche. — Wie viel sind diese Strümpfe werth? — Sie sind zwölf Kreuzer werth. — Ist

das alles, was Sie brauchen? — Das ist alles. — Brauchen Sie keine Schuhe? — Ich brauche keine. — Brauchst Du viel Geld? (Hast Du viel Geld nöthig?) — Ich habe viel nöthig (Ich brauche viel). — Wie viel mußt Du haben? — Ich muß sechs Thaler haben. — Wie viel braucht Ihr Bruder? — Er hat nur sechs Groschen nöthig. — Braucht er nicht mehr? — Er braucht nicht mehr. — Braucht Ihr Vetter mehr? — Er hat nicht so viel nöthig wie ich. — Was haben Sie nöthig? — Ich habe Geld und Stiefeln nöthig. — Haben Sie jetzt, was Sie brauchen? — Ich habe, was ich brauche. — Hat Ihr Bruder, was er braucht? — Er hat, was er braucht.

119te. Hundert und neunzehnte Uebung.

Haben wir, was wir brauchen? — Wir haben nicht, was wir brauchen. — Was brauchen wir? (Was haben wir nöthig?) — Wir haben ein schönes Haus, einen großen Garten, einen schönen Wagen, hübsche Pferde, verschiedene Bediente und viel Geld nöthig. — Ist das alles, was wir brauchen? — Das ist alles, was wir brauchen. — Was muß ich thun? — Sie müssen einen Brief schreiben. — Wem (an wen) muß ich schreiben? — Sie müssen an Ihren Freund (Ihrem Freunde) schreiben. — Soll ich auf den Markt gehen? — Sie können hingehen. — Wollen Sie Ihrem (zu Ihrem) Vater sagen, daß ich hier auf ihn warte? — Ich will es ihm sagen. — Was wollen Sie Ihrem Vater sagen? — Ich will ihm sagen, daß Sie hier auf ihn warten. — Was willst Du zu meinem Bedienten sagen? — Ich will ihm sagen, daß Sie Ihren Brief geendigt haben. — Haben Sie Ihren Tisch bezahlt? — Ich habe ihn bezahlt. — Hat Ihr Oheim das (für das) Buch bezahlt? — Er hat es (dafür) bezahlt. — Habe ich dem Schneider die Kleider bezahlt? — Sie haben sie ihm bezahlt. — Hast Du dem Kaufmanne das Pferd bezahlt? — Ich habe es ihm noch nicht bezahlt. — Haben wir unsere Handschuhe bezahlt? — Wir haben sie bezahlt. — Hat Ihr Vetter schon (für) seine Stiefeln bezahlt? — Er hat sie noch nicht bezahlt. — Bezahlt Ihnen mein Bruder, was er Ihnen schuldig ist? — Er bezahlt es mir. — Bezahlen Sie, was Sie schuldig sind? — Ich bezahle, was ich schuldig bin. — Haben Sie dem Bäcker bezahlt? — Ich habe ihm bezahlt. — Hat Ihr Oheim dem Fleischer (für) das Fleisch bezahlt? — Er

hat es ihm bezahlt. — Haben Sie Ihrem Bedienten seinen Lohn bezahlt? — Ich habe ihn ihm bezahlt. — Hat Ihr Herr Ihnen Ihren Lohn bezahlt? — Er hat ihn mir bezahlt. — Wann hat er ihn Ihnen bezahlt? — Er hat ihn mir vorgestern bezahlt. — Was verlangen Sie von diesem Manne? — Ich verlange (fordere) mein Buch von ihm. — Um was spricht mich dieser Knabe an? — Er spricht Sie um Geld an. — Verlangen Sie etwas von mir? — Ich verlange einen Thaler von Ihnen. — Verlangen Sie das Brod von mir? — Ich verlange es von Ihnen (ich bitte Sie darum). — Sprechen die Armen Sie um Geld an? — Sie sprechen mich um welches an. — Von welchem Manne verlangen Sie Geld? — Ich verlange von demjenigen welches, von dem Sie welches verlangen. — Von welchen Kaufleuten verlangen Sie Handschuhe? — Ich verlange welche von denen, die in der Wilhelmsstraße wohnen. — Von welchem Tischler verlangen Sie Stühle? — Ich verlange welche von dem, den Sie kennen. — Was verlangen Sie von dem Bäcker? — Ich verlange Brod von ihm. — Verlangen Sie von den Metzgern Fleisch? — Ich verlange welches von ihnen. — Verlangst Du den Stock von mir? — Ich verlange ihn von Dir. — Verlangt er das Buch von Dir? — Er verlangt es von mir. — Was haben Sie von dem Engländer verlangt? — Ich habe meinen ledernen Koffer von ihm verlangt (gefordert). — Hat er ihn Ihnen gegeben? — Er hat ihn mir gegeben.

120te. Hundert und zwanzigste Uebung.

Von wem haben Sie Zucker verlangt (gefordert)? — Ich habe von dem Kaufmanne welchen verlangt. — Wen haben die Armen um Geld angesprochen? — Sie haben die Edelleute um welches angesprochen. — Welche Edelleute haben Sie um welches angesprochen? — Sie haben die um welches angesprochen, welche Sie kennen (Sie haben die, welche Sie kennen, um welches angesprochen). — Wem bezahlen Sie das Fleisch? — Ich bezahle es den Fleischern. — Wem bezahlt Ihr Bruder für seine Stiefeln? — Er bezahlt sie den Schuhmachern. — Wem haben wir das Brod bezahlt? — Wir haben es unsern Bäckern bezahlt. — Von wem hat man gesprochen? — Man hat von Ihrem Freunde gesprochen. — Hat man nicht von den Aerzten gesprochen? — Man hat nicht von

ihnen gesprochen. — Spricht man nicht von dem Manne, von welchem wir gesprochen haben? — Man spricht von ihm. — Hat man nicht von den Edelleuten gesprochen? — Man hat von ihnen gesprochen. — Hat man von denjenigen gesprochen, von welchen wir sprechen? — Man hat nicht von denen gesprochen, von welchen wir sprechen, sondern man hat von andern gesprochen. — Hat man von unsern Kindern oder von denen unserer Nachbarn gesprochen? — Man hat weder von den unsrigen, noch von denen unserer Nachbarn gesprochen. — Von welchen Kindern hat man gesprochen? — Man hat von denen unseres Lehrers gesprochen. — Spricht man von meinem Buche? — Man spricht davon. — Wovon sprechen Sie? — Wir sprechen vom Kriege. — Sprechen Sie nicht vom Frieden? — Wir sprechen nicht davon. — Sind Sie mit Ihren Zöglingen (Schülern) zufrieden? — Ich bin mit ihnen zufrieden. — Wie studirt mein Bruder? — Er studirt gut. — Wie viel Lectionen haben Sie studirt? — Ich habe schon vier und fünfzig studirt. — Ist Ihr Lehrer mit seinem Schüler zufrieden? — Er ist mit ihm zufrieden. — Hat Ihr Lehrer ein Geschenk bekommen? — Er hat verschiedene bekommen. — Von wem hat er Geschenke bekommen? — Er hat welche von seinen Zöglingen bekommen. — Hat er von Ihrem Vater welche bekommen? — Er hat von meinem Vater und von dem meines Freundes welche bekommen. — Ist er mit den Geschenken zufrieden, welche er bekommen hat? — Er ist damit zufrieden. — Wie viel Uebungen hast Du schon gemacht? — Ich habe schon ein und zwanzig gemacht. — Ist Dein Lehrer mit Dir zufrieden? — Er sagt, daß er mit mir zufrieden ist. — Und was sagst Du? — Ich sage, daß ich mit ihm zufrieden bin. — Wie alt bist Du? — Ich bin nicht ganz zehn Jahr alt. — Lernst Du schon deutsch? — Ich lerne es schon. — Kann Dein Bruder deutsch? — Er kann es nicht. — Warum kann er es nicht? — Weil er es nicht gelernt hat. — Warum hat er es nicht gelernt? — Weil er nicht Zeit gehabt hat. — Ist Ihr Vater zu Hause? — Nein, er ist abgereis't; aber mein Bruder ist zu Hause. — Wo ist Ihr Vater hingereis't? — Er ist nach England gereis't. — Sind Sie manchmal dahin gereis't? — Ich bin nie hingereis't. — Sind Sie gesonnen, diesen Sommer nach Deutschland zu gehen (reisen)? — Ich gedenke dahin zu gehen. — Gedenken Sie lange da zu bleiben? — Ich bin gesonnen, während des Som-

werd da zu bleiben. — Wie lange bleibt Ihr Bruder zu Hause? — Bis zwölf Uhr. — Haben Sie Ihre Handschuhe färben lassen? — Ich habe sie färben lassen. — Wie haben Sie sie färben lassen? — Ich habe sie braun färben lassen. — Wollen Sie Ihrem Vater sagen, daß ich hier gewesen bin? — Ich will es ihm sagen. — Wollen Sie nicht warten, bis er wiederkommt? — Ich kann nicht warten.

121te. Hundert und ein und zwanzigste Uebung.

Haben Sie schon zu Mittag gegessen? — Noch nicht. — Um wie viel Uhr speisen Sie? — Ich speise um sechs Uhr. — Bei wem essen Sie zu Mittag? — Ich esse bei einem (meiner) Freunde zu Mittag. — Bei wem haben Sie gestern zu Mittag gegessen? — Ich habe bei einem meiner Verwandten gespeis't. — Was haben Sie gegessen? — Wir haben gutes Brod, Rindfleisch, Aepfel und Kuchen gegessen. — Was haben Sie getrunken? — Wir haben guten Wein, gutes Bier und guten Aepfelwein getrunken. — Wo ißt Ihr Oheim heute zu Mittag? — Er speis't bei uns. — Um wie viel Uhr ißt Ihr Vater zu Abend? — Er ißt um neun Uhr Abendbrod (zu Abend). — Essen Sie früher zu Abend als er? — Ich esse später Abendbrod als er. — Um wie viel Uhr frühstücken Sie? — Ich frühstücke um zehn Uhr. — Um wie viel Uhr haben Sie gestern Abendbrod gegessen? — Wir haben spät zu Abend gegessen. — Was haben Sie gegessen? — Wir haben nur ein wenig Fleisch und ein kleines Stück Brod gegessen. — Wann hat Ihr Bruder zu Abend gegessen? — Er hat nach meinem Vater zu Abend gegessen. — Wo gehen Sie hin? — Ich gehe zu einem meiner Verwandten, um mit ihm zu frühstücken. — Essen Sie früh zu Mittag? (Speisen Sie früh?) — Wir speisen spät. — Willst Du meine Handschuhe halten? — Ich will sie halten. — Will er meinen Stock halten? — Er will ihn halten. — Wer hat Ihren Hut gehalten? — Mein Bedienter hat ihn gehalten. — Wollen Sie versuchen zu sprechen? — Ich will es versuchen. — Hat Ihr kleiner Bruder je versucht, Uebungen zu machen? — Er hat es versucht. — Haben Sie je versucht, einen Hut zu machen? — Ich habe nie versucht, einen zu machen. — Haben wir das Bier gekostet? — Wir haben es noch nicht gekostet. — Welchen Wein wollen Sie kosten? — Ich will den kosten, welchen Sie gekostet haben. —

spielt. — Wissen Sie, wo mein Vater ist? — Ich weiß es nicht. — Haben Sie mein Buch nicht gesehen? — Ich habe es nicht gesehen. — Wissen Sie, wie man dieses Wort schreibt? (wie dieses Wort geschrieben wird?) — Man schreibt es so. — Färben Sie etwas? — Ich färbe meinen Hut. — Wie färben Sie ihn? — Ich färbe ihn schwarz. — Wie färben Sie Ihre Kleider? — Wir färben sie gelb.

114te. Hundert und vierzehnte Uebung.

Lassen Sie Ihren Koffer färben? — Ich lasse ihn färben. — Wie lassen Sie ihn färben? — Ich lasse ihn grün färben. — Wie läßt Du Deine leinenen Strümpfe färben? — Ich lasse sie weiß färben. — Läßt Ihr Vetter sein Taschentuch färben? — Er läßt es färben. — Läßt er es roth färben? — Er läßt es grau färben. — Wie haben Ihre Freunde ihre Röcke färben lassen? — Sie haben sie grün färben lassen. — Wie haben die Italiener ihre Wagen färben lassen? — Sie haben sie blau färben lassen. — Was für einen Hut hat der Edelmann? — Er hat zwei Hüte, einen weißen und einen schwarzen. — Habe ich einen Hut? — Sie haben verschiedene. — Hat Ihr Färber schon Ihr Halstuch gefärbt? — Er hat es gefärbt. — Wie hat er es gefärbt? — Er hat es gelb gefärbt. — Reisen Sie manchmal? — Ich reise oft. — Wo gedenken Sie diesen Sommer hinzureisen? — Ich bin gesonnen, nach Deutschland zu reisen. — Gehen (reisen) Sie nicht nach Italien? — Ich gehe (reise) dahin. — Hast Du manchmal gereis't? — Ich habe niemals gereis't. — Sind Ihre Freunde gesonnen, nach Holland zu gehen? — Sie sind gesonnen, dahin zu gehen. — Wann gedenken sie abzureisen? — Sie sind gesonnen, übermorgen abzureisen. — Ist Ihr Bruder schon nach Spanien gegangen? — Er ist noch nicht dahin gegangen (gereis't). — Haben Sie in Spanien gereis't? — Ich habe (bin) da gereis't. — Wann reisen Sie ab? — Ich reise morgen ab. — Um wie viel Uhr? — Um fünf Uhr des Morgens. — Haben Sie alle Ihre Stiefeln abgetragen? — Ich habe alle abgetragen. — Was haben die Türken gethan? — Sie haben alle unsre Schiffe verbrennt. — Haben Sie alle Ihre Briefe geendigt? — Ich habe sie alle geendigt. — Wie weit sind Sie gereis't? — Ich bin bis nach Deutschland gereis't. — Ist er bis nach Italien gereis't? —

Er ist bis nach Amerika gereis't. — Bis wohin sind die Spanier gegangen? — Sie sind bis nach London gegangen. — Wie weit (bis wohin) ist dieser arme Mann gekommen? — Er ist bis hieher gekommen. — Ist er bis nach Ihrem Hause (bis zu Ihnen) gekommen? — Er ist bis zu meinem Vater gekommen.

115te. Hundert und fünfzehnte Uebung.

Rufen Sie mich? — Ich rufe Sie. — Wo sind Sie? — Ich bin auf dem Berge; kommen Sie herauf? — Ich komme nicht hinauf. — Wo sind Sie? — Ich bin am Fuße des Berges; wollen Sie herunter kommen? — Ich kann nicht hinunter kommen. — Warum können Sie nicht herunter kommen? — Weil ich böse Füße habe. — Wo wohnt Ihr Vetter? — Er wohnt diesseit des Berges. — Wo ist der Berg? — Er ist diesseit des Flusses. — Wo steht das Haus unsres Freundes? — Es steht jenseit des Berges. — Ist der Garten Ihres Freundes diesseit oder jenseit des Waldes? — Er ist jenseits. — Ist nicht unser Waarenlager jenseit des Weges? — Es ist diesseits. — Wo sind Sie diesen Morgen gewesen? — Ich bin auf dem großen Berge gewesen. — Wie viel Mal sind Sie den Berg hinauf gegangen? — Ich bin ihn dreimal hinauf gegangen. — Ist Ihr Vater oben oder unten? — Er ist oben. — Haben die Knaben des Nachbars Ihnen Ihre Bücher wiedergegeben? — Sie haben sie mir wiedergegeben. — Wann haben sie sie Ihnen wiedergegeben? — Sie haben sie mir gestern wiedergegeben. — Wem haben Sie Ihren Stock gegeben? — Ich habe ihn dem Edelmanne gegeben. — Wem haben die Edelleute ihre Handschuhe gegeben? — Sie haben sie den Engländern gegeben. — Welchen Engländern haben sie sie gegeben? — Denjenigen, welche Sie heute Morgen in meinem Hause gesehen haben. — Welchen Leuten geben Sie Geld? — Ich gebe denen welches, denen Sie welches geben. — Geben Sie Jemandem Geld? — Ich gebe denjenigen welches, die welches (es) nöthig haben. — Welchen Kindern gibt Ihr Vater Kuchen? — Er gibt denjenigen (denen) welchen, die gut sind.

116te. Hundert und sechzehnte Uebung.

Haben Sie Geschenke bekommen? — Ich habe welche bekommen. — Was für Geschenke haben Sie bekommen? — Ich habe

schöne Geschenke bekommen. — Hat Ihr kleiner Bruder ein Geschenk bekommen? — Er hat verschiedene bekommen. — Von wem hat er welche bekommen? — Er hat von meinem Vater und von dem Ihrigen welche bekommen. — Kommen Sie aus dem Garten? — Ich komme nicht aus dem Garten, sondern aus dem Hause. — Wo gehen Sie hin? — Ich gehe in den Garten. — Wo kommt der Irländer her? — Er kommt aus dem Garten. — Kommt er aus demselben (dem nämlichen) Garten, aus welchem Sie kommen? — Er kommt nicht aus dem nämlichen (demselben). — Aus welchem Garten kommt er? — Er kommt aus (dem) demjenigen unsres alten Freundes. — Wo kommt Ihr Knabe her? — Er kommt aus dem Schauspiele. — Wie viel ist jener Wagen werth? — Er ist fünfhundert Thaler werth. — Ist dieses Buch so viel werth wie jenes? — Es ist mehr werth. — Wie viel ist mein Pferd werth? — Es ist so viel werth, wie das (dasjenige) Ihres Freundes. — Sind Ihre Pferde so viel werth, wie (die) diejenigen der Franzosen? — Sie sind nicht so viel werth. — Wie viel ist dieses Messer werth? — Es ist nichts werth. — Ist Ihr Bedienter so gut wie der meinige? (wie meiner?) — Er ist besser als der Ihrige. — Sind Sie so gut wie Ihr Bruder? — Er ist besser als ich. — Bist Du so gut wie Dein Vetter? — Ich bin so gut wie er. — Sind wir so gut wie unsere Nachbarn? — Wir sind besser als sie. — Ist Ihr Regenschirm so gut wie der meinige? — Er ist nicht so viel werth. — Warum ist er nicht so viel werth wie der meinige? — Weil er nicht so schön ist wie der Ihrige. — Wollen Sie Ihr Pferd verkaufen? — Ich will es verkaufen. — Wie viel ist es werth? — Es ist zweihundert Gulden werth. — Wollen Sie es kaufen? — Ich habe schon eins gekauft. — Ist Ihr Vater gesonnen, ein Pferd zu kaufen? — Er ist gesonnen, eins zu kaufen, aber nicht das Ihrige.

117te. Hundert und siebenzehnte Uebung.

Sind Sie gestern bei dem Arzte gewesen? — Ich bin bei ihm gewesen. — Was sagt er? — Er sagt, daß er nicht kommen kann. — Warum schickt er seinen Sohn nicht? — Sein Sohn geht nicht aus. — Warum geht er nicht aus? — Weil er krank ist. — Hast Du meinen Beutel gehabt? — Ich sage Ihnen, daß ich ihn nicht gehabt habe. — Hast Du ihn gesehen? — Ich habe ihn gesehen.

— Wo ist er? — Er liegt auf dem Stuhle. — Haben Sie mein Messer gehabt? — Ich sage Ihnen, daß ich es gehabt habe. — Wo haben Sie es hingelegt? — Ich habe es auf den Tisch gelegt. — Wollen Sie es suchen? — Ich habe es schon gesucht. — Haben Sie es gefunden? — Ich habe es nicht gefunden. — Haben Sie meine Handschuhe gesucht? — Ich habe sie gesucht, aber ich habe sie nicht gefunden. — Hat Ihr Bedienter meinen Hut? — Er hat ihn gehabt, aber er hat ihn nicht mehr. — Hat er ihn gebürstet? — Er hat ihn gebürstet. — Sind meine Bücher auf dem Tische? — Sie liegen darauf. — Haben Sie Wein? — Ich habe nur wenig, aber ich will Ihnen geben, was ich habe. — Wollen Sie mir Wasser geben? — Ich will Ihnen welches geben. — Haben Sie viel Wein? — Ich habe viel. — Wollen Sie mir welchen geben? — Ich will Ihnen welchen geben. — Wie viel bin ich Ihnen schuldig? — Sie sind mir nichts schuldig. — Sie sind zu gütig. — Muß ich Wein holen? — Sie müssen welchen holen. — Soll ich auf den Ball gehen? — Sie müssen dahin gehen. — Wann muß ich hingehen? — Sie müssen diesen Abend hingehen. — Muß ich den Zimmermann holen? — Sie müssen ihn holen. Ist es nöthig auf den Markt zu gehen? — Es ist nöthig (dahin) hinzugehen. — Was muß man thun, um russisch zu lernen? — Man muß viel studiren. — Muß man viel studiren, um deutsch zu lernen? — Man muß viel studiren. — Was soll ich thun? — Sie müssen ein gutes Buch kaufen. — Was soll (muß) er thun? — Er muß (soll) ruhig sitzen. — Was müssen (sollen) wir thun? — Ihr müßt (Sie müssen) arbeiten. — Müssen Sie viel arbeiten, um arabisch zu lernen? — Ich muß viel arbeiten, um es zu lernen. — Arbeitet Ihr Bruder nicht? — Er will nicht arbeiten. — Hat er sein Auskommen? — Er hat es. — Warum muß ich auf den Markt gehen? — Sie müssen hingehen, um Rindfleisch zu kaufen. — Warum muß ich arbeiten? — Sie müssen arbeiten, um Ihr Auskommen zu haben.

118te. Hundert und achtzehnte Uebung.

Was brauchen Sie, mein Herr? — Ich brauche Tuch. — Wie viel ist dieser Hut werth? — Er ist drei Thaler werth. — Brauchen Sie Strümpfe? — Ich brauche welche. — Wie viel sind diese Strümpfe werth? — Sie sind zwölf Kreuzer werth. — Ist

das alles, was Sie brauchen? — Das ist alles. — Brauchen Sie keine Schuhe? — Ich brauche keine. — Brauchst Du viel Geld? (Hast Du viel Geld nöthig?) — Ich habe viel nöthig (Ich brauche viel). — Wie viel mußt Du haben? — Ich muß sechs Thaler haben. — Wie viel braucht Ihr Bruder? — Er hat nur sechs Groschen nöthig. — Braucht er nicht mehr? — Er braucht nicht mehr. — Braucht Ihr Vetter mehr? — Er hat nicht so viel nöthig wie ich. — Was haben Sie nöthig? — Ich habe Geld und Stiefeln nöthig. — Haben Sie jetzt, was Sie brauchen? — Ich habe, was ich brauche. — Hat Ihr Bruder, was er braucht? — Er hat, was er braucht.

119te. Hundert und neunzehnte Uebung.

Haben wir, was wir brauchen? — Wir haben nicht, was wir brauchen. — Was brauchen wir? (Was haben wir nöthig?) — Wir haben ein schönes Haus, einen großen Garten, einen schönen Wagen, hübsche Pferde, verschiedene Bediente und viel Geld nöthig. — Ist das alles, was wir brauchen? — Das ist alles, was wir brauchen. — Was muß ich thun? — Sie müssen einen Brief schreiben. — Wem (an wen) muß ich schreiben? — Sie müssen an Ihren Freund (Ihrem Freunde) schreiben. — Soll ich auf den Markt gehen? — Sie können hingehen. — Wollen Sie Ihrem (zu Ihrem) Vater sagen, daß ich hier auf ihn warte? — Ich will es ihm sagen. — Was wollen Sie Ihrem Vater sagen? — Ich will ihm sagen, daß Sie hier auf ihn warten. — Was willst Du zu meinem Bedienten sagen? — Ich will ihm sagen, daß Sie Ihren Brief geendigt haben. — Haben Sie Ihren Tisch bezahlt? — Ich habe ihn bezahlt. — Hat Ihr Oheim das (für das) Buch bezahlt? — Er hat es (dafür) bezahlt. — Habe ich dem Schneider die Kleider bezahlt? — Sie haben sie ihm bezahlt. — Hast Du dem Kaufmanne das Pferd bezahlt? — Ich habe es ihm noch nicht bezahlt. — Haben wir unsere Handschuhe bezahlt? — Wir haben sie bezahlt. — Hat Ihr Vetter schon (für) seine Stiefeln bezahlt? — Er hat sie noch nicht bezahlt. — Bezahlt Ihnen mein Bruder, was er Ihnen schuldig ist? — Er bezahlt es mir. — Bezahlen Sie, was Sie schuldig sind? — Ich bezahle, was ich schuldig bin. — Haben Sie dem Bäcker bezahlt? — Ich habe ihm bezahlt. — Hat Ihr Oheim dem Fleischer (für) das Fleisch bezahlt? — Er

hat es ihm bezahlt. — Haben Sie Ihrem Bedienten seinen Lohn bezahlt? — Ich habe ihn ihm bezahlt. — Hat Ihr Herr Ihnen Ihren Lohn bezahlt? — Er hat ihn mir bezahlt. — Wann hat er ihn Ihnen bezahlt? — Er hat ihn mir vorgestern bezahlt. — Was verlangen Sie von diesem Manne? — Ich verlange (fordere) mein Buch von ihm. — Um was spricht mich dieser Knabe an? — Er spricht Sie um Geld an. — Verlangen Sie etwas von mir? — Ich verlange einen Thaler von Ihnen. — Verlangen Sie das Brod von mir? — Ich verlange es von Ihnen (ich bitte Sie darum). — Sprechen die Armen Sie um Geld an? — Sie sprechen mich um welches an. — Von welchem Manne verlangen Sie Geld? — Ich verlange von demjenigen welches, von dem Sie welches verlangen. — Von welchen Kaufleuten verlangen Sie Handschuhe? — Ich verlange welche von denen, die in der Wilhelmsstraße wohnen. — Von welchem Tischler verlangen Sie Stühle? — Ich verlange welche von dem, den Sie kennen. — Was verlangen Sie von dem Bäcker? — Ich verlange Brod von ihm. — Verlangen Sie von den Metzgern Fleisch? — Ich verlange welches von ihnen. — Verlangst Du den Stock von mir? — Ich verlange ihn von Dir. — Verlangt er das Buch von Dir? — Er verlangt es von mir. — Was haben Sie von dem Engländer verlangt? — Ich habe meinen ledernen Koffer von ihm verlangt (gefordert). — Hat er ihn Ihnen gegeben? — Er hat ihn mir gegeben.

120te. Hundert und zwanzigste Uebung.

Von wem haben Sie Zucker verlangt (gefordert)? — Ich habe von dem Kaufmanne welchen verlangt. — Wen haben die Armen um Geld angesprochen? — Sie haben die Edelleute um welches angesprochen. — Welche Edelleute haben Sie um welches angesprochen? — Sie haben die um welches angesprochen, welche Sie kennen (Sie haben die, welche Sie kennen, um welches angesprochen). — Wem bezahlen Sie das Fleisch? — Ich bezahle es den Fleischern. — Wem bezahlt Ihr Bruder für seine Stiefeln? — Er bezahlt sie den Schuhmachern. — Wem haben wir das Brod bezahlt? — Wir haben es unsern Bäckern bezahlt. — Von wem hat man gesprochen? — Man hat von Ihrem Freunde gesprochen. — Hat man nicht von den Aerzten gesprochen? — Man hat nicht von

ihnen gesprochen. — Spricht man nicht von dem Manne, von welchem wir gesprochen haben? — Man spricht von ihm. — Hat man nicht von den Edelleuten gesprochen? — Man hat von ihnen gesprochen. — Hat man von denjenigen gesprochen, von welchen wir sprechen? — Man hat nicht von denen gesprochen, von welchen wir sprechen, sondern man hat von andern gesprochen. — Hat man von unsern Kindern oder von denen unserer Nachbarn gesprochen? — Man hat weder von den unsrigen, noch von denen unserer Nachbarn gesprochen. — Von welchen Kindern hat man gesprochen? — Man hat von denen unseres Lehrers gesprochen. — Spricht man von meinem Buche? — Man spricht davon. — Wovon sprechen Sie? — Wir sprechen vom Kriege. — Sprechen Sie nicht vom Frieden? — Wir sprechen nicht davon. — Sind Sie mit Ihren Zöglingen (Schülern) zufrieden? — Ich bin mit ihnen zufrieden. — Wie studirt mein Bruder? — Er studirt gut. — Wie viel Lectionen haben Sie studirt? — Ich habe schon vier und fünfzig studirt. — Ist Ihr Lehrer mit seinem Schüler zufrieden? — Er ist mit ihm zufrieden. — Hat Ihr Lehrer ein Geschenk bekommen? — Er hat verschiedene bekommen. — Von wem hat er Geschenke bekommen? — Er hat welche von seinen Zöglingen bekommen. — Hat er von Ihrem Vater welche bekommen? — Er hat von meinem Vater und von dem meines Freundes welche bekommen. — Ist er mit den Geschenken zufrieden, welche er bekommen hat? — Er ist damit zufrieden. — Wie viel Uebungen hast Du schon gemacht? — Ich habe schon ein und zwanzig gemacht. — Ist Dein Lehrer mit Dir zufrieden? — Er sagt, daß er mit mir zufrieden ist. — Und was sagst Du? — Ich sage, daß ich mit ihm zufrieden bin. — Wie alt bist Du? — Ich bin nicht ganz zehn Jahr alt. — Lernst Du schon deutsch? — Ich lerne es schon. — Kann Dein Bruder deutsch? — Er kann es nicht. — Warum kann er es nicht? — Weil er es nicht gelernt hat. — Warum hat er es nicht gelernt? — Weil er nicht Zeit gehabt hat. — Ist Ihr Vater zu Hause? — Nein, er ist abgereis't; aber mein Bruder ist zu Hause. — Wo ist Ihr Vater hingereis't? — Er ist nach England gereis't. — Sind Sie manchmal dahin gereis't? — Ich bin nie hingereis't. — Sind Sie gesonnen, diesen Sommer nach Deutschland zu gehen (reisen)? — Ich gedenke dahin zu gehen. — Gedenken Sie lange da zu bleiben? — Ich bin gesonnen, während des Som-

mers da zu bleiben. — Wie lange bleibt Ihr Bruder zu Hause? — Bis zwölf Uhr. — Haben Sie Ihre Handschuhe färben lassen? — Ich habe sie färben lassen. — Wie haben Sie sie färben lassen? — Ich habe sie braun färben lassen. — Wollen Sie Ihrem Vater sagen, daß ich hier gewesen bin? — Ich will es ihm sagen. — Wollen Sie nicht warten, bis er wiederkommt? — Ich kann nicht warten.

121te. Hundert und ein und zwanzigste Uebung.

Haben Sie schon zu Mittag gegessen? — Noch nicht. — Um wie viel Uhr speisen Sie? — Ich speise um sechs Uhr. — Bei wem essen Sie zu Mittag? — Ich esse bei einem (meiner) Freunde zu Mittag. — Bei wem haben Sie gestern zu Mittag gegessen? — Ich habe bei einem meiner Verwandten gespeis't. — Was haben Sie gegessen? — Wir haben gutes Brod, Rindfleisch, Aepfel und Kuchen gegessen. — Was haben Sie getrunken? — Wir haben guten Wein, gutes Bier und guten Aepfelwein getrunken. — Wo ißt Ihr Oheim heute zu Mittag? — Er speis't bei uns. — Um wie viel Uhr ißt Ihr Vater zu Abend? — Er ißt um neun Uhr Abendbrod (zu Abend). — Essen Sie früher zu Abend als er? — Ich esse später Abendbrod als er. — Um wie viel Uhr frühstücken Sie? — Ich frühstücke um zehn Uhr. — Um wie viel Uhr haben Sie gestern Abendbrod gegessen? — Wir haben spät zu Abend gegessen. — Was haben Sie gegessen? — Wir haben nur ein wenig Fleisch und ein kleines Stück Brod gegessen. — Wann hat Ihr Bruder zu Abend gegessen? — Er hat nach meinem Vater zu Abend gegessen. — Wo gehen Sie hin? — Ich gehe zu einem meiner Verwandten, um mit ihm zu frühstücken. — Essen Sie früh zu Mittag? (Speisen Sie früh?) — Wir speisen spät. — Willst Du meine Handschuhe halten? — Ich will sie halten. — Will er meinen Stock halten? — Er will ihn halten. — Wer hat Ihren Hut gehalten? — Mein Bedienter hat ihn gehalten. — Wollen Sie versuchen zu sprechen? — Ich will es versuchen. — Hat Ihr kleiner Bruder je versucht, Uebungen zu machen? — Er hat es versucht. — Haben Sie je versucht, einen Hut zu machen? — Ich habe nie versucht, einen zu machen. — Haben wir das Bier gekostet? — Wir haben es noch nicht gekostet. — Welchen Wein wollen Sie kosten? — Ich will den kosten, welchen Sie gekostet haben. —

Haben die Polen den Branntwein gekostet (versucht)? — Sie haben ihn gekostet. — Haben Sie viel davon getrunken? — Sie haben nicht viel davon getrunken. — Wollen Sie diesen Rauchtabak versuchen? — Ich habe ihn schon versucht. — Wie finden Sie ihn? — Ich finde ihn gut. — Warum kosten Sie diesen Aepfelwein nicht? — Weil ich nicht durstig bin. — Warum versucht (kostet) Ihr Freund dieses Fleisch nicht? — Weil er nicht hungrig ist.

122te. Hundert und zwei und zwanzigste Uebung.

Wen suchen Sie? — Ich suche den Mann, der mir ein Pferd verkauft hat. — Sucht Ihr Verwandter Jemanden? — Er sucht einen seiner Bekannten. — Suchen wir Jemanden? — Wir suchen einen unserer Nachbarn. — Wen suchst Du? — Ich suche einen unserer Freunde. — Suchen Sie einen meiner Bedienten? — Nein, ich suche einen der meinigen. — Haben Sie versucht, mit Ihrem Oheime zu sprechen? — Ich habe versucht, mit ihm zu sprechen. — Haben Sie versucht, meinen Vater zu sehen? — Ich habe versucht, ihn zu sehen. — Haben Sie ihn sehen können? — Ich habe ihn nicht sehen können. — Nach wem fragen Sie? — Ich frage nach Ihrem Vater. — Nach wem fragst Du? — Ich frage nach dem Schneider. — Fragt dieser Mann nach Jemandem? — Er fragt nach Ihnen. — Fragt man (fragen sie) nach Ihnen? — Man fragt nach mir. — Fragt man nach mir? — Man fragt nicht nach Ihnen, sondern nach einem Ihrer Freunde. — Fragen Sie nach dem Arzte? — Ich frage nach ihm. — Was verlangen Sie von mir? — Ich bitte Sie um ein wenig Fleisch. — Was verlangt Ihr kleiner Bruder von mir? — Er bittet Sie um etwas Wein und Wasser. — Verlangen Sie einen Bogen Papier von mir? — Ich bitte Sie um einen. — Wie viel Bogen Papier verlangt Ihr Freund? — Er verlangt (bittet um) zwei. — Verlangst Du das kleine Buch (das Büchlein) von mir? — Ich bitte Sie darum. — Was hat Ihr Vetter verlangt? — Er hat um einige Aepfel und ein klein Stück Brod gebeten. — Hat er noch nicht gefrühstückt? — Er hat gefrühstückt, aber er ist noch hungrig. — Was verlangt Ihr Oheim? — Er verlangt (bittet um) ein Glas Wein. — Was verlangt der Pole? — Er verlangt ein Glas Branntwein. — Hat er noch nicht getrunken? — Er hat schon getrunken, aber er ist noch durstig.

123te. Hundert und drei und zwanzigste Uebung.

Bemerken Sie den Mann, welcher kommt? — Ich bemerke ihn nicht. — Bemerken Sie das Kind des Soldaten? — Ich bemerke es. — Was bemerken Sie? — Ich bemerke einen großen Berg und ein kleines Haus. — Bemerken Sie den Wald nicht? — Ich bemerke ihn auch. — Bemerkst Du die Soldaten, die auf den Markt gehen? — Ich bemerke sie. — Bemerken Sie die Männer, die in den Garten gehen? — Ich bemerke nicht diejenigen, welche in den Garten gehen, sondern die, welche auf den Markt gehen. — Sehen Sie den Mann, dem (welchem) ich Geld geliehen habe? — Ich sehe nicht denjenigen, welchem Sie, sondern den, welcher Ihnen welches geliehen hat. — Siehst Du die Kinder, welche studiren? — Ich sehe nicht die, welche studiren, sondern die, welche spielen. — Bemerken Sie etwas? — Ich bemerke nichts. — Haben Sie das Haus meiner Aeltern bemerkt? — Ich habe es bemerkt. — Haben (tragen) Sie gern einen großen Hut? — Ich habe nicht gern einen großen Hut, sondern einen großen Regenschirm. — Was thun Sie gern? — Ich schreibe gern. — Sehen Sie jene kleinen Knaben gern? — Ich sehe sie gern. — Trinken Sie gern Bier? — Ich trinke es gern. — Trinkt Ihr Bruder gern Aepfelwein? — Er trinkt ihn nicht gern. — Was haben die Soldaten gern? — Sie trinken gern Wein und Wasser. — Trinkst Du gern Wein oder Wasser? — Ich trinke beides gern. — Studiren diese Kinder gern? — Sie studiren und sie spielen gern. — Schreiben und lesen Sie gern? — Ich lese und schreibe gern. — Wie viel Mal essen Sie des Tags? — Viermal. — Wie oft trinken Ihre Kinder des Tags? — Sie trinken verschiedenemal des Tags. — Trinken Sie so oft wie sie? — Ich trinke öfter. — Gehen Sie oft ins Theater? — Ich gehe manchmal hinein (dahin). — Wie oft gehen Sie des Monats hinein (dahin)? — Ich gehe nur einmal des Monats hin. — Wie viel Mal des Jahres geht Ihr Vetter auf den Ball? — Er geht zweimal des Jahrs dahin. — Gehen Sie so oft hin wie er? — Ich gehe nie hin. — Geht Ihr Koch oft auf den Markt? — Er geht alle (jeden) Morgen dahin.

124te. Hundert und vier und zwanzigste Uebung.

Gehen Sie oft zu meinem Oheime? — Ich gehe sechsmal des Jahres zu ihm. — Essen Sie gern (sind Sie ein Freund von)

Huhn? — Ich bin ein Freund von Huhn, aber nicht von Fischen. — Was essen Sie gern? — Ich bin ein Freund von einem Stück Brod und einem Glase Wein. — Was für Fische ißt Ihr Bruder gern? — Er ißt gern Hechte. — Lernen Sie gern auswendig? — Ich bin kein Freund vom Auswendiglernen (Ich lerne nicht gern auswendig). — Lernen Ihre Schüler gern auswendig? — Sie studiren gern, aber sie lernen nicht gern auswendig. — Wie viel Aufgaben machen sie des Tags? — Sie machen nur zwei, aber sie machen sie gut. — Trinken Sie gern Kaffee oder Thee? — Ich trinke beides gern. — Lesen Sie den Brief, welchen ich Ihnen geschrieben habe? — Ich lese ihn. — Verstehen Sie ihn? — Ich verstehe ihn. — Verstehen Sie den Mann, welcher mit Ihnen spricht? — Ich verstehe ihn nicht. — Warum verstehen Sie ihn nicht? — Ich verstehe ihn nicht, weil er zu schlecht spricht. — Kann dieser Mann deutsch? — Er kann es, aber ich kann es nicht. — Warum lernen Sie es nicht? — Ich habe nicht Zeit, es zu lernen. — Haben Sie einen Brief erhalten? — Ich habe einen erhalten. — Wollen Sie darauf antworten? (Wollen Sie ihn beantworten?) — Ich will ihn beantworten. — Wann haben Sie ihn erhalten? — Ich habe ihn um zehn Uhr des Morgens erhalten. — Sind Sie damit zufrieden? — Ich bin nicht unzufrieden damit. — Was schreibt Ihnen Ihr Freund? — Er schreibt mir, daß er krank ist. — Verlangt er etwas von Ihnen? — Er bittet mich um Geld. — Warum bittet er Sie um Geld? — Weil er welches nöthig hat. — Was verlangen Sie von mir? — Ich verlange das Geld von Ihnen, das Sie mir schuldig sind. — Wollen Sie etwas (ein wenig) warten? — Ich kann nicht warten. — Warum können Sie nicht warten? — Ich kann nicht warten, weil ich gesonnen bin, heute abzureisen. — Um wie viel Uhr gedenken Sie abzureisen? — Ich bin gesonnen, um fünf Uhr des Abends abzureisen. — Gehen Sie nach Deutschland? — Ich gehe dahin. — Gehen Sie nicht nach Holland? — Ich gehe nicht dahin. — Wie weit (bis wohin) ist Ihr Bruder gegangen? — Er ist bis nach London gegangen (gereis't).

125te. Hundert und fünf und zwanzigste Uebung.

Sind Sie gesonnen, diesen Abend ins Theater zu gehen? — Ich gedenke hinzugehen, wenn Sie gehen. — Gedenkt Ihr Vater das

Pferd zu kaufen? — Er ist gesonnen, es zu kaufen, wenn er sein Geld bekommt. — Ist Ihr Vetter gesonnen, nach England zu reisen? — Er gedenkt hinzureisen (hinzugehen), wenn man ihm bezahlt, was man ihm schuldig ist. — Sind Sie gesonnen, auf den Ball zu gehen? — Ich gedenke hinzugehen, wenn mein Freund geht. — Gedenkt Ihr Bruder deutsch zu studiren? — Er gedenkt es zu studiren, wenn er einen guten Lehrer findet. — Was für Wetter ist es heute? — Es ist sehr schönes Wetter. — War es gestestern schönes Wetter? — Es war gestern schlechtes Wetter. — Was für Wetter war es heute Morgen? — Es war schlechtes Wetter, aber jetzt ist es schönes Wetter. — Ist es warm? — Es ist sehr warm. — Ist es nicht kalt? — Es ist nicht kalt. — Ist es warm oder kalt? — Es ist weder warm noch kalt. — Sind Sie vorgestern auf das Land gegangen? — Ich bin nicht dahin gegangen. — Warum sind Sie nicht hingegangen? — Ich bin nicht hingegangen, weil es schlechtes Wetter war. — Sind Sie gesonnen, morgen auf das Land zu gehen? — Ich gedenke hinzugehen, wenn das Wetter schön ist.

126te. Hundert und sechs und zwanzigste Uebung.

Ist es hell in Ihrem Zimmer? — Es ist nicht hell darin. — Wollen Sie in dem meinigen arbeiten? — Ich will darin arbeiten. — Ist es hell da? — Es ist sehr hell da. — Können Sie in Ihrem kleinen Zimmer arbeiten? — Ich kann nicht darin arbeiten. — Warum können Sie nicht darin arbeiten? — Ich kann nicht darin arbeiten, weil es zu finster ist. — Wo ist es zu finster? — In meinem Zimmerchen. — Ist es hell in diesem Loche? — Es ist finster darin. — Ist es trocken in der Straße? — Es ist feucht da. — Ist es feuchtes Wetter? — Das Wetter ist nicht feucht. — Ist es trockenes Wetter? — Es ist zu trocken. — Ist es Mondschein? — Es ist kein Mondschein, es ist sehr feucht. — Warum ist das Wetter trocken? — Weil wir zuviel Sonne und keinen Regen gehabt haben. — Wann gehen Sie aufs Land? — Ich gedenke morgen hinzugehen, wenn es schönes Wetter ist und wir keinen Regen haben. — Wovon spricht Ihr Oheim? — Er spricht vom schönen Wetter. — Sprechen Sie vom Regen? — Wir sprechen davon. — Wovon sprechen diese Männer? — Sie sprechen von schönem und schlechtem Wetter. — Sprechen Sie nicht vom Winde? —

Sie sprechen auch davon. — Sprichst Du von meinem Oheime? Ich spreche nicht von ihm. — Von wem sprichst Du? — Ich spreche von Dir und Deinen Aeltern. — Fragst Du nach Jemandem? — Ich frage nach Ihrem Oheime; ist er zu Hause? — Nein, er ist bei seinem besten Freunde.

127te. Hundert und sieben und zwanzigste Uebung.

Werden Sie von Ihrem Oheime geliebt? — Ich werde von ihm geliebt. — Wird Ihr Bruder von ihm geliebt? — Er wird von ihm geliebt. — Von wem werde ich geliebt? — Du wirst von Deinen Aeltern geliebt. — Werden wir geliebt? — Wir werden geliebt. — Von wem werden wir geliebt? — Ihr werdet von Euren (Sie werden von Ihren) Freunden geliebt. — Werden diese Herren geliebt? — Sie werden geliebt. — Von wem werden sie geliebt? — Sie werden von uns und von ihren guten Freunden geliebt. — Von wem wird der Blinde geleitet? — Er wird von mir geleitet. — Wo leitest Du ihn hin? — Ich führe ihn nach Hause. — Von wem werden wir getadelt? — Wir werden von unsern Feinden getadelt. — Warum werden wir von ihnen getadelt? — Weil sie uns nicht lieben. — Werden Sie von Ihrem Lehrer bestraft? — Wir werden nicht von ihm bestraft, weil wir artig und fleißig sind. — Werden wir gehört? — Wir werden es. — Von wem werden wir gehört? — Wir werden von unsern Nachbarn gehört. — Wird der Lehrer von seinen Schülern gehört? — Er wird von ihnen gehört. — Welche Kinder werden gelobt? — Die, welche gut sind. — Welche werden bestraft? — Diejenigen (die), welche faul und unartig sind. — Werden Sie gelobt oder getadelt? — Wir werden weder gelobt noch getadelt. — Wird unser Freund von seinen Lehrern geliebt? — Er wird von ihnen geliebt und gelobt, weil er fleißig und gut ist; aber sein Bruder wird von ihnen verachtet, weil er unartig und faul ist. — Wird er manchmal bestraft? — Er wird es alle Morgen und alle Abend. — Werden Sie manchmal bestraft? — Ich werde es nie, ich werde von meinen guten Lehrern geliebt und belohnt. — Werden diese Kinder nie bestraft? — Sie werden es nie, weil sie fleißig und artig sind; aber jene werden es oft, weil sie faul und unartig sind.

128te. Hundert und acht und zwanzigste Uebung.

Wer wird gelobt und belohnt? — Geschickte Leute werden gelobt, geachtet und belohnt, aber die unwissenden werden getadelt und verachtet. — Wer wird geliebt und wer wird gehaßt? — Wer fleißig und artig ist, wird geliebt, und wer faul (träge) und unartig ist, (der) wird gehaßt. — Muß man gut sein, um geliebt zu werden? — Das muß man (Man muß es). — Was muß man thun, um geliebt zu werden? — Man muß gut (artig) und fleißig sein. — Was muß man thun, um belohnt zu werden? — Man muß geschickt sein und viel studiren. — Warum werden diese Kinder geliebt? — Sie werden geliebt, weil sie gut sind. — Sind sie besser als wir? — Sie sind nicht besser, aber fleißiger als Sie (Ihr). — Ist Ihr Bruder so fleißig wie der meinige? — Er ist so fleißig wie er, aber Ihr Bruder ist besser (artiger) als der meinige. — Wissen Sie etwas Neues? — Ich weiß nichts Neues. — Was sagt Ihr Vetter Neues? — Er sagt nichts Neues. — Spricht man nicht vom Kriege? — Man spricht nicht davon. — Wovon spricht man? — Man spricht vom Frieden. — Was sagt man? — Man sagt, daß der Feind geschlagen ist. — Werden Sie von Ihren Zöglingen verstanden? — Ich werde von ihnen verstanden. — Bekommst Du oft Geschenke? — Ich bekomme welche, wenn ich gut bin. — Werden Sie oft belohnt? — Wir werden belohnt, wenn wir gut studiren und wenn wir fleißig sind. — Ist Euer (Ihr) Lehrer gesonnen, Euch (Sie) zu belohnen? — Er gedenkt es zu thun, wenn wir gut studiren. — Was gedenkt er Euch (Ihnen) zu geben, wenn Ihr gut studirt? — Er ist gesonnen, uns ein Buch zu geben. — Hat er Euch (Ihnen) schon ein Buch gegeben? — Er hat uns schon eins gegeben.

129te. Hundert und neun und zwanzigste Uebung.

Haben Sie schon gespeis't? (zu Mittag gegessen?) — Ich habe schon gespeis't, aber ich bin noch hungrig. — Hat Ihr kleiner Bruder schon getrunken? — Er hat schon getrunken, aber er ist noch durstig (Er ist aber noch durstig). — Was müssen wir thun, um geschickt zu werden? — Sie müssen (Ihr müßt) viel arbeiten. — Müssen wir ruhig sitzen, um zu studiren? — Ihr müßt auf das hören, was der Lehrer Euch sagt. — Sind Sie gesonnen, heute

zu Abend zu essen? — Ich gedenke zu Mittag zu essen, ehe ich zu Abend esse. — Um wie viel Uhr speisen Sie? — Ich esse um vier Uhr zu Mittag und um neun zu Abend. — Haben Sie meinen Vetter gesehen? — Ich habe ihn gesehen. — Was hat er gesagt? — Er hat gesagt, daß er Sie nicht sehen will. — Warum will er mich nicht sehen? — Er will Sie nicht sehen, weil er Sie nicht gern hat. — Warum hat er mich nicht gern? — Weil Sie unartig sind. — Wollen Sie mir einen Bogen Papier geben? — Wozu brauchen Sie Papier? — Ich brauche welches, um einen Brief zu schreiben. — An wen wollen Sie schreiben? — Ich will an den Mann schreiben, von dem ich geliebt werde. — Nach wem fragen Sie? — Ich frage nach Niemandem.

130te. Hundert und dreissigste Uebung.

Fahren Sie gern? — Ich reite gern. — Hat* Ihr Vetter je geritten? — Er hat nie geritten. — Hast Du vorgestern geritten? — Ich habe heute geritten. — Wo bist Du hingeritten? — Ich bin auf das Land geritten. — Reitet Ihr Bruder so oft wie Sie? — Er reitet öfter als ich. — Hast Du zuweilen (manchmal) geritten? — Ich habe nie geritten. — Willst Du heute auf das Land fahren? — Ich will dahin fahren. — Reisen Sie gern? — Ich reise gern. — Reisen Sie gern im Winter? — Ich reise nicht gern im Winter, ich reise gern im Frühling und im Herbste. — Ist es im Frühling gut reisen? — Es ist gut reisen im Frühling und im Herbste, aber es ist schlecht reisen im Sommer und im Winter. — Haben Sie manchmal im Winter gereis't? — Ich habe oft im Winter und im Sommer gereis't. — Reis't Ihr Bruder oft? — Er reis't nicht mehr, er hat vormals viel gereis't. — Wann reiten Sie gern? — Ich reite gern des Morgens nach dem Frühstück. — Ist es in diesem Lande gut reisen? — Es ist da (hier) gut reisen. — Sind Sie je nach Wien gereis't? — Ich bin nie dahin gereis't. — Wohin ist Ihr Bruder gereis't? — Er ist nach London gereis't. — Reis't er manchmal nach Berlin? — Er ist ehemals dahingereis't. — Was sagt er von dem Lande? — Er sagt, daß es in Deutschland gut reisen ist. — Sind Sie in Dresden gewesen? —

* On those intransitive verbs which take the auxiliary haben in one signification and sein in another, see Grammar, page 455.

Ich bin da gewesen. — Sind Sie lange da geblieben? — Ich bin zwei Jahre da geblieben. — Was sagen Sie von den Leuten in diesem Lande? — Ich sage, daß es gute Leute sind. — Ist Ihr Bruder in Dresden? — Nein, er ist in Wien. — Ist es in Wien gut leben? — Es ist gut leben da.

131te. Hundert und ein und dreissigste Uebung.

Sind Sie in London gewesen? — Ich bin da gewesen. — Ist es gut leben da? — Es ist da gut leben, aber theuer. — Ist es theuer leben in Paris? — Es ist da gut leben und nicht theuer. — Bei wem sind Sie diesen Morgen gewesen? — Ich bin bei meinem Oheime gewesen. — Wohin gehen Sie jetzt? — Ich gehe zu meinem Bruder. — Ist Ihr Bruder zu Hause? — Ich weiß es nicht. — Sind Sie schon bei dem englischen Hauptmanne gewesen? — Ich bin noch nicht bei ihm gewesen. — Wann gedenken Sie zu ihm zu gehen? — Ich bin gesonnen, diesen Abend zu ihm zu gehen. — Wie viel Mal (wie oft) ist Ihr Bruder in London gewesen? — Er ist dreimal da gewesen. — Reisen Sie gern in Frankreich? — Ich reise gern da, weil man da gute Leute findet. — Reis't Ihr Freund gern in Holland? — Er reis't nicht gern da, weil es da schlecht leben ist. — Reisen Sie gern in Italien? — Ich reise gern da, weil es da gut leben ist und man da gute Leute findet, aber die Wege sind nicht sehr gut da. — Reisen die Engländer gern in Spanien? — Sie reisen gern da, aber sie finden die Wege da zu schlecht. — Was für Wetter ist es? — Es ist sehr schlechtes Wetter. — Ist es windig? — Es ist sehr windig. — Ist es gestern stürmisch gewesen? — Es ist stürmisch gewesen. — Sind Sie auf das Land gegangen? — Ich bin nicht hingegangen, weil es stürmisch war. — Gehen Sie diesen Morgen auf den Markt? — Ich gehe hin, wenn es nicht stürmisch ist. — Sind Sie gesonnen, dieses Jahr nach Deutschland zu reisen? — Ich gedenke dahin zu reisen, wenn das Wetter nicht zu schlecht ist. — Sind Sie gesonnen, heute Morgen bei mir zu frühstücken? — Ich gedenke bei Ihnen zu frühstücken, wenn ich hungrig bin.

132te. Hundert und zwei und dreissigste Uebung.

Gedenkt Ihr Oheim heute bei uns zu speisen? — Er gedenkt bei Euch (Ihnen) zu Mittag zu essen, wenn er hungrig ist. — Ge-

denkt der Pole von diesem Weine zu trinken? — Er ist gesonnen davon zu trinken, wenn er durstig ist. — Gehen Sie gern zu Fuße? — Ich gehe nicht gern zu Fuße, sondern ich fahre gern, wenn ich reise. — Wollen Sie zu Fuße gehen? — Ich kann nicht zu Fuße gehen, weil ich zu müde bin. — Gehen Sie zu Fuße nach Italien? — Ich gehe nicht zu Fuße, weil die Wege da zu schlecht sind. — Sind die Wege da so schlecht im Sommer wie im Winter? — Sie sind im Winter nicht so gut wie im Sommer.

133te. Hundert und drei und dreissigste Uebung.

Gehen Sie heute aus? — Ich gehe nicht aus, wenn es regnet. — Hat es gestern geregnet? — Es hat nicht geregnet. — Hat es geschneiet? — Es hat nicht geschneiet. — Warum gehen Sie nicht auf den Markt? — Ich gehe nicht hin, weil es schneiet. — Wollen Sie einen Regenschirm haben? — Wenn Sie einen haben. — Wollen Sie mir einen Regenschirm leihen? — Ich will Ihnen einen leihen. — Was für Wetter ist es? — Es donnert und blitzt. — Scheint die Sonne? (Ist es Sonnenschein?) — Die Sonne scheint nicht, es ist nebelig. — Hören Sie den Donner? — Ich höre ihn. — Wie lange haben Sie den Donner gehört? — Ich habe ihn bis um vier Uhr diesen Morgen gehört. — Ist es schönes Wetter? — Es ist sehr windig (es geht ein starker Wind) und es donnert heftig. — Regnet es? — Es regnet sehr stark. — Gehen Sie nicht auf das Land? — Wie kann ich auf das Land gehen, sehen Sie nicht, wie es blitzt? — Schneiet es? — Es schneiet nicht, aber es hagelt. — Hagelt es? — Es hagelt nicht, donnert aber sehr heftig. — Haben Sie einen Sonnenschirm? — Ich habe einen. — Wollen Sie ihn mir leihen? — Ich will ihn Ihnen leihen. — Haben wir Sonnenschein? — Wir haben viel Sonnenschein; die Sonne scheint mir ins Gesicht. — Ist es schönes Wetter? — Es ist sehr schlechtes Wetter; es ist finster, wir haben keine Sonne (keinen Sonnenschein).

134te. Hundert und vier und dreissigste Uebung.

Durstet es Sie? — Es durstet mich nicht, aber es hungert mich sehr. — Schläfert es Ihren Bedienten? — Es schläfert ihn. — Hungert es ihn? — Es hungert ihn. — Warum ißt er nicht? — Weil er nichts zu essen hat. — Hungert es Ihre Kinder? — Es

hungert sie sehr, aber sie haben nichts zu essen. — Haben sie etwas zu trinken? — Sie haben nichts zu trinken. — Warum essen Sie nicht? — Ich esse nicht, wenn mich nicht hungert. — Warum trinkt der Russe nicht? — Er trinkt nicht, wenn ihn nicht durstet. — Hat Ihr Bruder gestern Abend etwas gegessen? — Er hat ein Stück Rindfleisch, ein Stückchen Huhn und ein Stück Brod gegessen. — Hat er nicht getrunken? — Er hat auch getrunken. — Was hat er getrunken? — Er hat ein großes Glas Wasser und ein Gläschen Wein getrunken. — Wie lange sind Sie bei ihm geblieben? — Ich bin bis Mitternacht bei ihm geblieben. — Haben Sie etwas von ihm (gefordert) verlangt? — Ich habe nichts von ihm verlangt (ihn um nichts angesprochen). — Hat er Ihnen etwas gegeben? — Er hat mir nichts gegeben. — Von wem haben Sie gesprochen? — Wir haben von Ihnen gesprochen. — Haben Sie mich gelobt? — Wir haben Sie nicht gelobt, wir haben Sie getadelt. — Warum haben Sie mich getadelt? — Weil Sie nicht gut studiren. — Wovon hat Ihr Bruder gesprochen? — Er hat von seinen Büchern, seinen Häusern und seinen Gärten gesprochen. — Wen hungert es? — Der kleine Knabe meines Freundes hungert. — Wer hat meinen Wein getrunken? — Niemand hat ihn getrunken. — Bist Du schon in meinem Zimmer gewesen? — Ich bin schon darin gewesen. — Wie findest Du mein Zimmer? (Wie gefällt Dir mein Zimmer?) — Ich finde es schön. — Können Sie darin arbeiten? — Ich kann nicht darin arbeiten, weil es zu finster ist.

135te. Hundert und fünf und dreissigste Uebung.

Sind Sie heute Morgen zu Hause gewesen? — Ich war nicht zu Hause. — Wo waren Sie? — Ich war auf dem Markte. — Wo waren Sie gestern? — Ich war im Theater. — Bist Du so fleißig gewesen wie Dein Bruder? — Ich war so fleißig wie er, aber er war geschickter (artiger) als ich. — Wo sind Sie gewesen? — Ich war bei dem englischen Arzte. — War er zu Hause? — Er war nicht zu Hause. — Wo war er? — Er war auf dem Balle. — Sind Sie bei dem spanischen Koche gewesen? — Ich war in seinem Hause (bei ihm). — Hat er schon sein Fleisch gekauft? — Er hat es schon gekauft. — Haben Sie meinem Bruder das Buch gegeben? — Ich habe es ihm gegeben. — Hast Du meinen Zög-

lingen meine Bücher gegeben? — Ich habe sie ihnen gegeben. — Waren Sie damit zufrieden? — Sie waren sehr damit zufrieden. — Hat Ihr Vetter deutsch lernen wollen? — Er hat es lernen wollen. — Hat er es gelernt? — Er hat es nicht gelernt. — Warum hat er es nicht gelernt? — Weil er nicht Muth genug hatte. — Sind Sie bei meinem Vater gewesen? — Ich bin bei ihm gewesen. — Haben Sie ihn gesprochen? — Ich habe mit ihm gesprochen. — Hat der Schuhmacher Ihnen die Stiefeln schon gebracht? — Er hat sie mir schon gebracht. — Haben Sie sie ihm bezahlt? — Ich habe sie ihm noch nicht bezahlt. — Sind Sie je in London gewesen? — Ich bin verschiedene Mal da gewesen. — Was haben Sie da gemacht? — Ich habe englisch da gelernt. — Gedenken Sie noch einmal hinzugehen? — Ich bin gesonnen noch zweimal hinzugehen (hinzureisen). — Ist es da gut leben? — Es ist gut leben da, aber theuer. — War Ihr Lehrer mit seinem Zöglinge (Schüler) zufrieden? — Er war mit ihm zufrieden. — War Ihr Bruder mit meinen Kindern zufrieden? — Er war sehr mit ihnen zufrieden. — War der Lehrer mit seinem kleinen Knaben zufrieden? — Er war nicht mit ihm zufrieden. — Warum war er nicht mit ihm zufrieden? — Weil dieser kleine Knabe sehr nachlässig war.

136te. Hundert und sechs und dreissigste Uebung.

Waren die Kinder der Armen so geschickt wie die der Reichen? — Sie waren geschickter, weil sie mehr gearbeitet haben. — Liebten Sie Ihren Lehrer? — Ich liebte ihn, weil er mich liebte. — Hat er Ihnen etwas gegeben? — Er gab mir ein gutes Buch, weil er mit mir zufrieden war. — Wen lieben Sie? — Ich liebe meine Aeltern und meine Lehrer. — Lieben Ihre Lehrer Sie? — Sie lieben mich, weil ich fleißig und gehorsam bin. — Hat dieser Mann seine Aeltern geliebt? — Er hat sie geliebt. — Haben seine Aeltern ihn geliebt? — Sie liebten ihn, weil er nie ungehorsam war. — Wie lange haben Sie gestern Abend gearbeitet? — Ich habe bis zehn Uhr gearbeitet. — Hat Ihr Vetter auch gearbeitet? — Er hat auch gearbeitet. — Wann hast Du meinen Oheim gesehen? — Ich sah ihn diesen Morgen. — Hatte er viel Geld? — Er hatte viel. — Hatten Ihre Aeltern viel Freunde? — Sie hatten viele. — Haben Sie noch welche? — Sie haben noch verschiedene. — Hat-

ten Sie Freunde? — Ich hatte welche, weil ich Geld hatte. — Haben Sie noch welche? — Ich habe keine mehr, weil ich kein Geld mehr habe. — Wo war Ihr Bruder? — Er war im Garten. — Wo waren seine Bedienten? — Sie waren im Hause. — Wo waren wir? — Wir waren in einem guten Lande und bei guten Leuten. — Wo waren unsre Freunde? — Sie waren auf den Schiffen der Engländer. — Wo waren die Russen? — Sie waren in ihren Wagen. — Waren die Bauern auf den Feldern? — Sie waren da. — Waren die Amtleute in den Wäldern? — Sie waren da. — Wer war im Waarenlager? — Die Kaufleute waren da.

137te. Hundert und sieben und dreissigste Uebung.

Was für Wetter war es? — Es war schlechtes Wetter. — War es windig? — Es war windig und sehr kalt. — War es nebelig? — Es war nebelig. — War es schönes Wetter? — Es war schönes Wetter, aber zu warm. — Was für Wetter war es vorgestern? — Es war sehr dunkel und sehr kalt. — Ist es jetzt schönes Wetter? — Es ist weder schönes noch schlechtes Wetter. — Ist es zu warm? — Es ist weder zu warm noch zu kalt. — War es gestern stürmisch? — Es war sehr stürmisch. — War es trockenes Wetter? — Das Wetter war zu trocken, aber heute ist es zu feucht. — Sind Sie gestern Abend noch auf den Ball gegangen? — Ich ging nicht hin, weil das Wetter schlecht war. — Waren Sie gesonnen, meine Bücher zu zerreißen? — Ich war nicht gesonnen, sie zu zerreißen, sondern sie zu verbrennen.

138te. Hundert und acht und dreissigste Uebung.

Warst Du gesonnen, englisch zu lernen? — Ich war gesonnen es zu lernen, aber ich hatte keinen guten Lehrer. — War Ihr Bruder gesonnen, einen Wagen zu kaufen? — Er gedachte einen zu kaufen, aber er hatte kein Geld mehr. — Warum haben Sie gearbeitet? — Ich habe gearbeitet, um deutsch zu lernen. — Warum haben Sie diesen Mann geliebt? — Ich habe ihn geliebt, weil er mich geliebt hat. — Haben Sie den Sohn des Hauptmanns schon gesehen? — Ich habe ihn schon gesehen. — Sprach er französisch? — Er sprach englisch. — Wo waren Sie damals? — Ich war in Deutschland. — Haben Sie deutsch oder englisch gesprochen? — Ich habe weder

deutsch noch englisch, sondern französisch gesprochen. — Haben die Deutschen französisch gesprochen? — Anfangs sprachen sie deutsch, nachher französisch. — Haben sie so gut gesprochen wie Sie? — Sie sprachen eben so gut wie Sie und ich. — Was thun Sie des Abends? — Ich arbeite, sobald ich Abendbrod gegessen habe. — Und was thun Sie nachher? — Hernach schlafe ich. — Wann trinken Sie? — Ich trinke, sobald ich gegessen habe. — Wann schlafen Sie? — Ich schlafe, sobald ich zu Abend gegessen habe. — Sprichst Du deutsch? — Ich habe es ehedem gesprochen. — Nimmst Du Deinen Hut ab, ehe Du Deinen Rock ausziehst? — Ich nehme meinen Hut ab, sobald ich meine Kleider ausgezogen habe. — Was thun Sie nach dem Frühstück? — Sobald als ich gefrühstückt habe, gehe ich aus. — Schläfst Du? — Sie sehen, daß ich nicht schlafe. — Schläft Dein Bruder noch? — Er schläft noch. — Haben Sie versucht, mit meinem Oheime zu sprechen? — Ich habe nicht versucht mit ihm zu sprechen. — Hat er Sie (mit Ihnen) gesprochen? — Sobald er mich sieht, spricht er mit mir. — Leben Ihre Aeltern noch? — Sie leben noch. — Lebt der Bruder Ihres Freundes noch? — Er lebt nicht mehr.

139te. Hundert und neun und dreissigste Uebung.

Haben Sie den Kaufmann (mit dem Kaufmanne) gesprochen? — Ich habe ihn (mit ihm) gesprochen. — Wo haben Sie mit ihm gesprochen? — Ich habe ihn bei mir gesprochen. — Was hat er gesagt? — Er ging weg, ohne etwas zu sagen. — Können Sie arbeiten, ohne zu sprechen? — Ich kann arbeiten, aber nicht deutsch studiren, ohne zu sprechen. — Sprechen Sie laut, wenn Sie deutsch studiren? — Ich spreche laut. — Können Sie mich verstehen? — Ich kann Sie verstehen, wenn Sie laut sprechen. — Willst Du Wein holen? — Ich kann ohne Geld keinen Wein holen. — Haben Sie Pferde gekauft? — Ich kaufe nicht ohne Geld. — Ist Ihr Vater endlich angekommen? — Er ist angekommen. — Wann ist er angekommen? — Heute Morgen um vier Uhr. — Ist Ihr Vetter endlich abgereis't? — Er ist noch nicht abgereis't. — Haben Sie endlich einen guten Lehrer gefunden? — Ich habe endlich einen gefunden. — Lernen Sie endlich englisch? — Ich lerne es endlich. — Warum haben Sie es nicht schon (bereits) gelernt? — Weil ich keinen guten Lehrer hatte. — Warten Sie auf Jeman-

den? — Ich warte auf meinen Arzt. — Kommt er endlich? — Sie sehen, daß er noch nicht kommt. — Haben Sie Kopfweh? — Nein, ich habe böse Augen. — Dann müssen Sie auf den Arzt warten. — Haben Sie etwas weggegeben? — Ich habe nichts weggegeben. — Was hat Ihr Oheim weggegeben? — Er hat seine alten Kleider weggegeben. — Hast Du etwas weggegeben? — Ich hatte nichts wegzugeben. — Was hat Dein Bruder weggegeben? — Er hat seine alten Stiefeln und seine alten Schuhe weggegeben.

140te. Hundert und vierzigste Uebung.

Warum ist das Kind gelobt worden? — Es ist gelobt worden, weil es gut studirt hat. — Bist Du je gelobt worden? — Ich bin oft gelobt worden. — Warum ist das andere Kind gestraft worden? — Es ist gestraft worden, weil es unartig und faul war. — Ist dieses Kind belohnt worden? — Es ist belohnt worden, weil es gut gearbeitet hat. — Wann ist dieser Mann gestraft worden? — Er ist letzten (vorigen) Monat gestraft worden. — Warum sind wir geschätzt worden? — Weil wir fleißig und gehorsam gewesen sind. — Warum wurden diese Leute gehaßt? — Weil sie ungehorsam waren. — Wurden Sie geliebt, als Sie in Dresden waren? — Ich ward (wurde) nicht gehaßt. — Ward Ihr Bruder geschätzt, als er in London war? — Er ward geliebt und geachtet. — Wann waren Sie in Spanien? — Ich war da (dort), als Sie da waren. — Wer ward geliebt und wer ward gehaßt? — Diejenigen, welche gut, fleißig und gehorsam waren, wurden geliebt, und die, welche unartig, faul und ungehorsam waren, wurden gestraft, gehaßt und verachtet. — Was muß man thun, um nicht verachtet zu werden? — Man muß fleißig und gut sein. — Waren Sie in Berlin, als der König da war? — Ich war da, als er da war. — War Ihr Oheim in London, als ich da war? — Er war da, als Sie da waren. — Wo waren Sie, als ich in Dresden war? — Ich war in Paris. — Wo war Ihr Vater, als Sie in Wien waren? — Er war in England. — Um welche Zeit frühstückten Sie, als Sie in Deutschland waren? — Ich frühstückte, wenn mein Vater frühstückte. — Arbeiteten Sie, wenn er arbeitete? — Ich studirte, wenn er arbeitete. — Arbeitete Ihr Bruder, wenn Sie arbeiteten? — Er spielte, wenn ich arbeitete.

141te. Hundert und ein und vierzigste Uebung.

Was ist aus Ihrem Freunde geworden? — Er ist Advocat geworden. — Was ist aus Ihrem Vetter geworden? — Er ist Soldat geworden. — Ward Ihr Oheim krank? — Er ward krank und ich ward sein Nachfolger in seinem Amte. — Warum hat dieser Mann nicht gearbeitet? — Er konnte nicht arbeiten, weil er krank ward. — Ist er gesund geworden? — Er ist gesund geworden. — Was ist aus ihm geworden? — Er ist Kaufmann geworden. — Was ist aus seinen Kindern geworden? — Seine Kinder sind Männer (Leute) geworden. — Was ist aus Ihrem Sohne geworden? — Er ist ein großer Mann geworden. — Ist er gelehrt geworden? — Er ist es geworden. — Was ist aus meinem Buche geworden? — Ich weiß nicht, was daraus geworden ist. — Haben Sie es zerrissen? — Ich habe es nicht zerrissen. — Was ist aus unserm Nachbar geworden? — Ich weiß nicht, was aus ihm geworden ist. — Hat man Ihnen das Buch aus den Händen gerissen? — Man riß es mir aus den Händen. — Rissen Sie ihm das Buch aus den Händen? — Ich riß es ihm aus den Händen. — Wann ist Ihr Vater abgereis't? — Er ist vorigen Dienstag abgereis't. — Welchen Weg hat er genommen? — Er hat den Weg nach Berlin genommen. — Wann waren Sie in Dresden? — Ich war voriges Jahr da. — Blieben Sie lange da? — Ich blieb beinahe einen Monat da. — Hat mein Bruder Sie bezahlt? — Er hat all sein Geld verloren, so daß er mich nicht bezahlen kann.

142te. Hundert und zwei und vierzigste Uebung.

Hat Ihr Vetter deutsch gelernt? — Er ward krank, so daß er es nicht lernen konnte. — Hat Ihr Bruder es gelernt? — Er hatte keinen guten Lehrer, so daß er es nicht lernen konnte. — Gehen Sie diesen Abend auf den Ball? — Ich habe böse Füße, so daß ich nicht hingehen kann. — Haben Sie den Engländer verstanden? — Ich kann kein englisch, so daß ich ihn nicht verstehen konnte. — Haben Sie das Pferd gekauft? — Ich hatte kein Geld, so daß ich es nicht kaufen konnte. — Gehen Sie zu Fuße auf das Land? — Ich habe keinen Wagen, so daß ich zu Fuße (dahin) gehen muß. — Haben Sie den Mann gesehen, von dem ich ein Geschenk be-

kommen habe? — Ich habe ihn nicht gesehen. — Haben Sie das schöne Pferd gesehen, wovon ich mit Ihnen gesprochen habe? — Ich habe es gesehen. — Hat Ihr Oheim die Bücher gesehen, wovon Sie mit ihm geredet haben? — Er hat sie gesehen. — Hast Du den Mann gesehen, dessen Kinder gestraft worden sind? — Ich habe ihn nicht gesehen. — Mit wem sprachen Sie, als Sie im Theater waren? — Ich sprach mit dem Manne, dessen Bruder meinen schönen Hund getödtet hat. — Haben Sie den kleinen Knaben gesehen, dessen Vater Advocat geworden ist? — Ich habe ihn gesehen. — Wen haben Sie auf dem Balle gesehen? — Ich habe die Leute da gesehen, deren Pferde, und die, deren Wagen Sie gekauft haben. — Wen sehen Sie jetzt? — Ich sehe den Mann, dessen Bedienter meinen Spiegel zerbrochen hat. — Haben Sie den Mann gehört, dessen Freund mir Geld geliehen hat? — Ich habe ihn nicht gehört. — Wen haben Sie gehört? — Ich habe den französischen Hauptmann gehört, dessen Sohn mein Freund ist. — Hast Du den Rock gebürstet, wovon ich mit Dir gesprochen habe? — Ich habe ihn noch nicht gebürstet. — Haben Sie das Geld bekommen, dessen Sie benöthigt waren? — Ich habe es erhalten (bekommen). — Habe ich das Papier, dessen ich benöthigt bin? — Sie haben es. — Hat Ihr Bruder die Bücher, deren er benöthigt war? — Er hat sie. — Haben Sie mit den Kaufleuten gesprochen (geredet), deren Laden wir genommen haben? — Wir haben mit ihnen gesprochen. — Haben Sie (den Arzt) mit dem Arzte gesprochen, dessen Sohn deutsch studirt hat? — Ich habe ihn (mit ihm) gesprochen. — Hast Du die armen Leute gesehen, deren Häuser abgebrannt sind? — Ich habe sie gesehen. — Haben Sie die Bücher gelesen, die wir Ihnen geliehen haben? — Wir haben sie gelesen. — Was sagen Sie davon (dazu)? — Wir sagen, daß sie sehr schön sind. — Haben Ihre Kinder was sie brauchen? — Sie haben was sie brauchen.

143te. Hundert und drei und vierzigste Uebung.

Von welchem Manne sprechen Sie? — Ich spreche von demjenigen, dessen Bruder Soldat geworden ist. — Von welchen Kindern sprachen Sie? — Ich sprach von denen, deren Aeltern gelehrt sind. — Welches Buch haben Sie gelesen? — Ich habe dasjenige gelesen, wovon ich gestern mit Ihnen gesprochen habe. —

Welches Papier hat Ihr Vetter? — Er hat das, dessen er benöthigt ist. — Welche Fische hat er gegessen? — Er hat die gegessen, welche Sie nicht mögen (nicht gern essen). — Welcher Bücher sind Sie benöthigt? — Ich bin deren benöthigt, von denen Sie mit mir gesprochen haben. — Sind Sie nicht deren benöthigt, welche ich lese? — Ich bin deren nicht benöthigt. — Ist Jemand der Röcke benöthigt, wovon mein Schneider mit mir gesprochen hat? — Niemand ist deren benöthigt. — Sehen Sie die Kinder, denen ich Kuchen gegeben habe? — Ich sehe nicht diejenigen, welchen Sie Kuchen gegeben, sondern die, welche Sie bestraft haben. — Wem haben Sie Geld gegeben? — Ich habe denen welches gegeben, die mir welches gegeben haben. — Welchen Kindern muß man Bücher geben? — Man muß denen welche geben, die gut lernen, und die gut und gehorsam sind. — Wem geben Sie zu essen und zu trinken? — Denen, welche hungrig und durstig sind (denen, die es hungert und durstet). — Geben Sie den Kindern, die faul sind, etwas? — Ich gebe ihnen nichts. — Was für Wetter war es, als Sie ausgingen? — Es regnete und war sehr windig. — Geben Sie Ihren Zöglingen Kuchen? — Sie haben nicht gut studirt, so daß ich ihnen nichts gebe.

144te. Hundert und vier und vierzigste Uebung.

Haben Sie mir das Buch gebracht, das (welches) Sie mir versprochen haben? — Ich habe es vergessen. — Hat Ihr Oheim Ihnen die Tücher gebracht, welche er Ihnen versprochen hat? — Er hat vergessen, sie mir zu bringen. — Haben Sie schon an Ihren Freund geschrieben? — Ich habe nicht Zeit gehabt, ihm zu schreiben. — Haben Sie vergessen, an Ihre Aeltern zu schreiben? — Ich habe nicht vergessen, an sie zu schreiben. — Wem gehört dieses Haus? — Es gehört dem englischen Hauptmanne, dessen Sohn uns einen Brief geschrieben hat. — Gehört dies Geld Dir? — Es gehört mir. — Vom wem hast Du es bekommen? — Ich habe es von dem Manne bekommen, dessen Kinder Sie gesehen haben. — Wem gehören diese Wälder? — Sie gehören dem Könige. — Wessen Pferde sind dies? — Es sind die unsrigen. — Haben Sie Ihrem Bruder gesagt, daß ich hier auf ihn warte? — Ich habe vergessen, es ihm zu sagen. — Ist es Ihr Vater oder der meinige, der auf das Land gegangen ist? — Es ist der meinige. — Ist es Ihr

Bäcker oder der unseres Freundes, welcher Ihnen Brod auf Credit verkauft hat? — Es ist der unsrige. — Ist dies Ihr Sohn? — Es ist nicht der meinige, es ist der Sohn meines Freundes. — Wo ist der Ihrige? — Er ist in Dresden. — Steht Ihnen dieses Tuch an? — Es steht mir nicht an, haben Sie kein anderes? — Ich habe anderes, aber es ist theurer als dieses. — Wollen Sie es mir zeigen? — Ich will es Ihnen zeigen. — Stehen Ihrem Oheim diese Stiefeln an? — Sie stehen ihm nicht an, weil sie zu theuer sind. — Sind dies die Stiefeln, wovon Sie mit uns gesprochen haben? — Es sind dieselben. — Wessen Schuhe sind dies? — Sie gehören dem Herrn, den Sie diesen Morgen in meinem Laden gesehen haben. — Steht es Ihnen an, mit uns zu gehen? — Es steht mir nicht an. — Geziemt es Ihnen, auf den Markt zu gehen? — Es geziemt mir nicht, dahin zu gehen. — Sind Sie zu Fuße auf das Land gegangen? — Es geziemt mir nicht, zu Fuße zu gehen, so daß ich dahin fuhr.

145te. Hundert und fünf und vierzigste Uebung.

Was beliebt Ihnen, mein Herr? — Ich frage nach Ihrem Vater. — Ist er zu Hause? — Nein, mein Herr, er ist ausgegangen. — Was beliebt? — Ich sage Ihnen, daß er ausgegangen ist. — Wollen Sie warten, bis er wieder kommt? — Ich habe keine Zeit zu warten. — Verkauft dieser Kaufmann auf Credit? — Er verkauft nicht auf Credit. — Steht es Ihnen an, um (für) baares Geld zu kaufen? — Es steht mir nicht an. — Wo haben Sie diese hübschen Messer gekauft? — Ich habe sie bei dem Kaufmanne gekauft, dessen Laden Sie gestern gesehen haben. — Hat er sie Ihnen auf Borg (Credit) verkauft? — Er hat sie mir für baar (baares) Geld verkauft. — Kaufen Sie oft für baar Geld? — Nicht so oft wie Sie. — Haben Sie hier etwas vergessen? — Ich habe nichts vergessen. — Steht es Ihnen an, dieses auswendig zu lernen? — Ich habe kein gutes Gedächtniß, so daß es mir nicht ansteht, auswendig zu lernen.

146te. Hundert und sechs und vierzigste Uebung.

Hat dieser Mann versucht, mit dem Könige zu sprechen? — Er hat versucht, mit ihm zu sprechen, aber es ist ihm nicht gelungen. — Ist es Ihnen gelungen, einen Brief zu schreiben? — Es ist

mir gelungen. — Ist es jenen Kaufleuten gelungen, ihre Pferde zu verkaufen? — Es ist ihnen nicht gelungen. — Haben Sie versucht, mein Tintenfaß zu reinigen? — Ich habe es versucht, aber es ist mir nicht gelungen. — Gelingt es Ihren Kindern, englisch zu lernen? — Es gelingt ihnen. — Ist in diesem Fasse Wein? — Es ist welcher darin. — Ist in diesem Glase Branntwein? — Es ist keiner darin. — Ist Wein oder Wasser darin? — Es ist weder Wein noch Wasser darin. — Was ist darin? — Es ist Essig darin. — Sind Leute in Ihrem Zimmer? — Es sind welche darin. — Ist Jemand im Waarenlager? — Es ist Niemand darin. — Sind viel Leute im Theater gewesen? — Es sind viele darin gewesen. — Gibt es viel Kinder, die nicht spielen wollen? — Es gibt viele, die nicht studiren wollen, aber wenige, die nicht spielen wollen. — Hast Du meinen Koffer rein gemacht (gereinigt)? — Ich habe versucht es zu thun, aber es ist mir nicht gelungen. — Sind Sie gesonnen, einen Regenschirm zu kaufen? — Ich gedenke einen zu kaufen, wenn der Kaufmann mir ihn auf Credit verkauft. — Gedenken Sie meinen zu behalten? — Ich bin gesonnen, ihn Ihnen zurückzugeben, wenn ich einen kaufe. — Haben Sie meinem Bruder die Bücher wieder gegeben? — Ich habe sie ihm noch nicht zurück (wieder) gegeben. — Wie lange gedenken Sie sie zu behalten? — Ich gedenke sie zu behalten, bis ich sie gelesen habe. — Wie lange gedenken Sie mein Pferd zu behalten? — Ich bin gesonnen es zu behalten, bis mein Vater zurückkommt. — Haben Sie mein Messer rein gemacht? — Ich habe noch nicht Zeit gehabt, aber ich will es diesen Augenblick thun. — Haben Sie Feuer angemacht? — Noch nicht, aber ich will (welches) anmachen. — Warum haben Sie nicht gearbeitet? — Ich habe noch nicht gekonnt. — Was hatten Sie zu thun? — Ich hatte Ihren Tisch rein zu machen, und Ihre leinenen Strümpfe auszubessern.

147te. Hundert und sieben und vierzigste Uebung.

Gedenken Sie einen Wagen zu kaufen? — Ich kann keinen kaufen, denn ich habe mein Geld noch nicht bekommen. — Muß ich ins Theater gehen? — Sie müssen nicht hingehen, denn es ist sehr schlechtes Wetter. — Warum gehen Sie nicht zu meinem Bruder? — Es steht mir nicht an, zu ihm zu gehen; denn ich kann

ihm noch nicht bezahlen, was ich ihm schuldig bin. — Warum gibt dieser Offizier diesem Manne einen Degenstich? — Er gibt ihm einen Degenstich, weil dieser ihm einen Schlag mit der Faust gegeben hat. — Welcher von diesen zwei Zöglingen fängt an zu sprechen? — Derjenige, welcher fleißig ist, fängt an zu sprechen? — Was thut der andere, der es nicht ist? — Er fängt auch an zu sprechen, aber er kann weder schreiben noch lesen. — Hört er nicht auf das, was Sie ihm sagen? — Er hört nicht darauf, wenn ich ihm nicht Stockprügel gebe. — Was thut er, wenn Sie mit ihm sprechen? — Er sitzt hinter dem Ofen, ohne ein Wort zu sagen. — Wo läuft dieser Hund hin? — Er läuft hinter das Haus. — Was that er, als Sie ihm Schläge gaben? — Er bellte und lief hinter den Ofen. — Warum tritt Ihr Oheim diesen armen Hund? — Weil dieser (er) seinen kleinen Knaben gebissen hat. — Warum ist Ihr Bedienter weggelaufen? — Ich gab ihm Schläge, so daß er fortgelaufen ist. — Warum arbeiten diese Kinder nicht? — Ihr Lehrer hat ihnen Schläge mit der Faust gegeben, so daß sie nicht arbeiten wollen. — Warum hat er ihnen Schläge mit der Faust gegeben? — Weil sie ungehorsam gewesen sind. — Haben Sie eine Flinte abgeschossen? — Ich habe dreimal geschossen. — Auf wen haben Sie geschossen? — Ich habe auf einen Vogel geschossen, der auf einem Baume saß. — Haben Sie nach diesem Manne mit der Flinte geschossen? — Ich habe mit der Pistole nach ihm geschossen. — Warum haben Sie mit der Pistole nach ihm geschossen? — Weil er mir einen Degenstich gegeben hat.

148te. Hundert und acht und vierzigste Uebung.

Wie vielmal haben Sie nach diesem Vogel geschossen? — Ich habe zweimal auf ihn geschossen. — Haben Sie ihn getödtet? — Ich habe ihn auf den zweiten Schuß getödtet. — Haben Sie diesen Vogel auf den ersten Schuß getödtet? — Ich habe ihn mit dem (auf den) vierten getödtet. — Schießen Sie nach den Vögeln, welche Sie auf den Häusern sehen, oder nach denen, welche Sie in den Gärten sehen? — Ich schieße weder nach denen (auf die), welche ich auf den Häusern sehe, noch nach denen, welche ich in den Gärten sehe, sondern auf die, welche ich auf den Bäumen bemerke. — Wie vielmal haben die Feinde nach uns geschossen? — Sie haben verschiedene Mal nach uns geschossen. — Haben sie Jeman-

den getödtet? — Sie haben Niemanden getödtet. — Wollen Sie auf diesen Vogel schießen? — Ich will nach ihm schießen. — Warum schießen Sie nicht auf diese Vögel? — Ich kann nicht, denn ich habe kein Pulver. — Wann hat der Offizier geschossen? — Er schoß, als seine Soldaten schossen. — Auf wie viel Vögel haben Sie geschossen? — Ich schoß nach allen, die ich bemerkte, aber ich habe keine getödtet; denn mein Pulver war nicht gut.

149te. Hundert und neun und vierzigste Uebung.

Haben Sie einen Blick auf diesen Mann geworfen? — Ich habe einen Blick (ein Auge) auf ihn geworfen. — Hat Ihr Oheim Sie gesehen? — Ich bin an ihm vorbeigegangen, aber er hat mich nicht gesehen, denn er hat böse Augen. — Hat der Mann Ihnen wehe gethan? — Nein, mein Herr, er hat mir nicht wehe gethan. — Was muß man thun, um geliebt zu werden? — Man muß denen Gutes thun, die uns Böses gethan haben. — Haben wir Ihnen je Schaden zugefügt? — Nein, im Gegentheil, Sie haben uns Gutes erwiesen. — Fügen Sie Jemandem Böses zu? — Ich thue Niemandem etwas zu Leide. — Warum haben Sie diesen Kindern etwas zu Leide gethan? — Ich habe ihnen nichts zu Leide gethan. — Habe ich Ihnen wehe gethan? — Sie haben mir nichts zu Leide gethan, aber Ihre Kinder. — Was haben sie Ihnen gethan? — Sie haben mich in Ihren Garten geschleppt, um mich zu schlagen. — Haben sie Sie geschlagen? — Sie haben mich nicht geschlagen, denn ich lief weg. — Ist es Ihr Bruder, der meinem Sohne wehe gethan hat? — Nein, mein Herr, es ist nicht mein Bruder, denn er hat nie Jemandem Böses zugefügt. — Haben Sie von diesem Weine getrunken? — Ich habe davon getrunken und es hat mir wohl gethan. — Was haben Sie mit meinem Buche gemacht? — Ich habe es auf den Tisch gelegt. — Wo liegt es nun? — Es liegt auf dem Tische. — Wo sind meine Handschuhe? — Sie liegen auf dem Stuhle. — Wo ist mein Stock? — Man hat ihn in den Fluß geworfen. — Wer hat ihn hinein geworfen?

150te. Hundert und fünfzigste Uebung.

Ich sehe meine Handschuhe nicht, wo sind sie? — Sie liegen im Flusse. — Wer hat sie hinein geworfen? — Ihr Bedienter,

weil sie nichts mehr getaugt haben. — Was haben Sie mit Ihrem Gelde gemacht? — Ich habe ein Haus damit gekauft. — Was hat der Tischler mit dem Holze gemacht (gethan)? — Er hat einen Tisch und zwei Stühle daraus gemacht. — Was hat der Schneider aus dem Tuch gemacht, das Sie ihm gegeben haben? — Er hat Kleider für Ihre und meine Kinder daraus gemacht. — Was hat der Bäcker aus dem Mehl gemacht, das (welches) Sie ihm verkauft haben? — Er hat für Sie und mich Brod daraus gemacht. — Sind die Pferde gefunden worden? — Sie sind gefunden worden. — Wo sind sie gefunden worden? — Sie sind hinter dem Walde, diesseit des Flusses gefunden worden. — Sind Sie von Jemandem gesehen worden? — Ich bin von Niemandem gesehen worden. — Sind Sie an Jemandem vorbei gegangen? — Ich bin an Ihnen vorbei gegangen und Sie haben mich nicht gesehen. — Ist Jemand an Ihnen vorbei gegangen? — Niemand ist an mir vorbei gegangen.

151te. Hundert und ein und fünfzigste Uebung.

Erwarten Sie Jemanden? — Ich erwarte meinen Vetter, den Offizier. — Haben Sie ihn nicht gesehen? — Ich sah ihn diesen Morgen, er ging an meinem Hause vorbei. — Worauf wartet dieser junge Mensch (Mann)? — Er wartet auf Geld. — Wartest Du auf etwas? — Ich warte auf mein Buch. — Wartet dieser junge Mensch auf sein Geld? — Er wartet darauf. — Ist der König hier vorbei gefahren? — Er ist nicht hier, aber an dem Theater vorbei gefahren. — Ist er nicht vor dem neuen Springbrunnen vorbei gefahren? — Er ist da vorbei gegangen (vorbei gefahren), aber ich habe ihn nicht gesehen. — Womit bringen Sie die Zeit zu? — Ich bringe meine Zeit mit Studiren zu. — Womit bringt Ihr Bruder die Zeit zu? — Er bringt seine Zeit mit Lesen und Spielen zu. — Bringt dieser Mann seine Zeit mit Arbeiten zu? — Er ist ein Taugenichts, er bringt seine Zeit mit Trinken und Spielen hin. — Womit haben Sie Ihre Zeit zugebracht, als Sie in Berlin waren? — Als ich in Berlin war, brachte ich die Zeit mit Studiren und Reiten zu. — Womit bringen Ihre Kinder die Zeit zu? — Sie bringen ihre Zeit mit Lernen hin. — Können Sie mir bezahlen, was Sie mir schuldig sind? — Ich kann es Ihnen nicht bezahlen, unser Amtmann hat verfehlt, mir mein Geld zu

bringen. — Warum haben Sie ohne mich gefrühstückt? — Sie haben verfehlt, um neun Uhr zu kommen, so daß wir ohne Sie gefrühstückt haben. — Hat Ihnen der Kaufmann das Zeug gebracht, welches Sie bei ihm gekauft haben? — Er hat es mir zu bringen verabsäumt. — Hat er es Ihnen auf Credit verkauft? — Im Gegentheil, er hat es mir für baar Geld verkauft. — Kennen Sie diese Leute? — Ich kenne sie nicht; aber ich glaube, daß es Taugenichtse sind, denn sie bringen ihre Zeit mit spielen hin. — Warum haben Sie verabsäumt, diesen Morgen zu meinem Vater zu kommen? — Der Schneider hat mir den Rock, welchen er mir versprach, nicht gebracht, so daß ich nicht zu ihm gehen konnte.

152te. Hundert und zwei und fünfzigste Uebung.

Haben Sie von Jemandem gehört? — Ich habe von Niemandem gehört, denn ich bin diesen Morgen nicht ausgegangen. — Haben Sie nicht von dem Offizier gehört, der einen Soldaten getödtet hat? — Ich habe nicht von ihm gehört. — Haben Sie von meinen Brüdern gehört? — Ich habe nicht von ihnen gehört. — Von wem hat Ihr Vetter gehört? — Er hat von einem Manne gehört, dem ein Unglück widerfahren ist. — Warum haben Ihre Schüler ihre Aufgaben nicht gemacht? — Ich versichere Ihnen, daß sie sie gemacht haben. — Was haben Sie mit meinem Buche gemacht? — Ich versichere Ihnen, daß ich es nicht gesehen habe. — Haben Sie meine Messer gehabt? — Ich versichere Ihnen, daß ich sie nicht gehabt habe. — Ist Ihr Oheim schon angekommen? — Er ist noch nicht angekommen. — Wollen Sie warten, bis er wieder kommt? — Ich kann nicht warten, denn ich habe große Briefe zu schreiben. — Was haben Sie Neues gehört? — Ich habe nichts Neues gehört. — Hat der König Sie seines Beistandes versichert? — Er hat mich dessen versichert. — Was ist Ihnen begegnet (widerfahren)? — Mir ist ein großes Unglück widerfahren. — Was für eins? — Ich bin meinem größten Feinde begegnet, der mir einen Schlag mit dem Stocke gab.

153te. Hundert und drei und fünfzigste Uebung.

Sind Sie je in diesem Dorfe gewesen? — Ich bin verschiedene Mal darin gewesen. — Gibt es gute Pferde da (daselbst — darin). — Es gibt kein einziges da. — Sind Sie je in jenem Lande

gewesen? — Ich bin einmal da gewesen. — Gibt es viel Gelehrte daselbst? — Es gibt deren viele da, aber sie bringen die Zeit mit Lesen zu. — Gibt es viel fleißige Kinder in diesem Dorfe? — Es gibt deren einige, aber es gibt auch andere, die nicht studiren wollen. — Können die Bauern in diesem Dorfe lesen und schreiben? — Einige können lesen, andere schreiben und nicht lesen, und viele schreiben und lesen; es gibt wenige, die weder lesen noch schreiben können. — Haben Sie die Aufgaben gemacht? — Wir haben sie gemacht. — Sind Fehler darin? — Es sind keine Fehler darin, denn wir sind sehr fleißig gewesen. — Hat Ihr Freund viel Kinder? — Er hat nur eins, das aber ein Taugenichts ist, denn er will nicht studiren. — Womit bringt er die Zeit zu? — Er bringt die Zeit mit Spielen und Laufen zu. — Warum straft ihn sein Vater nicht? — Er hat nicht den Muth, ihn zu strafen. — Was haben Sie mit dem Zeuge gemacht, den Sie gekauft haben? — Ich habe ihn weggeworfen, denn er hat nichts getaugt. — Haben Sie Ihre Aepfel weggeworfen? — Ich kostete sie und fand sie sehr gut, so daß ich sie gegessen habe.

154te. Hundert und vier und fünfzigste Uebung.

Sind Sie schon lange in Paris? — Seit vier Jahren. — Ist Ihr Bruder schon lange in London? — Er ist schon seit zehn Jahren da. — Ist es schon lange, daß Sie zu Mittag gegessen haben? — Es ist schon lange, daß ich gespeis't, aber noch nicht lange, daß ich zu Abend gegessen habe. — Wie lange ist es, daß Sie zu Abend gegessen haben? — Vor zwei und einhalb Stunden (dritthalb Stunden). — Ist es schon lange, daß Sie einen Brief von Ihrem Vater erhalten haben? — Es ist noch nicht lange, daß ich einen erhalten habe. — Wie lange ist es schon, daß Sie von Ihrem Freunde, der in Deutschland ist, einen Brief erhalten haben? — Es sind drei Monate, daß ich einen erhalten habe. — Ist es schon lange, daß Sie mit dem Manne gesprochen haben, dessen Sohn Ihnen Geld geliehen hat? — Es ist noch nicht lange, daß ich ihn gesprochen habe. — Ist es schon lange, daß Sie Ihre Aeltern gesehen haben? — Es ist schon sehr lange, daß ich sie gesehen habe. — Wohnt der Sohn meines Freundes schon lange in Ihrem Hause? — Er wohnt seit vierzehn Tagen darin. — Seit wann haben Sie diese Bücher? — Ich habe sie seit drei Monaten. — Wie lan-

ge ist es, daß Ihr Vetter abgereis't ist? — Es ist mehr als ein Monat, daß er abgereis't ist. — Was ist aus dem Manne geworden, der so gut englisch sprach? — Ich weiß nicht, was aus ihm geworden ist, denn es ist schon sehr lange, daß ich ihn nicht gesehen habe. — Ist es schon lange, daß Sie von dem Offizier gehört haben, der Ihrem Freunde einen Degenstich gab? — Es ist mehr als ein Jahr, daß ich nicht von ihm gehört habe. — Seit wann lernen Sie deutsch? — Ich lerne es erst seit drei Monaten. — Können Sie es schon sprechen? — Sie sehen, daß ich anfange es zu sprechen. — Lernen es die Kinder des französischen Edelmannes schon lange? — Sie lernen es seit fünf Jahren und sie fangen noch nicht an zu sprechen. — Warum können sie es nicht sprechen? — Sie können es nicht sprechen, weil sie es schlecht lernen. — Warum lernen sie es nicht gut? — Sie haben keinen guten Lehrer, so daß sie es nicht gut lernen.

155te. Hundert und fünf und fünfzigste Uebung.

Ist es schon lange, daß Sie den Mann nicht gesehen haben, welcher bei demselben Lehrer deutsch lernte, bei welchem wir es lernten? — Es ist ungefähr ein Jahr, daß ich ihn nicht gesehen habe. — Wie lange ist es, daß das Kind gegessen hat? — Es hat vor einigen Minuten gegessen. — Wie lange ist es, daß diese Kinder getrunken haben? — Sie haben vor einer Viertelstunde getrunken. — Seit wann ist Ihr Freund in Spanien? — Er ist seit einem Monate da. — Wie oft (wie viel Mal) haben Sie den König gesehen? — Ich habe ihn mehr als zehnmal gesehen, als ich in Paris war. — Wann sind Sie meinem Bruder begegnet? — Ich bin ihm vor vierzehn Tagen begegnet. — Wo sind Sie ihm begegnet? — Auf dem großen Platze vor dem Theater. — Hat er Ihnen etwas zu Leide gethan? — Er hat mir nichts zu Leide gethan, denn er ist ein sehr guter Knabe. — Kann Ihr Sohn schon lange lesen? (Ist es schon lange, daß Ihr Sohn lesen kann?) — Erst seit zwei Tagen. — Bei wem hat er es gelernt? — Er hat es bei dem Deutschlehrer gelernt. — Seit wann bringen Sie Ihre Zeit mit Studiren zu? — Seit ungefähr zwanzig Jahren. — Haben Sie heute etwas eingekauft? — Ich habe etwas eingekauft. — Was haben Sie eingekauft? — Ich habe drei Faß Wein und dreißig Pfund Zucker eingekauft. — Haben Sie keine Strümpfe

gekauft (eingekauft)? — Ich habe deren neun Paar gekauft. — Haben Sie auch Tücher eingekauft? — Ich habe deren zwei Dutzend gekauft. — Warum haben Sie keine goldenen Ringe gekauft? — Ich konnte nichts mehr kaufen, denn ich hatte kein Geld mehr. — Gibt es viel Soldaten in Ihrem Lande? — Es ist ein Regiment von drei Tausend Mann da. — Wie lange habe ich das Geld Ihres Vetters aufbewahrt? — Sie haben es beinahe ein Jahr aufbewahrt.

156te. Hundert und sechs und fünfzigste Uebung.

Wer ist der Mann, der so eben mit Ihnen gesprochen hat? — Er (es) ist ein Gelehrter. — Was hat der Schuhmacher so eben gebracht? — Er hat die Stiefeln und Schuhe gebracht, die er uns gemacht hat. — Wer sind die Leute, die so eben angekommen sind? — Es sind Philosophen. — Was für Landsleute sind es? — Sie sind aus London. — Wer ist der Mann, der so eben abgereis't ist? — Es ist ein Engländer, der sein ganzes Vermögen in Frankreich verschwendet hat. — Was für ein Landsmann sind Sie? — Ich bin ein Spanier und mein Freund ist ein Italiener. — Willst Du den Schlosser holen? — Warum muß ich den Schlosser holen? — Derselbe (er) muß mir einen Schlüssel machen, denn ich habe den (zu meinem Zimmer) meines Zimmers verloren. — Wo hat Ihr Oheim gestern gespeis't? — Er hat bei dem Wirthe gespeis't. — Wie viel hat er verzehrt? — Er hat drei Gulden verzehrt. — Wie viel hat er den Monat zu verzehren? — Er hat zweihundert Gulden den Monat zu verzehren. — Muß ich den Sattler holen? — Sie müssen ihn holen, denn er muß den Sattel ausbessern. — Haben Sie Jemanden auf dem Markte gesehen? — Ich habe sehr viel Leute da gesehen. — Wie waren sie gekleidet? — Einige waren blau, einige grün, einige gelb und verschiedene roth gekleidet.

157te. Hundert und sieben und fünfzigste Uebung.

Wer sind diese Männer (Leute)? — Der, welcher grau gekleidet ist (in Grau), ist mein Nachbar, und der mit dem schwarzen Kleide der Arzt, dessen Sohn meinem Nachbar einen Schlag mit dem Stocke gegeben hat. — Wer ist der Mann mit dem grünen Kleide? — Er ist einer meiner Verwandten. — Sind Sie aus

Berlin? — Nein, ich bin aus Dresden. — Wie viel Geld haben Ihre Kinder heute ausgegeben? — (Sie haben) Nur wenig (ausgegeben); sie haben nur einen Gulden ausgegeben. — Bedient Sie dieser Mann gut? — Er bedient mich gut, aber er gibt zu viel aus. — Wollen Sie diesen Bedienten nehmen? — Ich will ihn nehmen, wenn er mir dienen will. — Kann ich diesen Bedienten nehmen? — Sie können (dürfen) ihn nehmen, denn er hat mich sehr gut bedient. — Seit wann hat er Ihnen gedient? — Es sind erst zwei Monate. — Hat er Ihnen lange gedient? — Er dient mir seit sechs Jahren. — Wie viel haben Sie ihm des Jahrs gegeben? — Ich gab ihm fünfhundert Franken des Jahrs, ohne ihn zu kleiden. — Aß er bei Ihnen? — Er aß bei mir. — Was gaben Sie ihm zu essen? — Ich gab ihm von allem, was ich aß. — Gefiel er Ihnen? — Er gefiel mir sehr.

158te. Hundert und acht und fünfzigste Uebung.

Gibt es viel Philosophen in Ihrem Lande? — Es gibt deren so viele da als in dem Ihrigen. — Wie steht mir dieser Hut? — Er steht Ihnen sehr gut. — Wie steht Ihrem Bruder dieser Hut? — Er steht ihm wunderschön? — Ist Ihr Bruder so groß wie Sie? — Er ist größer als ich, aber ich bin älter als er. — Wie hoch ist dieser Mann? — Er ist fünf Fuß vier Zoll hoch. — Wie hoch ist das Haus unseres Nachbars? — Es ist sechzig Fuß hoch. — Ist Ihr Brunnen tief? — Ja, mein Herr, denn er ist fünfzig Fuß tief. — Wie lange haben diese Männer bei Ihrem Vater gedient? — Sie haben schon mehr als drei Jahre bei ihm gedient. — Ist Ihr Vetter schon lange in Paris? — Es sind ungefähr sechs Jahre, daß er da ist. — Wer hat mein Messer verderbt? — Niemand hat es verderbt, denn es war schon verdorben, als wir es nöthig hatten (brauchten). — Ist es wahr, daß Ihr Oheim angekommen ist? — Ich versichere Ihnen, daß er angekommen ist. — Ist es wahr, daß der König Sie seines Beistandes versichert hat? — Ich versichere Ihnen, daß es wahr ist. — Ist es wahr, daß die sechstausend Mann, welche wir erwarteten, angekommen sind? — Ich habe es gehört. — Wollen Sie bei uns speisen? — Ich kann nicht bei Ihnen speisen, denn ich habe so eben gegessen. — Will Ihr Bruder ein Glas Wein trinken? — Er kann nicht trinken, denn ich versichere Ihnen, daß er so eben getrunken hat. — Werfen Sie

Ihren Hut weg? — Ich werfe ihn nicht weg, denn er steht mir wunderschön. — Verkauft Ihr Freund seinen Rock? — Er verkauft ihn nicht, denn er steht ihm allerliebst. — Es gibt viel gelehrte Männer in Berlin, nicht wahr? fragte C. einen Berliner. — Nicht so viele, wie da Sie da waren, antwortete der Berliner.

159te. Hundert und neun und fünfzigste Uebung.

Warum beklagen Sie diesen Mann? — Ich beklage ihn, weil er einem Hamburger Kaufmanne sein Geld anvertraut hat, und dieser es ihm nicht wiedergeben will. — Vertrauen Sie diesem Bürger etwas an? — Ich vertraue ihm nichts an. — Hat er Ihnen schon etwas behalten? — Ich habe ihm nie etwas anvertraut, so daß er mir nie hat etwas behalten können. — Wollen Sie meinem Vater Ihr Geld anvertrauen? — Ich will es ihm anvertrauen. — Was für ein Geheimniß hat mein Sohn Ihnen anvertraut? — Ich kann Ihnen nicht vertrauen, was er mir vertraut hat; denn er hat mich gebeten, es geheim zu halten. — Wem vertrauen Sie Ihre Geheimnisse? — Ich vertraue Sie Niemandem, so daß Niemand sie weiß. — Ist Ihr Bruder belohnt worden? — Im Gegentheil, er ist bestraft worden; aber ich bitte Sie, es geheim zu halten, denn Niemand weiß es. — Was ist ihm widerfahren? — Ich will Ihnen sagen, was ihm begegnet ist, wenn Sie mir versprechen, es geheim zu halten. — Versprechen Sie mir, es geheim zu halten? — Ich verspreche es Ihnen, denn ich beklage ihn von ganzem Herzen.

160te. Hundert und sechzigste Uebung.

Wen beklagen (bedauern) Sie? — Ich beklage Ihren Freund. — Warum beklagen Sie ihn? — Ich beklage (bedauere) ihn, weil er krank ist. — Beklagen die Berliner Kaufleute Jemanden? — Sie beklagen Niemanden. — Bieten Sie mir etwas an? — Ich biete Ihnen einen goldenen Ring an. — Was hat Ihnen mein Vater angeboten? — Er hat mir ein schönes Buch angeboten. — Wem bieten Sie jene schönen Pferde an? — Ich biete sie dem französischen Offiziere an. — Bieten Sie meinem Oheime diesen schönen Wagen an? — Ich biete ihn ihm an. — Bietest Du diesen guten Kindern Deinen hübschen kleinen Hund (Dein Hündchen) an? — Ich biete ihn ihnen an, denn ich liebe sie von ganzem Herzen. —

Was haben die Straßburger Bürger Ihnen angeboten? — Sie haben mir gutes Bier und gesalzenes Fleisch angeboten. — Wem bieten Sie Geld an? — Ich biete denjenigen Bürgern welches an, die mich ihres Beistandes versichert haben. — Wollen Sie meine Kleider in Acht nehmen? — Ich will sie in Acht nehmen. — Willst Du meinen Hut in Acht nehmen? — Ich will ihn in Acht nehmen. — Nehmen Sie das Buch in Acht, welches ich Ihnen gegeben habe? — Ich nehme es in Acht. — Will dieser Mann für mein Pferd sorgen? — Er will dafür sorgen. — Wer will für meinen Bedienten sorgen? — Der Wirth will (wird) für ihn sorgen. — Sorgt Ihr Bedienter für Ihre Pferde? — Er sorgt für sie. — Nimmt er Ihre Kleider in Acht? — Er nimmt sie in Acht, denn er bürstet sie alle Morgen. — Haben Sie Straßburger Bier getrunken? — Ich habe nie welches getrunken. — Ist es schon lange, daß Sie kein Leipziger Brod gegessen haben? — Es sind bald drei Jahre, daß ich keins gegessen habe.

161te. Hundert und ein und sechzigste Uebung.

Haben Sie meinem Schwager wehe gethan? — Ich habe ihm nicht wehe gethan, aber er hat mich in den Finger geschnitten. — Womit hat er Sie in den Finger geschnitten? — Mit dem Messer, das (welches) Sie ihm geliehen hatten. — Warum haben Sie diesem Knaben einen Schlag mit der Faust gegeben? — Weil er mich verhindert hat zu schlafen. — Hat Jemand Sie verhindert zu schreiben? — Niemand hat mich verhindert zu schreiben; aber ich habe Jemanden verhindert, Ihrem Vetter wehe zu thun. — Ist Ihr Vater angekommen? — Jedermann sagt, daß er angekommen ist; aber ich habe ihn noch nicht gesehen. — Hat der Arzt Ihrem Sohne wehe gethan? — Er hat ihm wehe gethan, denn er hat ihn in den Finger geschnitten. — Hat man diesem Manne das Bein abgeschnitten? — Man hat es ihm gänzlich abgeschnitten. — Gefällt Ihnen Ihr Bedienter? — Er gefällt mir sehr, denn er ist zu allem zu gebrauchen. — Was kann er? — Er kann alles. — Kann er reiten? — Er kann es. — Ist Ihr Bruder endlich von Deutschland zurückgekehrt? — Er ist zurückgekommen und hat Ihnen ein schönes Pferd mitgebracht. — Hat er seinem Reitknecht gesagt, es mir zu bringen? — Er hat ihm gesagt, es Ihnen zu bringen. —

Was sagen Sie zu diesem Pferde? — Ich sage, daß es schön und gut ist, und bitte Sie, es in den Stall zu führen. — Womit haben Sie gestern Ihre Zeit zugebracht? — Ich ging auf den Spazierplatz und nachher ins Concert. — Waren viel Leute auf dem Spazierplatze? — Es waren viel Leute da.

162te. Hundert und zwei und sechzigste Uebung.

Was haben Sie im Concerte gesehen? — Ich sah viel Leute. — Was haben Sie nach dem Concerte gethan? — Ich ging ins Wirthshaus, um zu Mittage zu essen. — Haben Sie gut gespeis't? — Ich speis'te sehr gut, ich habe aber zu viel verzehrt. — Wie viel haben Sie verzehrt? — Ich habe beinahe dritthalb Gulden verzehrt. — Speiset man gut in Ihrem Wirthshause? — Sehr gut, aber alles ist so theuer, daß man reich sein muß, um da zu Mittage zu essen. — Haben Sie etwas fallen lassen? — Ich habe nichts fallen lassen, aber mein Vetter hat Geld fallen lassen. — Wer hat es aufgehoben? — Einige Leute, welche vorbeigingen, hoben es auf. — Haben sie es ihm wieder gegeben? — Sie gaben es ihm wieder, denn es waren gute Leute. — Wo gingen Sie hin, als ich Ihnen diesen Morgen begegnete? — Ich ging zu meinem Oheime. — Wo wohnt er? — Er wohnt unweit des Schlosses. — Was sagt Ihr Oheim Neues? — Er sagt nichts Neues. — Was ist ihm widerfahren? — Es ist ihm ein kleines Unglück widerfahren. — Wollen Sie mir sagen, was ihm begegnet ist? — Ich will es Ihnen sagen, aber ich bitte Sie, es geheim zu halten. — Ich verspreche Ihnen, es Niemandem zu sagen. — Wollen Sie mir nun sagen, was ihm widerfahren ist? — Er fiel, als er ins Theater ging. — Ist er krank? — Er ist sehr krank. — Ich beklage ihn von Herzen, wenn er krank ist. — Ist es Ihnen gelungen, einen Hut zu finden, der Ihnen gut steht? — Es ist mir gelungen, einen zu finden. — Wie kleidet (steht) er Ihnen? — Er steht mir wunderschön.

163te. Hundert und drei und sechzigste Uebung.

Wie weit ist es von Paris nach London? — Es sind beinahe hundert Meilen von Paris nach London. — Ist es weit von hier nach Hamburg? — Es ist weit. — Ist es weit von hier nach Wien? — Es sind beinahe (fast) hundert und vierzig Meilen von hier

nach Wien. — Ist es weiter von Berlin nach Dresden, als von Leipzig nach Berlin? — Es ist weiter von Berlin nach Dresden, als von Leipzig nach Berlin. — Wie weit ist es von Paris nach Berlin? — Es sind ungefähr hundert und dreißig Meilen von hier nach Berlin. — Gedenken Sie bald nach Berlin zu reisen? — Ich bin gesonnen, bald dahin zu reisen. — Warum wollen Sie dieses Mal dahin reisen? — Um gute Bücher und ein gutes Pferd da zu kaufen und meine guten Freunde zu sehen. — Ist es schon lange, daß Sie da waren? — Es sind ungefähr zwei Jahre, daß ich da war. — Gehen Sie dieses Jahr nicht nach Wien? — Ich gehe nicht dahin, denn es ist zu weit von hier nach Wien. — Ist es schon lange, daß Sie Ihren Hamburger Freund nicht gesehen haben? — Ich habe ihn erst vor vierzehn Tagen gesehen. — Mögen Ihre Schüler gern auswendig lernen? — Sie lernen nicht gern auswendig; sie mögen lieber schreiben und lesen als auswendig lernen. — Mögen (trinken) Sie lieber Bier als Aepfelwein? — Ich mag Aepfelwein lieber als Bier. — Spielt Ihr Bruder gern? — Er mag lieber studiren als spielen. — Essen Sie lieber Fleisch als Brod? — Ich esse dieses lieber als jenes. — Mögen Sie lieber trinken als essen? — Ich esse lieber als daß ich trinke; aber mein Oheim trinkt lieber als daß er ißt. — Ißt Ihr Schwager lieber Fleisch als Fische? — Er ißt Fische lieber als Fleisch. — Mögen Sie lieber schreiben als sprechen? — Ich thue beides gern. — Essen Sie lieber Huhn als Fisch? — Mögen Sie lieber guten Honig als Zucker? — Ich mag keins von beiden.

164te. Hundert und vier und sechzigste Uebung.

Trinkt Ihr Vater lieber Kaffee als Thee? — Er trinkt keins von beiden gern. — Was trinken Sie des Morgens? — Ich trinke ein Glas Wasser mit etwas Zucker; mein Vater trinkt guten Kaffee, mein jüngerer Bruder guten Thee, und mein Schwager ein Glas guten Weines. — Können Sie mich verstehen? — Nein, mein Herr, denn Sie sprechen zu schnell. — Wollen Sie so gut sein, langsamer zu sprechen? — Ich will nicht so schnell sprechen, wenn Sie mir zuhören (mich anhören) wollen. — Können Sie verstehen, was mein Bruder Ihnen (zu Ihnen) sagt? — Er spricht so schnell, daß ich ihn nicht verstehen kann. — Können Ihre Schüler Sie verstehen? — Sie verstehen mich, wenn ich langsam spreche;

denn um verstanden zu werden, muß man langsam sprechen. — Warum kaufen Sie nichts bei jenem Kaufmanne? — Ich hatte Lust mehrere (verschiedene) Dutzend Tücher, etliche Halstücher und einen weißen Hut bei ihm zu kaufen; aber er verkauft so theuer, daß ich nichts bei ihm kaufen kann. — Wollen Sie mich zu einem andern führen? — Ich will Sie zu dem Sohne desjenigen führen, bei dem Sie voriges Jahr kauften. — Verkauft er so theuer wie dieser? — Er verkauft wohlfeiler. — Gehen Sie lieber ins Schauspiel als ins Concert? — Ich gehe eben so gern ins Concert als ins Theater; aber ich gehe nicht gern auf den Spazierplatz, denn es sind zu viel Leute da. — Lernen Ihre Kinder lieber italienisch als spanisch? — Sie lernen keines von beiden gern; sie lernen nur deutsch gern. — Sprechen sie lieber als daß sie schreiben? — Sie thun keins von beiden gern. — Essen Sie gern Hammelfleisch? — Ich esse Rindfleisch lieber als Hammelfleisch. — Essen Ihre Kinder lieber Kuchen als Brod? — Sie essen beides gern. — Hat er alle Bücher gelesen, welche er gekauft hat? — Er hat deren so viele gekauft, daß er sie nicht alle lesen kann. — Wollen Sie Briefe schreiben? — Ich habe deren so viele geschrieben, daß ich keine mehr schreiben kann.

165te. Hundert und fünf und sechzigste Uebung.

Haben Sie lange (große) oder kurze (kleine) Briefe geschrieben? — Ich habe lange und kurze geschrieben. — Haben Sie viele Aepfel? — Ich habe deren so viele, daß ich nicht weiß, welche ich essen soll. — Wollen Sie diesen Kindern etwas geben? — Sie haben so schlecht studirt, daß ich ihnen nichts geben will. — Worüber freut sich dieser Mann? — Er freut sich über das Glück, das seinem Bruder widerfahren ist. — Worüber freuest Du Dich? — Ich freue mich über das Glück, das Ihnen begegnet ist. — Worüber freuen sich Ihre Kinder? — Sie freuen sich, Sie zu sehen. — Freuen Sie sich über das Glück meines Vaters? — Ich freue mich darüber. — Was sagt Ihr Oheim zu meinem Glücke? — Er freut sich von Herzen darüber. — Schmeicheln Sie meinem Bruder? — — Ich schmeichle ihm nicht. — Schmeichelt dieser Lehrer seinen Zöglingen? — Er schmeichelt ihnen nicht. — Ist er mit ihnen zufrieden? — Er ist sehr mit ihnen zufrieden, wenn sie gut lernen; aber er ist sehr unzufrieden mit ihnen, wenn sie nicht gut lernen.

ge ist es, daß Ihr Vetter abgereis't ist? — Es ist mehr als ein Monat, daß er abgereis't ist. — Was ist aus dem Manne geworden, der so gut englisch sprach? — Ich weiß nicht, was aus ihm geworden ist, denn es ist schon sehr lange, daß ich ihn nicht gesehen habe. — Ist es schon lange, daß Sie von dem Offizier gehört haben, der Ihrem Freunde einen Degenstich gab? — Es ist mehr als ein Jahr, daß ich nicht von ihm gehört habe. — Seit wann lernen Sie deutsch? — Ich lerne es erst seit drei Monaten. — Können Sie es schon sprechen? — Sie sehen, daß ich anfange es zu sprechen. — Lernen es die Kinder des französischen Edelmannes schon lange? — Sie lernen es seit fünf Jahren und sie fangen noch nicht an zu sprechen. — Warum können sie es nicht sprechen? — Sie können es nicht sprechen, weil sie es schlecht lernen. — Warum lernen sie es nicht gut? — Sie haben keinen guten Lehrer, so daß sie es nicht gut lernen.

155te. Hundert und fünf und fünfzigste Uebung.

Ist es schon lange, daß Sie den Mann nicht gesehen haben, welcher bei demselben Lehrer deutsch lernte, bei welchem wir es lernten? — Es ist ungefähr ein Jahr, daß ich ihn nicht gesehen habe. — Wie lange ist es, daß das Kind gegessen hat? — Es hat vor einigen Minuten gegessen. — Wie lange ist es, daß diese Kinder getrunken haben? — Sie haben vor einer Viertelstunde getrunken. — Seit wann ist Ihr Freund in Spanien? — Er ist seit einem Monate da. — Wie oft (wie viel Mal) haben Sie den König gesehen? — Ich habe ihn mehr als zehnmal gesehen, als ich in Paris war. — Wann sind Sie meinem Bruder begegnet? — Ich bin ihm vor vierzehn Tagen begegnet. — Wo sind Sie ihm begegnet? — Auf dem großen Platze vor dem Theater. — Hat er Ihnen etwas zu Leide gethan? — Er hat mir nichts zu Leide gethan, denn er ist ein sehr guter Knabe. — Kann Ihr Sohn schon lange lesen? (Ist es schon lange, daß Ihr Sohn lesen kann?) — Erst seit zwei Tagen. — Bei wem hat er es gelernt? — Er hat es bei dem Deutschlehrer gelernt. — Seit wann bringen Sie Ihre Zeit mit Studiren zu? — Seit ungefähr zwanzig Jahren. — Haben Sie heute etwas eingekauft? — Ich habe etwas eingekauft. — Was haben Sie eingekauft? — Ich habe drei Faß Wein und dreißig Pfund Zucker eingekauft. — Haben Sie keine Strümpfe

gekauft (eingekauft)? — Ich habe deren neun Paar gekauft. — Haben Sie auch Tücher eingekauft? — Ich habe deren zwei Dutzend gekauft. — Warum haben Sie keine goldenen Ringe gekauft? — Ich konnte nichts mehr kaufen, denn ich hatte kein Geld mehr. — Gibt es viel Soldaten in Ihrem Lande? — Es ist ein Regiment von drei Tausend Mann da. — Wie lange habe ich das Geld Ihres Vetters aufbewahrt? — Sie haben es beinahe ein Jahr aufbewahrt.

156te. Hundert und sechs und fünfzigste Uebung.

Wer ist der Mann, der so eben mit Ihnen gesprochen hat? — Er (es) ist ein Gelehrter. — Was hat der Schuhmacher so eben gebracht? — Er hat die Stiefeln und Schuhe gebracht, die er uns gemacht hat. — Wer sind die Leute, die so eben angekommen sind? — Es sind Philosophen. — Was für Landsleute sind es? — Sie sind aus London. — Wer ist der Mann, der so eben abgereis't ist? — Es ist ein Engländer, der sein ganzes Vermögen in Frankreich verschwendet hat. — Was für ein Landsmann sind Sie? — Ich bin ein Spanier und mein Freund ist ein Italiener. — Willst Du den Schlosser holen? — Warum muß ich den Schlosser holen? — Derselbe (er) muß mir einen Schlüssel machen, denn ich habe den (zu meinem Zimmer) meines Zimmers verloren. — Wo hat Ihr Oheim gestern gespeis't? — Er hat bei dem Wirthe gespeis't. — Wie viel hat er verzehrt? — Er hat drei Gulden verzehrt. — Wie viel hat er den Monat zu verzehren? — Er hat zweihundert Gulden den Monat zu verzehren. — Muß ich den Sattler holen? — Sie müssen ihn holen, denn er muß den Sattel ausbessern. — Haben Sie Jemanden auf dem Markte gesehen? — Ich habe sehr viel Leute da gesehen. — Wie waren sie gekleidet? — Einige waren blau, einige grün, einige gelb und verschiedene roth gekleidet.

157te. Hundert und sieben und fünfzigste Uebung.

Wer sind diese Männer (Leute)? — Der, welcher grau gekleidet ist (in Grau), ist mein Nachbar, und der mit dem schwarzen Kleide der Arzt, dessen Sohn meinem Nachbar einen Schlag mit dem Stocke gegeben hat. — Wer ist der Mann mit dem grünen Kleide? — Er ist einer meiner Verwandten. — Sind Sie aus

Berlin? — Nein, ich bin aus Dresden. — Wie viel Geld haben Ihre Kinder heute ausgegeben? — (Sie haben) Nur wenig (ausgegeben); sie haben nur einen Gulden ausgegeben. — Bedient Sie dieser Mann gut? — Er bedient mich gut, aber er gibt zu viel aus. — Wollen Sie diesen Bedienten nehmen? — Ich will ihn nehmen, wenn er mir dienen will. — Kann ich diesen Bedienten nehmen? — Sie können (dürfen) ihn nehmen, denn er hat mich sehr gut bedient. — Seit wann hat er Ihnen gedient? — Es sind erst zwei Monate. — Hat er Ihnen lange gedient? — Er dient mir seit sechs Jahren. — Wie viel haben Sie ihm des Jahrs gegeben? — Ich gab ihm fünfhundert Franken des Jahrs, ohne ihn zu kleiden. — Aß er bei Ihnen? — Er aß bei mir. — Was gaben Sie ihm zu essen? — Ich gab ihm von allem, was ich aß. — Gefiel er Ihnen? — Er gefiel mir sehr.

158te. Hundert und acht und fünfzigste Uebung.

Gibt es viel Philosophen in Ihrem Lande? — Es gibt deren so viele da als in dem Ihrigen. — Wie steht mir dieser Hut? — Er steht Ihnen sehr gut. — Wie steht Ihrem Bruder dieser Hut? — Er steht ihm wunderschön? — Ist Ihr Bruder so groß wie Sie? — Er ist größer als ich, aber ich bin älter als er. — Wie hoch ist dieser Mann? — Er ist fünf Fuß vier Zoll hoch. — Wie hoch ist das Haus unseres Nachbars? — Es ist sechzig Fuß hoch. — Ist Ihr Brunnen tief? — Ja, mein Herr, denn er ist fünfzig Fuß tief. — Wie lange haben diese Männer bei Ihrem Vater gedient? — Sie haben schon mehr als drei Jahre bei ihm gedient. — Ist Ihr Vetter schon lange in Paris? — Es sind ungefähr sechs Jahre, daß er da ist. — Wer hat mein Messer verderbt? — Niemand hat es verderbt, denn es war schon verdorben, als wir es nöthig hatten (brauchten). — Ist es wahr, daß Ihr Oheim angekommen ist? — Ich versichere Ihnen, daß er angekommen ist. — Ist es wahr, daß der König Sie seines Beistandes versichert hat? — Ich versichere Ihnen, daß es wahr ist. — Ist es wahr, daß die sechstausend Mann, welche wir erwarteten, angekommen sind? — Ich habe es gehört. — Wollen Sie bei uns speisen? — Ich kann nicht bei Ihnen speisen, denn ich habe so eben gegessen. — Will Ihr Bruder ein Glas Wein trinken? — Er kann nicht trinken, denn ich versichere Ihnen, daß er so eben getrunken hat. — Werfen Sie

Ihren Hut weg? — Ich werfe ihn nicht weg, denn er steht mir wunderschön. — Verkauft Ihr Freund seinen Rock? — Er verkauft ihn nicht, denn er steht ihm allerliebst. — Es gibt viel gelehrte Männer in Berlin, nicht wahr? fragte C. einen Berliner. — Nicht so viele, wie da Sie da waren, antwortete der Berliner.

159te. Hundert und neun und fünfzigste Uebung.

Warum beklagen Sie diesen Mann? — Ich beklage ihn, weil er einem Hamburger Kaufmanne sein Geld anvertraut hat, und dieser es ihm nicht wiedergeben will. — Vertrauen Sie diesem Bürger etwas an? — Ich vertraue ihm nichts an. — Hat er Ihnen schon etwas behalten? — Ich habe ihm nie etwas anvertraut, so daß er mir nie hat etwas behalten können. — Wollen Sie meinem Vater Ihr Geld anvertrauen? — Ich will es ihm anvertrauen. — Was für ein Geheimniß hat mein Sohn Ihnen anvertraut? — Ich kann Ihnen nicht vertrauen, was er mir vertraut hat; denn er hat mich gebeten, es geheim zu halten. — Wem vertrauen Sie Ihre Geheimnisse? — Ich vertraue Sie Niemandem, so daß Niemand sie weiß. — Ist Ihr Bruder belohnt worden? — Im Gegentheil, er ist bestraft worden; aber ich bitte Sie, es geheim zu halten, denn Niemand weiß es. — Was ist ihm widerfahren? — Ich will Ihnen sagen, was ihm begegnet ist, wenn Sie mir versprechen, es geheim zu halten. — Versprechen Sie mir, es geheim zu halten? — Ich verspreche es Ihnen, denn ich beklage ihn von ganzem Herzen.

160te. Hundert und sechzigste Uebung.

Wen beklagen (bedauern) Sie? — Ich beklage Ihren Freund. — Warum beklagen Sie ihn? — Ich beklage (bedauere) ihn, weil er krank ist. — Beklagen die Berliner Kaufleute Jemanden? — Sie beklagen Niemanden. — Bieten Sie mir etwas an? — Ich biete Ihnen einen goldenen Ring an. — Was hat Ihnen mein Vater angeboten? — Er hat mir ein schönes Buch angeboten. — Wem bieten Sie jene schönen Pferde an? — Ich biete sie dem französischen Offiziere an. — Bieten Sie meinem Oheime diesen schönen Wagen an? — Ich biete ihn ihm an. — Bietest Du diesen guten Kindern Deinen hübschen kleinen Hund (Dein Hündchen) an? — Ich biete ihn ihnen an, denn ich liebe sie von ganzem Herzen. —

Was haben die Straßburger Bürger Ihnen angeboten? — Sie haben mir gutes Bier und gesalzenes Fleisch angeboten. — Wem bieten Sie Geld an? — Ich biete denjenigen Bürgern welches an, die mich ihres Beistandes versichert haben. — Wollen Sie meine Kleider in Acht nehmen? — Ich will sie in Acht nehmen. — Willst Du meinen Hut in Acht nehmen? — Ich will ihn in Acht nehmen. — Nehmen Sie das Buch in Acht, welches ich Ihnen geliehen habe? — Ich nehme es in Acht. — Will dieser Mann für mein Pferd sorgen? — Er will dafür sorgen. — Wer will für meinen Bedienten sorgen? — Der Wirth will (wird) für ihn sorgen. — Sorgt Ihr Bedienter für Ihre Pferde? — Er sorgt für sie. — Nimmt er Ihre Kleider in Acht? — Er nimmt sie in Acht, denn er bürstet sie alle Morgen. — Haben Sie Straßburger Bier getrunken? — Ich habe nie welches getrunken. — Ist es schon lange, daß Sie kein Leipziger Brod gegessen haben? — Es sind bald drei Jahre, daß ich keins gegessen habe.

161te. Hundert und ein und sechzigste Uebung.

Haben Sie meinem Schwager wehe gethan? — Ich habe ihm nicht wehe gethan, aber er hat mich in den Finger geschnitten. — Womit hat er Sie in den Finger geschnitten? — Mit dem Messer, das (welches) Sie ihm geliehen hatten. — Warum haben Sie diesem Knaben einen Schlag mit der Faust gegeben? — Weil er mich verhindert hat zu schlafen. — Hat Jemand Sie verhindert zu schreiben? — Niemand hat mich verhindert zu schreiben; aber ich habe Jemanden verhindert, Ihrem Vetter wehe zu thun. — Ist Ihr Vater angekommen? — Jedermann sagt, daß er angekommen ist; aber ich habe ihn noch nicht gesehen. — Hat der Arzt Ihrem Sohne wehe gethan? — Er hat ihm wehe gethan, denn er hat ihm in den Finger geschnitten. — Hat man diesem Manne das Bein abgeschnitten? — Man hat es ihm gänzlich abgeschnitten. — Gefällt Ihnen Ihr Bedienter? — Er gefällt mir sehr, denn er ist zu allem zu gebrauchen. — Was kann er? — Er kann alles. — Kann er reiten? — Er kann es. — Ist Ihr Bruder endlich von Deutschland zurückgekehrt? — Er ist zurückgekommen und hat Ihnen ein schönes Pferd mitgebracht. — Hat er seinem Reitknecht gesagt, es mir zu bringen? — Er hat ihm gesagt, es Ihnen zu bringen. —

Was sagen Sie zu diesem Pferde? — Ich sage, daß es schön und gut ist, und bitte Sie, es in den Stall zu führen. — Womit haben Sie gestern Ihre Zeit zugebracht? — Ich ging auf den Spazierplatz und nachher ins Concert. — Waren viel Leute auf dem Spazierplatze? — Es waren viel Leute da.

162te. Hundert und zwei und sechzigste Uebung.

Was haben Sie im Concerte gesehen? — Ich sah viel Leute. — Was haben Sie nach dem Concerte gethan? — Ich ging ins Wirthshaus, um zu Mittage zu essen. — Haben Sie gut gespeis't? — Ich speis'te sehr gut, ich habe aber zu viel verzehrt. — Wie viel haben Sie verzehrt? — Ich habe beinahe dritthalb Gulden verzehrt. — Speiset man gut in Ihrem Wirthshause? — Sehr gut, aber alles ist so theuer, daß man reich sein muß, um da zu Mittage zu essen. — Haben Sie etwas fallen lassen? — Ich habe nichts fallen lassen, aber mein Vetter hat Geld fallen lassen. — Wer hat es aufgehoben? — Einige Leute, welche vorbeigingen, hoben es auf. — Haben sie es ihm wieder gegeben? — Sie gaben es ihm wieder, denn es waren gute Leute. — Wo gingen Sie hin, als ich Ihnen diesen Morgen begegnete? — Ich ging zu meinem Oheime. — Wo wohnt er? — Er wohnt unweit des Schlosses. — Was sagt Ihr Oheim Neues? — Er sagt nichts Neues. — Was ist ihm widerfahren? — Es ist ihm ein kleines Unglück widerfahren. — Wollen Sie mir sagen, was ihm begegnet ist? — Ich will es Ihnen sagen, aber ich bitte Sie, es geheim zu halten. — Ich verspreche Ihnen, es Niemandem zu sagen. — Wollen Sie mir nun sagen, was ihm widerfahren ist? — Er fiel, als er ins Theater ging. — Ist er krank? — Er ist sehr krank. — Ich beklage ihn von Herzen, wenn er krank ist. — Ist es Ihnen gelungen, einen Hut zu finden, der Ihnen gut steht? — Es ist mir gelungen, einen zu finden. — Wie kleidet (steht) er Ihnen? — Er steht mir wunderschön.

163te. Hundert und drei und sechzigste Uebung.

Wie weit ist es von Paris nach London? — Es sind beinahe hundert Meilen von Paris nach London. — Ist es weit von hier nach Hamburg? — Es ist weit. — Ist es weit von hier nach Wien? — Es sind beinahe (fast) hundert und vierzig Meilen von hier

nach Wien. — Ist es weiter von Berlin nach Dresden, als von Leipzig nach Berlin? — Es ist weiter von Berlin nach Dresden, als von Leipzig nach Berlin. — Wie weit ist es von Paris nach Berlin? — Es sind ungefähr hundert und dreißig Meilen von hier nach Berlin. — Gedenken Sie bald nach Berlin zu reisen? — Ich bin gesonnen, bald dahin zu reisen. — Warum wollen Sie dieses Mal dahin reisen? — Um gute Bücher und ein gutes Pferd da zu kaufen und meine guten Freunde zu sehen. — Ist es schon lange, daß Sie da waren? — Es sind ungefähr zwei Jahre, daß ich da war. — Gehen Sie dieses Jahr nicht nach Wien? — Ich gehe nicht dahin, denn es ist zu weit von hier nach Wien. — Ist es schon lange, daß Sie Ihren Hamburger Freund nicht gesehen haben? — Ich habe ihn erst vor vierzehn Tagen gesehen. — Mögen Ihre Schüler gern auswendig lernen? — Sie lernen nicht gern auswendig; sie mögen lieber schreiben und lesen als auswendig lernen. — Mögen (trinken) Sie lieber Bier als Aepfelwein? — Ich mag Aepfelwein lieber als Bier. — Spielt Ihr Bruder gern? — Er mag lieber studiren als spielen. — Essen Sie lieber Fleisch als Brod? — Ich esse dieses lieber als jenes. — Mögen Sie lieber trinken als essen? — Ich esse lieber als daß ich trinke; aber mein Oheim trinkt lieber als daß er ißt. — Ißt Ihr Schwager lieber Fleisch als Fische? — Er ißt Fische lieber als Fleisch. — Mögen Sie lieber schreiben als sprechen? — Ich thue beides gern. — Essen Sie lieber Huhn als Fisch? — Mögen Sie lieber guten Honig als Zucker? — Ich mag keins von beiden.

164te. Hundert und vier und sechzigste Uebung.

Trinkt Ihr Vater lieber Kaffee als Thee? — Er trinkt keins von beiden gern. — Was trinken Sie des Morgens? — Ich trinke ein Glas Wasser mit etwas Zucker; mein Vater trinkt guten Kaffee, mein jüngerer Bruder guten Thee, und mein Schwager ein Glas guten Weines. — Können Sie mich verstehen? — Nein, mein Herr, denn Sie sprechen zu schnell. — Wollen Sie so gut sein, langsamer zu sprechen? — Ich will nicht so schnell sprechen, wenn Sie mir zuhören (mich anhören) wollen. — Können Sie verstehen, was mein Bruder Ihnen (zu Ihnen) sagt? — Er spricht so schnell, daß ich ihn nicht verstehen kann. — Können Ihre Schüler Sie verstehen? — Sie verstehen mich, wenn ich langsam spreche;

denn um verstanden zu werden, muß man langsam sprechen. — Warum kaufen Sie nichts bei jenem Kaufmanne? — Ich hatte Lust mehrere (verschiedene) Dutzend Tücher, etliche Halstücher und einen weißen Hut bei ihm zu kaufen; aber er verkauft so theuer, daß ich nichts bei ihm kaufen kann. — Wollen Sie mich zu einem andern führen? — Ich will Sie zu dem Sohne desjenigen führen, bei dem Sie voriges Jahr kauften. — Verkauft er so theuer wie dieser? — Er verkauft wohlfeiler. — Gehen Sie lieber ins Schauspiel als ins Concert? — Ich gehe eben so gern ins Concert als ins Theater; aber ich gehe nicht gern auf den Spazierplatz, denn es sind zu viel Leute da. — Lernen Ihre Kinder lieber italienisch als spanisch? — Sie lernen keines von beiden gern; sie lernen nur deutsch gern. — Sprechen sie lieber als daß sie schreiben? — Sie thun keins von beiden gern. — Essen Sie gern Hammelfleisch? — Ich esse Rindfleisch lieber als Hammelfleisch. — Essen Ihre Kinder lieber Kuchen als Brod? — Sie essen beides gern. — Hat er alle Bücher gelesen, welche er gekauft hat? — Er hat deren so viele gekauft, daß er sie nicht alle lesen kann. — Wollen Sie Briefe schreiben? — Ich habe deren so viele geschrieben, daß ich keine mehr schreiben kann.

165te. Hundert und fünf und sechzigste Uebung.

Haben Sie lange (große) oder kurze (kleine) Briefe geschrieben? — Ich habe lange und kurze geschrieben. — Haben Sie viele Aepfel? — Ich habe deren so viele, daß ich nicht weiß, welche ich essen soll. — Wollen Sie diesen Kindern etwas geben? — Sie haben so schlecht studirt, daß ich ihnen nichts geben will. — Worüber freut sich dieser Mann? — Er freut sich über das Glück, das seinem Bruder widerfahren ist. — Worüber freuest Du Dich? — Ich freue mich über das Glück, das Ihnen begegnet ist. — Worüber freuen sich Ihre Kinder? — Sie freuen sich, Sie zu sehen. — Freuen Sie sich über das Glück meines Vaters? — Ich freue mich darüber. — Was sagt Ihr Oheim zu meinem Glücke? — Er freut sich von Herzen darüber. — Schmeicheln Sie meinem Bruder? — — Ich schmeichle ihm nicht. — Schmeichelt dieser Lehrer seinen Zöglingen? — Er schmeichelt ihnen nicht. — Ist er mit ihnen zufrieden? — Er ist sehr mit ihnen zufrieden, wenn sie gut lernen; aber er ist sehr unzufrieden mit ihnen, wenn sie nicht gut lernen.

— Schmeicheln Sie mir? — Ich schmeichle Ihnen nicht, denn ich liebe Sie. — Sehen Sie sich in diesem kleinen Spiegel? — Ich sehe mich darin. — Können Ihre Freunde sich in dem großen Spiegel sehen? — Sie können sich darin sehen. — Warum bleiben Sie nicht am Feuer? — Weil ich fürchte, mich zu brennen. — Macht dieser Mann sein Feuer an? — Er macht es nicht an, denn er fürchtet sich zu brennen. — Fürchten Sie mich? (Fürchten Sie sich vor mir?) — Ich fürchte mich nicht vor Ihnen (Ich fürchte Sie nicht). — Fürchten Sie sich vor diesen häßlichen Männern? (Fürchten Sie diese häßlichen Männer?) — Ich fürchte mich nicht vor ihnen, denn sie thun Niemandem etwas zu Leide (Ich fürchte sie nicht, denn sie schaden Niemandem). — Warum laufen diese Kinder weg? — Sie laufen weg, weil sie sich vor Ihnen fürchten. — Laufen Sie weg vor Ihren Feinden? — Ich laufe nicht vor ihnen weg, denn ich fürchte sie nicht.

166te. Hundert und sechs und sechzigste Uebung.

Womit vertreiben sich Ihre Kinder die Zeit? — Sie vertreiben sich die Zeit mit Studiren, Schreiben und Spielen. — Womit vertreiben Sie sich die Zeit? — Ich vertreibe mir die Zeit so gut ich kann, denn ich lese gute Bücher und ich schreibe an meinen Freund. — Womit vertreiben Sie sich die Zeit, wenn Sie nichts zu Hause zu thun haben? — Ich gehe ins Schauspiel oder ins Concert, denn Jedermann vertreibt sich die Zeit so gut er kann. — Jedermann hat seinen Geschmack; was ist der Ihrige? — Der meinige ist zu studiren, ein gutes Buch zu lesen, ins Schauspiel, ins Concert, auf den Ball und auf den Spazierplatz zu gehen und zu reiten. — Hat der Arzt Ihrem Kinde etwas zu Leide gethan? — Er hat es in den Finger geschnitten, aber er hat ihm nichts zu Leide gethan; Sie irren sich daher (also), wenn Sie glauben, er habe ihm etwas zu Leide gethan. — Warum hören Sie diesen Mann an? — Ich höre ihn an, aber ich glaube ihm nicht; denn ich weiß, daß er ein Lügner ist. — Wie wissen Sie, daß er ein Lügner ist? — Er glaubt nicht an Gott, und alle, die nicht an Gott glauben, sind Lügner. — Warum bürstet Ihr Vetter seinen Hut nicht? — Er bürstet ihn nicht, weil er fürchtet, sich die Finger zu beschmutzen. — Was sagt mein Nachbar zu Ihnen? — Er sagt mir, daß Sie sein Pferd kaufen wollen; aber ich weiß, daß er sich

irrt, denn Sie haben kein Geld es zu kaufen. — Was sagt man auf dem Markte? — Man sagt, daß der Feind geschlagen ist. — Glauben Sie es? — Ich glaube es, weil es Jedermann sagt. — Warum haben Sie dieses Buch gekauft? — Ich kaufte es, weil ich es brauchte, um deutsch zu lernen, und weil Jedermann davon sprach.

167te. Hundert und sieben und sechzigste Uebung.

Hat sich Ihr Vetter gefreut, Sie zu sehen? — Er freute sich, mich zu sehen. — Worüber haben Sie sich gefreut? — Ich freute mich, meine guten Freunde zu sehen. — Worüber hat sich Ihr Oheim gefreut? — Er hat sich über das Pferd gefreut, das Sie ihm von Deutschland mitgebracht haben. — Worüber haben sich Ihre Kinder gefreut? — Sie haben sich über die schönen Kleider gefreut, die ich ihnen habe machen lassen. — Worüber freut sich dieser Offizier so sehr? — Weil er sich schmeichelt, gute Freunde zu haben. — Hat er nicht Recht, sich zu freuen? — Er hat Unrecht, denn er hat nichts als Feinde. — Schmeicheln Sie sich, deutsch zu können? — Ich schmeichle mir, daß ich es kann; denn ich kann es sprechen, lesen und schreiben. — Können Sie einen deutschen Brief ohne einen Fehler schreiben? — Ich kann es (Das kann ich). — Corrigirt Jemand Ihre Briefe? — Niemand verbessert sie (sie brauchen nicht corrigirt zu werden), denn ich mache keine Fehler darin. — Wie viel Briefe haben Sie schon geschrieben? — Ich habe schon ein Dutzend geschrieben. — Haben Sie sich wehe gethan? — Ich habe mir nicht wehe gethan. — Wer hat sich wehe gethan? — Mein Bruder hat sich wehe gethan, denn er hat sich in den Finger geschnitten. — Ist er noch krank? — Er ist besser. — Ich freue mich zu hören, daß er nicht mehr krank ist; denn ich liebe ihn und beklage ihn von ganzem Herzen. — Warum reißt sich Ihr Vetter die Haare aus? — Weil er nicht bezahlen kann, was er schuldig ist. — Haben Sie sich die Haare geschnitten? — Ich habe sie mir nicht geschnitten, aber ich habe sie mir schneiden lassen. — Warum beklagen Sie dieses Kind? — Weil es sich in den Fuß geschnitten hat. — Warum hat man ihm ein Messer gegeben? — Man gab ihm ein Messer, um sich die Nägel zu schneiden, und es schnitt sich in den Finger und in den Fuß.

168te. Hundert und acht und sechzigste Uebung.

Gehen Sie früh zu Bette? — Ich gehe spät zu Bette, denn ich kann nicht schlafen, wenn ich früh zu Bette gehe. — Um wie viel Uhr sind Sie gestern zu Bette gegangen? — Gestern bin ich um ein Viertel auf zwölf zu Bette gegangen. — Um wie viel Uhr gehen Ihre Kinder zu Bette? — Sie gehen mit Sonnenuntergang zu Bette. — Stehen sie früh auf? — Sie stehen mit Sonnenaufgang auf. — Um wie viel Uhr sind Sie heute aufgestanden? — Heute bin ich spät aufgestanden, weil ich gestern Abend spät zu Bette gegangen bin. — Steht Ihr Sohn spät auf? — Er muß früh aufstehen, denn er geht nie spät zu Bette. — Was thut er, wenn er aufsteht? — Er studirt und dann frühstückt er (und frühstückt nachher). — Geht er nicht aus, ehe er frühstückt? — Nein, er studirt und frühstückt, ehe er ausgeht. — Was thut er nach dem Frühstücke? — Sobald er gefrühstückt hat, kommt er zu mir und wir reiten in den Wald. — Bist Du diesen Morgen so früh aufgestanden wie ich? — Ich bin früher aufgestanden als Sie, denn ich stand vor Sonnenaufgang auf.

169te. Hundert und neun und sechzigste Uebung.

Rufen Sie mich? — Ich rufe Sie. — Was beliebt Ihnen? — Sie müssen aufstehen, denn es ist schon spät. — Was verlangen Sie von mir? — Ich habe all mein Geld verspielt, und ich komme, Sie zu bitten, mir welches zu leihen. — Wie spät ist es? — Es ist schon ein Viertel auf sieben, und Sie haben lange genug geschlafen. — Sind Sie schon lange aufgestanden? (Ist es schon lange, daß Sie aufgestanden sind?) — Ich bin vor anderthalb Stunden aufgestanden. — Gehen Sie oft spazieren? — Ich gehe spazieren, wenn ich zu Hause nichts zu thun habe. — Wollen Sie spazieren gehen? — Ich kann nicht spazieren gehen, denn ich habe zu viel zu thun. — Ist Ihr Bruder spazieren geritten? — Er ist spazieren gefahren. — Gehen Ihre Kinder oft spazieren? — Sie gehen alle Morgen, nach dem Frühstück, spazieren. — Gehen Sie nach dem Mittagessen spazieren? — Nach dem Mittagessen trinke ich Thee, und dann gehe ich spazieren. — Führen Sie Ihre Kinder oft spazieren? — Ich führe sie alle Morgen und alle Abend spazieren. — Können Sie mit (mir) gehen? — Ich kann nicht mit

(Ihnen) gehen, denn ich muß meinen kleinen Bruder spazieren führen. — Wo gehen Sie spazieren? — Wir gehen in dem Garten und den Feldern unsres Oheims spazieren. — Gehen Sie gern spazieren? — Ich gehe lieber spazieren, als daß ich esse und trinke. — Reitet Ihr Vater gern spazieren? — Er fährt lieber spazieren, als daß er reitet. — Muß man Kinder lieben, die nicht gut sind? — Im Gegentheil, man muß sie strafen und verachten. — Wer hat Sie lesen gelehrt? — Ich habe es bei einem französischen Lehrer gelernt. — Hat er Sie auch schreiben gelehrt? — Er hat mich schreiben und lesen gelehrt. — Wer hat Ihrem Bruder das Rechnen gelehrt? — Ein deutscher Lehrer hat es ihm gelehrt. — Wollen Sie mit uns spazieren gehen? — Ich kann nicht spazieren gehen, denn ich warte auf (erwarte) meinen Deutschlehrer. — Will Ihr Bruder spazieren gehen? — Er kann nicht, denn er nimmt Unterricht im Tanzen.

170te. Hundert und siebenzigste Uebung.

Haben Sie einen Englischlehrer? — Wir haben einen. — Gibt er Ihnen auch Unterricht im Italienischen? — Er kann kein Italienisch; aber wir haben einen Italienisch- nnd einen Spanischlehrer. — Was ist aus Ihrem alten Schreiblehrer geworden? — Er ist ein Geistlicher geworden. — Was ist aus dem gelehrten Manne geworden, den ich vorigen (letzten) Winter bei Ihnen (in Ihrem Hause) sah? — Er ist Kaufmann geworden. — Und was ist aus seinem Sohne geworden? — Er ist Soldat geworden. — Erinnern Sie sich noch meines alten Tanzlehrers? — Ich erinnere mich seiner noch; was ist aus ihm geworden? — Er ist hier und Sie können ihn sehen, wenn Sie wollen. — Hast Du einen Deutschlehrer? — Ich habe einen sehr guten, denn mein Vater gibt mir Unterricht im Deutschen und Englischen. — Kann Ihr Vater auch polnisch? — Er kann es noch nicht, aber er gedenkt es diesen Sommer zu lernen. — Erinnern Sie sich Ihres Versprechens? — Ich erinnere mich dessen. — Was haben Sie mir versprochen? — Ich habe versprochen, Ihnen Unterricht im Deutschen zu geben, und ich will es thun. — Wollen Sie diesen Morgen anfangen? — Ich will diesen Abend anfangen, wenn es Ihnen gefällig ist. — Erinnern Sie sich des Mannes, dessen Sohn uns tanzen gelehrt hat? — Ich erinnere mich seiner nicht mehr. — Erinnern Sie sich

meiner Brüder noch? — Ich erinnere mich ihrer sehr wohl, denn als ich in Berlin studirte, sah ich sie alle Tage. — Erinnert sich Ihr Oheim meiner noch? — Ich versichere Ihnen, daß er sich Ihrer noch erinnert. — Sprechen Sie besser deutsch als mein Vetter? — Ich spreche es nicht so gut wie er, denn er spricht es besser als viele Deutsche. — Welcher von Ihren Zöglingen spricht es am besten? — Derjenige, welcher gestern mit mir spazieren ging, spricht es am besten von allen. — Ist das Haus Ihres Oheims so hoch wie das unsrige? — Das Ihrige ist höher als das meines Oheims, aber das Haus meines Vetters ist das höchste, das ich je gesehen habe. — Hat Ihr Freund so viel Bücher wie ich? — Sie haben deren mehr als er, aber mein Bruder hat deren mehr als Sie und er. — Wer von uns hat das meiste Geld? — Sie haben am meisten, denn ich habe nur dreißig Thaler, mein Freund hat nur zehn, und Sie haben fünfhundert.

171te. Hundert und ein und siebenzigste Uebung.

Welches ist der nächste Weg nach dem Schlosse Ihres Oheims? — Dieser Weg ist kürzer als der, welchen wir gestern nahmen; aber mein Vater weiß einen, der der allernächste ist. — Bedienen Sie sich meines Wagens? — Ich bediene mich dessen. — Hat sich Ihr Vater meines Pferdes bedient? — Er hat sich dessen bedient. — Wozu dient Ihnen dieses Pferd? — Es dient mir zum Ausreiten. — Bedienen Sie sich der Bücher (brauchen Sie die Bücher), die (welche) ich Ihnen geliehen habe? — Ich bediene mich derselben (ich brauche sie). — Kann ich mich Ihres Federmessers bedienen? — Du kannst Dich dessen bedienen (Du darfst es brauchen), aber Du mußt Dich nicht schneiden. — Können (dürfen) meine Brüder sich Ihrer Bücher bedienen? — Sie können sich ihrer bedienen, aber sie müssen sie nicht zerreißen. — Können (dürfen) wir uns Ihres steinernen Tisches bedienen? — Sie können sich desselben bedienen, aber Sie müssen ihn nicht verderben. — Wozu hat Ihnen mein Holz gedient? — Es hat mir gedient, um mich damit zu wärmen. — Wozu brauchen Ihre Brüder Geld? — Sie brauchen welches, um damit (davon) zu leben. — Wozu dient Ihnen dieses Messer? — Es dient uns, um unser Brod, unser Fleisch und unsern Käse damit zu schneiden. — Ist es kalt (kaltes Wetter) heute? — Es ist sehr kalt. — Wollen Sie sich dem Feuer nähern?

— Ich kann mich demselben nicht nähern, denn ich fürchte mich zu brennen. — Warum entfernt sich Ihr Freund vom Feuer? — Er entfernt sich davon, weil er fürchtet, sich zu brennen. — Näherst Du Dich dem Feuer? — Ich nähere mich demselben, weil es mich sehr friert. — Frieren Dir die Hände? — Mir frieren nicht die Hände, aber (sondern) die Füße. — Entfernen Sie sich vom Feuer? — Ich entferne mich davon. — Warum entfernen Sie sich davon? — Weil mich nicht friert. — Ist es Ihnen kalt oder warm? — Es ist mir weder kalt noch warm.

172te. Hundert und zwei und siebenzigste Uebung.

Warum nähern sich Ihre Kinder dem Feuer? — Sie nähern sich demselben, weil es ihnen kalt ist. — Friert es Jemanden? (Ist es Jemandem kalt?) — Es ist Jemandem kalt. — Wen friert es? — Dem kleinen Knaben, dessen Vater Ihnen ein Pferd geliehen hat, ist es sehr kalt. — Warum wärmt er sich nicht? — Weil sein Vater kein Geld hat, um Holz zu kaufen. — Wollen Sie ihm sagen, zu mir zu kommen, um sich zu wärmen? — Ich will es ihm sagen. — Erinnern Sie sich an etwas? — Ich erinnere mich an nichts. — Woran (an was) erinnert sich Ihr Oheim? — Er erinnert sich an Ihr Versprechen. — Was habe ich ihm versprochen? — Sie haben ihm versprochen, nächsten Winter nach Deutschland zu reisen. — Ich bin gesonnen es zu thun, wenn es nicht zu kalt ist. — Frieren Ihnen die Hände oft? — Meine Hände sind beinahe nie kalt, aber meine Füße sind es oft. — Warum entfernen Sie sich vom Feuer? — Ich habe seit einer halben Stunde beim Feuer gesessen, so daß mir nicht mehr kalt ist (so daß es mich nicht mehr friert). — Sitzt Ihr Freund nicht gern beim Feuer? — Im Gegentheil, er sitzt sehr gern beim Feuer, aber nur wenn es ihn friert. — Kann (darf) man sich Ihrem Oheime nähern? — Man kann sich ihm nähern, denn er empfängt Jedermann.

173te. Hundert und drei und siebenzigste Uebung.

Haben Sie sich heute rasirt? — Ich habe mich rasirt. — Hat sich Ihr Bruder rasirt? — Er hat sich nicht selbst rasirt, sondern hat sich rasiren lassen. — Rasiren Sie sich oft? — Ich rasire mich alle Morgen und manchmal auch des Abends. — Wann rasiren Sie sich des Abends? — Wenn ich nicht zu Hause speise. — Wie

vielmal des Tags rasirt sich Ihr Vater? — Er rasirt sich nur einmal des Tags; aber mein Bruder hat einen so starken Bart, daß er sich zweimal des Tags rasiren muß. — Rasirt sich Ihr Oheim oft? — Er rasirt sich nur einen Tag um den andern, denn er hat keinen starken Bart. — Um wie viel Uhr ziehen Sie sich des Morgens an? — Ich ziehe mich an, sobald als ich gefrühstückt habe, und ich frühstücke alle Tage um acht Uhr oder ein Viertel auf neun. — Zieht sich Ihr Nachbar an, ehe er frühstückt? — Er frühstückt, ehe er sich anzieht. — Um wie viel Uhr des Abends ziehst Du Dich aus? — Ich ziehe mich aus, sobald ich aus dem Theater komme. — Gehst Du alle Abend ins Schauspiel? — Ich gehe nicht alle Abend hinein, denn es ist besser zu studiren, als ins Theater zu gehen. — Um wie viel Uhr ziehst Du Dich aus, wenn Du nicht ins Theater gehst? — Dann ziehe ich mich aus, sobald ich zu Abend gegessen habe, und gehe um zehn Uhr zu Bette. — Haben Sie das Kind schon angezogen? — Ich habe es noch nicht angezogen, denn es schläft noch. — Um wie viel Uhr steht es auf? — Es steht auf, sobald es geweckt wird.

174te. Hundert und vier und siebenzigste Uebung.

Stehen Sie so früh auf wie ich? — Ich weiß nicht, um wie viel Uhr Sie aufstehen, aber ich stehe auf, sobald ich aufwache. — Wollen Sie meinem Bedienten sagen, mich um vier Uhr morgen zu wecken? — Ich will es ihm sagen. — Warum sind Sie so früh aufgestanden? — Meine Kinder haben solch einen Lärm gemacht, daß Sie mich aufgeweckt haben. — Haben Sie gut geschlafen? — Ich habe nicht gut geschlafen, denn Ihr habt zu viel Lärm gemacht. — Um wie viel Uhr muß ich Sie wecken? — Morgen kannst Du mich um sechs Uhr wecken. — Um wie viel Uhr ist der gute Hauptmann aufgewacht? — Er ist um ein Viertel auf sechs des Morgens aufgewacht. — Wann ist dieser Mann in den Brunnen hinuntergestiegen? — Er ist diesen Morgen hinuntergestiegen. — Ist er schon wieder heraufgestiegen? — Er ist vor einer Stunde heraufgekommen. — Wo ist Ihr Bruder? — Er ist in seinem Zimmer. — Wollen Sie ihm sagen, herunterzukommen? — Ich will es ihm sagen, aber er ist noch nicht angekleidet. — Ist Ihr Freund noch auf dem Berge? — Er ist schon wieder herabgestiegen. — Sind Sie den Strom hinab- oder heraufgefahren? — Wir sind ihn hin-

abgefahren. — Hat Ihr Bruder schon zu Mittag gegessen? — Er aß zu Mittag, so bald er vom Pferde gestiegen war. — Schläft Ihr Oheim schon? — Ich glaube, daß er schläft, denn er ging zu Bette, so bald er ausgestiegen war. — Sprach mein Vetter mit Ihnen, ehe er abreis'te? — Er sprach mit mir, ehe er in den Wagen stieg. — Haben Sie meinen Bruder gesehen? — Ich sah ihn, ehe ich in das Schiff stieg.

175te. Hundert und fünf und siebenzigste Uebung.

Wie hat sich mein Kind aufgeführt? — Es hat sich sehr gut aufgeführt. — Wie hat sich mein Bruder gegen Sie betragen? — Er hat sich sehr gut gegen mich betragen, denn er beträgt sich gegen Jedermann gut. — Ist es der Mühe werth, an diesen Mann zu schreiben? — Es ist nicht der Mühe werth, an ihn zu schreiben. — Ist es der Mühe werth, auszusteigen, um einen Kuchen zu kaufen? — Es ist nicht der Mühe werth, denn es ist noch nicht lange, daß wir gegessen haben. — Ist es der Mühe werth, von einem Pferde zu steigen, um diesem armen Manne etwas zu geben? — Ja, denn er scheint es nöthig zu haben, aber Sie können ihm etwas geben, ohne abzusteigen. — Ist es besser, ins Theater zu gehen, als zu studiren? — Es ist besser, dieses als jenes zu thun. — Ist es besser, deutsch lesen, als sprechen zu lernen? — Es ist nicht der Mühe werth, es lesen zu lernen, ohne es sprechen zu lernen. — Ist es besser, zu Bette zu gehen, als spazieren zu gehen? — Es ist besser, das Letztere als das Erstere zu thun. — Ist es besser, in einen Wagen als in ein Schiff zu steigen? — Es ist nicht der Mühe werth, in einen Wagen oder in das Schiff zu steigen, wenn man nicht reisen will.

176te. Hundert und sechs und siebenzigste Uebung.

Haben Sie schon ein Zimmer gemiethet? — Ich habe schon eins gemiethet. — Wo haben Sie es gemiethet? — Ich habe es in der Wilhelmsstraße Nummer hundert und ein und fünfzig gemiethet. — Bei wem haben Sie es gemiethet? — Bei dem Manne, dessen Sohn Ihnen ein Pferd verkauft hat. — Für wen hat Ihr Vater ein Zimmer gemiethet? — Er hat eins für seinen Sohn gemiethet, der so eben von Deutschland angekommen ist. — Sind Sie endlich diesen Mann los geworden? — Ich bin ihn los

geworden. — Warum hat Ihr Vater seine Pferde abgeschafft? — Weil er sie nicht mehr nöthig hatte. (Weil er derselben nicht mehr benöthigt war.) — Haben Sie Ihren Bedienten abgeschafft? — Ich habe ihn abgeschafft, weil er mich nicht mehr gut bedient hat. — Warum haben Sie Ihren Wagen abgeschafft? — Weil ich nicht mehr reise. — Ist es Ihrem Kaufmanne endlich gelungen, seinen verdorbenen Zucker los zu werden? — Es ist ihm gelungen, ihn los zu werden. — Hat er ihn auf Credit verkauft? — Er hat ihn für baar Geld verkaufen können, so daß er ihn nicht auf Credit verkauft hat. — Hoffen Sie, früh in Paris anzukommen? — Ich hoffe um ein Viertel auf neun daselbst anzukommen, denn mein Vater wartet diesen Abend auf mich. — Gegen was haben Sie Ihren Wagen vertauscht, dessen Sie sich nicht mehr bedienten? — Ich habe ihn gegen ein schönes arabisches Pferd vertauscht. — Wollen Sie Ihr Buch gegen das meinige vertauschen? — Ich kann nicht, denn ich brauche es, um deutsch damit zu studiren. — Warum nehmen Sie Ihren Hut ab? — Ich nehme ihn ab, weil ich meinen alten Schreiblehrer kommen sehe. — Setzen Sie einen andern Hut auf, um auf den Markt zu gehen? — Ich setze keinen andern auf, um auf den Markt, sondern ins große Concert zu gehen.

177te. Hundert und sieben und siebenzigste Uebung.

Warum kleidet sich Ihr Vater um? — Er geht zum Könige, so daß er sich umkleiden muß. — Haben Sie einen andern Hut aufgesetzt, um zu dem englischen Hauptmanne zu gehen? — Ich habe einen andern aufgesetzt, aber ich habe weder einen andern Rock noch andere Stiefeln angezogen. — Wie vielmal des Tages wechselst Du die Kleider? — Ich kleide mich um zum Mittagessen und ins Theater zu gehen. — Ziehen Sie oft ein weißes (reines) Hemd an? — Ich ziehe alle Morgen ein weißes (reines) an. — Wann zieht Ihr Vater ein weißes Hemd an? — Er zieht es an, wenn er auf den Ball geht. — Bindet er so oft ein weißes Halstuch um wie Sie? — Er bindet öfter eins um als ich, denn er thut es sechsmal des Tages. — Wechselten Sie die Pferde oft, als Sie nach Wien reis'ten? — Ich wechselte sie alle drei Stunden. — Wollen Sie mir dieses Goldstück wechseln? — Ich will es Ihnen wechseln; was für Geld wollen Sie dafür haben? — Ich will

Thaler, Gulden und Kreuzer haben. — Wechseln Sie Briefe mit meinem Freunde? — Ich wechsele Briefe mit ihm. — Wie lange haben Sie mit meinem Bruder Briefe gewechselt? — Ich habe beinahe seit sechs Jahren mit ihm Briefe gewechselt. — Warum mischen Sie sich unter diese Leute? — Ich mische mich unter sie, um zu wissen, was sie von mir sagen. — Haben Sie Ihren Vater erkannt? — Ich hatte ihn so lange nicht gesehen, daß ich ihn nicht wieder erkannte. — Sprechen Sie noch deutsch? — Es ist schon so lange, daß ich es nicht gesprochen habe, daß ich es beinahe ganz wieder vergessen habe. — „Unter Euch Landleuten gibt es viel Narren, nicht wahr?" fragte ein Philosoph neulich einen Bauern. — Dieser antwortete ihm: „Mein Herr, man findet sie in allen Ständen." — „Narren sagen machmal die Wahrheit," sagte der Philosoph.

178te. Hundert und acht und siebenzigste Uebung.

Wie befindet sich Ihr (Herr) Vater? — Er befindet sich so so. — Wie befindet sich Ihr Patient? — Er befindet sich heute ein wenig besser als gestern. — Ist es schon lange, daß Sie Ihre Herren Brüder gesehen haben? — Ich habe sie vor zwei Tagen gesehen. — Wie befanden sie sich? — Sie befanden sich sehr wohl. — Wie befindest Du Dich? — Ich befinde mich ziemlich wohl (nicht übel). — Wie lange hat Ihr Bruder deutsch gelernt? — Er hat es nur drei Monate gelernt. — Spricht er es schon? — Er spricht, lies't und schreibt es schon besser als Ihr Vetter, der es schon seit fünf Jahren lernt. — Ist es schon lange, daß Sie von meinem Oheime gehört haben? — Es sind kaum drei Monate, daß ich von ihm gehört habe. — Wo hielt er sich damals auf? — Er hielt sich in London auf, aber jetzt ist er in Berlin. — Sprechen Sie gerne mit meinem Oheime? — Ich spreche sehr gerne mit ihm, aber ich habe nicht gern, daß er über mich lacht. — Warum lacht er über Sie? — Er lacht über mich, weil ich schlecht spreche. — Warum hat Ihr Bruder keine Freunde? — Er hat keine, weil er sich über Jedermann aufhält. — Womit ernähren Sie sich? — Ich ernähre mich mit Arbeiten. — Ernährt sich Ihr Freund mit Schreiben? — Er ernährt sich mit Sprechen und Schreiben. — Ernähren sich diese Herren mit Arbeiten? — Sie ernähren sich mit gar nichts, denn sie sind zu faul zu arbeiten.

179te. Hundert und neun und siebenzigste Uebung.

Womit haben Sie dieses Geld verdient? — Ich habe es mit Arbeiten verdient. — Was haben Sie mit Ihrem Wein gemacht? — Ich habe ihn auf den Tisch gegossen. — Wo ist der Ihrige? — Er steht auf dem großen Tische in meinem kleinen Zimmer; aber Sie müssen keinen davon trinken, denn ich muß ihn für meinen Vater, welcher krank ist, aufbewahren. — Sind Sie bereit, mit mir abzureisen? — Ich bin es. — Reis't Ihr Oheim mit uns ab? — Er reis't mit uns ab, wenn es ihm beliebt. — Wollen Sie ihm sagen, sich bereit zu halten, morgen Abend um sechs Uhr abzureisen? — Ich will es ihm sagen. — Warum machen Sie sich über diesen Mann lustig (warum lachen Sie über diesen Mann)? — Ich bin nicht gesonnen, mich über ihn lustig zu machen. — Ich bitte Sie, es nicht zu thun, denn Sie durchbohren ihm das Herz, wenn Sie sich über ihn lustig machen. — Warum hat man diesen Mann gehängt? — Man hat ihn gehängt, weil er Jemanden getödtet hat. — Hat man den Mann gehängt, der Ihrem Bruder ein Pferd gestohlen hat? — Man hat ihn gestraft, aber man hat ihn nicht gehängt; man hängt nur Straßenräuber bei uns. — Wo haben Sie meinen Rock gefunden? — Ich fand ihn in dem blauen Zimmer, er hing an einem großen Nagel. — Wollen Sie meinen Hut an den Baum hängen? — Ich will ihn daran hängen.

180te. Hundert und achtzigste Uebung.

Zweifeln Sie an dem, was ich Ihnen sage? — Ich zweifle nicht daran. — Zweifeln Sie an dem, was dieser Mann Ihnen gesagt hat? — Ich zweifle daran, denn er hat mir oft gesagt, was nicht wahr war. — Warum haben Sie Ihr Versprechen nicht gehalten? — Ich weiß nicht mehr, was ich Ihnen versprochen habe. — Haben Sie nicht versprochen, uns den Donnerstag ins Concert zu führen? — Ich gestehe, daß ich Unrecht hatte, es Ihnen zu versprechen; indessen das Concert hat nicht Statt gefunden. — Gesteht Ihr Bruder seinen Fehler ein? — Er gesteht ihn ein. — Was sagt Ihr Oheim von (zu) diesem Briefe? — Er sagt, daß er sehr gut geschrieben ist; aber er gibt zu, daß er Unrecht hatte, ihn dem Hauptmanne zu schicken. — Gestehen Sie jetzt Ihren Fehler ein? — Ich gebe zu, daß es ein Fehler ist. — Haben Sie end-

lich das Pferd gekauft, das Sie kaufen wollten? — Ich habe es nicht gekauft, denn ich habe mir kein Geld verschaffen können.

181te. Hundert und ein und achtzigste Uebung.

Hat Ihr Herr Vater endlich das Haus gekauft? — Er hat es nicht gekauft, denn er konnte nicht über den Preis einig werden. — Sind Sie endlich über den Preis dieses Wagens einig geworden? — Wir sind darüber einig geworden. — Wie viel haben Sie dafür bezahlt? — Ich habe fünfzehn hundert Franken dafür bezahlt. — Was hast Du heute gekauft? — Ich habe drei schöne Gemälde, einen hübschen goldnen Ring und zwei Paar leinene Strümpfe gekauft. — Für wie viel hast Du die Gemälde gekauft? — Ich habe sie für siebenhundert Franken gekauft. — Finden Sie sie zu theuer? — Ich finde es nicht. — Haben Sie sich mit Ihrem Handelsgenoß (Associé, Compagnon) vereinigt? — Ich habe mich mit ihm verglichen. — Willigt er ein, Ihnen den Preis des Schiffes zu bezahlen? — Er willigt ein, ihn mir zu bezahlen. — Willigen Sie ein, nach England zu reisen? — Ich willige ein dahin zu reisen. — Haben Sie Ihren alten Freund wieder gesehen? — Ich habe ihn wieder gesehen. — Haben Sie ihn wieder erkannt? — Ich konnte ihn kaum wieder erkennen, denn er trägt, gegen seine Gewohnheit, einen langen Degen. — Wie befindet er sich? — Er befindet sich sehr wohl. — Was für Kleider trägt er? — Er trägt schöne neue Kleider. — Haben Sie bemerkt, was Ihr Knabe gethan hat? — Ich habe es bemerkt (gemerkt). — Haben Sie ihn dafür gestraft? — Ich habe ihn nicht dafür gestraft, weil er seinen Fehler eingestanden hat. — Hat Ihr Vater Ihnen schon geschrieben? — Noch nicht, aber ich erwarte heute einen Brief von ihm zu erhalten. — Worüber beklagen (beschweren) Sie sich? — Ich beklage mich darüber, daß ich mir kein Geld schaffen (verschaffen) kann. — Worüber beschweren sich diese armen Leute? — Sie beklagen sich, weil sie sich nicht ernähren können. — Wie befinden sich Ihre Aeltern? — Sie befinden sich sehr wohl, wie gewöhnlich. — Befindet sich Ihr Herr Oheim wohl? — Er befindet sich besser als gewöhnlich. — Haben Sie von Ihrem Freunde, welcher in Berlin ist (von Ihrem Freunde in Berlin), schon einen Brief erhalten? — Ich habe ihm schon verschiedene Mal geschrieben, er hat mir jedoch noch nicht geantwortet.

182te. Hundert und zwei und achtzigste Uebung.

Was thaten Sie, nachdem Sie Ihren Brief geendigt hatten? — Ich ging zu meinem Bruder, welcher mich ins Theater führte, wo ich das Vergnügen hatte, einen meiner Freunde zu finden, den ich seit zehn Jahren nicht gesehen hatte. — Was thatest Du diesen Morgen, als Du aufgestanden warst? — Nachdem ich den Brief des polnischen Grafen gelesen hatte, ging ich aus, das Theater des Fürsten (Prinzen) zu sehen, das (welches) ich noch nicht gesehen hatte. — Was that Ihr Vater, nachdem er gefrühstückt hatte? — Er rasirte sich und ging aus. — Was that Ihr Freund, nachdem er spazieren gegangen war? — Er ging zu dem Baron. — Schnitt der Baron das Fleisch, nachdem er das Brod geschnitten hatte? — Er schnitt das Brod, nachdem er das Fleisch geschnitten hatte. — Wann reisen Sie ab? — Ich reise erst morgen ab, denn ehe ich abreise, will ich meine guten Freunde noch einmal sehen. — Was thaten Ihre Kinder, nachdem sie gefrühstückt hatten? — Sie gingen mit ihrem lieben Lehrer spazieren. — Wo ging Ihr (Herr) Oheim hin, nachdem er sich gewärmt hatte? — Er ging nirgends hin; nachdem er sich gewärmt hatte, zog er sich aus und ging zu Bette. — Um wie viel Uhr ist er aufgestanden? — Er ist mit Sonnenaufgang aufgestanden. — Haben Sie ihn geweckt? — Ich brauchte ihn nicht zu wecken, denn er war vor mir aufgestanden. — Was that Ihr Vetter, als er von dem Tode seines besten Freundes hörte? — Er war sehr betrübt und ging zu Bette, ohne ein Wort zu sagen. — Rasirten Sie sich, ehe Sie frühstückten? — Ich rasirte mich, nachdem ich gefrühstückt hatte. — Gingen Sie zu Bette, nachdem Sie zu Abend gegessen hatten? — Nachdem ich Abendbrod gegessen hatte, schrieb ich meine Briefe, und nachdem ich diese geschrieben hatte, ging ich zu Bette. — Worüber betrüben Sie sich? — Ich bin über diesen Zufall betrübt. — Sind Sie über den Tod Ihres Verwandten betrübt? — Ich bin sehr betrübt darüber. — Wann ist Ihr Verwandter gestorben? — Er ist vorigen Monat gestorben. — Worüber beklagen Sie sich? — Ich beschwere mich über Ihren Knaben. — Warum beschweren Sie sich über ihn? — Weil er den hübschen (artigen) Hund getödtet hat, den ich von einem meiner Freunde bekommen habe. — Worüber hat sich Ihr Oheim beschwert? — Er hat sich über das, was Sie

gethan haben, beschwert. — Hat er sich über den Brief beschwert, den ich ihn geschrieben habe? — Er hat sich darüber beschwert.

183te. Hundert und drei und achtzigste Uebung.

Wundern Sie sich nicht über das, was mein Freund gethan hat? — Ich wundere mich sehr darüber. — Worüber wundert sich Ihr Sohn? — Er wundert sich über Ihren Muth. — Thut es Ihnen leid, (meinem) an meinen Oheim geschrieben zu haben? — Im Gegentheil, es ist mir lieb. — Worüber betrübst Du Dich? — Ich betrübe mich nicht über das Glück meines Feindes, sondern über den Tod meines Freundes. — Wie befinden sich Ihre Brüder? — Sie haben sich seit einigen Tagen sehr wohl befunden. — Ist es Ihnen lieb? — Ich freue mich zu hören, daß sie wohl sind. — Sind Sie ein Sachse? — Nein, ich bin ein Preuße. — Lernen die Preußen gern französisch? — Sie lernen es gern. — Sprechen die Preußen so gutes Deutsch wie die Sachsen? — Die Sachsen und die Preußen sprechen gutes Deutsch, aber die Oesterreicher sprechen es nicht sehr gut aus; dessen ungeachtet sind es sehr gute Leute. — Welchen Tag in der Woche feiern die Türken? — Sie feiern den Freitag, aber die Christen feiern den Sonntag, die Juden den Sonnabend (Samstag), und die Neger ihren Geburtstag.

184te. Hundert und vier und achtzigste Uebung.

Hat Ihre Schwester mein goldenes Band? — Sie hat es nicht. — Was hat sie? — Sie hat nichts. — Hat Ihre Mutter etwas? — Sie hat eine schöne goldene Gabel. — Wer hat meine große Flasche? — Ihre Schwester hat sie. — Sehen Sie Ihre Mutter manchmal? — Ich sehe sie oft. — Wann haben Sie Ihre Schwester gesehen? — Ich habe sie vor vierthalb Monaten gesehen. — Wer hat meine schönen Nüsse? — Ihre gute Schwester hat sie. — Hat sie auch meine silbernen Gabeln? — Sie hat sie nicht. — Wer hat sie? — Ihre Mutter (Ihre Frau Mutter) hat sie. — Haben Ihre (Fräulein) Schwestern meine Federn gehabt? — Sie haben sie nicht gehabt, aber ich glaube, daß ihre Kinder sie gehabt haben. — Worüber beklagt sich Ihr Bruder? — Er beklagt sich, weil ihm die rechte Hand schmerzt. — Worüber beklagen Sie sich?

— Ich beklage mich, weil mir die linke Hand wehe thut. — Ist Ihre Schwester so alt wie meine Mutter? — Sie ist nicht so alt, aber sie ist größer. — Hat Ihr Bruder etwas gekauft? — Er hat etwas gekauft. — Was hat er gekauft? — Er hat schöne Leinwand und gute Federn gekauft. — Hat er keine seidenen Strümpfe gekauft? — Er hat welche gekauft. — Schreibt Ihre Schwester? — Nein, Madame (gnädige Frau), sie schreibt nicht. — Warum schreibt sie nicht? — Weil sie eine böse (schlimme) Hand hat. — Warum geht die Tochter Ihres Nachbars nicht aus? — Sie geht nicht aus, weil sie böse Füße hat. — Warum spricht meine Schwester nicht? — Weil sie einen bösen Mund hat. — Hast Du meine silberne Feder nicht gesehen? — Ich habe sie nicht gesehen. — Hast Du eine Stube vorn heraus? — Ich habe eine hinten aus, aber mein Bruder hat eine vorn heraus. — Geht die Frau unseres Schuhmachers schon aus? — Nein, gnädige Frau, sie geht noch nicht aus, denn sie ist noch sehr krank.

185te. Hundert und fünf und achtzigste Uebung.

Welche Flasche hat Ihre kleine Schwester zerbrochen? — Sie hat die zerbrochen, welche meine Mutter gestern gekauft hatte. — Haben Sie von meiner oder von meiner Mutter Suppe gegessen? — Ich habe weder von Ihrer Suppe noch von der Ihrer Mutter, sondern von derjenigen meiner guten Schwester gegessen. — Haben Sie die Frau gesehen, welche heute Morgen bei mir war? — Ich habe sie nicht gesehen. — Hat sich Ihre Mutter wehe gethan? — Sie hat sich nicht wehe gethan. — Haben Sie eine böse Nase? — Ich habe keine böse Nase, sondern eine böse Hand. — Haben Sie sich in den Finger geschnitten? — Nein, gnädige Frau, ich habe mich in die Hand geschnitten. — Wollen Sie mir eine Feder geben? — Ich will Ihnen eine geben. — Wollen Sie diese oder jene? — Ich will keine von beiden. — Welche wollen Sie? — Ich will die, welche Ihre Schwester hat. — Wünschen Sie meiner Mutter oder meiner Schwester gute schwarze Seide (die gute schwarze Seide meiner Mutter oder die meiner Schwester) zu haben? — Ich wünsche weder Ihrer Mutter noch Ihrer Schwester Seide zu haben, sondern die, welche Sie haben. — Können Sie mit dieser Feder schreiben? — Ich kann damit schreiben. — Jede Frau hält sich für liebenswürdig und jede besitzt Eigenliebe.

— Eben so wie die Mannspersonen (Männer), mein lieber Freund. — Mancher hält sich für gelehrt, der es nicht ist, und viele Mannspersonen (Männer) übertreffen die Frauen an Eitelkeit.

186te. Hundert und sechs und achtzigste Uebung.

Wo ist Ihr Vetter? — Er ist in der Küche. — Hat Ihre Köchinn schon die Suppe gemacht? — Sie ha tsiegemacht, denn sie steht schon auf dem Tische. — Wo ist Ihre Mutter? — Sie ist in der Küche. — Ist Ihre Schwester in die Schule gegangen? — Sie ist dahin gegangen. — Geht Ihre Mutter oft in die Kirche? — Sie geht alle Morgen und alle Abend dahin. — Um wie viel Uhr des Morgens geht sie in die Kirche? — Sie geht dahin, sobald sie aufsteht. — Um wie viel Uhr steht sie auf? — Sie steht mit Sonnenaufgang auf. — Gehst Du heute in die Schule? — Ich gehe dahin. — Was lernst Du in der Schule? — Ich lerne da lesen, schreiben und sprechen. — Wo ist Deine Tante? — Sie ist mit meiner kleinen Schwester ins Theater gegangen. — Gehen Ihre Fräulein Schwestern heute Abend in die Oper? — Nein, Madame, sie gehen in die Tanzschule. — Ist Ihr (Herr) Vater auf die Jagd gegangen? — Er hat nicht auf die Jagd gehen können, denn er hat einen Schnupfen. — Jagen Sie gern? (Gehen Sie gern auf die Jagd?) — Ich gehe lieber fischen als jagen. — Ist Ihr Herr Vater noch auf dem Lande? — Ja, Madame, er ist noch da. — Was thut er da? — Er fischt und jagt da. — Jagten Sie (gingen Sie auf die Jagd), als Sie auf dem Lande waren? — Ich jagte den ganzen Tag.

187te. Hundert und sieben und achtzigste Uebung.

Wie lange sind Sie bei meiner Mutter geblieben? — Ich bin den ganzen Abend bei Ihr geblieben. — Ist es schon lange, daß Sie nicht auf dem Schlosse waren? — Ich war vorige Woche da. — Fanden Sie viele Leute da? — Ich fand nur drei Personen da. — Wer waren diese drei Personen? — Es waren der Graf, die Gräfinn und ihre Tochter. — Sind diese Mädchen so artig wie ihre Brüder? — Sie sind artiger als sie. — Können Ihre (Fräulein) Schwestern deutsch sprechen? — Sie können es nicht, aber sie lernen es — Haber Sie Ihrer (Frau) Mutter etwas gebracht?

— Ich habe ihr gute Früchte und eine schöne Torte gebracht. — Was hat Ihre Nichte Ihnen gebracht? — Sie hat uns gute Kirschen, gute Erdbeeren und gute Pfirsiche gebracht. — Essen Sie gern Pfirsiche? — Ich esse sie sehr gern. — Wie viel Pfirsiche hat Ihre Nachbarinn Ihnen gegeben? — Sie hat mir deren mehr als zwanzig gegeben. — Haben Sie dieses Jahr viel Kirschen gegessen? — Ich habe deren viele gegessen. — Haben Sie Ihrer kleinen Schwester welche gegeben? — Ich habe ihr welche gegeben. — Warum haben Sie Ihrer guten Nachbarinn keine gegeben? — Ich wollte ihr welche geben, sie wollte aber keine nehmen, weil sie nicht gern Kirschen (Kirschen nicht gern) ißt. — Hat es voriges Jahr viel Birnen gegeben? — Es hat nicht viele gegeben.

188te. Hundert und acht und achtzigste Uebung.

Warum gehen Ihre (Fräulein) Schwestern nicht ins Theater (ins Schauspiel)? — Sie können nicht (hin) dahingehen, weil sie einen Schnupfen haben, und das macht sie sehr krank. — Haben Sie vorige Nacht gut geschlafen? — Ich habe nicht gut geschlafen, denn meine Kinder machten zu viel Lärm in meiner Stube. — Wo sind Sie gestern Abend gewesen? — Ich bin bei meinem Schwager gewesen. — Haben Sie Ihre Schwägerinn gesehen? — Ich habe sie gesehen. — Wie befindet sie sich? — Sie befand sich gestern Abend besser als gewöhnlich. — Haben Sie gespielt? — Wir haben nicht gespielt, aber wir haben gute Bücher gelesen; denn meine Schwägerinn lies't lieber, als daß sie spielt. — Haben Sie heute die Zeitung gelesen? — Ich habe sie gelesen. — Ist etwas Neues darin? — Ich habe nichts Neues darin gelesen. — Wo waren Sie, seitdem ich Sie nicht gesehen habe? — Ich bin in Wien, London und Berlin gewesen. — Haben Sie mit meiner Schwester gesprochen? — Ich habe mit ihr gesprochen. — Was sagt sie? — Sie sagt, daß sie Sie zu sehen wünscht. — Wo haben Sie meine Feder hingelegt? — Ich habe sie auf den Tisch gelegt. — Sind Sie gesonnen, Ihre Tante heute zu sehen? — Ich gedenke sie zu sehen, denn sie hat mir versprochen, bei uns zu Mittag zu essen. — Ich bewundere diese Familie, denn der Vater ist der König und die Mutter die Königinn derselben; — die Kinder und das Gesinde sind die Unterthanen des Staats; — die Lehrer der Kinder sind die Minister, welche mit dem Könige und der Köni-

ginn die Sorge der Regierung theilen. — Die gute Erziehung, welche man den Kindern gibt, ist die Krone der Monarchen.

189te. Hundert und neun und achtzigste Uebung.

Wollen Sie heute bei uns zu Mittage essen? — Mit vielem Vergnügen; was haben Sie zum Mittagessen? — Wir haben gute Suppe, gutes frisches und gesalzenes Fleisch und Milchspeise. — Essen Sie Milchspeise gern? — Ich esse sie lieber als jede andere Speise. — Sind Sie bereit zu speisen? — Ich bin bereit. — Gedenken Sie bald abzureisen? — Ich bin gesonnen, nächste Woche abzureisen. — Reisen Sie allein? — Nein, Madame, ich reise mit meinem Oheime. — Gehen Sie zu Fuße oder fahren Sie? — Wir fahren. — Trafen Sie Jemanden (begegneten Sie Jemandem) auf Ihrer letzten Reise nach Berlin? — Wir sind vielen Wanderern (Wandersleuten) begegnet. — Wie (auf welche Weise) sind Sie gesonnen, diesen Sommer Ihre Zeit zuzubringen? — Ich gedenke, eine kleine Reise zu machen. — Sind Sie auf Ihrer letzten Reise viel zu Fuße gegangen? — Ich gehe sehr gern zu Fuße, aber mein Oheim fährt gern. — Wollte er nicht zu Fuße gehen? — Er wollte anfangs zu Fuße gehen, aber nachdem er einige Schritte gethan hatte, wollte er in den Wagen, so daß ich nicht viel zu Fuße ging. — Was haben Sie heute in der Schule gethan? — Wir hörten unserem Professor zu, der eine lange Rede über die Güte Gottes hielt. — Was sagte er? — Nachdem er gesagt hatte: „Gott ist der Schöpfer des Himmels und der Erde, die Furcht des Herrn ist der Anfang aller Weisheit," sagte er: „das Wiederholen ist die Mutter der Studien, und ein gutes Gedächtniß ist eine große Wohlthat (Gabe) Gottes." — Warum sind Sie nicht länger in Holland geblieben? — Als ich da war, war es theuer leben da, und ich hatte nicht Geld genug, länger da zu bleiben. — Was für Wetter war es, als Sie auf Ihrem Wege nach Wien waren? — Es war sehr schlechtes Wetter, denn es war stürmisch und es schneite und regnete sehr stark.

190te. Hundert und neunzigste Uebung.

Was thun Sie den ganzen Tag in diesem Garten? — Ich gehe darin spazieren. — Was ist darin, das Sie anzieht? — Das Sin-

gen der Vögel zieht mich an. — Gibt es Nachtigallen darin? — Es sind welche darin, und die Harmonie ihres Gesanges bezaubert mich. — Haben diese Nachtigallen mehr Gewalt über Sie, als die Schönheiten der Malerei oder die Stimme Ihrer zärtlichen Mutter, welche Sie so sehr liebt? — Ich gestehe, daß die Harmonie des Gesanges dieser kleinen Vögel mehr Gewalt über mich hat, als die zärtlichsten Worte meiner liebsten Freunde. — Womit vertreibt sich Ihre (Fräulein) Schwester die Zeit in ihrer Einsamkeit? — Sie lies't sehr viel und schreibt Briefe an ihre Mutter. — Womit vertreibt sich Ihr Oheim die Zeit in seiner Einsamkeit? — Er gibt sich mit der Malerei und der Chemie ab. — Macht er keine Geschäfte mehr? — Er macht keine mehr, denn er ist zu alt dazu. — Warum mischt er sich in Ihre Händel? — Er mischt sich gewöhnlich nicht in fremde Händel, aber er mischt sich in die meinigen, weil er mich liebt. — Hat Ihr Lehrer Sie heute Ihre Lection wiederholen lassen? — Er hat mich sie wiederholen lassen. — Haben Sie sie gewußt? — Ich habe sie ziemlich gut gewußt. — Haben Sie auch Aufgaben gemacht? — Ich habe welche gemacht; aber was geht das Sie an, wenn ich fragen darf? — Ich mische mich gewöhnlich nicht in Dinge, die mich nichts angehen, aber ich liebe Sie so sehr, daß ich mich sehr darum bekümmere, was Sie thun. — Bekümmert sich Jemand um Sie? — Niemand bekümmert sich um mich, denn ich bin nicht der Mühe werth. — Nicht allein der Reinlichkeit, sondern auch der Gesundheit wegen, hüten sich vernünftige Leute vor Unreinlichkeit und waschen sich oft.

191te. Hundert und ein und neunzigste Uebung.

Wird Ihr Vater heute ausgehen? — Er wird ausgehen, wenn es schönes Wetter ist. — Wird Ihre Schwester ausgehen? — Sie wird ausgehen, wenn es nicht windig ist. — Werden Sie meinen Bruder lieben? — Ich werde ihn von ganzem Herzen lieben, wenn er so gut ist wie Sie. — Werden Ihre Aeltern morgen aufs Land gehen? — Sie werden nicht gehen, denn es ist zu staubig. — Werden wir heute spazieren gehen? — Wir wollen nicht spazieren gehen, denn es ist zu schmutzig draußen. — Sehen Sie das Schloß meines Verwandten hinter jenem Berge? — Ich sehe es. — Sollen wir hineingehen? — Wir wollen hineingehen, wenn Sie es wünschen. — Werden Sie in dieses Zimmer gehen? — Ich werde

nicht hineingehen, denn es raucht darin. — Ich wünsche Ihnen einen guten Morgen, Madame. — Wollen Sie nicht herein kommen? — Wollen Sie sich nicht setzen? — Ich will mich auf diesen großen Stuhl setzen. — Wollen Sie mir sagen, was aus Ihrem Bruder geworden ist? — Ich will es Ihnen sagen. — Hier ist der Stuhl, auf welchem er oft saß. — Wann ist er gestorben? — Er ist vor zwei Jahren gestorben. — Ich bin sehr betrübt darüber. — Hast Du all Dein Geld ausgegeben? — Ich habe nicht alles ausgegeben. — Wie viel bleibt Dir noch übrig? — Es bleibt mir nicht viel davon übrig, es bleibt mir nur ein Gulden. — Wie viel Geld bleibt Deinen Schwestern übrig? — Es bleiben ihnen nur drei Thaler übrig. — Bleibt Ihnen Geld genug übrig, Ihrem Schneider zu bezahlen? — Es bleibt mir genug davon übrig, ihm zu bezahlen, aber wenn ich ihm bezahle, bleibt mir nur wenig übrig. — Wie viel Geld wird Deinen Brüdern übrig bleiben? — Es werden ihnen noch hundert Thaler übrig bleiben. — Wollen (werden) Sie mit meinem Oheime sprechen, wenn Sie ihn sehen? — Wenn ich ihn sehe, werde ich mit ihm sprechen. — Werden Sie morgen spazieren gehen? — Wenn es schönes Wetter ist, werde ich spazieren gehen; aber wenn es schlechtes Wetter ist, werde ich zu Hause bleiben. — Werden Sie Ihrem Schuhmacher bezahlen? — Ich werde ihm bezahlen, wenn ich morgen mein Geld erhalte. — Warum wollen Sie gehen? — Wenn Ihr Vater kommt, werde ich nicht gehen; aber wenn er nicht kommt, muß ich gehen. — Warum setzen Sie sich nicht? — Wenn Sie bei mir bleiben wollen, werde (will) ich mich setzen; aber wenn Sie gehen, werde ich mitgehen. — Werden Sie meine Kinder lieben? — Wenn sie gut und fleißig sind, werde ich sie lieben; aber ich werde sie verachten und strafen, wenn sie faul und unartig sind. (Ich werde sie lieben, wenn sie gut und fleißig sind; wenn sie aber faul und unartig sind, werde ich sie verachten und strafen.) — Habe ich Recht, so zu sprechen? — Sie haben nicht Unrecht.

192te. Hundert und zwei und neunzigste Uebung.

Wann werden Sie nach Italien reisen? — Ich werde reisen, sobald ich italienisch gelernt haben werde (sobald ich werde italienisch gelernt haben). — Wann werden Ihre Brüder nach Deutsch-

land reisen? — Sie werden dahin reisen, sobald sie deutsch können werden. — Wann werden sie es lernen? — Sie werden es lernen, wenn sie einen guten Lehrer gefunden haben werden. — Wie viel Geld wird uns übrig bleiben, wenn wir unsere Pferde bezahlt haben werden? — Wenn wir sie bezahlt haben werden, so werden uns nur noch hundert Thaler übrig bleiben. — Haben Sie meinem Bruder gesagt, daß ich habe meinen Wagen verkaufen müssen? — Ich habe es ihm gesagt. — Haben Sie an denselben Mann geschrieben, dem mein Vater geschrieben hat? — Ich habe nicht an denselben, sondern an einen andern geschrieben. — Hat man Ihnen schon geantwortet? — Noch nicht, aber ich hoffe nächste Woche einen Brief zu erhalten. — Haben Sie je eine solche (solch eine) Person gesehen? — Ich habe nie eine solche gesehen. — Haben Sie unsere Kirche schon gesehen? — Ich habe sie noch nicht gesehen. — Wo ist sie? — Sie ist außerhalb der Stadt. — Wenn Sie sie sehen wollen (wenn Sie sie zu sehen wünschen), so will ich mit Ihnen gehen, um sie Ihnen zu zeigen. — Wer ist da? — Ich bin es. — Wer sind diese Leute? — Es sind Fremde (Ausländer), die Sie zu sprechen wünschen. — Wo sind sie her? — Es sind Amerikaner. — Wo sind Sie gewesen, seit ich Sie nicht gesehen habe? — Wir wohnten lange am Ufer des Meeres, bis ein französisches Schiff ankam, das uns nach Frankreich brachte. — Wollen Sie in (mit) Ihrer Erzählung fortfahren? — Wir waren kaum (kaum waren wir) in Frankreich angekommen, als wir zu dem Könige geführt wurden, welcher (der) uns sehr gut aufnahm und uns nach unserem Lande zurückschickte. — Wen suchen Sie? — Ich suche meinen kleinen Bruder. — Wenn Sie ihn zu finden wünschen, so müssen Sie in den Garten gehen, denn er ist da. — Der Garten ist groß, und ich werde ihn nicht finden können, wenn Sie mir nicht sagen, in welchem Theile des Gartens er ist. — Er sitzt unter dem großen Baume, unter welchem wir gestern saßen. — Nun werde ich ihn finden.

193te. Hundert und drei und neunzigste Uebung.

Warum wohnen Ihre Kinder nicht in Frankreich? — Sie wollen englisch lernen, das ist die Ursache, warum sie in England wohnen. — Warum sitzen Sie am Feuer? — Mir sind die Hände und Füße kalt, das ist die Ursache, warum ich vor dem Feuer sitze. —

Wovon leben die Leute, die am Ufer des Meeres wohnen? — Sie leben nur von Fischen. — Warum wollen Sie nicht mehr auf die Jagd gehen? — Ich habe gestern den ganzen Tag gejagt, und nichts als einen häßlichen Vogel getödtet, das ist die Ursache, warum ich nicht mehr jagen (auf die Jagd gehen) werde. — Warum essen Sie nicht? — Ich werde nicht essen, ehe (bevor) ich einen guten Appetit habe. — Warum ißt Ihr Bruder so viel? — Er hat einen guten Appetit, das ist die Ursache, warum er so viel ißt. — Wenn Sie die Bücher, die ich Ihnen geliehen (habe), gelesen haben, warum geben Sie sie mir nicht wieder (warum geben Sie mir die Bücher, die ich Ihnen geliehen habe, nicht wieder, wenn Sie sie gelesen haben)? — Ich gedenke, sie noch einmal zu lesen, das ist die Ursache, warum ich sie Ihnen noch nicht wiedergegeben habe; aber ich werde sie Ihnen wiedergeben, sobald ich sie zum zweitenmal gelesen haben werde. — Warum haben Sie mir meine Kleider nicht gebracht? — Sie waren nicht gemacht (nicht fertig), deßwegen habe ich sie nicht gebracht; aber ich bringe sie Ihnen jetzt, hier sind sie. — Sie haben Ihre Lection gelernt; warum hat Ihre Schwester die ihrige nicht gelernt? — Sie ist mit meiner Mutter spazieren gewesen, das ist die Ursache, warum sie sie nicht gelernt hat; aber sie wird sie morgen lernen. — Wann wollen Sie meine Aufgaben corrigiren? — Ich will sie corrigiren, wenn Sie mir die Ihrer Schwester bringen. — Glauben Sie Fehler darin gemacht zu haben? — Ich weiß es nicht. — Wenn Sie Fehler gemacht haben, so haben Sie Ihre Lectionen nicht gut studirt; denn die Lectionen müssen gut gelernt werden, um keine Fehler in den Aufgaben zu machen. — Es ist einerlei; wenn Sie sie mir heute nicht corrigiren, so werde ich sie erst morgen lernen. — Sie müssen in Ihren Aufgaben keine Fehler (keine Fehler in Ihren Aufgaben) machen; denn Sie haben alles, was Sie brauchen, um keine zu machen.

194te. Hundert und vier und neunzigste Uebung.

An was für einer Krankheit ist Ihre Schwester gestorben? — Sie ist am Fieber gestorben. — Wie befindet sich Ihr Bruder? — Mein Bruder lebt nicht mehr, er ist vor drei Monaten gestorben. — Ich bin erstaunt darüber, denn er war vorigen Sommer, als ich auf dem Lande war, sehr wohl; woran ist er gestorben? — Er ist

am Schlage gestorben. — Wie befindet sich die Mutter Ihres Freundes? — Sie befindet sich nicht wohl, sie hatte vorgestern einen Anfall von Fieber und diesen Morgen wieder. — Hat sie das Wechselfieber? — Ich weiß es nicht, aber sie hat oft Anfälle von Fieber. — Was ist aus der Frau geworden, die ich bei Ihrer Mutter gesehen habe? — Sie ist diesen Morgen am Schlage gestorben. — Ist der Wein im vorigen Jahre gut abgegangen? — Er ist nicht gut abgegangen; aber er wird nächstes Jahr bessern Abgang finden, denn es wird sehr viel geben, und er wird nicht theuer sein. — Warum machen Sie die Thüre auf? — Sehen Sie nicht, wie es hier raucht? — Ich sehe es, aber Sie müssen die Fenster öffnen, anstatt die Thüre aufzumachen. — Das Fenster geht nicht leicht auf, das ist die Ursache, warum ich die Thüre aufmache. — Wann wollen Sie sie zumachen? — Ich will sie zumachen, sobald es nicht mehr raucht. — Warum stellen Sie diese (jene) schönen Gläser nicht auf den Tisch? — Wenn ich sie auf diesen kleinen Tisch stelle, werden sie zerbrechen (Sie werden zerbrechen, wenn ich sie auf diesen kleinen Tisch stelle). — Gingen Sie oft fischen, als Sie in jenem Lande waren? — Wir gingen oft fischen und jagen. — Wenn Sie mit uns aufs Land gehen wollen, so werden Sie das Schloß meines Vaters sehen. — Sie sind sehr höflich, mein Herr, aber ich habe das Schloß schon gesehen.

195te. Hundert und fünf und neunzigste Uebung.

Wann haben Sie meines Vaters Schloß gesehen? — Ich sah es auf meiner Reise im vorigen Jahre, es ist eins der schönsten Schlösser, die ich je gesehen habe; man sieht es von weitem. — Wie sagt man das? — Das sagt man nicht. — Das ist unbegreiflich. — Kann in Ihrer Sprache nicht alles ausgedrückt werden? — Es kann alles darin ausgedrückt werden, aber nicht wie in der Ihrigen. — Werden Sie morgen früh aufstehen? — Nachdem die Umstände sind (es hängt von Umständen ab); wenn ich früh zu Bette gehe, so werde ich früh aufstehen (so stehe ich früh auf), aber wenn ich spät zu Bette gehe, so werde ich spät aufstehen (so stehe ich spät auf). — Werden Sie meine Kinder lieben? — Wenn sie gut sind, werde ich sie lieben. — Werden Sie morgen bei uns speisen? — Wenn Sie die Speisen zubereiten lassen, die ich gern esse, werde ich bei Ihnen speisen. — Haben Sie den Brief schon

gelesen, den Sie diesen Morgen erhalten haben? — Ich habe ihn noch nicht geöffnet. — Wann werden (wollen) Sie ihn lesen? — Ich will ihn lesen, sobald ich Zeit habe. — Wozu nützt das? — Es nützt nichts. — Warum haben Sie es aufgehoben? — Ich habe es aufgehoben, um es Ihnen zu zeigen. — Können Sie mir sagen, was es ist? — Ich kann es Ihnen nicht sagen, denn ich weiß es nicht; aber ich werde (will) meinen Bruder fragen, der es Ihnen sagen wird. — Wo haben Sie es gefunden? — Ich habe es am Ufer des Flusses neben dem Walde (Gehölze) gefunden. — Hatten Sie es von ferne bemerkt? — Ich brauchte es nicht von ferne zu bemerken, denn ich ging an dem Flusse vorbei. — Haben Sie je so etwas gesehen? — Nie. — Ist es nützlich, viel zu sprechen? — Wenn man eine fremde Sprache zu lernen wünscht, ist es nützlich, sehr viel zu sprechen. — Ist es so nützlich zu schreiben, wie zu sprechen (Ist das Schreiben so nützlich wie das Sprechen)? — Es ist nützlicher zu sprechen als zu schreiben; um eine fremde Sprache zu lernen, muß man beides thun. — Ist es nützlich, alles zu schreiben, das man sagt? — Das ist unnütz.

196te. Hundert und sechs und neunzigste Uebung.

Wo haben Sie dieses Buch hergenommen? — Ich habe es aus dem Zimmer Ihrer Freundinn genommen. — Ist es recht, anderer Leute Bücher zu nehmen? — Ich weiß, daß es nicht recht ist; aber ich brauchte es (hatte es nöthig), und ich hoffe, Ihre Freundinn wird nicht böse darüber sein, denn ich werde es ihr wiedergeben, sobald ich es gelesen haben werde. — Wie heißen Sie? — Ich heiße Wilhelm. — Wie heißt Ihre Schwester? — Sie heißt Leonore. — Warum beschwert sich Karl über seine Schwester? — Weil sie seine Federn genommen hat. — Ueber wen beschweren sich diese Kinder? — Franz beschwert sich über Leonoren und Leonore über Franzen. — Wer hat Recht? — Sie haben beide Unrecht, denn Leonore will Franzens und Franz Leonorens Bücher nehmen. — Wem haben Sie Schiller's Werke geliehen? — Ich habe Wilhelmen den ersten und Elisabethen den zweiten Theil geliehen. — Wie wird das auf französisch gesagt? — Man sagt das nicht auf französisch. — Wie sagt man das auf deutsch? — Man sagt das so. — Hat Ihnen der Schneider schon Ihren neuen Rock gebracht? — Er hat ihn mir gebracht, aber er paßt mir nicht gut.

— Wird er Ihnen einen andern machen? — Er muß mir einen andern machen; denn ehe ich ihn trage, will ich ihn lieber weggeben. — Werden Sie das Pferd brauchen? — Ich werde es nicht brauchen. — Warum werden Sie es nicht brauchen? — Weil es mir nicht ansteht. — Wollen Sie es mir bezahlen? — Ich will es lieber bezahlen, als es brauchen. — Wem gehören diese schönen Bücher? — Sie gehören Wilhelmen. — Wer hat sie ihm gegeben? — Sein guter Vater. — Wird er sie lesen? — Er wird sie lieber zerreißen, als sie lesen. — Sind Sie gewiß, daß er sie nicht lesen wird? — Ich bin es gewiß, denn er hat es mir gesagt.

197te. Hundert und sieben und neunzigste Uebung.

Lernen Ihre Schüler Ihre Aufgaben auswendig? — Ehe sie sie auswendig lernen, zerreißen sie sie lieber. — Was verlangt (will) dieser Mann von mir? — Er verlangt das Geld von Ihnen, das Sie ihm schuldig sind. — Wenn er sich morgen nach meinem Hause begeben will, will ich ihm bezahlen, was ich ihm schuldig bin. — Ehe er sich nach Ihrem Hause begibt, will er lieber sein Geld verlieren. — Karl der Fünfte, welcher mehrere europäische Sprachen geläufig sprach, sagte: man müsse spanisch mit den Göttern, italienisch mit seiner Geliebten, französisch mit seinem Freunde, deutsch mit Soldaten, englisch mit Gänsen, ungarisch mit Pferden und böhmisch mit dem Teufel reden. — Warum vergießt die Mutter unseres alten Bedienten Thränen? — Was ist ihr geschehen? — Sie vergießt Thränen, weil der alte Geistliche, ihr Freund, der ihr so viel Gutes gethan hat, vor einigen Tagen gestorben ist. — An welcher Krankheit ist er gestorben? — Er ward vom Schlage gerührt. — Haben Sie Ihrem Vater seine Briefe schreiben helfen? — Ich habe ihm geholfen. — Wollen Sie mir arbeiten helfen, wenn wir nach der Stadt gehen? — Ich will Ihnen arbeiten helfen, wenn Sie mir helfen wollen, mich zu ernähren. — Haben Sie sich nach dem Kaufmanne erkundigt, der so wohlfeil verkauft? — Ich habe nach ihm gefragt, aber Niemand konnte mir sagen, was aus ihm geworden ist. — Wo wohnte er, als Sie vor drei Jahren hier waren? — Er wohnte damals in der Karl-Straße Nummer fünf und fünfzig. — Wie schmeckt Ihnen (wie finden Sie) diesen Wein? — Ich finde ihn sehr gut, aber er ist ein wenig sauer.

198te. Hundert und acht und neunzigste Uebung.

Wie schmecken Ihrer Schwester diese Aepfel? — Sie schmecken ihr sehr gut, aber sie sagt, daß sie ein wenig (etwas) zu süß sind. — Wollen Sie die Güte haben, mir diese Schlüssel zu reichen? — Mit vielem Vergnügen. — Soll ich Ihnen diese Fische reichen? — Ich bitte Sie, sie mir zu reichen. — Soll ich Ihrer Schwester das Brod reichen? — Sie werden mich verbinden, es ihr zu reichen. — Wie schmeckt Ihrer Frau Mutter unsere Speise? — Sie (es) schmeckt ihr sehr gut, aber sie sagt, daß sie genug gegessen hat. — Was verlangst Du von mir? — Wollen Sie mir gefälligst ein kleines Stückchen von diesem Hammelfleisch geben? — Wollen Sie mir gefälligst die Flasche reichen? — Haben Sie noch nicht genug getrunken? — Noch nicht, denn ich bin noch durstig. — Soll ich Ihnen Wein einschenken? — Nein, ich mag Aepfelwein lieber. — Warum essen Sie nicht? — Ich weiß nicht, was ich essen soll. — Wer klopft an die Thüre? — Es ist ein Fremder. — Warum weint er? — Er weint, weil ihm ein großes Unglück begegnet ist. — Was ist Ihnen begegnet? — Mir ist nichts geschehen (begegnet). — Wo werden Sie diesen Abend hingehen? — Ich weiß nicht, wo ich hingehen soll. — Wo werden Ihre Brüder hingehen? — Ich weiß nicht, wo sie hingehen werden; was mich betrifft, so werde ich ins Theater gehen. — Warum gehen Sie in die Stadt? — Ich gehe dahin, um einige Bücher zu kaufen; wollen Sie mitgehen? — Ich will mitgehen, aber ich weiß nicht, was ich da thun soll. — Muß ich diesem Manne auf Credit verkaufen? — Sie können ihm verkaufen, aber nicht auf Credit; Sie müssen ihm nicht trauen, denn er wird Ihnen nicht bezahlen. — Hat er schon Jemanden betrogen? — Er hat schon verschiedene Kaufleute betrogen, die ihm getraut haben. — Muß ich diesen Damen trauen? — Sie können ihnen trauen; aber was mich anbelangt, so werde ich ihnen nicht trauen; denn ich bin schon oft von den Frauen betrogen worden, und das ist die Ursache, warum ich sage, daß wir nicht einem Jeden trauen müssen. — Trauen Ihnen diese Kaufleute? — Sie trauen mir und ich traue ihnen.

199te. Hundert und neun und neunzigste Uebung.

Ueber wen lachen diese Herren? — Sie lachen über jene Damen, welche (die) rothe Kleider mit gelben Bändern tragen. —

Warum lachen diese Leute über uns? — Sie lachen über uns, weil wir schlecht sprechen. — Muß man über Leute (Personen) lachen, die schlecht sprechen? — Man muß nicht über sie lachen, man muß, im Gegentheil, ihnen zuhören, und wenn sie Fehler machen, muß man sie ihnen corrigiren. — Worüber lachen Sie? — Ich lache über Ihren Hut; seit wann tragen Sie einen so großen? — Seitdem ich von England zurück gekommen bin. — Haben Sie die Mittel, ein Pferd und einen Wagen zu kaufen? — Ich habe die Mittel. — Hat Ihr Bruder die Mittel, das große Haus zu kaufen? — Er hat die Mittel. — Wird er es kaufen? — Er wird es kaufen, wenn es ihm gefällt. — Haben Sie meinen Brief erhalten? — Ich habe ihn mit vielem Vergnügen erhalten. — Ich habe ihn meinem Deutschlehrer gezeigt, welcher darüber erstaunt war, denn es war nicht ein einziger Fehler darin. — Haben Sie Jean Paul's und Wieland's Werke schon erhalten? — Ich habe die von Wieland schon erhalten; was die von Jean Paul betrifft, so hoffe ich, sie nächste Woche zu erhalten.

200te. Zwei hundertste Uebung.

Wo haben Sie diese Dame kennen gelernt? — Ich habe sie bei einem meiner Verwandten kennen gelernt. — Bist Du es, Karl, der mein Buch beschmutzt hat? — Ich bin es nicht, Ihre kleine Schwester hat es beschmutzt. — Wer hat mein Tintenfaß zerbrochen? — Ich bin es, der es zerbrochen hat. — Sind Sie es, die von mir gesprochen haben? — Wir sind es, die von Ihnen gesprochen haben, aber wir haben nichts als Gutes von Ihnen gesagt. — Warum verlangt Ihr Vetter Geld und Bücher von mir? — Weil er ein Narr ist; von mir, seinem nächsten Verwandten und besten Freunde (der sein nächster Verwandte und bester Freund ist) (der ich sein nächster Verwandte und bester Freund bin), verlangt er nichts. — Warum sind Sie nicht zum Mittagessen gekommen? — Ich bin verhindert worden, aber Sie haben ohne mich essen können. — Glauben Sie, daß wir nicht zu Mittag essen werden, wenn Sie nicht kommen können? — Wie lange haben Sie auf mich gewartet? — Wir warteten bis ein Viertel auf acht auf Sie, und da Sie nicht kamen, so speis'ten wir ohne Sie. — Haben Sie auf meine Gesundheit getrunken? — Wir haben auf Ihre und Ihrer Aeltern Gesundheit getrunken. — Ein gewisser Mann trank sehr

gern Wein, aber er fand zwei schlimme Eigenschaften daran: „Wenn ich Wasser hinein gieße," sagte er, „so verderbe ich ihn, und wenn ich keines hinein gieße, so verderbt er mich." — Wie sieht Ihr Oheim (Onkel) aus? — Er sieht heiter (vergnügt) aus, denn er ist mit seinen Kindern sehr zufrieden. — Sehen seine Freunde so vergnügt (so lustig) aus wie er? — Im Gegentheil, sie sehen traurig aus, weil sie unzufrieden sind. — Mein Oheim hat kein Geld und ist sehr zufrieden, und seine Freunde, die dessen sehr viel haben, sind es beinahe niemals. — Haben Sie Ihre Schwester gern? — Ich habe sie sehr gern, und da sie sehr gefällig gegen mich ist, so bin ich es auch gegen sie; aber lieben Sie die Ihrige? — Wir lieben einander, weil wir mit einander zufrieden sind.

201te. Zwei hundert und erste Uebung.

Sieht Ihr Vetter Ihnen ähnlich? — Er sieht mir ähnlich. — Gleichen sich Ihre (Fräulein) Schwestern? — Sie gleichen sich nicht; denn die älteste ist träge und unartig, und die jüngste fleißig und gegen Jedermann gefällig. — Wer klopft an die Thüre? — Ich bin es; wollen Sie aufmachen? — Was wollen Sie? (Was beliebt Ihnen?) — Ich komme, Sie um das Geld zu bitten, das Sie mir schuldig sind, und um die Bücher, die ich Ihnen geliehen habe. — Wenn Sie die Güte haben wollen, morgen zu kommen, will (werde) ich Ihnen beides wieder geben. — Bemerken Sie jenes Haus? — Ich bemerke es; was für ein Haus ist es? — Es ist ein Wirthshaus; wenn es Ihnen gefällig ist, so wollen wir hinein gehen, ein Glas Wein zu trinken, denn mich durstet sehr. — Sie sind immer durstig, wenn Sie ein Wirthshaus sehen. — Wenn wir hinein gehen, so werde ich (auf) Ihre Gesundheit trinken. — Ehe ich in ein Wirthshaus gehe, will ich lieber nicht trinken (Ich will lieber nicht trinken, als in ein Wirthshaus gehen). — Wann wollen Sie mir bezahlen, was Sie mir schuldig sind? — Wenn ich Geld habe; es ist unnütz, mich heute um welches anzusprechen, denn Sie wissen sehr wohl, daß man von dem, der nichts hat, nichts haben kann. — Wann glauben Sie, daß Sie Geld haben werden? — Ich glaube, daß ich nächstes Jahr welches haben werde. — Wollen Sie thun, was ich Ihnen sagen werde? — Ich will es thun, wenn es nicht zu schwer ist. — Warum lachen

Sie über mich? — Ich lache nicht über Sie, sondern über Ihren Rock. — Sieht er nicht aus wie Ihrer (wie der Ihrige)? — Er sieht nicht so aus, denn meiner ist kurz und Ihrer ist zu lang, meiner ist schwarz und der Ihrige ist grün.

202te. Zwei hundert und zweite Uebung.

Ist es recht, über Jedermann so zu lachen? — Wenn ich über Ihren Rock lache, so lache ich nicht über Jedermann. — Sieht Ihr Sohn Jemandem ähnlich? — Er gleicht Niemandem. — Warum trinken Sie nicht? — Ich weiß nicht, was ich trinken soll, denn ich trinke gern guten Wein, und Ihrer sieht aus wie Essig. — Wenn Sie andern haben wollen (zu haben wünschen), so will ich in den Keller (hinunter) gehen, um Ihnen welchen zu holen. — Sie sind zu höflich, mein Herr, ich werde heute keinen mehr trinken. — Kennen Sie meinen Vater schon lange? — Ich kenne ihn schon lange, denn ich machte seine Bekanntschaft, als ich noch auf der Schule war; wir haben oft mit einander gearbeitet und wir liebten einander wie Brüder. — Ich glaube es, denn Sie gleichen einander. — Wenn ich meine Aufgaben nicht gemacht hatte (hatte ich meine Aufgaben nicht gemacht), so machte er sie für mich; und wenn er seine nicht gemacht hatte (und hatte er seine nicht gemacht), so machte ich sie für ihn. — Warum läßt Ihr Vater den Arzt holen? — Er ist krank, und da der Arzt nicht kommt, so läßt er ihn holen.

203te. Zwei hundert und dritte Uebung.

Ist dieser Mann böse auf Sie? — Ich glaube, er ist böse auf mich, weil ich ihn nicht besuche; aber ich gehe nicht gern zu ihm, denn wenn ich zu ihm gehe (wenn ich ihn besuche), macht er mir ein böses Gesicht, anstatt mich freundlich aufzunehmen. — Sie müssen nicht glauben, daß er böse auf Sie ist; denn er ist nicht so schlimm, wie er aussieht. — Er ist der beste Mann von der Welt, aber man muß ihn kennen, um ihn zu schätzen. — Es ist ein großer Unterschied zwischen Ihnen und ihm; Sie machen Jedem, der Sie besucht, ein freundliches, und er macht Jedem ein böses Gesicht. — Warum gehen Sie mit diesen Leuten um? — Ich gehe mit ihnen um, weil sie mir nützen. — Wenn Sie fortfahren, mit ihnen umzugehen, werden Sie sich schlimme Händel zuziehen, denn

sie haben viel Feinde. — Wie führt sich Ihr Vetter auf? — Er führt sich nicht gut auf, denn er zieht sich immer schlimme Händel zu. — Ziehen Sie sich nicht manchmal schlimme Händel zu? — Es ist wahr, daß ich mir manchmal schlimme Händel zuziehe, aber ich helfe mir immer wieder heraus. — Sehen Sie diese Leute, die sich uns nähern zu wollen scheinen? — Ich sehe sie, aber ich fürchte mich nicht vor ihnen, denn sie thun Niemandem etwas zu Leide. — Wir müssen weggehen, denn ich mag mich nicht unter Leute mischen, die ich nicht kenne. — Ich bitte Sie, sich nicht vor ihnen zu fürchten, denn ich bemerke meinen Oheim unter ihnen. — Wissen Sie eine gute Stelle zum Schwimmen? — Ich weiß eine. — Wo ist sie? — An der Seite des Flusses, hinter dem Gehölz neben der Landstraße. — Wann sollen wir schwimmen gehen? — Heute Abend, wenn Sie wollen. — Wollen Sie mich vor dem Thore erwarten? — Ich will (werde) dort auf Sie warten; aber ich bitte Sie, es nicht zu vergessen. — Sie wissen, daß ich mein Versprechen nie vergesse.

204te. Zwei hundert und vierte Uebung.

Ach, es ist um mich geschehen! — Aber, mein Gott! warum schreien Sie so? — Man hat mir meine goldenen Ringe, meine besten Kleider und mein ganzes Geld gestohlen; das ist die Ursache, warum ich schreie. — Machen Sie nicht so viel Lärm, denn wir sind es, die alles genommen haben, um Ihnen zu lehren, Ihre Sachen besser in Acht zu nehmen und Ihre Stubenthüre zuzumachen, wenn Sie ausgehen. — Warum sehen Sie so betrübt aus? — Ich habe viel Unglück gehabt; nachdem ich mein ganzes (all mein) Geld verloren hatte, ward ich von Leuten von schlechtem Ansehn geschlagen, und zu meinem noch größeren Unglück höre ich, daß mein guter Oheim, den ich so sehr liebe, vom Schlage gerührt worden ist. — Sie müssen sich nicht so sehr betrüben; man muß sich in die Nothwendigkeit schicken, und Sie kennen das Sprichwort wohl: „Geschehene Dinge sind nicht zu ändern.“ — Können Sie diesen Mann nicht los werden? — Ich kann ihn nicht los werden, denn er will mir durchaus nachgehen (folgen). — Er muß den Verstand verloren haben. — Was verlangt er (will er) von Ihnen? — Er will mir ein Pferd verkaufen, das ich nicht nöthig habe (das ich nicht brauche) (dessen ich nicht benöthigt

bin). — Wessen Häuser sind das? — Es sind meine. — Gehören Ihnen diese Federn? — Nein, sie gehören meiner Schwester. — Sind das die Federn, mit denen sie so gut schreibt? — Es sind dieselben. — Welches ist der Mann, über den Sie sich beklagen? — Es ist der mit dem rothen Kleide. — „Was ist der Unterschied zwischen einer Uhr und mir?" fragte eine Dame einen jungen Offizier. — „Gnädige Frau," erwiederte er (dieser), „die Uhr zeigt die Stunden an, und bei Ihnen vergißt man sie." — Ein russischer Bauer, welcher noch nie Esel (einen Esel) gesehen hatte, sagte, als er deren verschiedene in Deutschland sah: „Mein Gott, welch' große Hasen gibt es in diesem Lande!" — Wie viel ich Ihnen nicht zu verdanken habe, mein theurer (lieber) Freund! Sie haben mir mein Leben gerettet, ohne Sie wäre ich verloren. — Haben diese elenden Leute Ihnen etwas zu Leide gethan? — Sie haben mich geschlagen und beraubt, und als Sie mir zu Hülfe eilten, waren sie im Begriff, mich auszuziehen und zu tödten. — Ich bin glücklich, Sie aus den Händen dieser Räuber befreit zu haben. — Wie gut sind Sie! — Werden Sie diesen Abend zu Herrn Torteson gehen? — Ich werde vielleicht zu ihm gehen. — Und werden Ihre (Fräulein) Schwestern gehen (hingehen)? — Vielleicht. — Haben Sie gestern im Concert Vergnügen gehabt? — Ich habe kein Vergnügen da gehabt, denn es war solch' eine Menschenmenge da, daß man kaum hinein konnte. — Ich bringe Ihnen ein hübsches Geschenk, worüber Sie sich sehr freuen werden (womit Sie sehr zufrieden sein werden). — Was ist es? — Es ist ein seidenes Halstuch. — Wo ist es? — Ich habe es in der Tasche. — Gefällt es Ihnen? — Es gefällt mir sehr und ich danke Ihnen von ganzem Herzen dafür. — Ich hoffe, Sie werden endlich von mir etwas annehmen (Ich hoffe, daß Sie endlich von mir etwas annehmen werden). — Was gedenken Sie mir zu geben? — Ich will es Ihnen noch nicht sagen; denn wenn ich es Ihnen sage, werden Sie kein Vergnügen haben, wenn ich es Ihnen gebe.

205te. Zwei hundert und fünfte Uebung.

Warum zanken sich diese Leute? — Sie zanken sich, weil sie nicht wissen, was sie thun sollen. — Ist es ihnen gelungen, das Feuer zu löschen? — Es ist ihnen endlich gelungen, aber man sagt, daß mehrere Häuser abgebrannt sind. — Hat man nichts

retten können? — Man hat nichts retten können; denn anstatt das Feuer zu löschen, fingen die Elenden, die herbeigekommen waren, zu plündern an. — Was ist geschehen? — Ein großes Unglück hat sich zugetragen. — Warum sind meine Freunde ohne mich abgereis't? — Sie hatten bis zwölf Uhr auf Sie gewartet, und da sie sahen, daß Sie nicht kamen, reis'ten sie ab. — Erzählen Sie uns, was Ihnen neulich widerfahren ist. — Sehr gern, aber unter der Bedingung, daß Sie mir aufmerksam zuhören, ohne mich zu unterbrechen. — Wir werden Sie nicht unterbrechen, Sie können dessen gewiß sein (Sie können sich darauf verlassen). — Als ich neulich im Theater war, sah ich „Das sprechende Gemälde" und „Die weinende Frau" aufführen. — Da das letztere Stück nicht sehr (sonderlich) unterhaltend für mich war, so ging ich ins Concert, wo mir die Musik heftiges Kopfweh verursachte. — Ich verließ darauf das Concert, es verwünschend, und ging gerade nach dem Narrenhaus, um meinen Vetter zu besuchen.

206te. Zwei hundert und sechste Uebung.

Als ich in das Hospital meines Vetters trat, ward ich von Entsetzen befallen, da ich mehrere Narren sah, die sich hüpfend und heulend mir naheten. — Was thaten Sie dann? — Ich macht es eben so wie sie, und sie fingen zu lachen an und zogen sich zurück. — Als ich noch klein war, sagte ich einst zu meinem Vater: „Ich verstehe den Handel nicht und verstehe nicht zu verkaufen; laß mich spielen." — Mein Vater antwortete mir lächelnd: „Durch Handeln lernt man handeln, und durch Verkaufen verkaufen." — „Aber, mein lieber Vater," erwiederte ich, „durch Spielen lernt man auch spielen." — „Du hast Recht," sagte er zu mir, „aber Du mußt vorher (erst) lernen, was nothwendig und nützlich ist."

Wissen Sie schon was geschehen ist (was sich zugetragen hat)? — Ich habe nichts gehört. — Unseres Nachbars Haus ist abgebrannt. — Hat man nichts retten können? — Man war sehr glücklich, die Menschen zu retten, die darin waren; aber von den Sachen, die darin waren, konnte man nichts retten. — Wer hat es Ihnen gesagt (erzählt)? — Unser Nachbar selbst hat es mir gesagt. — Warum sind Sie ohne Licht? — Der Wind blies es aus, als Sie hereinkamen. — Wie heißt der Tag vor Montag? — Der Tag vor Montag heißt Sonntag. — Warum eilten Sie Ih-

rem Nachbar nicht zu Hülfe, dessen Haus abgebrannt ist (warum eilten Sie Ihrem Nachbar, dessen Haus abgebrannt ist, nicht zu Hülfe)? — Ich konnte nicht dahin laufen, denn ich war krank und im (zu) Bette. — Was ist der Preis dieses Tuches (Was kostet dieses Tuch)? — Ich verkaufe es für vierthalb (drei und einen halben) Thaler die Elle. — Ich finde es sehr theuer. — Ist das Tuch nicht abgeschlagen? — Es ist nicht abgeschlagen; alle Waaren, ausgenommen Tuch, sind abgeschlagen. — Ich will Ihnen drei Thaler dafür geben. — Ich kann es Ihnen um diesen Preis nicht geben, denn es kostet mir (mir selbst) mehr. — Wollen Sie die Güte haben, mich einige Stücke englisches Tuch sehen zu lassen (mir einige Stücke englisches Tuch zu zeigen)? — Mit vielem Vergnügen. — Steht Ihnen dieses Tuch an? — Es steht mir nicht an. — Warum steht es Ihnen nicht an? — Weil es zu theuer ist. — Wenn Sie den Preis herabsetzen wollen, werde ich zwanzig Ellen davon kaufen. — Da ich nicht zu viel gefordert (da ich Sie nicht übersetzt) habe, so kann ich nichts nachlassen.

207te. Zwei hundert und siebente Uebung.

Sie lernen französisch; läßt Sie Ihr Lehrer übersetzen? — Er läßt mich lesen, schreiben und übersetzen. — Ist es nützlich (von Nutzen), zu übersetzen, wenn man eine fremde Sprache lernt? — Es ist von Nutzen, zu übersetzen, wenn Sie die Sprache, die Sie lernen, beinahe können; aber wenn Sie (wenn Sie aber) noch gar nichts können, ist es ganz unnütz. — Was läßt Ihr Deutschlehrer Sie thun? — Er läßt mich eine Lection lesen, nachher (hernach) läßt er mich französische Aufgaben über die Lectionen, die er mich hat lesen lassen, ins Deutsche übersetzen, und vom Anfange bis zu Ende der Lection spricht er deutsch mit mir, und ich habe ihm in der Sprache selbst, die er mich lehrt, zu antworten. — Haben Sie auf diese Weise schon viel gelernt? — Sie sehen, daß ich schon etwas gelernt habe (Sie sehen, ich habe schon etwas gelernt), denn ich habe es noch nicht vier Monate gelernt, und ich verstehe Sie schon, wenn Sie mit mir sprechen und kann Ihnen antworten. — Können Sie es eben so gut lesen? — Ich kann es eben so gut lesen und schreiben, als sprechen. — Lehrt Ihr Lehrer auch englisch? — Er lehrt es. — Da ich seine Bekanntschaft zu machen wünsche, so muß ich Sie bitten, mich bei ihm einzuführen (mich ihm vorzu-

stellen). — Da Sie seine Bekanntschaft zu machen wünschen, werde ich Sie bei ihm einführen. — Wie viel Aufgaben übersetzen Sie täglich? — Wenn die Aufgaben nicht schwer sind, so übersetze ich drei bis vier täglich (alle Tage), und wenn sie es sind, übersetze ich nur eine. — Wie viel haben Sie heute schon gemacht? — Es ist die dritte, die ich übersetze (ich übersetze die dritte); aber morgen hoffe ich noch eine machen zu können, denn ich werde allein sein. — Haben Sie meiner Tante einen Besuch gemacht? — Ich habe sie vor zwei Monaten besucht, aber da (weil) sie mir ein böses Gesicht machte, bin ich seit der Zeit nicht wieder zu ihr gegangen (habe ich sie seitdem nicht wieder besucht). — Wie befinden Sie sich (heute)? — Ich bin sehr unwohl (Ich befinde mich sehr unwohl). — Wie schmeckt Ihnen diese Suppe? — Ich finde sie sehr schlecht; seitdem ich meinen Appetit verloren habe, schmeckt mir gar nichts. — Wie viel bringt dieses Amt Ihrem Vater ein? — Es bringt ihm mehr als viertausend Thaler ein. — Was sagt man Neues? — Man sagt, daß die Türken gegen die Russen zu Felde gezogen seien. — Jedermann wird die Fehler, die er an Andern bemerkt, an sich finden; die Fehler Anderer sind vor, unsere eigenen hinter uns.

208te. Zwei hundert und achte Uebung.

Würden Sie Geld haben, wenn Ihr Vater hier wäre? — Ich würde welches haben, wenn er hier wäre (Wäre er hier, so würde ich welches haben). — Würden Sie zufrieden gewesen sein (wären Sie zufrieden gewesen), wenn ich Bücher gehabt hätte? — Ich würde sehr zufrieden gewesen sein (ich wäre sehr zufrieden gewesen), wenn Sie welche gehabt hätten (Hätten Sie welche gehabt, so würde ich sehr zufrieden gewesen sein). — Hätten Sie meinen kleinen Bruder gelobt (würden Sie meinen kleinen Bruder gelobt haben), wenn er gut gewesen wäre? — Wäre er gut gewesen (wenn er gut gewesen wäre), so hätte ich ihn gewiß nicht allein gelobt, sondern auch geliebt, geehrt und belohnt (so würde ich ihn nicht allein gelobt, sondern auch geliebt, geehrt und belohnt haben). — Würden wir gelobt werden, wenn wir unsere Aufgaben machten? — Wenn Sie sie ohne einen Fehler machten (machten Sie sie ohne einen Fehler), so würden Sie gelobt und belohnt werden. — Würde mein Bruder nicht gestraft worden sein, wenn

er seine Aufgaben gemacht hätte? — Hätte er sie gemacht, so würde er nicht gestraft worden sein (Er würde nicht gestraft worden sein (er wäre nicht gestraft worden), wenn er sie gemacht hätte). — Wäre Ihre Schwester gelobt worden, wenn sie nicht geschickt gewesen wäre? (Würde Ihre Schwester gelobt worden sein, wäre sie nicht geschickt gewesen?) — Sie würde gewiß nicht gelobt worden sein (sie wäre gewiß nicht gelobt worden) (man würde sie gewiß nicht gelobt haben), wäre sie nicht sehr geschickt gewesen und hätte sie nicht von Morgen bis Abend gearbeitet (wenn sie nicht sehr geschickt gewesen wäre und von Morgen bis Abend gearbeitet hätte). — Würden Sie mir etwas geben, wenn ich gut wäre? (Gäben Sie mir etwas, wenn ich gut wäre?) — Wenn Sie sehr gut (artig) wären (wären Sie sehr artig) und arbeiteten Sie gut, (so) würde ich Ihnen ein schönes Buch geben (Ich gäbe Ihnen ein schönes Buch, wenn Sie sehr gut wären und gut arbeiteten). — Hätten Sie an Ihre Schwester geschrieben, wenn ich nach Dresden gereis't wäre? (Würden Sie an Ihre Schwester geschrieben haben, wenn ich nach Dresden gereis't wäre?) — Ich hätte ihr geschrieben und ihr etwas Schönes geschickt, wenn Sie dahin gereis't wären (Wären Sie dahin gereis't, so würde ich ihr geschrieben und ihr etwas Schönes geschickt haben). — Würden Sie sprechen (sprächen Sie), wenn ich Ihnen zuhörte (wenn ich Ihnen zuhören würde)? — Hörten Sie mich an und antworteten Sie mir, so würde ich sprechen (Ich würde sprechen, wenn Sie mich anhören und mir antworten würden). — Würden Sie mit meiner Mutter gesprochen haben, wenn Sie sie gesehen hätten? — Ich würde mit ihr gesprochen und sie gebeten haben, Ihnen eine schöne goldene Uhr zu schicken, wenn ich sie gesehen hätte (Hätte ich sie gesehen (würde ich sie gesehen haben) (wenn ich sie gesehen hätte), so hätte ich mit ihr gesprochen und sie gebeten, Ihnen eine schöne goldene Uhr zu schicken).

209te. Zwei hundert und neunte Uebung.

Ein Kammerdiener Ludwig's des Vierzehnten bat diesen Prinzen (Fürsten), als er zu Bette ging, dem Oberpräsidenten einen Prozeß zu empfehlen, welchen er mit seinem Schwiegervater führte, und sagte, in ihn dringend: „Ach, Euer Majestät, Sie dürfen nur ein Wort sagen.“ — „Ei,“ sagte Ludwig der Vierzehnte,

„das ist es nicht, was mich ansicht (das wäre mir leicht genug); aber sage mir, wenn Du in Deines Schwiegervaters Stelle, und Dein Schwiegervater in der Deinigen wäre, würde es Dir lieb sein, wenn ich dieses Wort sagte?"

Wenn die Leute kämen (kommen sollten), würden Sie ihnen etwas zu trinken geben müssen (müßten Sie ihnen etwas zu trinken geben)? — Könnte er dieses thun, so wollte er jenes thun. — Als ein Bauer sah, daß alte Leute eine Brille gebrauchten, um zu lesen, ging er zu einem Opticus und verlangte eine. — Der Bauer nahm darauf (hierauf) ein Buch und sagte, nachdem er es geöffnet hatte, die Brille wäre nicht gut. — Der Opticus setzte ihm eine andere von den besten, die er im Laden hatte, auf die Nase; da aber der Bauer noch nicht lesen konnte, so sagte der Kaufmann zu ihm: „Mein Freund, Ihr könnt vielleicht gar nicht lesen?" — „Wenn ich es könnte, so brauchte ich Eure Brille nicht," erwiederte der Bauer („Könnte ich es, so würde ich Eure Brille nicht brauchen"). — Ich habe mir immer geschmeichelt, mein lieber Bruder, daß Du mich liebest, wie ich Dich liebe; aber ich sehe jetzt, daß ich mich geirrt habe. — Ich möchte wissen, warum Du ohne mich spazieren gegangen bist? — Ich habe gehört, meine liebe (theure) Schwester, daß Du böse auf mich warst, weil ich ohne Dich spazieren ging. — Ich versichre Dir, daß ich Dich abgeholt haben würde, wenn ich gewußt hätte, daß Du nicht krank warst; aber ich erkundigte mich bei dem Arzte nach Deiner Gesundheit, und er sagte mir, daß Du seit acht Tagen das Bett hütest.

210te. Zwei hundert und zehnte Uebung.

Als ein französischer Offizier am Wiener Hof angekommen war, fragte ihn die Kaiserinn Theresia, ob er glaube, daß die Prinzessinn von N., wie man es sagte, wirklich die schönste Frau von der Welt wäre. — „Madame," erwiederte der Offizier, „gestern glaubte ich es." — Wie schmeckt Ihnen (wie finden Sie) dieses Fleisch? — Ich finde es sehr gut. — Darf ich Sie um ein Stück von diesem Fische bitten? — Wenn Sie die Güte haben wollen, mir Ihren Teller zu reichen, so will ich Ihnen welchen geben. — Wollten Sie die Güte haben, mir etwas zu trinken einzuschenken? — Mit vielem Vergnügen. — Als Cicero seinen Schwiegersohn, der sehr klein war, mit einem großen Schwerte an der Seite her-

ankommen sah, sagte er: „Wer hat meinen Schwiegersohn an dieses Schwert gebunden?“

211te. Zwei hundert und elfte Uebung.

Nun, macht Ihre Schwester Fortschritte? — Sie würde welche machen, wenn sie so fleißig wäre wie Sie. — Sie schmeicheln mir. — Ganz und gar nicht; ich versichere Ihnen, daß ich höchst zufrieden wäre, wenn alle (all) meine Schüler arbeiteten wie Sie. — Warum gehen Sie heute nicht aus? — Ich würde ausgehen, wenn es schönes Wetter wäre (Wäre es schönes Wetter, so ginge ich aus). — Werde ich morgen das Vergnügen haben, Sie zu sehen? — Wenn Sie es wünschen, so will ich kommen. — Werde ich bei Ihrer Ankunft noch hier sein? — Werden Sie heute Abend Gelegenheit haben, nach der Stadt zu gehen? — Ich weiß es nicht, aber hätte ich eine Gelegenheit, so würde ich jetzt gehen. — Sie würden nicht so viel Vergnügen haben, und nicht so glücklich sein, wenn Sie nicht Freunde und Bücher hätten (Sie hätten nicht so viel Vergnügen und wären nicht so glücklich, hätten Sie nicht Freunde und Bücher). — Der Mensch würde nicht so viel Elend auf seiner Laufbahn erdulden, und er würde nicht so unglücklich sein, wenn er nicht so blind wäre. — Wären Sie selbst während einiger Zeit im Elende gewesen, so würden Sie nicht diese Gefühllosigkeit gegen die Armen haben, und Sie würden nicht so taub gegen ihre Bitten sein. — Kennten Sie mich genau, so würden Sie das nicht sagen (Sie würden das nicht sagen, wenn Sie mich genau kennten). — Warum hat Ihre Schwester ihre Aufgaben nicht gemacht? — Sie würde sie gemacht haben, wenn sie nicht daran verhindert worden wäre (Sie hätte sie gemacht, wäre sie nicht davon abgehalten worden). — Wenn Sie mehr arbeiteten und öfter sprächen, so sprächen Sie besser (so würden Sie besser sprechen). — Ich versichere Ihnen, mein Herr, daß ich besser lernen würde (ich würde besser lernen) (ich lernte besser), hätte ich mehr Zeit (wenn ich mehr Zeit hätte) (Ich versichere Ihnen, mein Herr, daß, wenn ich mehr Zeit hätte, ich besser lernen würde). — Ich beschwere (beklage) mich nicht über Sie, sondern über Ihre Schwester. — Sie würden keine Ursache haben, sich über sie zu beklagen, wenn sie Zeit hätte, das zu thun, was Sie ihr aufgeben. —

Was hat mein Bruder Ihnen gesagt? — Er sagte mir, daß er der glücklichste Mensch von der Welt wäre, wenn er die deutsche, die schönste aller Sprachen, könnte.

212te. Zwei hundert und zwölfte Uebung.

Ich möchte wohl wissen, warum ich nicht so gut sprechen kann wie Sie? — Das will ich Ihnen sagen; Sie würden es eben so gut sprechen, wie ich (Sie sprächen es eben so gut wie ich), wenn Sie nicht so blöde wären (wären Sie nicht so blöde). — Wenn Sie aber Ihre Lectionen besser studirt hätten (hätten Sie aber Ihre Lectionen besser studirt), so fürchteten Sie sich nicht zu sprechen; denn um gut zu sprechen, muß man lernen, und es ist ganz natürlich, daß der blöde ist, der das nicht gut weiß, was er gelernt hat. — Sie würden nicht so blöde sein, als Sie sind, wären Sie sicher, keine Fehler zu machen. — Es gibt Leute, die lachen, wenn ich spreche. — Das sind unhöfliche Leute. Sie brauchen nur auch zu lachen, und man wird Sie nicht mehr auslachen; machten Sie es wie ich, so würden Sie gut sprechen. — Sie müssen alle Tage ein wenig studiren, und Sie werden sich (so werden Sie sich) bald nicht mehr zu sprechen fürchten. — Ich will mich bestreben, Ihrem Rathe zu folgen; denn ich habe mir vorgenommen, alle Morgen um sechs Uhr aufzustehen, bis zehn Uhr zu studiren, und früh zu Bette zu gehen. — Democritus und Heraclitus waren zwei Philosophen von sehr verschiedenem Character: der Erste lachte über die Thorheiten der Menschen und der Andere weinte darüber. — Sie hatten beide Recht; denn die Thorheiten der Menschen verdienen, daß man darüber lache und weine (verdienen belacht und beweint zu werden). — Mein Bruder sagte mir, daß Sie von mir gesprochen und mich nicht gelobt hätten. — Wenn Sie uns bezahlt hätten (hätten Sie uns bezahlt), was Sie uns schuldig sind, so hätten wir Sie gelobt (so würden wir Sie gelobt haben). — Sie haben Unrecht, sich über meinen Vetter zu beklagen, denn er hatte nicht die Absicht, Sie zu kränken. — Ich hätte mich nicht über ihn beschwert (ich würde mich nicht über ihn beschwert haben), wenn er nur mich gekränkt hätte; aber er hat eine ganze Familie ins Elend gestürzt. — Sie haben Unrecht, mit diesem Manne umzugehen; er trachtet nur nach Reichthümern.

213te. Zwei hundert und dreizehnte Uebung.

Ich komme, Ihnen einen guten Morgen zu wünschen. — Sie sind sehr gütig. — Wollten Sie mir wohl einen Gefallen thun (eine Gefälligkeit erzeigen)? — Sagen Sie mir, was Sie wünschen (wollen), denn ich will thun, was ich kann, um Sie zu verbinden (Ihnen zu dienen). — Ich habe fünfhundert Thaler nöthig und bitte Sie, sie mir doch zu leihen; ich werde sie Ihnen wieder geben, sobald ich mein Geld bekommen haben werde. — Sie würden mich sehr verbinden, wenn Sie mir diesen Dienst leisten wollten. — Wenn ich könnte, würde ich es von ganzem Herzen thun; da ich aber all mein Geld verloren habe, so ist es mir unmöglich, Ihnen diesen Dienst zu leisten. — Wollten Sie wohl (wollen Sie) Ihren Bruder fragen, ob er mit dem Gelde, das ich ihm geschickt habe, zufrieden ist? — Was meinen Bruder anbelangt, so ist er damit zufrieden, ob es gleich nur wenig ist; aber ich bin es nicht, denn da ich Schiffbruch gelitten habe, so bedarf ich des Geldes, das Sie mir schuldig sind (so bin ich des Geldes, das sie mir schuldig sind, benöthigt). — Als Heinrich der Vierte eines Tages in seinem Palaste einen Mann antraf, der ihm unbekannt war, fragte er ihn, wem er zugehöre. — „Ich gehöre mir selbst an," antwortete der Mann. — „Freund," sagte der König, „Ihr habt einen dummen Herrn."

215te. Zwei hundert und vierzehnte Uebung.

Hat man die Suppe aufgetragen? — Man hat sie vor einigen Minuten aufgetragen. — Dann muß sie kalt sein, und ich esse nur warme Suppe gern. — Man wird sie Ihnen wärmen. — Sie werden mich verbinden. — Kann ich Ihnen mit Braten aufwarten? — Ich bitte mir ein wenig davon aus. — Wollen Sie etwas von diesem Hammelfleisch essen? — Ich danke Ihnen, ich esse lieber Huhn. — Kann (darf) ich Ihnen etwas Wein anbieten? — Ich bitte mir welchen aus. — Hat man den Nachtisch (das Dessert) schon aufgetragen? — Man hat es aufgetragen. — Essen Sie gern Obst? — Ich esse gern Obst, aber ich habe keinen Appetit mehr. — Wollen Sie etwas (ein wenig) Käse essen? — Ich will ein wenig davon essen. — Kann ich Ihnen mit englischem oder holländischem Käse aufwarten? — Ich werde ein wenig holländischen Käse essen. — Was für eine Frucht ist das? — Es ist

Steinobst. — Wie heißt sie? — Man nennt sie so. — Wollen Sie sich die Hände waschen? — Ich möchte sie mir wohl waschen; ich habe aber kein Handtuch, um mich abzutrocknen. — Ich werde Ihnen ein Handtuch, Seife und Wasser geben lassen. — Ich werde Ihnen sehr verbunden sein. — Darf ich mir etwas Wasser ausbitten? — Da haben Sie welches. — Können Sie sich ohne Seife behelfen? — Was die Seife anbelangt, so kann ich sie entbehren; aber ich muß ein Handtuch haben, mir die Hände abzutrocknen. — Behelfen Sie sich oft ohne Seife? — Wir müssen (gar) Vieles entbehren. — Warum ist dieser Mann davon gelaufen? — Weil er kein anderes Mittel hatte, der Strafe zu entgehen, die (welche) er verdient hatte. — Warum haben sich denn Ihre Brüder kein besseres Pferd angeschafft? — Wenn sie ihr altes los geworden wären, hätten sie sich ein besseres angeschafft. — Ist Ihr Vater schon angekommen? — Noch nicht, aber wir hoffen, daß er heute ankommen werde. — Ist Ihr Freund früh abgereis't? — Ich weiß es nicht; aber ich hoffe, daß er bei Zeiten abgereis't sein werde.

215te. Zwei hundert und fünfzehnte Uebung.

Wollen Sie mir (nicht) etwas erzählen? — Was wünschen Sie, daß ich Ihnen erzähle? — Eine kleine Anecdote, wenn es Ihnen gefällig ist. — Ein kleiner Knabe forderte einst etwas Fleisch bei Tische; sein Vater sagte ihm, daß es nicht (artig) höflich sei, etwas zu fordern, und daß er warten sollte, bis man ihm welches gäbe. — Als der arme Knabe sah, daß Jedermann aß (als der Knabe Jedermann essen sah), und daß man ihm nichts gegeben hatte, sagte er zu seinem Vater: „Mein lieber Vater, geben Sie mir gefälligst etwas Salz." — „Was willst Du damit machen?" fragte der Vater. — „Ich will es zu dem Fleische essen, das Sie mir geben werden," versetzte das Kind. — Jedermann bewunderte den Verstand (den Witz) des kleinen Knaben; und der Vater, da er bemerkte, daß er nichts hatte, gab ihm Fleisch, ohne daß er es gefordert hatte. — Wer war der kleine Knabe, der bei Tische Fleisch forderte? — Es war der Sohn einer meiner Freunde. — Warum forderte er Fleisch? — Er forderte welches, weil er einen guten Appetit hatte. — Warum gab ihm sein Vater nicht gleich welches? — Weil er es vergessen hatte. — Hatte der kleine Knabe Unrecht, welches zu fordern? — Er hatte Unrecht, denn er hätte

warten sollen. — Warum hat er denn Salz von seinem Vater gefordert? — Er forderte Salz, damit sein Vater bemerke, daß er kein Fleisch hätte, und ihm etwas gäbe.

216te. Zwei hundert und sechzehnte Uebung.

Haben Sie meinen Auftrag besorgt? — Ich habe ihn ausgerichtet. — Hat Ihr Bruder den Auftrag ausgerichtet, den ich ihm gegeben habe? — Er hat ihn ausgerichtet. — Wollten Sie mir wohl einen Auftrag besorgen? — Ich bin Ihnen so viele Verbindlichkeiten schuldig (ich habe so viele Verbindlichkeiten gegen Sie), daß ich Ihre Aufträge, wenn es Ihnen beliebt, mir welche zu geben, immer besorgen werde. — Fragen Sie doch den Pferdehändler, ob er mir das Pferd für den Preis, den ich ihm geboten habe, lassen kann? — Ich bin es gewiß, daß er zufrieden sein würde, wenn sie noch einige Gulden hinzufügen wollten. — Ich werde nichts hinzufügen (ich gebe nicht mehr); wenn er es mir für den Preis geben kann, so mag er es thun; wo nicht, so mag (kann) er es behalten. — Guten Morgen, meine Kinder! habt Ihr Eure Arbeiten gemacht? — Sie wissen doch wohl, daß wir sie immer machen; denn wir müßten krank sein, wenn wir sie nicht machten. — Was geben Sie uns denn heute zu machen auf? — Ich gebe Euch die drei und neunzigste Lection und die Aufgaben, die dazu gehören, zu studiren auf, nämlich die zweihundert und sechzehnte und zweihundert und siebenzehnte. Bestrebt Euch, keine Fehler zu machen! — Genügt Ihnen dieses Brod? (Ist dies Brod genug für Sie?) — Es würde hinreichend sein, wenn ich nicht sehr hungrig wäre. — Wann hat sich Ihr Bruder nach Amerika eingeschifft? — Er segelte den dreizehnten letzten Monats. — Versprechen Sie mir, mit Ihrem Bruder zu reden? — Ich verspreche es Ihnen, Sie können sich darauf verlassen. — Ich verlasse mich an Sie. — Werden Sie für (auf) die nächste Lection besser arbeiten, als Sie es für diese gethan haben? — Ich will besser arbeiten. — Kann ich mich darauf verlassen? — Sie können es.

217te. Zwei hundert und siebenzehnte Uebung.

Haben Sie Geduld, mein lieber Freund, und sein Sie nicht traurig; denn die Traurigkeit ändert nichts, und macht das Schlimme nur ärger. — Fürchten Sie sich nicht vor Ihren Gläubigern,

sein Sie sicher, sie werden Ihnen nichts zu Leide thun. — Sie müssen Geduld haben, ob Sie gleich keine Lust dazu haben; denn ich muß (ja) auch warten, bis man mir bezahlt, was man mir schuldig ist. — Sobald (als) ich Geld haben werde, will ich alles, was Sie für mich ausgelegt haben, bezahlen. — Glauben Sie (ja) nicht, daß ich es vergessen habe, denn ich denke jeden Tag daran. — Ich bin Ihr Schuldner und werde es nie läugnen. — Glauben Sie (nur) nicht, daß ich Ihre goldene Uhr gehabt habe, oder daß Fräulein Wilhelmine Ihre silberne Dose gehabt habe; denn ich sah beides in den Händen Ihrer Schwester, als wir Pfänder spielten. — Welch' (was für ein) schönes Tintenfaß Sie da haben? — Ich bitte Sie (bitte), leihen Sie es mir. — Was wollen Sie damit machen? — Ich will es (ich wollte es gern) meiner Schwester zeigen. — Nehmen Sie es; aber nehmen Sie es in Acht und zerbrechen Sie es nicht. — Fürchten Sie nicht (Sein Sie unbesorgt). — Was wollen Sie von meinem Bruder? — Ich will mir etwas Geld von ihm leihen (geborgt nehmen). — Nehmen Sie welches von sonst Jemandem (von einem Andern) geborgt? — Wenn Sie mir keins leihen wollen, (so) will ich mir von jemandem Anders (von einem Andern) welches borgen. — Sie werden wohl daran thun. — Wünschen Sie nicht, was Sie nicht haben können; aber (sondern) begnügen Sie sich mit dem, was die Vorsehung Ihnen gegeben hat, und bedenken Sie, daß es viele Menschen gibt, die das nicht haben, was Sie haben. — Da das Leben kurz ist, so wollen wir uns bestreben, es uns so angenehm als möglich zu machen. — Aber lasset uns auch bedenken, daß der Mißbrauch von Vergnügungen es bitter macht (verbittert). — Haben Sie Ihre Aufgaben gemacht? — Ich habe sie nicht machen können, weil mein Bruder nicht zu Hause war. — Sie müssen Ihre Aufgaben nicht von Ihrem Bruder machen lassen, sondern sie selbst machen.

218te. Zwei hundert und achtzehnte Uebung.

Was müssen wir thun, um glücklich zu sein? — Liebet und übet die Tugend immer (aus), so werdet Ihr in diesem und dem künftigen (in jenem) Leben glücklich sein. — Da wir glücklich zu sein wünschen, lasset uns den Armen Gutes thun und mit den Unglücklichen Mitleiden haben; — lasset uns (wir wollen) unsern Lehrern

gehorchen und ihnen nie Verdruß machen; laßt uns die Unglücklichen trösten, unsern Nächsten wie uns selbst lieben, und diejenigen nicht hassen, die uns beleidigt (Böses gethan) haben: kurz, laßt uns immer (stets) unsere Schuldigkeit thun (Pflicht erfüllen), so wird (der liebe) Gott für das Uebrige sorgen. — Mein Sohn, um geliebt zu werden, muß man arbeitsam und gut sein. — Man beschuldigt Dich, faul (träge) und nachlässig in Deinen Geschäften gewesen zu sein. — Du weißt jedoch, daß Dein Bruder gestraft worden ist, weil er unartig war. — Als ich neulich in der Stadt war, erhielt ich einen Brief von Deinem Lehrer, worin (in welchem) er sich sehr über Dich beklagt. — Weine nicht, geh jetzt in Dein Zimmer, lerne Deine Lection (Aufgabe) und sei artig, sonst bekommst Du heute Mittag nichts zu essen. — Ich will so artig (gut) sein, mein lieber Vater, daß Sie gewiß mit mir zufrieden sein werden. — Hat der kleine Knabe sein Wort gehalten? — Nicht ganz; denn nachdem er dies (dieses) gesagt hatte, ging er in sein Zimmer, nahm seine Bücher, setzte sich an den Tisch und schlief ein. — Er ist ein sehr guter Knabe (Junge), wenn er schläft, sagte sein Vater, als er ihn einige Zeit darauf sah.

219te. Zwei hundert und neunzehnte Uebung.

Verstehen Sie sich auf Tuch? — Ich verstehe mich darauf. — Wollten Sie mir wohl einige Ellen kaufen? — Geben Sie mir das Geld, so werde ich Ihnen welches kaufen. — Sie werden mich dadurch verbinden. — Versteht sich dieser Mann auf Tuch? — Er versteht sich nicht sehr gut darauf. — Was machen Sie da? — Ich lese in dem Buche, das Sie mir geliehen haben. — Sie haben Unrecht, immer darin zu lesen. — Was soll ich denn thun (Was wünschen Sie, daß ich thue)? — Zeichnen Sie diese Landschaft, und wenn Sie sie gezeichnet haben, sollen Sie einige Hauptwörter mit Beiwörtern und Fürwörtern (mit Bei- und Fürwörtern) decliniren. — Wie fangen Sie es an, dieses zu thun? — Ich mache es so. — Zeigen Sie mir (doch), wie Sie es anfangen (machen). — Was muß ich auf die morgende Stunde thun? — Schreiben Sie Ihre Aufgaben ins Reine, machen Sie noch drei, und studiren Sie (lernen Sie) die nächste (folgende) Lection. — Wie fangen Sie es an, Waaren ohne Geld zu bekommen? — Ich kaufe auf Credit. — Wie fängt Ihre Schwester es an, um deutsch ohne

ein Wörterbuch zu lernen? — Sie fängt es auf diese Weise an. — Sie fängt es sehr geschickt an. — Aber wie fängt Ihr Bruder es an? — Er fängt es sehr ungeschickt an; er lies't und sucht die Wörter im Worterbuche auf. — Er kann auf diese Weise zwanzig Jahre lernen, ohne zu wissen, wie man einen einzigen Satz macht (ohne einen einzigen Satz machen zu können).

220te. Zwei hundert und zwanzigste Uebung.

Warum schlägt Ihre Schwester die Augen nieder? — Sie schägt sie nieder, weil sie sich schämt, ihre Arbeit nicht gemacht zu haben. — Lassen Sie uns doch heute im Garten frühstücken; das Wetter ist so schön, daß wir es benutzen sollten. — Wie finden Sie diesen (schmeckt Ihnen dieser) Kaffee? — Er schmeckt mir (ich finde ihn) vortrefflich. — Warum bücken Sie sich? — Ich bücke mich, um das Tuch aufzuheben, das ich habe fallen lassen. — Warum verstecken (verbergen) sich Ihre Schwestern? — Sie würden sich nicht verstecken, wenn sie sich nicht fürchteten, gesehen zu werden. — Wen fürchten sie (vor wem fürchten sie sich)? — Sie fürchten sich vor der Erzieherinn (Gouvernante), die gestern mit ihnen gezankt hat, weil sie ihre Arbeiten nicht gemacht hatten. — Ein Kaiser, der (welcher) gegen einen Sterndeuter anfgebracht war, fragte ihn: „Elender, welchen Todes glaubst Du zu sterben (glaubst Du, daß Du sterben werdest)?" — „Ich werde am Fieber sterben," entgegnete (erwiederte) der Sterndeuter. — „Du lügst," sagte der Kaiser, „Du stirbst diesen Augenblick eines gewaltsamen Todes." — Als man ihn ergreifen wollte, sagte er zum Kaiser: „Gnädigster Herr, befehlen Sie Jemandem, mir den Puls zu fühlen, und man wird finden, daß ich ein Fieber habe." — Dieser gute Einfall rettete ihm das Leben. — Richtet nicht, Ihr, die Ihr nicht gerichtet sein wollt. — Warum bemerkt Ihr das Stroh in Eures Nächsten Auge, Ihr, die Ihr nicht den Balken entdecket, der in Eurem Auge ist? — Würden Sie Ihre Aufgaben abschreiben, wenn ich die meinige abschriebe? — Ich würde meine abschreiben, wenn Sie Ihre abschrieben. — Hätte Ihre Schwester ihren Brief ins Reine geschrieben, wenn ich den meinigen (meinen) ins Reine geschrieben hätte? — Sie würde ihn ins Reine geschrieben haben. — Würde sie abgereis't sein, wenn ich abgereis't wäre? — Ich

kann Ihnen nicht sagen, was sie gethan hätte, wenn Sie abgereis't wären.

221te. Zwei hundert ein und zwanzigste Uebung.

Haben Sie meinen Sohn schon gesehen? — Ich habe ihn noch nicht gesehen; wie befindet er sich? — Er befindet sich (er ist) sehr wohl, Sie werden ihn nicht erkennen (wiederkennen); denn er ist in kurzer Zeit sehr herangewachsen. — Warum gibt (denn) dieser Mann den Armen nichts? — Er ist zu geizig; er mag seinen Beutel (seine Börse) nicht öffnen, aus Furcht sein Geld zu verlieren. — Was für Wetter ist es? — Es ist sehr warm, es hat lange nicht geregnet; ich glaube, wir werden ein Gewitter bekommen. — Das kann wohl sein. — Der Wind erhebt sich, es donnert schon; hören Sie es? — Ja, ich höre es (ja wohl höre ich es); aber das Gewitter ist noch weit entfernt. — Nicht so gar weit, wie Sie glauben; sehen Sie (einmal), wie es blitzt. — Mein Gott, welch ein entsetzlicher Regen ist das! — Wenn wir in irgend einen Ort (irgendwo hinein) gehen, so werden wir vor dem Gewitter geschützt werden. — So lassen Sie uns in diese Strohhütte gehen; dort werden wir vor dem Regen und dem Winde in Sicherheit (geschützt) sein. — Ich habe große Lust, mich heute zu baden. — Wo wollen Sie baden? — Im Flusse. — Fürchten Sie sich nicht vor dem Ertrinken? — O nein, ich kann schwimmen. — Wer hat es Ihnen gelehrt? — Ich habe vorigen Sommer einige Stunden in der Schwimmschule genommen. — Wo sollen wir jetzt hingehen? — Welchen Weg sollen wir nehmen? — Der kürzeste wird der beste sein. — Die Sonne ist zu stark (wir haben zu viel Sonne) und ich bin noch sehr müde; setzen wir uns in den Schatten dieses Baumes (laßt uns unter diesen Baum in den Schatten sitzen). — Wer ist der Mann, der unter dem Baume sitzt? — Ich kenne ihn nicht. — Es scheint, als wünsche er allein zu sein; denn wenn wir uns ihm nähern wollen, thut er, als ob er schliefe. — Er gleicht Ihrer (er macht es wie Ihre Fräulein) Schwester; sie versteht deutsch ganz gut, aber wenn ich anfange mit ihr zu sprechen, so thut sie, als ob sie mich nicht verstünde.

222te. Zwei hundert zwei und zwanzigste Uebung.

Haben Sie Herrn Jäger gesehen? — Ich habe ihn gesehen; er sagte mir, daß meine Schwestern in kurzem hier sein würden,

und er wünschte, daß ich es Ihnen sagen möchte. — Nach ihrer Ankunft können Sie ihnen den goldenen Ring geben, den Sie gekauft haben; sie schmeicheln sich, daß Sie ihnen ein Geschenk damit machen werden; denn sie lieben Sie, ohne Sie persönlich zu kennen. — Hat meine Schwester Ihnen schon geschrieben? — Sie hat mir geschrieben, und ich werde ihr antworten. — Soll ich ihr sagen, daß Sie hier sind? — Sagen Sie es ihr; sagen Sie ihr aber nicht, daß ich mit Ungeduld auf sie warte (daß ich sie mit Ungeduld erwarte). — Warum haben Sie Ihre Schwester nicht mitgebracht? — Welche? — Diejenige, (die) welche Sie immer mitbringen, die jüngste. — Sie wollte nicht ausgehen, weil sie Zahnschmerzen hat. — Das thut mir sehr leid; denn sie ist ein sehr gutes (artiges) Mädchen. — Wie alt ist sie? — Sie ist beinahe fünfzehn Jahr alt. — Sie ist sehr groß für ihr Alter. — Wie alt sind Sie? — Ich bin zwei und zwanzig (Jahr alt). — Ist es möglich! Ich dachte, Sie wären noch keine zwanzig.

223te. Zwei hundert drei und zwanzigste Uebung.

Wollen Sie eine Tasse Thee trinken? — Ich danke Ihnen, ich trinke nicht gern Thee. — Trinken Sie gern Kaffee? — Ich trinke ihn wohl gern, aber ich habe erst eben welchen getrunken. — Haben Sie keine Langeweile hier? — Wie könnte ich in dieser angenehmen Gesellschaft Langeweile bekommen? — Was mich anbelangt, so fehlt es mir immer an Unterhaltung. — Wenn Sie es so machten wie ich, so würde es Ihnen nicht an Unterhaltung fehlen (würden Sie keine Langeweile haben); denn ich höre allen denen zu, die mir etwas erzählen. — Auf diese Weise erfahre ich tausend angenehme Sachen, und ich habe keine Zeit, Langeweile zu bekommen; aber das thun Sie nie, und deßwegen fehlt es Ihnen an Unterhaltung. — Ich würde alles so machen wie Sie, wenn ich nicht Ursache hätte, traurig zu sein. — Ich habe so eben gehört (vernommen), daß einer meiner besten Freunde sich mit einer Pistole erschossen hat, und daß eine der besten Freundinnen meiner Frau sich ertränkt hat. — Wo hat sie sich ertränkt? — Sie hat sich in dem Flusse ertränkt, der hinter ihrem Hause ist. — Gestern Morgen um vier Uhr stand sie auf, ohne zu irgend Jemandem ein Wort zu sagen, sprang aus dem Fenster, das auf den Garten geht, und stürzte sich in den Fluß, in dem sie ertrank. — Laßt uns immer (stets)

die Freundschaft der Guten suchen, und die Gesellschaft der Bösen (Gottlosen) fliehen (meiden); denn schlechte Gesellschaft verdirbt gute Sitten. — Was für Wetter ist es heute? — Es schneit noch immer, wie es gestern geschneit hat, und wird allem Anscheine nach morgen auch noch schneien. — Mag es schneien; ich wünsche, es möchte noch mehr schneien und dabei frieren; denn ich befinde mich immer wohl, wenn es recht kalt ist. — Und ich bin immer wohl, wenn es weder kalt noch warm ist. — Es ist heute gar zu windig, und wir thäten besser, zu Hause zu bleiben. — Was für Wetter es auch sei, so muß ich ausgehen; denn ich habe meiner Schwester versprochen, um ein Viertel auf zwölf bei ihr zu sein; und ich muß mein Wort halten.

224te. Zwei hundert vier und zwanzigste Uebung.

Lernen Sie schon lange deutsch? — Nein, mein Herr, ich lerne es erst seit sechs Monaten. — Ist es möglich! Sie sprechen es ziemlich gut für eine so kurze Zeit. — Sie scherzen, ich weiß noch nicht viel. — In Wahrheit (wahrlich), Sie sprechen es schon gut. — Ich glaube, Sie schmeicheln mir ein wenig? — Ganz und gar nicht, Sie reden, wie sich's gehört. — Um es gehörig zu sprechen, muß man mehr können als ich. — Sie können genug, um sich verständlich zu machen. — Ich mache doch noch viel Fehler. — Das thut nichts, Sie müssen nicht blöde sein; überdies haben Sie in allem, was Sie eben gesagt, keinen Fehler gemacht. — Ich bin doch (dennoch) blöde, weil ich fürchte, man möchte sich über mich lustig machen. — Wer würde denn so unhöflich sein, sich über Sie lustig zu machen? — Kennen Sie das Sprichwort nicht? — Was für ein Sprichwort? — Wer gut sprechen will, muß mit schlecht sprechen anfangen. — Verstehen Sie alles, was ich Ihnen sage? — Ich verstehe und begreife es ganz wohl; aber ich kann mich noch nicht gut im Deutschen ausdrücken, weil ich nicht im Sprechen geübt bin. — Das kommt mit der Zeit. — Das wünsche ich von ganzem Herzen.

Guten Morgen, mein Fräulein. — Ei! da sind Sie ja endlich. — Ich habe Sie mit Ungeduld erwartet. — Verzeihen Sie, meine Theure, ich habe nicht eher kommen können. — Setzen Sie sich gefälligst. — Wie befindet sich Ihre Frau Mutter? — Sie befindet sich heute besser als gestern. — Das freut mich. — Sind Sie ge-

stern auf dem Balle gewesen? — Ich war da. — Haben Sie Vergnügen gehabt (Haben Sie sich amüsirt)? — Nur so so. — Um wie viel Uhr gingen Sie nach Hause? — Um ein Viertel auf zwölf.

225te. Zwei hundert fünf und zwanzigste Uebung.

Sehen Sie meinen Bruder manchmal? — Ich sehe ihn manchmal; als ich ihm neulich begegnete, beklagte er sich über Sie. — „Wenn er sich besser betrüge und sparsamer gewesen wäre," sagte er, „so würde er keine Schulden haben und ich nicht böse auf ihn sein." — Ich bat ihn, Mitleiden mit Ihnen zu haben, und sagte ihm, daß Sie sogar nicht (einmal) Geld genug hätten, Brod zu kaufen. — „Sagen Sie ihm, wenn Sie ihn sehen," erwiederte er mir, „daß ich ihm, ungeachtet seines schlechten Betragens gegen mich, verzeihe." — „Sagen Sie ihm auch," fuhr er fort, „daß man derer nicht spotten sollte, denen man Verbindlichkeiten schuldig ist. — Haben Sie die Güte, dies zu thun, und ich werde Ihnen sehr verbunden sein," fügte er noch im Weggehen hinzu. — Warum gehen Sie mit diesem Manne um? — Ich würde nicht mit ihm umgehen, wenn er mir nicht wichtige Dienste geleistet hätte. — Trauen Sie ihm nicht; denn wenn Sie nicht auf Ihrer Hut sind, wird er Sie betrügen (hintergehen). — Nehmen Sie sich vor dem Pferde in Acht, sonst wird es Sie stoßen (schlagen). — Warum arbeiten Sie so viel? — Ich arbeite, um einst meinem Vaterlande nützlich zu werden.

226te. Zwei hundert sechs und zwanzigste Uebung.

Wie viel Uhr ist es? (Was ist die Glocke?) (Wie spät ist es?) — Es ist halb zwei. — Sie sagen, es ist halb zwei, und auf meiner Uhr ist es erst halb eins. — Es wird bald zwei schlagen. — Verzeihen Sie, es hat noch nicht eins geschlagen. — Ich versichere Ihnen, es ist fünf und zwanzig Minuten nach eins (auf zwei), denn meine Uhr geht sehr gut. — Mein Gott, wie verstreicht die Zeit in Ihrer Gesellschaft! — Sie machen mir da ein Compliment, worauf ich nichts zu antworten weiß. — Haben Sie Ihre Uhr in Paris gekauft? — Ich habe sie nicht gekauft; mein Oheim hat mir ein Geschenk damit gemacht. — Was hat Ihnen diese Frau anvertraut? — Sie hat mir das Geheimniß von einem großen Grafen anvertraut, welcher wegen der Heirath einer seiner

Töchter in großer Verlegenheit ist. — Verlangt Jemand sie zur Ehe? (Hält Jemand um sie an?) — Der Mann, der sie zur Ehe verlangt (der um sie anhält), ist ein Edelmann aus der Nachbarschaft. — Ist er reich? — Nein, er ist ein armer Teufel, der keinen Heller hat. — Sie sagen, daß Sie keinen Freund unter Ihren Mitschülern haben; aber ist dieses nicht Ihre eigne Schuld? — Sie haben übel von ihnen geredet, und sie haben Sie doch nicht beleidigt; sie haben Ihnen Gutes gethan, und dessen ungeachtet (nichts desto weniger) haben Sie sich mit ihnen gezankt. — Glauben Sie mir, wer keine Freunde hat, verdient keine (zu haben).

227te. Zwei hundert sieben und zwanzigste Uebung.

Ein Gespräch zwischen einem Schneider und seinem Gesellen.

Karl, hast Du die Kleider zum Grafen Narisse gebracht? — Ja, mein Herr, ich habe sie ihm hingetragen. — Was hat er gesagt? — Er sagte nichts, außer daß er große Lust hätte, mir eine Ohrfeige zu geben, weil ich sie nicht früher gebracht hatte. — Was hast Du ihm geantwortet? — Mein Herr, sagte ich, den Spaß verstehe ich nicht; bezahlen Sie mir, was Sie mir schuldig sind, und wenn Sie das nicht sogleich thun, werde ich andere Maßregeln ergreifen. — Kaum hatte ich das gesagt, so griff er nach dem Degen, und ich nahm (ergriff) die Flucht.

228te. Zwei hundert acht und zwanzigste Uebung.

Worüber wundern Sie sich (Worüber sind Sie erstaunt)? — Ich wundere mich (ich bin erstaunt), Sie noch im Bette zu finden. — Wenn Sie wüßten, wie krank ich bin, so würden Sie sich nicht darüber wundern. — Hat es schon zwölf geschlagen? — Ja, Madame, es ist schon halb eins. — Ist es möglich, daß es schon so spät sein kann? — Das ist nicht spät, es ist noch früh. — Geht Ihre Uhr recht? — Nein, Fräulein, sie geht eine Viertelstunde vor (zu früh). — Und meine geht eine halbe Stunde nach (zu spät). — Sie ist vielleicht stehen geblieben. — In der That (wahrlich), Sie haben Recht. — Ist sie aufgezogen? — Sie ist aufgezogen, und dennoch geht sie nicht. — Hören Sie wohl? es schlägt ein Uhr. — Dann will ich meine Uhr stellen und nach Hause gehen. — Ich bitte, bleiben Sie noch ein wenig. — Ich kann nicht, denn wir essen mit dem Schlage eins. — Auf Wiedersehen!

229te. Zwei hundert neun und zwanzigste Uebung.

Was fehlt Ihnen, mein lieber Freund? Warum sehen Sie so schwermüthig aus? — Mir fehlt nichts (Es fehlt mir nichts). — Haben Sie irgend einen Kummer? — Ich habe nichts, und sogar noch weniger als nichts; denn ich habe nicht einen Heller und bin meinen Gläubigern sehr viel schuldig. Bin ich nicht sehr unglücklich? — Wenn ein Mann gesund ist (wenn man sich wohl befindet) und Freunde hat, ist er (so ist man) nicht unglücklich. — Darf ich Sie um eine Gefälligkeit bitten? — Was wünschen Sie? — Haben Sie doch die Güte, mir fünfzig Gulden zu leihen. — Ich will sie Ihnen von ganzem Herzen (von Herzen gern) leihen, aber unter der Bedingung, daß Sie dem Spiele entsagen und sparsamer seien, als Sie bisher waren. — Ich sehe jetzt, daß Sie mein Freund sind, und ich liebe Sie zu sehr, als daß ich Ihrem Rathe nicht folgen sollte. — Johann! — Was ist Ihnen gefällig, mein Herr (Was beliebt Ihnen, mein Herr)? — Bringe mir Wein. — Sogleich. — Heinrich! — Madame? — Machen Sie (mache) ein Feuer an. — Die Magd hat es schon angemacht. — Bringe mir Papier, Federn und Tinte. — Bringe mir auch Streusand oder Löschpapier, Siegellack und ein Licht. — Geh nur, und sage meiner Schwester, nicht auf mich zu warten, und sei um zwölf wieder zurück, um meine Briefe auf die Post zu tragen. — Ganz (sehr) wohl, Madame.

230te. Zwei hundert und dreissigste Uebung.

Mein Herr, darf ich Sie wohl fragen, wo der Graf von B. wohnt? — Er wohnt unweit des Schlosses, jenseit des Flusses. — Könnten Sie mir wohl sagen, welchen Weg ich nehmen muß, um dahin zu gehen? — Sie müssen längs dem Gestade hingehen; dann werden Sie an eine kleine Straße zur Rechten kommen, die Sie gerade auf das Haus zuführt. — Es ist ein schönes Haus, Sie werden es leicht finden. — Ich danke Ihnen, mein Herr. — Wohnt der Herr Graf N. hier? — Ja, mein Herr, bemühen Sie sich gefälligst herein. — Ist der Herr Graf zu Hause? Ich wünsche die Ehre zu haben, mit ihm zu sprechen. — Ja, mein Herr, er ist zu Hause. — Wen soll ich die Ehre haben zu melden? — Ich bin aus B., und mein Name ist F.

Welches ist der kürzeste Weg nach dem Zeughause? — Gehen Sie diese Straße hinab, und wenn Sie unten sind, wenden Sie sich links und gehen über den Kreuzweg; hernach kommen Sie in eine ziemlich enge Straße, die Sie auf einen großen Platz führt, wo Sie eine Sackgasse sehen werden. — Durch welche ich gehen muß? — Nein, denn sie hat keinen Ausgang; Sie lassen sie zur rechten Hand und gehen durch die Schwibbögen, die daneben sind. — Und hernach? — Und nachher müssen Sie weiter fragen. — Ich bin Ihnen verbunden. — Es hat nicht Ursache.

231te. Zwei hundert ein und dreissigste Uebung.

Sind Sie im Stande, einen französischen Brief ins Deutsche zu übersetzen? — Ich bin es. — Wer hat es Ihnen gelehrt? — Mein Deutschlehrer hat mich in den Stand gesetzt es zu thun. — Sie singen, meine Herren; aber es ist keine Zeit zum Singen; Sie sollten still sein (schweigen) und hören, was man Ihnen sagt. — Wir sind in Verlegenheit. — Worüber (weßwegen) sind Sie in Verlegenheit? — Ich will es Ihnen sagen. Wir möchten wissen, was wir thun sollen, um die Zeit angenehm zuzubringen (hinzubringen). — Spielen Sie eine Partie Billiard oder Schach? — Wir haben uns vorgenommen, einer Jagdpartie beizuwohnen; gehen Sie mit? — Ich kann nicht; denn ich habe meine Arbeit noch nicht gemacht, und wenn ich sie vernachlässige, zankt mein Lehrer mit mir. — Jedermann, wie es ihm gefällt (ein Jeder nach seinem Geschmack); wenn Sie lieber zu Hause bleiben, als auf die Jagd gehen, so können wir Sie nicht daran verhindern. — Geht Herr K. mit? — Vielleicht. — Ich möchte nicht gern mit ihm gehen, denn er ist ein gar zu großer Schwätzer; außer diesem (sonst) ist er ein ehrlicher Mann.

Was fehlt Ihnen denn? Sie sehen verdrießlich aus? — Ich habe wohl Ursache, verdrießlich zu sein, denn man kann jetzt auf keine Weise Geld bekommen. — Sind Sie bei Herrn A. gewesen? — Ich war bei ihm, aber es ist nicht möglich, welches von ihm zu borgen. — Ich vermuthete, daß er mir keins leihen würde; deßwegen wollte ich ihn gar nicht darum ansprechen, und würden Sie mir nicht gesagt haben, es zu thun, so hätte ich mich keiner abschlägigen Antwort ausgesetzt.

232te. Zwei hundert zwei und dreissigste Uebung.

Ich vermuthete, daß es Dich dürste, und daß Deine Schwester hungrig sein würde, deßwegen habe ich Euch hierher gebracht. Es thut mir jedoch leid, daß Eure Mutter nicht hier ist; es befremdet mich (es wundert mich), daß Ihr Euern Kaffee nicht trinkt. — Wäre ich nicht schläfrig, so würde ich ihn trinken. — Bald sind Sie schläfrig, bald friert es Sie, bald ist es Ihnen warm und bald ist Ihnen etwas Anderes. — Ich glaube, Sie denken zuviel an das Unglück, das Ihrer Freundinn widerfahren ist? — Wer würde daran denken, wenn ich nicht daran dächte? — An wen denkt Ihr Bruder? — Er denkt an mich, denn wir denken immer an einander, wenn wir nicht beisammen sind.

Ich habe heute (heute habe ich) sechs Spieler gesehen, die alle zu gleicher Zeit gewannen. — Das kann nicht sein; denn es kann e i n Spieler nur gewinnen, wenn ein Anderer verliert. — Sie hätten Recht, wenn ich von Leuten spräche, die Karten oder Billiard spielten, aber ich spreche von Flöten- und Violinspielern. — Machen (üben) Sie zuweilen (manchmal) Musik? — Sehr oft; denn ich bin ein großer Freund davon. — Welches (auf was für einem) Instrument spielen Sie? — Ich spiele die Violine und meine Schwester das Clavier. — Mein Bruder, der den Baß spielt, begleitet uns, und Fräulein Stolz klatscht uns manchmal Beifall zu. — Spielt sie nicht auch irgend ein (musikalisches) Instrument? — Sie spielt die Harfe; aber sie ist zu stolz, mit uns Musik zu üben (zu machen) (mit uns zu musiciren). — Eine sehr arme Stadt machte bei der Durchreise ihres Fürsten beträchtlichen Aufwand mit Freudenfesten und Erleuchtungen. — Dieser (Letzterer) (derselbe) war selbst darüber erstaunt. — „Sie hat nur gethan, was sie schuldig war," sagte ein Hofmann. — „Das ist wahr," versetzte ein Anderer; „aber sie ist alles schuldig, was sie gethan hat."

233te. Zwei hundert drei und dreissigste Uebung.

Ich habe die Ehre, Ihnen einen guten Morgen zu wünschen. — Wie befinden Sie sich? — Sehr wohl, Ihnen aufzuwarten. — Und wie befindet man sich bei Ihnen zu Hause? — Ziemlich wohl, Gott sei Dank! — Meine Schwester war etwas unpäßlich,

aber sie ist wieder hergestellt (besser); sie läßt sich Ihnen bestens empfehlen. — Es ist mir lieb zu hören, daß sie wohl ist. — Was Sie anbelangt, so sind Sie die Gesundheit selbst (ein Bild der Gesundheit). Sie könnten nicht besser aussehen. — Ich habe keine (nicht) Zeit krank zu sein; mein Geschäft würde es mir nicht erlauben. — Belieben Sie sich niederzulassen (Nehmen Sie gefälligst Platz) (Setzen Sie sich gefälligst); hier ist ein Stuhl. — Ich will Sie nicht von Ihren Geschäften abhalten; ich weiß, daß einem Kaufmanne die Zeit kostbar ist. — Ich habe (gerade) jetzt nichts Eiliges zu thun, meine Post ist schon abgefertigt. — Ich will (werde) mich nicht länger aufhalten. Ich wollte mich nur im Vorbeigehen nach Ihrer Gesundheit erkundigen. — Sie erzeigen mir viel Ehre. — Es ist heute sehr schönes Wetter; wenn Sie es mir erlauben, werde ich Sie heute Nachmittag (nach Tische) wieder besuchen, und wenn Sie Zeit haben, so gehen wir ein wenig mit einander spazieren. — Mit dem größten Vergnügen. — In diesem Falle warte ich auf Sie. — Ich werde (will) Sie gegen sieben Uhr abholen. — Leben Sie wohl (Adieu!) also, auf Wiedersehen. — Ich habe die Ehre, mich Ihnen zu empfehlen.

234te. Zwei hundert vier und dreissigste Uebung.

Zeitverlust ist unersetzlich. Eine einzige Minute kann für alles Geld von der Welt nicht wieder erlangt werden. — Es ist also von der größten (höchsten) Wichtigkeit, die Zeit gut anzuwenden, welche aus Minuten besteht, die man wohl benutzen muß. — Wir haben nur die Gegenwart (nur die Gegenwart ist unser); die Vergangenheit ist nichts mehr, und die Zukunft ist ungewiß. — Sehr viele Menschen richten sich zu Grunde, weil sie sich allzu gütlich thun wollen. — Wenn die meisten Menschen sich mit dem, was sie haben, zu begnügen wüßten (verstünden), so würden sie glücklich sein; aber ihre Gierigkeit macht sie oft unglücklich. — Um glücklich zu sein, muß man die Vergangenheit (das Vergangene) vergessen, sich nicht um die Zukunft bekümmern und die Gegenwart genießen. — Ich war traurig, als mein Vetter zu mir kam. — „Was fehlt Ihnen?“ fragte er mich. — „Ach! mein lieber Vetter (Cousin),“ erwiederte ich, „mit meinem Gelde habe ich alles verloren.“ — „Beunruhigen Sie sich (grämen Sie sich) nicht, denn ich habe Ihr Geld gefunden.“

235te. Zwei hundert fünf und dreissigste Uebung.

Sobald Herr Flausen mich sieht, fängt er an, französisch zu sprechen, um sich zu üben und überhäuft mich mit Höflichkeiten, so daß ich oft nicht weiß, was ich ihm antworten soll. Seine Brüder machen es eben so. Es sind indeß sehr gute Leute; sie sind nicht nur reich und liebenswürdig, sondern sie sind auch großmüthig und wohlthätig. Sie lieben mich aufrichtig, deßwegen (darum) liebe ich sie auch, und werde folglich nie etwas Nachtheiliges von ihnen sagen. Ich würde sie noch mehr lieben, wenn sie nicht so viel Umstände machten; aber Jedermann hat seine Fehler, und meiner ist, zu viel von ihren Umständen zu reden.

236te. Zwei hundert sechs und dreissigste Uebung.

Haben sich die Feinde ergeben? — Sie haben sich nicht ergeben, denn sie haben nicht das Leben dem Tode vorgezogen; und obschon sie weder Brod, noch Wasser, noch Waffen, noch Geld hatten, so beschlossen sie doch, lieber zu sterben, als sich zu ergeben (so wollten sie doch lieber sterben, als sich ergeben). — Warum sind Sie so traurig (betrübt)? — Sie wissen nicht, meine liebe Freundinn, was mich beunruhigt. — Sagen Sie es mir, denn ich versichere Ihnen, daß ich Ihre Leiden eben sowohl, als Ihre Freuden theile. — Ob ich gleich gewiß bin (überzeugt bin), daß Sie Theil an meinen Leiden nehmen, so kann ich Ihnen dennoch in diesem Augenblick nicht sagen, was mich beunruhigt, aber ich werde (will) es Ihnen gelegentlich sagen; lassen Sie uns jetzt von etwas Anderem sprechen. — Was halten Sie von dem Manne, der gestern Abend im Concerte mit uns sprach? — Er ist ein sehr verständiger Mann und ganz und gar (durchaus) nicht von seinen Verdiensten (Vorzügen) eingenommen. Aber warum fragen Sie mich das? — Um von etwas zu reden. — Man sagt: Zufriedenheit gehe über Reichthum. Laßt uns also immer zufrieden sein, laßt uns mit einander theilen, was wir haben, und unser ganzes Leben unzertrennliche Freunde bleiben (sein). Sie werden (sollen) mir immer willkommen sein, und ich hoffe es auch Ihnen zu sein. — Wenn ich Sie glücklich sähe, würde ich es auch sein, und wir würden zufriedener sein, als die größten Fürsten, die es nicht immer sind. Wir werden glücklich sein, wenn wir mit dem, was

wir haben, vollkommen zufrieden sind; und wenn wir gehörig unsere Schuldigkeit thun (unsere Pflicht erfüllen), so wird der liebe Gott für das Uebrige sorgen. Da die Vergangenheit nichts mehr ist, so laßt uns um die Zukunft nicht besorgt sein und die Gegenwart genießen (und uns der Gegenwart freuen).

237te. Zwei hundert sieben und dreissigste Uebung.

Betrachten Sie (sehen Sie), meine Damen, diese herrlichen Blumen mit ihren so frischen und glänzenden Farben, sie trinken nichts als Wasser. Die weiße Lilie hat die Farbe der Unschuld; das Veilchen drückt die Sanftmuth aus; man kann es in Louisens Augen sehen. Das Vergißmeinnicht hat die Farbe des Himmels, unserer künftigen Wohnung, und die Rose, die Königinn der Blumen, ist das Sinnbild der Schönheit und der Freude. Man sieht alles dieses in der schönen Amalie verwirklicht. — Wie schön ist das junge, frische Grün! — Es thut unsern Augen wohl, und hat die Farbe der Hoffnung, unserer treuesten Freundinn, die uns nie verläßt, sogar (selbst) im Tode nicht. — Noch ein Wort, meine liebe Freundinn. — Was beliebt Ihnen (Was ist Ihnen gefällig)? — Ich vergaß Ihnen zu sagen, mich Ihrer Frau Mutter zu empfehlen (Ihrer werthen Frau Mutter meine Empfehlung zu machen). — Sagen Sie ihr gütigst (gefälligst), daß ich es sehr bedaure, nicht zu Hause gewesen zu sein, als sie mich neulich mit ihrem Besuche beehrte. — Ich danke Ihnen ihretwegen (in ihrem Namen); ich werde es ausrichten.

238te. Zwei hundert acht und dreissigste Uebung.

Haben Sie Ihre Nichte gesehen? — Ja, sie ist ein gutes Mädchen, das gut schreibt und noch besser deutsch spricht; deßwegen wird sie (auch) von Jedermann geehrt und geliebt. — Und Ihr Bruder, was thut der? — Reden Sie nicht mit mir von ihm; er ist ein böser Knabe, der immer schlecht schreibt und noch schlechter deutsch spricht; er wird deßhalb (deßwegen) von Niemandem geliebt (deßwegen liebt ihn Niemand). — Er ist ein großer Freund von guten Bissen (von Leckerbissen), aber von Büchern ist er kein Freund. Manchmal geht er bei hellem Tage zu Bette, und sagt, er sei krank (und gibt vor, krank zu sein) (und thut, als ob er krank wäre); aber wenn wir uns zu Tische setzen, ist er gewöhnlich wie-

der hergestellt. Er soll die Arzneikunst studiren; aber er hat nicht die geringste (hat gar keine) Lust dazu. — Er spricht fast immer von seinen Hunden, die er leidenschaftlich liebt. — Seinem Vater ist es (thut es) außerordentlich leid. — Der junge Blödsinnige (der einfältige Knabe) sagte neulich zu seiner Schwester: „Ich werde Soldat (ich lasse mich anwerben), sobald der Friede öffentlich bekannt gemacht worden ist (sein wird).“

239te. Zwei hundert neun und dreissigste Uebung.

Mein lieber Vater und meine liebe Mutter haben gestern mit einigen Freunden im König von Spanien gespeis't (zu Mittag gegessen)*. — Warum sprechen Sie immer französisch und niemals deutsch? — Weil ich zu (furchtsam) blöde bin. — Sie scherzen; ist ein Franzose je (jemals) (furchtsam) blöde? — Ich habe einen starken Appetit; geben Sie mir etwas Gutes zu essen. — Haben Sie Geld? — Nein, mein Herr. — Dann (so) habe ich (auch) nichts für Sie zu essen. — Wollen Sie mich nicht etwas auf Credit haben lassen? Ich verpfände Ihnen meine Ehre. — Das ist zu wenig. — Was (wie), mein Herr?

Lieber Freund, leihen Sie mir doch einen Ducaten. — Hier sind zwei, anstatt eines. — Wie sehr bin ich Ihnen nicht verbunden! — Es freut mich immer, Sie zu sehen, und ich finde meine Glückseligkeit in der Ihrigen. — Ist dieses Haus zu verkaufen? — Wollen Sie es (wünschen Sie es zu) kaufen? — Warum nicht? — Warum spricht Ihre Schwester nicht? — Sie würde sprechen, wenn sie nicht immer so zerstreut wäre. — Ich bin ein Freund von hübschen (ich höre gern hübsche) Anecdoten, sie würzen die Unterhaltung und belustigen (unterhalten) Jedermann; bitte, erzählen Sie mir welche. — Sehen Sie gefälligst nach auf Seite vier hundert und neunzig in dem Buche, das ich Ihnen geliehen habe, so werden Sie einige (welche) finden. — Morgen reise ich nach Hanau; aber in vierzehn Tagen komme ich wieder, und dann besuche ich Sie und Ihre Familie. — Wo ist Ihre Schwester jetzt (gegenwärtig)? — Sie ist in Berlin, und mein Bruder (ist) in Leipzig. — Diese Frau soll den Rath N., Ihren Freund, heirathen; ist das wahr? — Ich habe nichts davon gehört. — Was gibt es

* If the father and mother were the guests of their friends, the preposition **bei**, instead of **mit**, must be used.

Neues von unserer großen Armee? — Sie soll zwischen dem Rhein und der Weser stehen. — Da alles, was der Courier mir sagte, sehr wahrscheinlich war, so ging ich sogleich nach Hause, schrieb einige Briefe und reis'te nach Paris ab.

240te. Zwei hundert und vierzigste Uebung.

Wollen Sie eine Tasse Kaffee trinken? — Ich danke Ihnen, ich bin kein Freund von Kaffee (ich trinke nicht gern Kaffee). — Dann trinken Sie doch ein Glas Wein? — Ich habe so eben welchen getrunken. — Lassen Sie uns einen Spaziergang machen. — Gern; aber wo sollen wir denn hingehen? — Gehen Sie mit mir (kommen Sie mit) in den Garten meiner Tante, wir werden sehr angenehme Gesellschaft da finden. — Das glaube ich gerne; aber es ist die Frage (aber es kommt darauf an), ob diese angenehme Gesellschaft mich wird haben wollen? — Sie sind überall willkommen (gern gesehen). — Was fehlt Ihnen, mein Freund? — Wie schmeckt Ihnen dieser Wein (wie finden Sie diesen Wein)? — Ich finde ihn (er schmeckt mir) herrlich; aber ich habe (dessen) zur Genüge (habe genug davon getrunken). — Trinken Sie noch einmal (noch ein wenig). — Nein, zu viel ist ungesund; ich kenne meine Natur. — Fallen Sie nicht! — Was fehlt Ihnen? — Ich weiß nicht, aber es wird mir (mir wird) schwindlich; ich glaube, ich bekomme eine Ohnmacht. — Das glaube ich auch, denn Sie sehen beinahe aus wie eine Leiche. — Wo sind Sie her (Was sind Sie für ein Landsmann)? — Ich bin ein Franzose. — Sie sprechen so gut deutsch, daß ich Sie für einen gebornen Deutschen hielt. — Sie spaßen. — Ich bitte um Verzeihung, ich spaße durchaus nicht. — Wie lange sind Sie schon in Deutschland? — Seit einigen Tagen. — In der That? (Wahrlich?) (Im Ernst?) — Sie zweifeln wohl daran, weil ich deutsch spreche; ich konnte es, ehe ich nach Deutschland kam. — Wie haben Sie es denn so gut gelernt? — Ich machte es wie der kluge Staar.

Sagen Sie mir doch, warum Sie immer mit Ihrer Frau in Uneinigkeit leben und warum Sie sich mit brodlosen Künsten abgeben? — Es kostet so viel Mühe, bis man ein Amt (eine Anstellung) bekommt. — Und Sie haben ein so gutes (eine so gute) und vernachlässigen es (sie); denken Sie denn nicht an die Zukunft? — Jetzt lassen Sie mich auch reden. — Alles, was Sie so eben sagen,

scheint ganz vernünftig; aber es ist nicht meine Schuld, wenn ich meinen guten Namen (meinen Ruf) verloren habe; meine Frau ist Schuld daran; sie hat meine schönen Kleider, meine Ringe und meine goldene Uhr verkauft. — Ich bin voll (voller) Schulden, und weiß nicht, was ich thun (anfangen) soll. — Ich will Ihre Frau nicht entschuldigen; aber ich weiß doch, daß Sie auch zu Ihrem Verderben beigetragen haben. Die Frauen (die Weiber) sind gewöhnlich (im Allgemeinen) gut, wenn man sie nur so läßt.

241te. Zwei hundert ein und vierzigste Uebung.

Gespräch.

Der Lehrer. — Wenn ich Sie jetzt fragte (solche Fragen an Sie machte), wie in unsern ersten Lectionen (wie am Anfang unserer Lectionen), nämlich: Haben Sie den Hut, den mein Bruder hat? — Bin ich hungrig? — Hat er den Baum des Gartens meines Bruders? u. s. w. (und so weiter), was würden Sie mir antworten?

Die Schüler. — Wir müssen (sind gezwungen zu) gestehen, daß wir anfangs diese Fragen etwas lächerlich fanden; aber (allein) voll Vertrauen auf Ihre Lehrart, beantworteten wir dieselben, so gut es der kleine Vorrath von Wörtern und Regeln, den wir damals hatten, uns erlaubte (gestattete). Wir haben in der That bald darauf gemerkt, daß diese Fragen berechnet waren, uns durch die widersprechenden Antworten, die wir gezwungen (genöthigt) waren darauf zu machen, die Regeln einzuschärfen (in den Regeln zu begründen) und uns in der Unterhaltung zu üben. Aber jetzt, da wir uns beinahe (vollkommen) in dieser kraftvollen (kräftigen) Sprache, die Sie uns lehren, unterhalten können, würden wir Ihnen antworten: Es ist ja unmöglich, daß wir denselben (den nämlichen) Hut haben, den Ihr Bruder hat; denn zwei Personen können nicht eine und dieselbe Sache haben. Auf die zweite Frage würden wir antworten: daß wir unmöglich wissen können, ob Sie hungrig sind oder nicht. — Was die letzte anbelangt (anbetrifft), so würden wir sagen: daß es mehr als einen Baum im Garten gibt, und daß, wenn Sie uns sagen: „er hat den Baum des Gartens," der Satz uns nicht logisch richtig scheint. Auf jeden Fall wären wir undankbar, wenn wir diese (eine so gute) Gelegenheit

vorbeigehen ließen, ohne Ihnen für die Mühe, welche Sie sich gegeben haben, so weise Combinationen zu machen (so kluge Wege einzuschlagen), uns beinahe unmerklich in den Regeln zu begründen, und uns in der Unterhaltung in einer Sprache zu üben, die, auf irgend eine andere Weise gelehrt, Fremden, und sogar Eingebornen, beinahe fast unüberwindliche Schwierigkeiten darbietet, unsern lebhaftesten Dank auszudrücken.

242te. Zwei hundert zwei und vierzigste Uebung.

Warum verbergen Sie sich denn? — Ich bin gezwungen, mich zu verstecken; denn es ist um mich geschehen, wenn mein Vater hört (erfährt), daß ich die Flucht ergriffen habe; es war aber kein anderes Mittel übrig (nicht anders möglich), dem Tode zu entgehen, mit dem ich bedroht war. — Sie haben sehr unrecht daran gethan, Ihr Regiment zu verlassen, und Ihr Vater wird sehr böse sein, wenn er es hört (erfährt), dafür stehe ich Ihnen. — Aber müßte man nicht ein Narr sein, wenn man an einem von Ungarn bombardirten Orte bleiben wollte? (Aber wäre man nicht ein Narr, wenn man an einem von Ungarn bombardirten Orte bliebe?) — Daß die Ungarn, welche keine Gnade geben, beim Henker wären! — Sie haben mich geprügelt (geschlagen) und ausgeplündert, und ich habe ihnen doch in meinem Leben nichts zu Leide gethan. — So geht es in der Welt, die Unschuldigen müssen oft für die Schuldigen leiden. — Haben Sie den Herrn Zweifel gekannt? — Ich kannte ihn, denn er hat oft für unser Haus (für uns) gearbeitet. — Einer meiner Freunde sagte mir so eben, daß er sich ertränkt und seine Frau sich mit einer Pistole erschossen habe. — Ich kann es kaum glauben; denn der Mann, von dem Sie sprechen, war immer ein lustiger Bruder (ein guter Gesellschafter), und lustige Brüder ertränken sich nicht. — Seine Frau soll sogar, ehe sie sich das Leben nahm, auf den Tisch geschrieben haben: „Frisch gewagt, ist halb gewonnen; nachdem ich meinen guten Mann verloren, habe ich nichts mehr zu verlieren. Ich bin dieser Welt, wo nichts als die Unbeständigkeit beständig ist, überdrüssig“ (Ich bin dieser Welt überdrüssig, wo nichts beständig ist, als die Unbeständigkeit).

243te. Zwei hundert drei und vierzigste Uebung.

Wollen Sie mein Gast sein? — Ich danke Ihnen (ich bin Ihnen sehr verbunden); einer meiner Freunde hat mich zum Mittagessen eingeladen (hat mich zu Gast gebeten); er hat meine Leibspeise (mein Lieblingsgericht) bestellt (zubereiten lassen). — Was für eine Speise ist es? — Es ist Milchspeise. — Was mich anbelangt, so esse ich Milchspeise nicht gern; es geht nichts über ein gutes Stück Rinds- oder Kalbsbraten. — Was ist aus Ihrem jüngsten Bruder geworden? — Er hat Schiffbruch gelitten, als er nach Amerika reis'te (Er hat auf seiner Reise nach Amerika Schiffbruch gelitten). — Erzählen Sie mir das doch! (Ach! das müssen Sie mir erzählen.) — Sehr gern. — Als er auf offner See (auf der offenen See) war, erhob sich der heftigste Sturm. Der Blitz (der Donner) schlug ins Schiff und zündete es an. Das Schiffsvolk sprang ins Meer, um sich durch Schwimmen zu retten. Mein Bruder, der nie schwimmen gelernt hatte, wußte nicht, was er thun sollte. Er sann vergeblich nach, aber er fand kein Mittel (es bot sich kein Mittel dar), sein Leben zu retten. — Die Furcht ergriff ihn (er wurde von Schrecken befallen), als er sah, daß das Feuer auf allen Seiten um sich griff. Er besann sich nicht lange (er stand nicht länger an) und sprang in die See (ins Meer). — Nun, und was ist aus ihm geworden? — Das weiß ich nicht, da ich noch immer nichts von ihm gehört habe. — Wer hat Ihnen denn alles dieses erzählt? — Mein Neffe, welcher auch da war, und der sich rettete. — Da Sie gerade von Ihrem Neffen sprechen, wo ist er (der) jetzt? — Er ist in Italien. — Haben Sie schon lange nichts von ihm gehört? — Ich habe heute einen Brief von ihm erhalten. — Was schreibt er Ihnen? — Er schreibt mir, daß er im Begriff ist, ein junges Frauenzimmer zu heirathen, die ihm hunderttausend Thaler zubringt. — Ist sie hübsch (schön)? — Schön wie ein Engel; sie ist ein Meisterstück der Natur. — Ihre Gesichtsbildung ist sanft und voll (voller) Ausdruck; ihre Augen sind die schönsten von der Welt, und ihr Mund ist allerliebst. Sie ist weder zu groß noch zu klein; ihre Gestalt ist schlank, alle ihre Bewegungen sind voller (voll) Anmuth, und ihr Benehmen sehr (höchst) einnehmend. — Ihr Anblick flößt Bewunderung und Ehrfurcht ein. — Sie hat auch sehr viel Verstand, spricht mehrere Sprachen, tanzt ungemein schön (ganz vortrefflich), und singt zum

Entzücken. — Mein Neffe findet nur einen Fehler an ihr. — Und was für ein Fehler ist das? — Sie macht Ansprüche (ist affectirt). — Es gibt nichts Vollkommenes in dieser Welt. — Was sind Sie so glücklich! — Sie sind reich, haben eine gute Frau, hübsche Kinder, ein schönes Haus, und alles, was Sie wünschen. — Nicht alles, mein Freund. — Was wünschen Sie sich sonst noch? — Zufriedenheit; denn Sie wissen wohl, der nur ist glücklich, der zufrieden ist.

244te. Zwei hundert vier und vierzigste Uebung.

Als einst ein Fremder einer römischen Kaiserinn falsche Edelsteine verkauft hatte, forderte sie von ihrem Gemahl eine auffallende Genugthuung. — Da der Kaiser, der ein sehr gnädiger und milder Fürst war, es unmöglich fand, sie zu beruhigen, verurtheilte er den Juwelenhändler (Juwelier) zum Kampfe mit wilden Thieren. — Die Kaiserinn entschloß sich (nahm sich vor), mit ihrem ganzen Hofstaate Zeuge des Todes (der Strafe) dieses unglücklichen Mannes zu sein. — Als derselbe auf den Kampfplatz geführt wurde, machte er sich auf den Tod gefaßt; aber (jedoch) (indeß) statt eines wilden Thieres kam ein Lamm auf ihn zu, welches ihn liebkos'te. — Die Kaiserinn war äußerst aufgebracht (entrüstet), sich zum Besten gehalten zu sehen, und beklagte sich bitter deßwegen (darüber) bei dem Kaiser. — Dieser antwortete: „Ich habe den Verbrecher nach dem Wiedervergeltungsrecht bestraft. Er betrog Dich, und ist wieder betrogen worden."

245te. Zwei hundert fünf und vierzigste Uebung.

Die Lyoner Bäcker kamen einst zu dem Stadtrichter, Herrn Dügas, und baten ihn um Erlaubniß, mit dem Brode aufzuschlagen. Dieser antwortete ihnen, daß er den Gegenstand Ihrer Bitte untersuchen wolle. Als sie weggingen, ließen sie unbemerkt einen Beutel (eine Börse) mit zweihundert Louisd'or auf dem Tische. — Sie kamen wieder und zweifelten nicht, daß der Beutel (die Börse) wirksam für ihre Sache gesprochen haben würde; da sagte der Stadtrichter zu ihnen: „Meine Herren, ich habe Ihre Gründe in der Wagschale der Gerechtigkeit abgewogen und sie nicht vollwichtig gefunden (befunden). Ich hielt nicht dafür (ich fand es nicht billig), das Publicum unter einer ungegründeten

Theurung leiden zu lassen. Ich habe übrigens Ihr Geld unter die zwei Hospitäler der Stadt vertheilt; denn ich glaubte, daß Sie es zu keinem andern Gebrauch (Zweck) bestimmt haben konnten. Ich habe eingesehen, daß, da Sie vermögen (da Sie fähig sind) (im Stande sind), solche Almosen zu geben, Sie unmöglich bei Ihrem Gewerbe verlieren können.

246te. Zwei hundert sechs und vierzigste Uebung.

Ein Arzt in Dublin, welcher schon ziemlich bejahrt, aber sehr reich war und in großem Rufe stand, empfing eines Tages eine ziemlich große (bedeutende) Summe Geldes in Banknoten und Geld. — Als er mit dieser Summe beladen nach Hause ging, ward er von einem Manne, der, weil er zu schnell gelaufen, ganz außer Athem war, angehalten und gebeten, seine Frau zu besuchen, welche an einem heftigen Flusse (Durchfalle) gefährlich krank darnieder läge; er fügte hinzu, daß schleunige Hülfe sehr nothwendig wäre und versprach zu gleicher Zeit dem Arzte eine Guinee für seinen Besuch. Der Arzt, welcher sehr geizig war, eilte sie zu verdienen; er sagte zu dem Manne, ihm den Weg zu zeigen, und versprach ihm zu folgen. Er ward nach einem Hause geführt, das in einer entlegenen Straße stand; hier hatte er in das dritte Stockwerk hinaufzusteigen, wo er in ein Zimmer gelassen wurde, dessen Thüre alsobald hinter ihm verschlossen ward. Hierauf reichte ihm der Führer mit der einen Hand eine Pistole und mit der andern einen leeren offenen Beutel dar, und redete ihn folgendermaßen an:

„Dies ist meine Frau; seit gestern hat sie an einem heftigen Bauchflusse (Durchfall) gelitten, der sie in den Zustand versetzt hat, in welchem Sie sie sehen, und ich weiß, daß Sie, einer unserer geschicktesten Aerzte, sie besser als irgend ein anderer herzustellen vermögen, und überdies das beste Heilmittel für sie besitzen. Beeilen Sie sich also es anzuwenden, Sie müßten denn vorziehen (wenn Sie nicht vorziehen), die in diesem Instrumente enthaltenen zwei bleierne Pillen zu verschlucken.“ Der Arzt machte ein abscheuliches Gesicht (der Arzt verzerrte das Gesicht), aber gehorchte doch (aber mußte doch gehorchen). Er hatte mehrere Banknoten und hundert und fünf und zwanzig Guineen in Rollen; er steck-

te die letzteren geduldig (wie ihm befohlen war) in den Beutel und hoffte auf diese Weise seine Banknoten zu retten.

Der Gauner war ihm jedoch gewachsen, und wußte ganz wohl, daß er sie in der Tasche hatte. „Warten Sie doch," sagte er, „es wäre nicht billig, wenn ich Sie eine so wunderbare Cur vergebens (umsonst) verrichten ließe; ich habe Ihnen eine Guinee für Ihren Besuch versprochen, hier ist sie; ich bin ein Mann von Ehre; ich weiß aber, daß Sie verschiedene, gegen die Rückkehr des Uebels, das Sie so eben geheilt haben, sehr wirksame kleine Recepte bei sich haben (führen); diese müssen Sie die Güte haben, mir zu lassen;" und die Banknoten gingen alsbald denselben Weg wie die Guineen. Hierauf führte der Gauner, indem er die Pistole unter dem Mantel verbarg, den Arzt wieder in die Straße zurück, und bat (ersuchte) ihn, keinen Lärm zu machen. Er ließ ihn an der Ecke einer Straße stehen, und nachdem er ihm verboten hatte, ihm zu folgen, verschwand er plötzlich, um in einem entlegenen Stadtviertel eine andere Wohnung zu suchen.

247te. Zwei hundert sieben und vierzigste Uebung.

Die Unterredung zwischen einem Vater und einer Mutter über das Wohl ihrer Kinder.

Gräfinn. Verzeihen Sie, daß ich Sie so früh habe wecken lassen; aber ich habe über wichtige Angelegenheiten mit Ihnen zu sprechen.

Graf. Sie beunruhigen mich .... Sie haben geweint; was ist geschehen, meine Theure?

Gräfinn. Ich bin nur etwas unruhig; ich habe jedoch nichts Unangenehmes mitzutheilen; gerade das Gegentheil.

Graf. Aus Ihrer Bewegung sollte ich schließen, daß von Emilien die Rede ist.

Gräfinn. So ist es .... Meine Schwester kam diesen Morgen, mir eine Heirath für sie vorzuschlagen.

Graf. Nun?

Gräfinn. Der Herr, welcher um sie anhält, besitzt alle Vorzüge der Geburt und des Glückes. Seine Verdienste werden von Jedermann anerkannt. Er ist dreißig Jahr alt, angenehm

von Person; er liebt Emilien und schlägt die Aussteuer aus, die wir ihr geben, da, wie er sagt, er nur sie verlangt.

Graf. Wie kommt es denn, daß Sie hierüber nicht außer sich vor Freude sind? Ich bremse vor Begierde, seinen Namen zu erfahren.

Gräfinn. Sie kennen ihn; er kommt oft zu uns, und Sie sehen ihn sehr gern.

Graf. Ach ich bitte Sie, befriedigen Sie (doch) meine Neugierde (Ungeduld)!

Gräfinn: Es ist der Graf von Moncalde....

Graf. Der Graf von Moncalde! Ein Ausländer. Aber er ist wahrscheinlich gesonnen, sich in Frankreich niederzulassen?

Gräfinn. Ach! er hat erklärt, daß er in dieser Hinsicht in keine Verpflichtungen (Verbindlichkeiten) eingehen könne; dadurch erklärt er deutlich genug, daß es seine Absicht ist, nach seinem Vaterlande (in sein Vaterland) zurückzukehren.

Graf. Und dessen ungeachtet würden Sie ihm Ihre Tochter geben?

Gräfinn. Ich habe seit vier Jahren Umgang mit ihm gehabt, und kenne seinen Character ganz genau; es gibt gewiß keinen tugendhaftern oder schätzenswerthern Mann. Er ist voll Geist und Annehmlichkeit, sehr gefühlvoll, unterrichtet und durchaus unaffectirt; er hat einen leidenschaftlichen Geschmack für Talente (er ist ein eifriger Verehrer von Talenten); mit einem Worte, er besitzt alle Eigenschaften, um meine Tochter glücklich zu machen: wie kann ich sie ihm also versagen? Eines solchen Egoismus halten Sie mich gewiß nicht fähig, mein Freund.

Graf (sie bei der Hand fassend). Aber kann ich meine Einwilligung zu einem Opfer geben, das Sie auf immer unglücklich machen würde? — Ueberdies könnte ich mich nie entschließen, mich von Emilien zu trennen. Sie ist meine Tochter; aber was mir noch darüber geht, ihre Liebenswürdigkeit verdankt sie Ihnen. In Emilien finde ich Ihren Geist und Ihre Tugenden wieder. Nein, ich kann mich nicht von ihr trennen! Ich mache mir eine so süße Vorstellung von dem Vergnügen, sie in die große Welt eingeführt zu sehen (ich sehe ihrer Einführung in die Welt mit so vielem Vergnügen entgegen), und bin voll Hoffnung, die Früchte ihres guten Erfolgs darin zu genießen. Wie theuer (süß) wird mir

das Lob sein, das man ihr ertheilt, da ich das Bewußtsein habe (denn ich bin wohl überzeugt), daß sie allen guten Erfolg, der ihr zu Theil wird, nur Ihrer Sorgfalt allein, meine Liebe, verdankt. Können Sie, nachdem Sie die besten Jahre Ihres Lebens ihrer Erziehung gewidmet haben, sie jetzt aufgeben und zugeben, daß man sie Ihren Armen und ihrem Vaterlande entreiße; können Sie sich entschließen, auf diese Weise in einem Augenblicke die Frucht von fünfzehn Jahren Mühe und Arbeit zu verlieren?

Gräfinn. Ich habe nach ihrer Glückseligkeit gestrebt, aber nicht, meiner Eitelkeit ein Opfer zu bringen. Ich bitte Sie, die großen und unverhofften Vortheile bei der Verbindung, welche man uns anbietet, zu bedenken (nicht zu übersehen). Wir dürfen die Mittelmäßigkeit ihres Vermögens nicht vergessen (Wir dürfen nicht vergessen, daß sie nur ein geringes Vermögen hat). Bedenken Sie die vielen Vorzüge, den liebenswürdigen Character, die hohe Geburt und den sehr großen Reichthum ihres künftigen Gemahls! Es ist wahr, ich werde mich von Emilien trennen müssen, aber sie wird mich nicht vergessen .... Dieser Gedanke wird mich trösten, und da ich über Emiliens Schicksal beruhigt bin, werde ich alles ertragen können.

Graf. Wird aber Emilie sich entschließen können, Sie zu verlassen?

Gräfinn. Die Vernunft vermag alles über sie (sie hat von jeher Vernunftgründen Gehör gegeben). Ich glaube wohl, daß die Anstrengung (Ueberwindung) ihr schwer fallen wird; wenn aber die Gemüthsstimmung und die Persönlichkeit des Herrn von Moncalde ihr nicht mißfallen, so will ich es auf mich nehmen, so schwierig auch das Opfer, sie dazu zu bewegen. Kurz, ich beschwöre Sie, sich wegen der Sorgfalt für ihr Glück ganz auf mich zu verlassen.

Graf. Wohlan, da Sie es wünschen, gebe ich meine Einwilligung. Sie, meine Theure, haben sich wahrlich das Recht, welches ich Ihnen nicht streitig machen will, erworben, über Ihrer Tochter Schicksal zu entscheiden. Ich weiß es, daß Sie sich für diesen so theuern Gegenstand aufzuopfern bereit sind. Ich sehe voraus, daß ich Ihren Muth (Ihre Fassung) nicht haben werde, obschon ich ihn bewundere und Ihnen nicht länger widerstehen kann. Bedenken Sie jedoch, wie viel Kummer Sie sich bereiten; wie werde ich

Ihren Kummer und den meinigen, Ihre und Emiliens Thränen zu ertragen im Stande sein?

Gräfinn. Befürchten Sie ja nicht, daß ich Ihr Leben durch überflüssige Klagen beunruhigen werde. Wie könnte ich mich dem Schmerz hingeben, wenn mein größter Trost darin besteht, Ihren Kummer (Gram) zu mildern?

Graf. Ach, Sie nur sind mir alles in der Welt! Sie wissen es, Freundschaft, Bewunderung und Dankbarkeit sind die Bande, die mich an Sie fesseln. Die Herrschaft, die Sie über mich erlangt haben, wird so sehr durch Ihre Tugenden gerechtfertigt, daß, weit entfernt sie zu verläugnen, ich meinen größten Ruhm darin setze, sie anzuerkennen. Ihnen verdanke ich alles: meine Vernunft, meine Gefühle, meine Grundsätze und meine Glückseligkeit. In Ihnen finde ich die liebenswürdigste, so wie die nachsichtigste Freundinn, die weiseste und nützlichste Rathgeberinn. Mögen Sie also die Schiedsrichterinn über das Schicksal meines Kindes sein, so wie Sie es über das meinige sind. Aber lassen Sie uns wenigstens alles versuchen, den Grafen von Moncalde zu bewegen, sich in Frankreich niederzulassen; er schien von Ihrer Zärtlichkeit für Emilie so gerührt, und so voll aufrichtiger Anhänglichkeit für Sie zu sein, daß ich noch immer nicht glauben kann, daß er die Absicht habe, Sie von Ihrem Kinde zu trennen. Ich kann mir seinen Entschluß nicht als unveränderlich (unabänderlich) denken.

Gräfinn. Nein, schmeicheln wir uns nicht mit falschen Hoffnungen. Sein Character ist fest und entschlossen. Er hat meiner Schwester bestimmt erklärt, daß es unnütz wäre, ihm die Bedingung vorzuschreiben (ihm das Versprechen abnehmen zu wollen), in Frankreich zu wohnen. Sein Entschluß, nach Portugal zurückzukehren, ist unwiderruflich.

Graf. Sie betrüben mich; indeß wiederhole ich, daß Emiliens Schicksal in Ihren Händen ist. Was es mich auch koste, so sollen Sie dessen unumschränkte Gebieterinn sein; ich willige in alles, was Sie beschließen. Beabsichtigen Sie noch heute mit Emilien zu sprechen?

Gräfinn. Nach Tische... aber es ist spät; es ist Zeit zum Anziehen... ich habe meine Söhne heute noch nicht gesehen; lassen Sie uns zu ihnen gehen.

Graf. Ich habe Sie um etwas, das sie angeht (betrifft), um

Neues von unserer großen Armee? — Sie soll zwischen dem Rhein und der Weser stehen. — Da alles, was der Courier mir sagte, sehr wahrscheinlich war, so ging ich sogleich nach Hause, schrieb einige Briefe und reis'te nach Paris ab.

240te. Zwei hundert und vierzigste Uebung.

Wollen Sie eine Tasse Kaffee trinken? — Ich danke Ihnen, ich bin kein Freund von Kaffee (ich trinke nicht gern Kaffee). — Dann trinken Sie doch ein Glas Wein? — Ich habe so eben welchen getrunken. — Lassen Sie uns einen Spaziergang machen. — Gern; aber wo sollen wir denn hingehen? — Gehen Sie mit mir (kommen Sie mit) in den Garten meiner Tante, wir werden sehr angenehme Gesellschaft da finden. — Das glaube ich gerne; aber es ist die Frage (aber es kommt darauf an), ob diese angenehme Gesellschaft mich wird haben wollen? — Sie sind überall willkommen (gern gesehen). — Was fehlt Ihnen, mein Freund? — Wie schmeckt Ihnen dieser Wein (wie finden Sie diesen Wein)? — Ich finde ihn (er schmeckt mir) herrlich; aber ich habe (dessen) zur Genüge (habe genug davon getrunken). — Trinken Sie noch einmal (noch ein wenig). — Nein, zu viel ist ungesund; ich kenne meine Natur. — Fallen Sie nicht! — Was fehlt Ihnen? — Ich weiß nicht, aber es wird mir (mir wird) schwindlich; ich glaube, ich bekomme eine Ohnmacht. — Das glaube ich auch, denn Sie sehen beinahe aus wie eine Leiche. — Wo sind Sie her (Was sind Sie für ein Landsmann)? — Ich bin ein Franzose. — Sie sprechen so gut deutsch, daß ich Sie für einen gebornen Deutschen hielt. — Sie spaßen. — Ich bitte um Verzeihung, ich spaße durchaus nicht. — Wie lange sind Sie schon in Deutschland? — Seit einigen Tagen. — In der That? (Wahrlich?) (Im Ernst?) — Sie zweifeln wohl daran, weil ich deutsch spreche; ich konnte es, ehe ich nach Deutschland kam. — Wie haben Sie es denn so gut gelernt? — Ich machte es wie der kluge Staar.

Sagen Sie mir doch, warum Sie immer mit Ihrer Frau in Uneinigkeit leben und warum Sie sich mit brodlosen Künsten abgeben? — Es kostet so viel Mühe, bis man ein Amt (eine Anstellung) bekommt. — Und Sie haben ein so gutes (eine so gute) und vernachlässigen es (sie); denken Sie denn nicht an die Zukunft? — Jetzt lassen Sie mich auch reden. — Alles, was Sie so eben sagen,

scheint ganz vernünftig; aber es ist nicht meine Schuld, wenn ich meinen guten Namen (meinen Ruf) verloren habe; meine Frau ist Schuld daran; sie hat meine schönen Kleider, meine Ringe und meine goldene Uhr verkauft. — Ich bin voll (voller) Schulden, und weiß nicht, was ich thun (anfangen) soll. — Ich will Ihre Frau nicht entschuldigen; aber ich weiß doch, daß Sie auch zu Ihrem Verderben beigetragen haben. Die Frauen (die Weiber) sind gewöhnlich (im Allgemeinen) gut, wenn man sie nur so läßt.

241te. Zwei hundert ein und vierzigste Uebung.

Gespräch.

Der Lehrer. — Wenn ich Sie jetzt fragte (solche Fragen an Sie machte), wie in unsern ersten Lectionen (wie am Anfang unserer Lectionen), nämlich: Haben Sie den Hut, den mein Bruder hat? — Bin ich hungrig? — Hat er den Baum des Gartens meines Bruders? u. s. w. (und so weiter), was würden Sie mir antworten?

Die Schüler. — Wir müssen (sind gezwungen zu) gestehen, daß wir anfangs diese Fragen etwas lächerlich fanden; aber (allein) voll Vertrauen auf Ihre Lehrart, beantworteten wir dieselben, so gut es der kleine Vorrath von Wörtern und Regeln, den wir damals hatten, uns erlaubte (gestattete). Wir haben in der That bald darauf gemerkt, daß diese Fragen berechnet waren, uns durch die widersprechenden Antworten, die wir gezwungen (genöthigt) waren darauf zu machen, die Regeln einzuschärfen (in den Regeln zu begründen) und uns in der Unterhaltung zu üben. Aber jetzt, da wir uns beinahe (vollkommen) in dieser kraftvollen (kräftigen) Sprache, die Sie uns lehren, unterhalten können, würden wir Ihnen antworten: Es ist ja unmöglich, daß wir denselben (den nämlichen) Hut haben, den Ihr Bruder hat; denn zwei Personen können nicht eine und dieselbe Sache haben. Auf die zweite Frage würden wir antworten: daß wir unmöglich wissen können, ob Sie hungrig sind oder nicht. — Was die letzte anbelangt (anbetrifft), so würden wir sagen: daß es mehr als einen Baum im Garten gibt, und daß, wenn Sie uns sagen: „er hat den Baum des Gartens," der Satz uns nicht logisch richtig scheint. Auf jeden Fall wären wir undankbar, wenn wir diese (eine so gute) Gelegenheit

vorbeigehen ließen, ohne Ihnen für die Mühe, welche Sie sich gegeben haben, so weise Combinationen zu machen (so kluge Wege einzuschlagen), uns beinahe unmerklich in den Regeln zu begründen, und uns in der Unterhaltung in einer Sprache zu üben, die, auf irgend eine andere Weise gelehrt, Fremden, und sogar Eingebornen, beinahe fast unüberwindliche Schwierigkeiten darbietet, unsern lebhaftesten Dank auszudrücken.

242te. Zwei hundert zwei und vierzigste Uebung.

Warum verbergen Sie sich denn? — Ich bin gezwungen, mich zu verstecken; denn es ist um mich geschehen, wenn mein Vater hört (erfährt), daß ich die Flucht ergriffen habe; es war aber kein anderes Mittel übrig (nicht anders möglich), dem Tode zu entgehen, mit dem ich bedroht war. — Sie haben sehr unrecht daran gethan, Ihr Regiment zu verlassen, und Ihr Vater wird sehr böse sein, wenn er es hört (erfährt), dafür stehe ich Ihnen. — Aber müßte man nicht ein Narr sein, wenn man an einem von Ungarn bombardirten Orte bleiben wollte? (Aber wäre man nicht ein Narr, wenn man an einem von Ungarn bombardirten Orte bliebe?) — Daß die Ungarn, welche keine Gnade geben, beim Henker wären! — Sie haben mich geprügelt (geschlagen) und ausgeplündert, und ich habe ihnen doch in meinem Leben nichts zu Leide gethan. — So geht es in der Welt, die Unschuldigen müssen oft für die Schuldigen leiden. — Haben Sie den Herrn Zweifel gekannt? — Ich kannte ihn, denn er hat oft für unser Haus (für uns) gearbeitet. — Einer meiner Freunde sagte mir so eben, daß er sich ertränkt und seine Frau sich mit einer Pistole erschossen habe. — Ich kann es kaum glauben; denn der Mann, von dem Sie sprechen, war immer ein lustiger Bruder (ein guter Gesellschafter), und lustige Brüder ertränken sich nicht. — Seine Frau soll sogar, ehe sie sich das Leben nahm, auf den Tisch geschrieben haben: „Frisch gewagt, ist halb gewonnen; nachdem ich meinen guten Mann verloren, habe ich nichts mehr zu verlieren. Ich bin dieser Welt, wo nichts als die Unbeständigkeit beständig ist, überdrüssig“ (Ich bin dieser Welt überdrüssig, wo nichts beständig ist, als die Unbeständigkeit).

243te. Zwei hundert drei und vierzigste Uebung.

Wollen Sie mein Gast sein? — Ich danke Ihnen (ich bin Ihnen sehr verbunden); einer meiner Freunde hat mich zum Mittagessen eingeladen (hat mich zu Gast gebeten); er hat meine Leibspeise (mein Lieblingsgericht) bestellt (zubereiten lassen). — Was für eine Speise ist es? — Es ist Milchspeise. — Was mich anbelangt, so esse ich Milchspeise nicht gern; es geht nichts über ein gutes Stück Rinds- oder Kalbsbraten. — Was ist aus Ihrem jüngsten Bruder geworden? — Er hat Schiffbruch gelitten, als er nach Amerika reis'te (Er hat auf seiner Reise nach Amerika Schiffbruch gelitten). — Erzählen Sie mir das doch! (Ach! das müssen Sie mir erzählen.) — Sehr gern. — Als er auf offner See (auf der offenen See) war, erhob sich der heftigste Sturm. Der Blitz (der Donner) schlug ins Schiff und zündete es an. Das Schiffsvolk sprang ins Meer, um sich durch Schwimmen zu retten. Mein Bruder, der nie schwimmen gelernt hatte, wußte nicht, was er thun sollte. Er sann vergeblich nach, aber er fand kein Mittel (es bot sich kein Mittel dar), sein Leben zu retten. — Die Furcht ergriff ihn (er wurde von Schrecken befallen), als er sah, daß das Feuer auf allen Seiten um sich griff. Er besann sich nicht lange (er stand nicht länger an) und sprang in die See (ins Meer). — Nun, und was ist aus ihm geworden? — Das weiß ich nicht, da ich noch immer nichts von ihm gehört habe. — Wer hat Ihnen denn alles dieses erzählt? — Mein Neffe, welcher auch da war, und der sich rettete. — Da Sie gerade von Ihrem Neffen sprechen, wo ist er (der) jetzt? — Er ist in Italien. — Haben Sie schon lange nichts von ihm gehört? — Ich habe heute einen Brief von ihm erhalten. — Was schreibt er Ihnen? — Er schreibt mir, daß er im Begriff ist, ein junges Frauenzimmer zu heirathen, die ihm hunderttausend Thaler zubringt. — Ist sie hübsch (schön)? — Schön wie ein Engel; sie ist ein Meisterstück der Natur. — Ihre Gesichtsbildung ist sanft und voll (voller) Ausdruck; ihre Augen sind die schönsten von der Welt, und ihr Mund ist allerliebst. Sie ist weder zu groß noch zu klein; ihre Gestalt ist schlank, alle ihre Bewegungen sind voller (voll) Anmuth, und ihr Benehmen sehr (höchst) einnehmend. — Ihr Anblick flößt Bewunderung und Ehrfurcht ein. — Sie hat auch sehr viel Verstand, spricht mehrere Sprachen, tanzt ungemein schön (ganz vortrefflich), und singt zum

Entzücken. — Mein Neffe findet nur einen Fehler an ihr. — Und was für ein Fehler ist das? — Sie macht Ansprüche (ist affectirt). — Es gibt nichts Vollkommenes in dieser Welt. — Was sind Sie so glücklich! — Sie sind reich, haben eine gute Frau, hübsche Kinder, ein schönes Haus, und alles, was Sie wünschen. — Nicht alles, mein Freund. — Was wünschen Sie sich sonst noch? — Zufriedenheit; denn Sie wissen wohl, der nur ist glücklich, der zufrieden ist.

244te. Zwei hundert vier und vierzigste Uebung.

Als einst ein Fremder einer römischen Kaiserinn falsche Edelsteine verkauft hatte, forderte sie von ihrem Gemahl eine auffallende Genugthuung. — Da der Kaiser, der ein sehr gnädiger und milder Fürst war, es unmöglich fand, sie zu beruhigen, verurtheilte er den Juwelenhändler (Juwelier) zum Kampfe mit wilden Thieren. — Die Kaiserinn entschloß sich (nahm sich vor), mit ihrem ganzen Hofstaate Zeuge des Todes (der Strafe) dieses unglücklichen Mannes zu sein. — Als derselbe auf den Kampfplatz geführt wurde, machte er sich auf den Tod gefaßt; aber (jedoch) (indeß) statt eines wilden Thieres kam ein Lamm auf ihn zu, welches ihn liebkos'te. — Die Kaiserinn war äußerst aufgebracht (entrüstet), sich zum Besten gehalten zu sehen, und beklagte sich bitter deßwegen (darüber) bei dem Kaiser. — Dieser antwortete: „Ich habe den Verbrecher nach dem Wiedervergeltungsrecht bestraft. Er betrog Dich, und ist wieder betrogen worden."

245te. Zwei hundert fünf und vierzigste Uebung.

Die Lyoner Bäcker kamen einst zu dem Stadtrichter, Herrn Dügas, und baten ihn um Erlaubniß, mit dem Brode aufzuschlagen. Dieser antwortete ihnen, daß er den Gegenstand Ihrer Bitte untersuchen wolle. Als sie weggingen, ließen sie unbemerkt einen Beutel (eine Börse) mit zweihundert Louisd'or auf dem Tische. — Sie kamen wieder und zweifelten nicht, daß der Beutel (die Börse) wirksam für ihre Sache gesprochen haben würde; da sagte der Stadtrichter zu ihnen: „Meine Herren, ich habe Ihre Gründe in der Wagschale der Gerechtigkeit abgewogen und sie nicht vollwichtig gefunden (befunden). Ich hielt nicht dafür (ich fand es nicht billig), das Publicum unter einer ungegründeten

Theurung leiden zu lassen. Ich habe übrigens Ihr Geld unter die zwei Hospitäler der Stadt vertheilt; denn ich glaubte, daß Sie es zu keinem andern Gebrauch (Zweck) bestimmt haben konnten. Ich habe eingesehen, daß, da Sie vermögen (da Sie fähig sind) (im Stande sind), solche Almosen zu geben, Sie unmöglich bei Ihrem Gewerbe verlieren können.

246te. Zwei hundert sechs und vierzigste Uebung.

Ein Arzt in Dublin, welcher schon ziemlich bejahrt, aber sehr reich war und in großem Rufe stand, empfing eines Tages eine ziemlich große (bedeutende) Summe Geldes in Banknoten und Geld. — Als er mit dieser Summe beladen nach Hause ging, ward er von einem Manne, der, weil er zu schnell gelaufen, ganz außer Athem war, angehalten und gebeten, seine Frau zu besuchen, welche an einem heftigen Flusse (Durchfalle) gefährlich krank darnieder läge; er fügte hinzu, daß schleunige Hülfe sehr nothwendig wäre und versprach zu gleicher Zeit dem Arzte eine Guinee für seinen Besuch. Der Arzt, welcher sehr geizig war, eilte sie zu verdienen; er sagte zu dem Manne, ihm den Weg zu zeigen, und versprach ihm zu folgen. Er ward nach einem Hause geführt, das in einer entlegenen Straße stand; hier hatte er in das dritte Stockwerk hinaufzusteigen, wo er in ein Zimmer gelassen wurde, dessen Thüre alsobald hinter ihm verschlossen ward. Hierauf reichte ihm der Führer mit der einen Hand eine Pistole und mit der andern einen leeren offenen Beutel dar, und redete ihn folgendermaßen an:

„Dies ist meine Frau; seit gestern hat sie an einem heftigen Bauchflusse (Durchfall) gelitten, der sie in den Zustand versetzt hat, in welchem Sie sie sehen, und ich weiß, daß Sie, einer unserer geschicktesten Aerzte, sie besser als irgend ein anderer herzustellen vermögen, und überdies das beste Heilmittel für sie besitzen. Beeilen Sie sich also es anzuwenden, Sie müßten denn vorziehen (wenn Sie nicht vorziehen), die in diesem Instrumente enthaltenen zwei bleierne Pillen zu verschlucken.“ Der Arzt machte ein abscheuliches Gesicht (der Arzt verzerrte das Gesicht), aber gehorchte doch (aber mußte doch gehorchen). Er hatte mehrere Banknoten und hundert und fünf und zwanzig Guineen in Rollen; er steck-

te die letzteren geduldig (wie ihm befohlen war) in den Beutel und hoffte auf diese Weise seine Banknoten zu retten.

Der Gauner war ihm jedoch gewachsen, und wußte ganz wohl, daß er sie in der Tasche hatte. „Warten Sie doch," sagte er, „es wäre nicht billig, wenn ich Sie eine so wunderbare Cur vergebens (umsonst) verrichten ließe; ich habe Ihnen eine Guinee für Ihren Besuch versprochen, hier ist sie; ich bin ein Mann von Ehre; ich weiß aber, daß Sie verschiedene, gegen die Rückkehr des Uebels, das Sie so eben geheilt haben, sehr wirksame kleine Recepte bei sich haben (führen); diese müssen Sie die Güte haben, mir zu lassen;" und die Banknoten gingen alsbald denselben Weg wie die Guineen. Hierauf führte der Gauner, indem er die Pistole unter dem Mantel verbarg, den Arzt wieder in die Straße zurück, und bat (ersuchte) ihn, keinen Lärm zu machen. Er ließ ihn an der Ecke einer Straße stehen, und nachdem er ihm verboten hatte, ihm zu folgen, verschwand er plötzlich, um in einem entlegenen Stadtviertel eine andere Wohnung zu suchen.

247te. Zwei hundert sieben und vierzigste Uebung.

Die Unterredung zwischen einem Vater und einer Mutter über das Wohl ihrer Kinder.

Gräfinn. Verzeihen Sie, daß ich Sie so früh habe wecken lassen; aber ich habe über wichtige Angelegenheiten mit Ihnen zu sprechen.

Graf. Sie beunruhigen mich .... Sie haben geweint; was ist geschehen, meine Theure?

Gräfinn. Ich bin nur etwas unruhig; ich habe jedoch nichts Unangenehmes mitzutheilen; gerade das Gegentheil.

Graf. Aus Ihrer Bewegung sollte ich schließen, daß von Emilien die Rede ist.

Gräfinn. So ist es .... Meine Schwester kam diesen Morgen, mir eine Heirath für sie vorzuschlagen.

Graf. Nun?

Gräfinn. Der Herr, welcher um sie anhält, besitzt alle Vorzüge der Geburt und des Glückes. Seine Verdienste werden von Jedermann anerkannt. Er ist dreißig Jahr alt, angenehm

von Person; er liebt Emilien und schlägt die Ausstreuer aus, die wir ihr geben, da, wie er sagt, er nur sie verlangt.

Graf. Wie kommt es denn, daß Sie hierüber nicht außer sich vor Freude sind? Ich brenne vor Begierde, seinen Namen zu erfahren.

Gräfinn. Sie kennen ihn; er kommt oft zu uns, und Sie sehen ihn sehr gern.

Graf. Ach ich bitte Sie, befriedigen Sie (doch) meine Neugierde (Ungeduld)!

Gräfinn: Es ist der Graf von Moncalde....

Graf. Der Graf von Moncalde! Ein Ausländer. Aber er ist wahrscheinlich gesonnen, sich in Frankreich niederzulassen?

Gräfinn. Ach! er hat erklärt, daß er in dieser Hinsicht in keine Verpflichtungen (Verbindlichkeiten) eingehen könne; dadurch erklärt er deutlich genug, daß es seine Absicht ist, nach seinem Vaterlande (in sein Vaterland) zurückzukehren.

Graf. Und dessen ungeachtet würden Sie ihm Ihre Tochter geben?

Gräfinn. Ich habe seit vier Jahren Umgang mit ihm gehabt, und kenne seinen Character ganz genau; es gibt gewiß keinen tugendhaftern oder schätzenswerthern Mann. Er ist voll Geist und Annehmlichkeit, sehr gefühlvoll, unterrichtet und durchaus unaffectirt; er hat einen leidenschaftlichen Geschmack für Talente (er ist ein eifriger Verehrer von Talenten); mit einem Worte, er besitzt alle Eigenschaften, um meine Tochter glücklich zu machen: wie kann ich sie ihm also versagen? Eines solchen Egoismus halten Sie mich gewiß nicht fähig, mein Freund.

Graf (sie bei der Hand fassend). Aber kann ich meine Einwilligung zu einem Opfer geben, das Sie auf immer unglücklich machen würde? — Ueberdies könnte ich mich nie entschließen, mich von Emilien zu trennen. Sie ist meine Tochter; aber was mir noch darüber geht, ihre Liebenswürdigkeit verdankt sie Ihnen. In Emilien finde ich Ihren Geist und Ihre Tugenden wieder. Nein, ich kann mich nicht von ihr trennen! Ich mache mir eine so süße Vorstellung von dem Vergnügen, sie in die große Welt eingeführt zu sehen (ich sehe ihrer Einführung in die Welt mit so vielem Vergnügen entgegen), und bin voll Hoffnung, die Früchte ihres guten Erfolgs darin zu genießen. Wie theuer (süß) wird mir

das Lob sein, das man ihr ertheilt, da ich das Bewußtsein habe (denn ich bin wohl überzeugt), daß sie allen guten Erfolg, der ihr zu Theil wird, nur Ihrer Sorgfalt allein, meine Liebe, verdankt. Können Sie, nachdem Sie die besten Jahre Ihres Lebens ihrer Erziehung gewidmet haben, sie jetzt aufgeben und zugeben, daß man sie Ihren Armen und ihrem Vaterlande entreiße; können Sie sich entschließen, auf diese Weise in einem Augenblicke die Frucht von fünfzehn Jahren Mühe und Arbeit zu verlieren?

Gräfinn. Ich habe nach ihrer Glückseligkeit gestrebt, aber nicht, meiner Eitelkeit ein Opfer zu bringen. Ich bitte Sie, die großen und unverhofften Vortheile bei der Verbindung, welche man uns anbietet, zu bedenken (nicht zu übersehen). Wir dürfen die Mittelmäßigkeit ihres Vermögens nicht vergessen (Wir dürfen nicht vergessen, daß sie nur ein geringes Vermögen hat). Bedenken Sie die vielen Vorzüge, den liebenswürdigen Character, die hohe Geburt und den sehr großen Reichthum ihres künftigen Gemahls! Es ist wahr, ich werde mich von Emilien trennen müssen, aber sie wird mich nicht vergessen .... Dieser Gedanke wird mich trösten, und da ich über Emiliens Schicksal beruhigt bin, werde ich alles ertragen können.

Graf. Wird aber Emilie sich entschließen können, Sie zu verlassen?

Gräfinn. Die Vernunft vermag alles über sie (sie hat von jeher Vernunftgründen Gehör gegeben). Ich glaube wohl, daß die Anstrengung (Ueberwindung) ihr schwer fallen wird; wenn aber die Gemüthsstimmung und die Persönlichkeit des Herrn von Moncalde ihr nicht mißfallen, so will ich es auf mich nehmen, so schwierig auch das Opfer, sie dazu zu bewegen. Kurz, ich beschwöre Sie, sich wegen der Sorgfalt für ihr Glück ganz auf mich zu verlassen.

Graf. Wohlan, da Sie es wünschen, gebe ich meine Einwilligung. Sie, meine Theure, haben sich wahrlich das Recht, welches ich Ihnen nicht streitig machen will, erworben, über Ihrer Tochter Schicksal zu entscheiden. Ich weiß es, daß Sie sich für diesen so theuern Gegenstand aufzuopfern bereit sind. Ich sehe voraus, daß ich Ihren Muth (Ihre Fassung) nicht haben werde, obschon ich ihn bewundere und Ihnen nicht länger widerstehen kann. Bedenken Sie jedoch, wie viel Kummer Sie sich bereiten; wie werde ich

Ihren Kummer und den meinigen, Ihre und Emiliens Thränen zu ertragen im Stande sein?

Gräfinn. Befürchten Sie ja nicht, daß ich Ihr Leben durch überflüssige Klagen beunruhigen werde. Wie könnte ich mich dem Schmerz hingeben, wenn mein größter Trost darin besteht, Ihren Kummer (Gram) zu mildern?

Graf. Ach, Sie nur sind mir alles in der Welt! Sie wissen es, Freundschaft, Bewunderung und Dankbarkeit sind die Bande, die mich an Sie fesseln. Die Herrschaft, die Sie über mich erlangt haben, wird so sehr durch Ihre Tugenden gerechtfertigt, daß, weit entfernt sie zu verläugnen, ich meinen größten Ruhm darin setze, sie anzuerkennen. Ihnen verdanke ich alles: meine Vernunft, meine Gefühle, meine Grundsätze und meine Glückseligkeit. In Ihnen finde ich die liebenswürdigste, so wie die nachsichtigste Freundinn, die weiseste und nützlichste Rathgeberinn. Mögen Sie also die Schiedsrichterinn über das Schicksal meines Kindes sein, so wie Sie es über das meinige sind. Aber lassen Sie uns wenigstens alles versuchen, den Grafen von Moncalde zu bewegen, sich in Frankreich niederzulassen; er schien von Ihrer Zärtlichkeit für Emilie so gerührt, und so voll aufrichtiger Anhänglichkeit für Sie zu sein, daß ich noch immer nicht glauben kann, daß er die Absicht habe, Sie von Ihrem Kinde zu trennen. Ich kann mir seinen Entschluß nicht als unveränderlich (unabänderlich) denken.

Gräfinn. Nein, schmeicheln wir uns nicht mit falschen Hoffnungen. Sein Character ist fest und entschlossen. Er hat meiner Schwester bestimmt erklärt, daß es unnütz wäre, ihm die Bedingung vorzuschreiben (ihm das Versprechen abnehmen zu wollen), in Frankreich zu wohnen. Sein Entschluß, nach Portugal zurückzukehren, ist unwiderruflich.

Graf. Sie betrüben mich; indeß wiederhole ich, daß Emiliens Schicksal in Ihren Händen ist. Was es mich auch koste, so sollen Sie dessen unumschränkte Gebieterinn sein; ich willige in alles, was Sie beschließen. Beabsichtigen Sie noch heute mit Emilien zu sprechen?

Gräfinn. Nach Tische... aber es ist spät; es ist Zeit zum Anziehen... ich habe meine Söhne heute noch nicht gesehen; lassen Sie uns zu ihnen gehen.

Graf. Ich habe Sie um etwas, das sie angeht (betrifft), um

Rath fragen wollen. Ich bin mit ihrem Hofmeister unzufrieden; es ist mir ein anderer vorgeschlagen worden, und ich wünschte, daß Sie mit ihm sprächen; man sagt mir, daß er fertig englisch spricht, und ich verstehe mich nicht hierauf.

Gräfinn. Ich werde Ihnen sagen, ob er es gründlich weiß.

Graf. Wie so? ... Sie haben ja nie englisch gelernt ...

Gräfinn. Verzeihen Sie, ich habe es seit einem Jahre studirt, damit ich es Henrietten lehren könne, die mich um einen Englischlehrer ersucht hat. Die Lehrer unterrichten im Durchschnitt mit so vieler Nachlässigkeit, daß, so vorzüglich sie auch sein mögen, zwei Jahre ihres Unterrichts nicht so gut sind als drei Monate von dem, den eine Mutter ihren Kindern gibt.

Graf. Was für eine Frau sind Sie! Bis die Erziehung Ihrer Kinder beendigt ist, verbringen Sie einen Theil Ihres Lebens mit Lehrern. Die eine Hälfte wenden Sie an, sich zu unterrichten, und die andere, das zu lehren, was Sie gelernt haben: und ungeachtet so vieler Beschäftigungen, während Sie auf diese Weise Ihre Pflichten vervielfältigen, haben Sie noch Zeit, Ihren Freunden und der Gesellschaft zu widmen. Wie fangen Sie es (das) an?

Gräfinn. Man kann immer Zeit zur Erfüllung derjenigen Pflichten finden, die einem theuer sind.

Graf. Ich muß gestehen, daß Sie mich beständig in Erstaunen setzen. Ach, wenn Ihre Kinder Sie nicht glücklich machen, welche Mutter kann je von den ihrigen Vergeltung für ihre Liebe erwarten? Und es ist möglich, daß Sie unsere theure Emilie auf immer verlieren! Ich kann den Gedanken nicht ertragen! Werden Sie Ihre Schwester heute wieder sehen? Werden Sie ihr eine Antwort für den Grafen von Moncalde geben?

Gräfinn. Er bat um schnelle und bestimmte Entscheidung; ich werde, da Sie es mir erlauben, ihm daher eine Antwort geben, sobald ich Emiliens Gesinnungen geprüft haben werde.

Graf. Ich bin gewiß, daß Emilie ihn ausschlagen wird.

Gräfinn. Das glaube ich auch; ist es aber nicht schon hinreichend, daß sie dem Grafen von Moncalde nicht abgeneigt ist, und die Achtung für ihn hegt, deren er so werth ist?

Graf. Wohlan, ich sehe, wir müssen uns zu dieser Aufopferung entschließen ... sprechen Sie mit Ihrer Tochter; sprechen Sie allein mit ihr; denn ich würde nie den Muth haben, solch eine

Unterredung auszuhalten .... ich fühle, daß ich Ihr Werk nur verderben würde.

248te. Zwei hundert acht und vierzigste Uebung.

Gespräch.

Emilie. Agathe.

Agathe. Ich habe Dich gesucht ... Aber, liebe Emilie, was fehlt Dir?

Emilie. Hast Du die Mutter gesehen?

Agathe. Nein, sie ist ausgegangen; sie ist zu der Tante gegangen.

Emilie. Und der Vater?

Agathe. Er hat sich in sein Kabinett eingeschlossen; sie denken gewiß an Deine Verheirathung, Emilie; ich errathe es an Deiner Verwirrung.

Emilie. Ach, theuerste Schwester, nie wirst Du den Namen desjenigen errathen, dem man mich bestimmt! Agathe, theuerste Agathe, wie sehr bedauere ich Dich, wenn Du mich so innig liebst, wie ich Dich liebe!

Agathe. Gerechter Himmel! Erkläre Dich doch deutlicher.

Emilie. Man befiehlt mir, den Grafen von Moncalde zu heirathen, und dieser wird mich mit sich nach Portugal führen.

Agathe. Und Du gedenkst zu gehorchen? Könntest Du uns verlassen? Ist es möglich, daß selbst die Mutter ihre Einwilligung geben könnte?

Emilie. Leider! theure Agathe, ist es nur zu wahr!

Agathe. Nein, ich kann es nimmer glauben; Du darfst nicht gehorchen.

Emilie. Was sagst Du? Glaubst Du, daß ich meiner Mutter widerstehen könnte?

Agathe. Und glaubst Du, daß sie selbst je in eine solche Trennung willigen könnte?

Emilie. Sie zieht nur meinen Vortheil in Betrachtung (Erwägung) und beachtet sich selbst nicht. Ach, sie bedenkt auch nicht, daß ich nie eines Glückes genießen kann, dessen sie nicht Zeuge wäre!

Agathe. Liebe Schwester, willige nicht ein!

Emilie. Ich habe mein Wort gegeben.

Agathe. Nimm es zurück, aus Liebe zu der Mutter! Dein unglücklicher (leidiger) Gehorsam bereitet uns allen eine ewige Reue.

Emilie. Agathe! Du kennst der Mutter Standhaftigkeit (Festigkeit) nicht. Durch ihr, obschon von ihrer überlegenen Vernunft geleitetes, so gefühlvolles Herz, mag sie freilich wohl leiden, aber es wird nie einen Augenblick Schwäche in ihr hervorbringen. Sie ist unfähig zu bereuen, ihre Schuldigkeit gethan zu haben.

Agathe. Emilie, theuerste Schwester! wenn Du fortgehst (wenn Du uns verläßt), überlebe ich das Unglück nicht.

Emilie. Ach, wenn Du mich liebst, verbirg mir das Uebermaß Deines Schmerzes, welcher nur zu sehr dazu geeignet ist, mich noch schwächer zu machen. Zerreiße nicht vollends ein Herz, das schon so zwischen Pflicht, Liebe und Vernunft getheilt ist.

Agathe. Erwarte nicht, daß ich Dich in diesem grausamen Entschlusse befestige (bestärke). Ich kann mein hartes Schicksal nur beweinen und bejammern (beklagen).

Emilie. Ich höre Jemanden kommen . . . liebe Agathe, laß uns schnell unsere Thränen trocknen.

249te. Zwei hundert neun und vierzigste Uebung.

Wie sehr man sich in seinem Urtheile irren kann, oder: der reichlich ersetzte Schaden.

Eine englische Landkutsche voll Reisender (voller Reisenden) (welche ganz mit Reisenden angefüllt war) fuhr einst nach York. Man sprach viel von Straßenräubern und Dieben, die man öfters auf diesen Wegen antreffe, und über die Weise, wie man sein Geld verbergen (verstecken) könne. Jedermann hatte sein Geheimniß, aber es fiel keinem ein, es zu offenbaren. Nur ein junges Mädchen von achtzehn Jahren war nicht so klug (so vorsichtig), wie die Andern. Da sie ohne Zweifel in der Meinung war, daß sie dadurch einen Beweis ihres Verstandes gäbe, sagte sie ganz offenherzig, daß sie einen Wechselbrief von zweihundert Pfund Sterling hätte, worin ihr ganzes Vermögen bestände (und der ihr ganzes Vermögen ausmachte); daß die Diebe aber sehr listig sein

müßten, wenn sie den Raub in ihrem Schuhe, ja sogar unter ihrer Fußsohle suchen sollten; es müßte, um ihn zu finden, ihnen nur einfallen, sie ihrer Strümpfe zu berauben.

Die Kutsche ward bald darauf von einer Räuberbande angehalten, die die erschrockenen und zitternden Reisenden aufforderte, ihr Geld herzugeben. Alle zogen hierauf ihre Beutel heraus, indem sie sich vorstellten, daß Widerstand durchaus unnütz oder gar gefährlich sein würde. Da die auf diese Weise erlangte Summe diesen Herren zu klein schien, so droheten sie, alle Effecten zu durchsuchen, wenn man ihnen nicht augenblicklich noch hundert Pfund Sterling gäbe.

„Sie können sehr leicht das Doppelte finden," rief ihnen ein alter Herr hinten aus dem Wagen zu, „wenn Sie die Schuhe und Strümpfe dieses Frauenzimmers untersuchen." Der Rath ward gut aufgenommen, und nachdem die Schuhe und Strümpfe ausgezogen waren, zeigte sich der verkündigte Schatz. — Die Räuber dankten der Dame höflich, machten ihr verschiedene Complimente (sagten ihr viel Artiges) über die Schönheit ihres Fußes, und ließen, indem sie sich mit ihrer Beute davon machten, ohne weiter auf eine Antwort zu warten, die Kutsche weiter fahren (ihres Weges fahren). Die Räuber waren kaum fort, als die Bestürzung der Reisenden sich in Wuth verwandelte. Der Schmerz des armen Frauenzimmers und der Zorn der gegen den Verräther empörten Reisegesellschaft läßt sich nicht in Worten ausdrücken (mit Worten beschreiben). Die unglimpflichsten und beschimpfendsten Beinamen ließen sich aus aller Mund hören (vernehmen); und Viele gingen sogar so weit, ihn einen Bösewicht und einen Gefährten der Räuber zu nennen. Mit diesen Aeußerungen des allgemeinen Unwillens ward die Drohung verbunden, den Angeber derb zu prügeln, ihn zum Wagen hinaus zu werfen, und ihn gerichtlich zu belangen. Kurz, alle erschöpften sich in Entwürfen, an dem Strafbaren eine auffallende Rache zu nehmen. Dieser verhielt sich indeß ganz still, und entschuldigte sich nur mit der Aeußerung (Bemerkung): ein Jeder sei sich selbst der Liebste (Nächste); und als man am Ziele der Reise war, verschwand er unversehens (unbemerkt), ehe seine Reisegefährten eine einzige der gegen ihn vorgeschlagenen Maßregeln ins Werk setzen konnten.

Was das unglückliche junge Mädchen betrifft (anbelangt), so

kann man sich leicht vorstellen, daß sie eine höchst traurige und schlaflose Nacht zubrachte. Am nächsten Morgen (am folgenden Tage) empfing sie zu ihrer Freude und zu ihrem großen Erstaunen folgenden Brief: „Madame, Sie müssen gestern den Mann als einen Verräther verabscheut haben, der Ihnen hiemit, außer der ihm vorgeschossenen Summe, eine gleiche, als Zinsen darauf, und ein Juwel von wenigstens gleichem Werthe zu Ihrem Haarschmucke übersendet. Ich hoffe, dieses wird hinreichen, Ihren Gram zu mildern; und nun will ich Ihnen mit wenigen Worten den geheimen Grund meines Betragens sagen (mittheilen). Nachdem ich mich zehn Jahre in Indien aufgehalten hatte, wo ich mir ein Vermögen von hunderttausend Pfund erworben, befand ich mich auf der Reise in meine Heimath, mit Wechselbriefen für die ganze Summe, als wir gestern von Räubern angefallen wurden. Es war um meine reichlichen Ersparnisse geschehen (all meine Ersparnisse würden verloren gewesen sein), hätte die Kargheit unserer Reisegefährten uns einer Untersuchung von Seiten dieser nichtswürdigen Plünderer ausgesetzt. Urtheilen Sie daher selbst, ob der Gedanke, mit völlig (ganz) leeren Händen nach Indien zurückkehren zu müssen, mir erträglich sein konnte! Verzeihen Sie es mir, wenn diese Betrachtung mich vermochte, Ihr Zutrauen zu verrathen (zu mißbrauchen) und eine mäßige, obschon nicht meine eigene, Summe aufzuopfern, und (um) mein ganzes Vermögen zu retten. Es wird mich sehr freuen, Ihnen von meiner Dankbarkeit auf irgend eine Weise (Art), die mir zu Gebote steht, Beweise zu geben, und ich ersuche Sie, diese Kleinigkeiten für nichts weiter als geringe Zeichen (Beweise) meiner Bereitwilligkeit (durch welche ich mich beeifere), Ihnen zu dienen, anzusehen."

OLLENDORFF'S

GERMAN GRAMMAR,

REVISED AND ENLARGED BY ADLER.

A NEW METHOD OF LEARNING TO READ, WRITE, AND SPEAK THE GERMAN LANGUAGE,

Reprinted from the Frankfort Edition, to which is added a Systematic Outline of the different Parts of Speech, their Inflection and Use, with full Paradigms, and a complete list of the Irregular Verbs. By GEORGE ADLER, A. B., of the University of the City of New-York. One handsome 12mo. volume. $1 50.

OLLENDORFF'S NEW METHOD OF LEARNING TO READ, WRITE AND SPEAK THE GERMAN LANGUAGE, has had an extensive circulation in England, and its demand in this country also has constantly been increasing of late. Nor is its popularity undeserved; for it supplies a deficiency which has been long and deeply felt by all those who have engaged in either teaching or learning the German. Though the richness, flexibility, and beauty of the language itself have fully sustained its claim of superiority, and though the numberless works in Philology, History, Physics, Chemistry, and in every possible department of Science and Art, with which Germany is constantly teeming, have long since made the knowledge of the language an indispensable accomplishment of every scholar, yet it is strange to say that the *want of the necessary facilities* has chilled the ardor of many in their attempt of acquiring it. The best German Grammar on the old plan has unquestionably been that of *Becker* (London, 1830.) But, pre-supposing as it does a familiarity with the structure of the Classical Languages, and such a knowledge of the science of Language in general as is rarely possessed even by men of liberal culture, it has necessarily had but a very limited circulation, and its scientific merits notwithstanding, has but poorly answered the purposes of a text-book.

The German has hitherto been treated too much like a dead language; not like a vital organism, constantly growing and expanding, living and moving in the mouths and minds of millions; and hence many, disgusted with the cumbrous terminology and crabbed rules which in the very outset met their eye, have given up the acquisition of the language in despair. Ollendorff has completely remedied this evil. Beginning with the simplest phrases, he gradually introduces every principle of Grammar relating to the Declension of Nouns, Pronouns, Adjectives; to the Conjugation of the Verb; to Syntax and the construction of Sentences; and he does it by interblending the rules with such copious exercises and idiomatic expressions, that by a few months' diligent application, and under the guidance of a skilful instructor, *any one* may acquire every thing that is essential to enable him to read, to write, and to converse in, the language. Ollendorff's is indeed the only book which professes to teach the writing and the speaking of the German; other Grammars being by their very method restricted to the reading simply. Its method is logical and luminous. The idioms of the language are brought out in the most happy manner. Its reappearance from the American press, in an improved shape, and with the necessary additions, will undoubtedly be welcome to all who are interested in the study of one of the most beautiful of European languages, the importance of which, in more than one respect, is beginning to be more and more felt throughout the country.

RUDIMENTAL LESSONS IN MUSIC;

CONTAINING THE PRIMARY INSTRUCTION REQUISITE FOR ALL BEGINNERS IN THE ART, WHETHER VOCAL OR INSTRUMENTAL.

BY JAMES F. WARNER,

Translator of "Weber's Theory of Musical Composition," "Kübler's Anleitung zum Gesang-Unterrichte," [Boston Academy's Manual,] &c., &c.

One vol., 18mo. Cloth, 50 cents.

This little work is a compendious and ample display of the scientific principles and artistical practice of Music, developed in fifteen chapters on the tones, time, accent, intervals, scales, keys, harmony, style, and enunciation of musical sounds. These Rudimental Lessons comprise all that is necessary to render an Amateur Student proficient in the Theory of Music, so as to qualify him by efficient endeavours correctly to read music at sight. It will be found an excellent book of instruction for singing schools.

D. Appleton & Co. have recently published

HISTORY OF GERMANY,

FROM THE EARLIEST PERIOD TO THE PRESENT TIME.

BY

FREDERICK KOHLRAUSCH,

Chief of the Board of Education for the Kingdom of Hanover, and late Professor of History in the Polytechnic School.

Translated from the last German edition,

BY JAMES D. HAAS.

One elegant 8vo. volume, of 500 pages, with complete Index, $1 50.

TRANSLATOR'S PREFACE.

The high merits and distinguished character of the original German Work, by Professor Kohlrausch, of which this is a translation, have long been acknowledged. A work which, during a period of thirty years, has enjoyed so much popularity as to have gone through several editions, embracing a circulation of many thousand copies; a production which has extended and established its good repute, even in its original form far beyond its native clime, to England, France, Belgium, Italy, America, &c. (in some of which countries it has been reprinted in German,) and has thus become a standard book of reference in almost all the Universities and principal public as well as private educational Institutions. Such a publication possesses ample testimony proving it able to create a lasting interest, and confirming its claims to consideration and esteem.

The aim of the distinguished author, in this valuable history, is thus simply but distinctly expressed by himself: "My sole object," he says, "has been to produce a succinct and connected development of the vivid and eventful course of our country's history, written in a style calculated to excite the interest and sympathy of my readers, and of such especially who, not seeking to enter upon a very profound study of the sources and more elaborate works connected with the annals of our empire, are nevertheless anxious to have presented to them the means of acquiring an accurate knowledge of the records of our Fatherland, in such a form as to leave upon the mind and heart an enduring, indelible impression."

That our industrious historian has attained his object, the intelligent reader will find in the interest excited, the clear views imparted, and the deep impression effected by his animated portrayals of both events and individuals. This has been the original and acknowledged characteristic of Herr Kohlrausch's work throughout its entire existence but in the new edition, from which this translation has been rendered, he has endeavoured to make it as perfect as possible, both in matter and style, and besides this has enriched it with many valuable notes not contained in the former editions: thus making it in reality a concise, yet, in every respect, a complete history of Germany.

It is important to remark, that Professor Kohlrausch is a Protestant, and one distinguished not less for his freedom from prejudice and impartiality, than for the comprehensiveness of his views and the high tone of his philosophy. The general adoption of the work —alike by Protestant and Romanist—is proof sufficiently convincing of the impartiality of his statements, and of the justice of his reflections and sentiments.

"After England, no country has stronger claims upon the attention of Americans than Germany Its institutions, language, literature and national character combine to render its history highly interesting. The place it has occupied among nations for 1000 years—that is, ever since the era of Charlemagne—has been, on the whole, second to none in importance Some of the greatest inventions—among them gunpowder and the art of printing—owe their origin to the Germans. The literature of Germany is now exciting a marked influence over our own, and we can never forget that Germany is the cradle of the Reformation.

"Notwithstanding all these claims upon our attention, it is not to be denied that the history of Germany has been very little known among us. Few persons except the highly educated have more than a very meagre knowledge of the outlines of German history.

"The publication of Kohlrausch's History, which is a standard work at home, comes in very opportunely to supply the dearth of information on this interesting topic. It furnishes a most valuable compend; and will tend to spread in our country a knowledge of one of the most refined as well as most learned of modern nations. Few of the historical works of our day are more worthy of the public patronage.—*Evening Mirror.*

COMPLETE TEXT-BOOK OF HISTORY.

D. APPLETON & CO. HAVE JUST PUBLISHED,

A MANUAL

OF

ANCIENT AND MODERN HISTORY.

COMPRISING

I.

Ancient History;

Containing the Political History, Geographical Position, and Social State of the Principal Nations of Antiquity, carefully revised from the ancient writers, and illustrated by the discoveries of Modern Scholars and Travellers.

II.

Modern History;

Containing the Rise and Progress of the Principal European Nations, their Political History, and the changes in their Social Condition, with a History, of the Colonies founded by Europeans.

BY W. COOKE TAYLOR, LL. D.,

Of Trinity College, Dublin.

Revised, with an Additional Chapter on the United States,

BY C. S. HENRY, D. D.,

Professor of History in the University of New-York

One handsome volume 8vo. of upwards of 700 *pages.* $2 25

*** For the convenience of Students as a text book, the Ancient or Modern portions can be had separately bound.

The Ancient History division comprises Eighteen Chapters, which include the general outlines of the History of Egypt—the Ethiopians—Babylonia and Assyria—Western Asia—Palestine—the Empire of the Medes and Persians—Phenician Colonies in Northern Africa—Foundation and History of the Grecian States—Greece—the Macedonian Kingdom and Empire—the States that arose from the Dismemberment of the Macedonian Empire—Ancient Italy—Sicily—the Roman Republic—Geographical and Political Condition of the Roman Empire—History of the Roman Empire—and India—with an Appendix of important illustrative articles.

This portion is one of the best Compends of Ancient History that ever yet has appeared. It contains a complete text for the collegiate lecturer; and is an essential hand-book for the student who is desirous to become acquainted with all that is memorable in general secular archæology.

The Modern History portion is divided into Fourteen Chapters, on the following general subjects:—Consequences of the Fall of the Western Empire—Rise and Establishment of the Saracenic Power—Restoration of the Western Empire—Growth of the Papal Power—Revival of Literature—Progress of Civilization and Invention—Reformation, and Commencement of the States System in Europe—Augustan Ages of England and France—Mercantile and Colonial System—Age of Revolutions—French Empire—History of the Peace—Colonization—China—the Jews—with Chronological and Historical Tables and other Indexes. Dr. Henry has appended a new chapter on the History of the United States.

This Manual of Modern History, by Mr. Taylor, is the most valuable and instructive work concerning the general subjects which it comprehends, that can be found in the whole department of historical literature.

D. Appleton & Co.'s Valuable Publications.

LECTURES ON MODERN HISTORY:

BY

THOMAS ARNOLD, D.D.

With an Introduction and Notes, by HENRY REED, Professor of English Literature in the University of Pennsylvania.

One handsome volume 12mo. $1 25.

This volume contains the first lectures which were delivered by Dr. Arnold after his appointment as Regius Professor of History in the University of Oxford. The series of Lectures must be considered merely as introductory to the expanded views and researches which the author would have developed had his life been prolonged. In the primary lecture which was delivered when he entered upon his official duty, the lecturer presented his definition of history with a summary of the duties appertaining to the professor of it. Appropriate, dignified, and perspicuous, it exhibits both originality and power in a high degree, commingled with felicitous illustrations of the characteristics, effects, and value of historical literature. Four lectures follow on the study of history, rich in the prominent topics of inquiry concerning national prosperity—among which, with masterly eloquence and delineations he adverts to the political economy, the religious controversies, the national wars, and the geographical relations of countries.—The next three lectures contain a survey of European history, particularly examining the revolutions in ecclesiastical affairs, and the continuous struggles to cast off the despotic yoke, and to gain and establish religious and civil freedom.—The eighth lecture displays the nature of that historical testimony which claims and merits credence. In this disquisition the author exhibits in its truth and forcefulness the law of evidence and the method of its application in investigating historical facts.—The course of lectures is an elegant memorial of the author whose unquenchable philanthropy and untiring zeal in behalf of the best interests of mankind render his decease the subject of regret to the civilized world.

THE

MISCELLANEOUS WORKS

OF

THOMAS ARNOLD, D.D.,

Late Head Master at Rugby School, and Regius Professor of History in the University of Oxford.

One handsome 8vo. volume. $2 00.

The topics of this volume are greatly diversified; including disquisitions on the "Church," on "Church and State," in its existing British combinations—on Scriptural and Secular History—and on Education, with various other subjects of Political Economy. With few exceptions, the matter is of general application and lasting interest; and the whole is full of far reaching perspicacity, and a burning philanthropic attachment to the accelerating progress of sterling knowledge, genuine freedom, pure religion and morality, and the best interests and permanent enjoyment of mankind. The volume of Miscellanies is a suitable counterpart to the "*Life and Correspondence of Dr. Arnold;*" and scholars who have been so deeply interested in that impressive biography, will be gratified to ascertain the deliberate judgment of the Author, upon the numerous important themes which his "Miscellaneous Works" so richly and clearly announce.

THE

LIFE AND CORRESPONDENCE OF THOMAS ARNOLD, D.D.

BY THE REV. A. P. STANLEY, A.M.

2 *vols. of English edition in* 1 *vol.*

It is not possible strictly to characterize a volume so peculiarly miscellaneous in its contents. Not only is the individual fully portrayed; but his official relations are displayed in their prominency. Hence to Collegiate Professors and other Tutors his life is a manual whence they may learn much knowledge respecting tuition, and its associated duties. The volume combines a mass of literary history and portraits of his contemporaries, with a full development of the great Oxford controversy. It is the best picture of England which can be procured—and is an essential work for all scholars and professional men who would accurately comprehend the character and actions and influence of many persons who now stand prominent in Britain, especially in connection with the Church of England and the University of Oxford, and modern literature.

A NEW SCHOOL AND REFERENCE DICTIONARY,

Published by D. Appleton & Company.

A DICTIONARY OF THE ENGLISH LANGUAGE;

CONTAINING THE

PRONUNCIATION, ETYMOLOGY, AND EXPLANATION

Of all words authorized by eminent writers;

TO WHICH ARE ADDED,

A VOCABULARY OF THE ROOTS OF ENGLISH WORDS,

AND AN ACCENTED LIST OF GREEK, LATIN, AND SCRIPTURE PROPER NAMES.

BY ALEXANDER REID, A. M.,

Rector of the Circus School, Edinburgh.

WITH A CRITICAL PREFACE,

BY HENRY REED,

Professor of English Literature in the University of Pennsylvania.

One Volume 12mo. of near 600 pages, neatly bound in leather. Price $1.

Among the wants of our time was a good Dictionary of our own language, especially adapted for academies and schools. The books which have long been in use, were of little value to the junior students, being too concise in the definitions, and immethodical in the arrangement. Reid's English Dictionary was compiled expressly to develop the precise analogies and various properties of the authorized words in general use, by the standard authors and orators who use our vernacular tongue.

Exclusive of the large numbers of proper names which are appended, this Dictionary includes four especial improvements—and when their essential value to the student is considered, the sterling character of the work as a hand-book of our language instantly will be perceived.

The primitive word is distinguished by a larger type; and where there are any derivatives from it, they follow in alphabetical order, and the part of speech is appended, thus furnishing a complete classification of all the connected analogous words of the same species.

With this facility to comprehend accurately the determinate meaning of the English word, is conjoined a rich illustration for the linguist. The derivation of all the primitive words is distinctly given, and the phrases of the languages whence they are deduced, whether composite or simple; so that the student of foreign languages, both ancient and modern, by a reference to any word, can ascertain the source whence it has been adopted into our own form of speech. This is a great acquisition to the person who is anxious to use words in their utmost clearness of meaning.

To these advantages is subjoined a Vocabulary of the Roots of English Words, which is of peculiar value to the collegian. The fifty pages which it includes, furnish the linguist with a wide-spread field of research, equally amusing and instructive. There is also added an Accented List, to the number of fifteen thousand of Greek, Latin, and Scripture Proper Names.

With such novel attractions, and with such decisive merits, the recommendations which are prefixed to the work by Professors Frost, Henry, Parks, and Reed, Messrs. Baker and Greene, principals of the two chief grammar schools at Boston, and by Dr. Reese, Superintendent of Common Schools for the city and county of New York, are justly due to the labors of the author. They fully corroborate the opinion expressed by several other competent authorities, that "Reid's English Dictionary is peculiarly adapted for the use of schools and families, and is far superior to any other existing similar compilation."

NATIONAL WORKS BY PROFESSOR FROST, LL.D.

Published by D. Appleton & Company.

THE BOOK OF THE ARMY;

Comprising a general Military History of the United States, from the period of the Revolution to the present time, with particular Accounts of all the most celebrated Military Battles, compiled from the best authorities. By JOHN FROST, LL. D., Professor of Belles Letters in the High School of Philadelphia. Embellished with numerous Engravings and Steel Portraits. One Vol., 12mo., $1 25.

This work gives a complete history of military operations, and their causes and effects, from the opening of the Revolution to the close of the last war, with graphic descriptions of the celebrated battles and characters of the leading generals. The importance of popular works of the class to which this and "The Book of the Navy" belong, must be obvious to all who recognize the value of national recollections in preserving a true national spirit.

THE BOOK OF THE NAVY;

Comprising a general History of the American Marine, and particular Accounts of all the most celebrated Naval Battles, from the Declaration of Independence to the present time, compiled from the best authorities. By JOHN FROST, LL. D. With an Appendix, containing Naval Songs, Anecdotes, &c. Embellished with numerous original Engravings, and Portraits of distinguished Naval Commanders. One vol., 12mo., $1.

This is the only popular and yet authentic single view which we have of the naval exploits of our country, arranged with good taste and set forth in good language.—*U. S. Gazette.*

This volume is dedicated to the Secretary of the Navy, and is altogether a very faithful and attractive historical record. It deserves, and will doubtless have, a very extended circulation.—*Nat. Intel.*

THE BOOK OF THE INDIANS

Of North America. Their Manners, Customs, and Present State. Compiled from the most recent authorities. By JOHN FROST, LL. D. One vol., 12mo., with numerous illustrations, $1.

The intention of this work is to furnish a correct view of the present state of the aborigines of the country, and especially of the wild Indians, who are comparatively ignorant of the white man, and his arts of civilization. The authorities chiefly relied on are Mr. Catlin, Prince Maximilian, of Weed, and other recent travellers, with occasional anecdotes from older writers.

A useful and acceptable volume, to all who desire authentic information respecting Indian life, with numerous pictorial sketches. The writer enters minutely into the domestic and social habits of the Indian tribes, and gives a graphic description of the hunting grounds and the wild animals of the chase. Altogether he has compiled a meritorious text book of Indian history.—*Com. Adv.*

COMPLETE WORK ON THE PRACTICAL ARTS.

D. APPLETON & COMPANY

Have recently Published, the fourth American from the third London edition,

A DICTIONARY

OF

ARTS, MANUFACTURES, AND MINES,

Containing a Clear Exposition of their Principles and Practice. Illustrated with 1241 Wood Engravings.

By ANDREW URE, M.D., F.R.S., &c.

One stout volume 8vo., of 1340 pages, strongly bound in leather, $5.

In every point of view, a work like the present can but be regarded as a benefit done to theoretical and practical science, to commerce and industry, and an important addition to a species of literature the exclusive production of the present century, and the present state of peace and civilization.—*Athenæum*

Dr. Ure's Dictionary, of which the American edition is now completed, is a stupendous proof of persevering assiduity, combined with genius and taste. For all the benefit of individual enterprise in the practical arts and manufactures; and for the enhancement of general prosperity through the extension of accurate knowledge of political economy, we have not any work worthy to be compared with this important volume. We are convinced that manufacturers, merchants, tradesmen, students of natural and experimental philosophy, inventive mechanics, men of opulence, members of legislatures, and all who desire to comprehend something of the rapidly accelerating progress of those discoveries which facilitate the supply of human wants, and the augmentation of social comforts with the national weal, will find this invaluable Dictionary a perennial source of salutary instruction and edifying enjoyment.—*Nat. Intel.*

SUPPLEMENT TO DR. URE'S DICTIONARY.

LATELY PUBLISHED

RECENT IMPROVEMENTS IN ARTS, MANUFACTURES, AND MINES

Being a Supplement to his Dictionary.

By ANDREW URE, M.D., F.R.S., &c., &c.

One volume, 8vo, of 300 pages and near 200 elaborate woodcuts, in paper cover, $1, or in sheep to match the Dictionary, $1 50.

Amongst many articles entirely new, and others treated at greater length in this Supplement than in the former editions of the Dictionary will be found—ALCOHOL; ARROW ROOT (as a manufacture;) ARTESIAN WELLS (with a notice of the successful labours of MM. Arago and Malot, at Grenelle, near Paris;) BAVARIAN BEER ("the Mystery of Brewing is more philosophically studied, and incomparably better understood in Munich than in London, and throughout Bavaria than in England;") BISCUITS (with a complete description, with figures, of the large automatic bakeries at Deptford and Portsmouth;) BREAD; BRICK-MAKING; fuller information of the recent applications of CAOUTCHOUC to the Arts, under BOOKBINDING, BRAIDING-MACHINE, and ELASTIC BANDS: CALOTYPE; CALICO-PRINTING; CANDLES; CHOCOLATE (a new article;) DAGUERREOTYPE; ELECTRO-METALLURGY; FERMENTATION; GAS-LIGHT; GUANO; ILLUMINATION; IRON and SMELTING (new contributions, with inscriptions and figures of improved Smelting Apparatus;) LEATHER; MINES; PHOTOGRAPHY; POTASH; SUGAR OF POTATOES; STEEL; SODA; SEED-CRUSHING (the manufacture of Oil;) PEPPER: the SACCHAROMETER TABLE (now first inserted;) SMOKE-PREVENTION; SPINNING; SPIRITS (with a new table;) TOBACCO; VENTILATION, &c., &c., &c.: with an Appendix entitled CHEMISTRY SIMPLIFIED, a Guide to Practitioners in testing Alkalis, Acids, and Bleaching Substances, in several departments of the chemical arts.

☞ The Dictionary and Supplement can be had bound together, if preferred, in 3 vols. Price $6 50.

D. Appleton & Co. have

IN COURSE OF PUBLICATION IN PARTS, PRICE 25 CENTS EACH,

HISTORY OF FRANCE,

FROM THE EARLIEST PERIOD TO THE PRESENT TIME.

BY M. MICHELET,

Professeur-suppléant à la Faculté Des Lettres, Professeur à L'Ecole Normale, Chef de la Section Historique aux Archives du Royaume.

TRANSLATED BY G. H. SMITH, F. G. S., &c.

The celebrity of this work on the Continent, and the want in English Literature of a good history of France, has induced the publishers to introduce it to the American public at a price within the means of all.

*** It is designed to publish the work in monthly parts, (or oftener if possible.) Two parts of the American edition containing a volume of the Paris, at one-third the cost. The whole work will probably make sixteen Nos., and bind in four octavo volumes.

OPINIONS OF HIGH CRITICAL AUTHORITIES.

From the Foreign Quarterly Review, Vol. 50.

"M. Michelet, whose Historical labors both on Ancient and Modern topics have long rendered him a great favorite with the French public, is placed in one of the most enviable situations that an historian can hold, as chief of the Historical Section in the Archives du Royaume—all the riches of this immense ettablishment are in his own keeping; and this circumstance, added to his honorable position of Professor of History for France, puts him at once at the head of the historical portion of his own countrymen. To the accumulated stores of a life of continual research he adds the precious acquirements of a most accomplished modern linguist, and a well read scholar in the tongues of classical antiquity; he possesses unwearied powers of application, and is one of the most concientious searchers of original documents that is any where to be met with. . . .The highly poetical and religious turn of mind of this author leads him to place every thing in new and original points of view; his descriptions are accurate, full of details, and eminently graphic. After quoting passages from the author's work, the reviewer says: These passages, which we have cited at considerable length in order to make the reader more fully acquainted with M. Michelet's style, are too beautiful, too dramatic, to need much comment of our own. We need only say that the same strain of poesy prevades almost every page of his book; that as the reader turns over leaf after leaf he finds new views opening to his sight, new methods of treating matters of previously well known historical celebrity, and every where the most cheering and amiable display of candor, moderation, and conscientious judgement. It is impossible to peruse these volumes without feeling a regard for the author that increases the farther we advance in them."—*For. Quarterly Review*, Vol. L.

"Michelet's History has only to be translated to become one of the most popular books ever published. The author is a man of the highest genius; his erudition is wonderful, and he is at once philosophic and dramatic, uniting the severest judgment to the most facile and delicate imagination. His history is thus not only a succession of faithful pictures but a series of the profoundest deductions. The modern French school of history, comprising as it does, among many illustrious names, those of Thiers, Guizot, and Thierry, is deservedly acknowledged as the first in Europe, and at the head of it we should certainly place Mons. Michelet."—*Monthly Magazine.*

TEXT BOOK FOR COLLEGES AND SCHOOLS.

Appleton & Co. have recently published the third edition

GENERAL

HISTORY OF CIVILIZATION IN EUROPE,

From the Fall of the Roman Empire to the French Revolution.

By M. GUIZOT,

Late Professor of History, now Prime Minister of France.

With occasional Notes by C. S. Henry, D.D., Professor of Philosophy and History in the University of the City of New-York. One volume 12mo. Price $1 00.

"We hail with pleasure the republication of this able work. It is terse and full, and adverts to the most interesting topic in the social relations of mankind, the progressive improvement of the European nations from the overthrow of the Roman Empire by the Goths, and Huns, and Vandals, in the Fifth Century.

"The work of M. Guizot comprehends a Course of Lectures which he delivered, and which contain the spirit of Modern History, all condensed into a focus, to illuminate one most impressive feature in the annals of the world. A concise view of the chief themes will accurately unfold the importance of this volume.

"The introductory lecture is devoted to a discussion of the general subject in its principles; which is followed by the application of them to the condition of European society.

"M. Guizot next proceeds to develop the deranged state of the kingdoms of Europe, after the subversion of the Roman power, and the subdivision of the ancient empire into distinct sovereignties; which is followed by a survey of the feudal system. The various changes and civil revolutions of the people with the crusades, the conflicts between the hierarchical supremacy, and the monarchical and aristocratical authorities also, are developed with the fluctuations of society, through their combined tumultuous collisions; until the invention of printing, and the maritime discoveries of the fifteenth century, with the Reformation, produced a convulsion, whose mighty workings still are exhibited, and the rich fruits of which constantly become more plentiful and fragrant.

"The two lectures which close the series, are devoted to the English revolution of the seventeenth, and the French revolution of the eighteenth century.

"There are two features in M. Guizot's lectures which are as attractive as they are novel. One is, the lofty moral and religious principles which he inculcates. We doubt that very few professors of history in our own country, in their prelections, among their students, within an American College, would have commingled such a continuous stream of the best ethics, with a subject avowedly secular, as M. Guizot has incorporated with his lectures addressed to the Parisian infidels.

"Another is, the predominant influence which he has attributed to Christianity, in effecting the progressive melioration of European society.

"To the friends of religious freedom especially M. Guizot's Lectures on Civilization are a most acceptable present; because they are not the result of a controvertist's endeavours to sustain his own opinions in a polemical conflict with an adversary, but the deliberate judgment of an impartial observer, who has embodied his decisions incidentally, while discussing another topic."—*N. Y. American.*

PREPARING FOR PUBLICATION,

COMPLETE HISTORY OF MODERN CIVILIZATION;

From the Fall of the Roman Empire until the Year 1789. With complete Chronological and Historical Tables. Translated from the French of M. Guizot.

This volume is the second part of M. Guizot's "Course of Modern History," in thirty three Lectures, and is an erudite and luminous development of the principal changes, events, derangements, and organization of the modern European nations after the fall of the Roman Empire, until they assumed their present chief characteristics. It forms a complete filling up, in minute details, of the former work, and is precisely adapted to unfold the origin, attributes, and operations of the political systems connected with feudalism, and the subsequent revolutions of the kingdoms of Europe.

COMMON-SCHOOL LIBRARY.

First Series, 25 volumes—Second, 25 volumes.

D. APPLETON & CO. respectfully invite the attention of Superintendents and Teachers of District Schools, to their valuable Series of Instructive and Moral Works for youth or the adult. The design has been to embrace in this collection only such Works as may be read by every member of a family, always inculcating a good moral, yet unsectarian in character, aiming to give an interest and a taste for reading.

RECOMMENDATION FROM S. S. RANDALL, DEPUTY SUPERINTENDENT OF COMMON SCHOOLS FOR THE STATE OF NEW-YORK.

"I have long been in the habit of recommending your first Series of the School Library to Trustees of School Districts wishing to purchase for their Library; and I can cheerfully bear testimony to the value of the entire Series. Taken as a whole, the works are admirably adapted to the intellectual and moral wants of the rising generation; and the neatness of their execution no less than the cheap rate at which you are enabled to afford them, renders their introduction into our School District Libraries in every respect desirable."

FIRST SERIES.

THE LIFE AND ADVENTURES OF HENRY HUDSON. By the author of "Uncle Philip's Conversations."

THE ADVENTURES OF HERNAN CORTES, the Conqueror of Mexico. By the same.

THE LIFE OF CAPT. JOHN SMITH. By the same.

THE DAWNINGS OF GENIUS; or, Early Lives of Eminent Men. By Anne Pratt.

THE MYTHOLOGY OF GREECE AND ITALY, adapted for children. By Thomas Keightly.

THE POPLAR GROVE; or, Little Harry and his Uncle Benjamin. By Mrs. Copley.

EARLY FRIENDSHIPS. By Mrs. Copley.

THE PEASANT AND THE PRINCE; a tale illustrative of the French Revolution. By Harriet Martineau.

MASTERMAN READY; or, the Wreck of the Pacific. Written for Young People. By Capt. Marryatt. Three volumes

THE LOOKING-GLASS FOR THE MIND; or, Intellectual Mirror. An elegant collection of delightful stories and tales. Many plates.

THE TWIN SISTERS, a tale. By Mrs. Sandham.

FIRST IMPRESSIONS; or, Hints to those who would make Home happy. By Mrs. Ellis.

THE DANGERS OF DINING OUT; or, Hints to those who would make Home happy. To which is added the Confessions of a Maniac. By Mrs. Ellis.

SOMERVILLE HALL; or, Hints to those who would make Home happy. To which is added the Rising Tide. By Mrs Ellis.

LITTLE COIN, MUCH CARE; or, How Poor People Live. By Mary Howitt.

WORK AND WAGES; or, How Poor People Live. By Mary Howitt.

HOPE ON, HOPE EVER; or, the Boyhood of Felix Law. By Mary Howitt.

STRIVE AND THRIVE, a tale. By Mary Howitt.

SOWING AND REAPING; or, What will Come of It? By Mary Howitt.

ALICE FRANKLIN, a sequel to Sowing and Reaping. By Mary Howitt.

WHO SHALL BE GREATEST? a tale. By Mary Howitt.

WHICH IS THE WISER? or, People Abroad. By Mary Howitt.

TIRED OF HOUSEKEEPING. By S. T Arthur.

SECOND SERIES.

THE LIFE OF OLIVER CROMWELL. By Robert Southey LL. D.

HISTORY OF THE FRENCH REVOLUTION, its Causes and Consequences. By F. Maclean Rowan. 2 vols.

THE ADVENTURES OF DANIEL BOONE, the Kentucky Rifleman. By the author of "Uncle Philip's Conversations."

THE YOUNG STUDENT; or, Ralph and Victor. By Madame Guizot. In 3 vols. One of the best moral and instructive works ever written.

LOVE AND MONEY, an Every-Day Tale. By Mary Howitt.

THE MINISTER'S FAMILY; or, Hints to make Home happy. By Mrs Ellis.

PHILIP RANDOLPH, a tale of Virginia. By Mary Gertrude.

MY OWN STORY, the Autobiography of a Child. By Mary Howitt.

THE TWO APPRENTICES; a Tale for Youth. By Mary Howitt.

WOMAN'S WORTH; or, Hints to Raise the Female Character. A very valuable work, suitable for all classes.

THE SETTLERS IN CANADA, written for Youth. By Capt. Marryatt. 2 vols.

MY UNCLE, THE CLOCKMAKER, a tale By Mary Howitt.

THE GIRLS' MANUAL; containing the Principles of Conduct.

THE BOYS' MANUAL; containing the Principles of Conduct.

THE FARMER'S DAUGHTER, a Picture of Humble Life. By Mrs. Cameron.

THE YOUNG MAN FROM HOME, in a Series of Letters on Dangers and Duties. By J. A. James.

FAMILIAR LETTERS ON CHEMISTRY, and its application to Physiology Commerce, and Agriculture. By Prof. Liebig

THE GOLDMAKER'S VILLAGE; an excellent narrative. Translated from the German of H. Zchokke.

*** *The volumes are furnished strongly bound in leather, at 30 cents each by the Series.*

A LIST OF

TEXT BOOKS,

FOR

SCHOOLS AND COLLEGES.

PUBLISHED BY

D. APPLETON & COMPANY, NEW-YORK.

AND

GEORGE S. APPLETON, PHILADELPHIA.

1846.

ARNOLD'S CLASSICAL SERIES.

Opinions of Classical Professors.

With regard to Arnold's Classical Works, I am able to speak from experience. I have used portions of his series for several years, and know them to be far superior to any others in use in this country. The First and Second Latin Book, which I have just introduced, I find admirably adapted to the wants of beginners in the Latin Tongue. The Scholars themselves manifest a degree of interest and pleasure in the study of the book, which contrasts greatly with the disgust too often exhibited by those who are learning the first principles of the language. As I desire the advancement of Classical knowledge, I hope these works may have an extensive circulation.

E. SMITH.
Principal of the Grammar School, Worcester, Mass.

We have carefully examined it, and fully concur in the sentiment expressed by the American Editor, that the "book is admirably adapted both in design and execution, to the wants of beginners in the Latin language;" indeed, we find it will supply the means of carrying out the very plan which the experience of several years has suggested as expedient, and we intend to introduce it at once into our school.

S. EDWARDS & J. PARTON,
Principals of the Penn-square School.

Philadelphia, Feb. 23, 1846.

Arnold's Series of Elementary Works in Latin and Greek, may be regarded as among the best of the kind that have been published. They are the productions of a man distinguished for learning, intelligence, good sense, and long experience in the business of teaching, and are deservedly commended to those who wish to obtain excellent manuals for the use of teachers and pupils.

D. PRENTICE,
Professor of Greek and Latin Languages, and Literature.

Geneva College, March 31, 1846.

You have, indeed, conferred a favor, by placing on my table a copy of Arnold's elementary Latin Book, in an American dress.

By using the admirable work of Grotefend, as the basis of his general plan, the author has produced a book, whose excellence has long been admitted, whose unrivalled superiority is still felt, by multitudes that have been trained in the literary institutions of Germany as well as England. Where this fact is known, further recommendation is needless. Certain I am, that if I were acquainted with any similar work better calculated to effect its object, I would frankly tell you so. Very respectfully,

H. HAVERSTICK,
Professor of Ancient Languages

Central High School,
Philadelphia, March 2, 1846.

With thorough instruction on the part of the teacher using these books as text books, I am confident a much more ample return for the time and labor bestowed by our youth upon Latin must be secured. The time certainly has come when an advance must be made upon the old methods of instruction. I am glad to have a work that promises so many advantages as Arnold's First and Second Latin Book to beginners. I have little doubt of the result of the experiment.

A. B. RUSSELL,
Principal of the High School Oakland, Md.

April 28, 1846.

☞ The above are only a few of the opinions entertained by competent Classical Scholars, of the high merits and usefulness of Mr. Arnold's Series. They are already used in the University of the City of New York, Rutgers' Female Institute, New York, Union College, Schenectady, Mt. St Mary's College, Md., Yale College, New Haven, and numerous large schools throughout the Union.

D. Appleton & Co.'s Educational Publications.

T. K. ARNOLD'S
GREEK AND LATIN BOOKS,
FOR SCHOOLS AND COLLEGES.

REVISED AND CAREFULLY CORRECTED BY THE REV. J. A. SPENCER, A. M.

**** This Series of Classical Works has attained a circulation almost unparalleled, being introduced into nearly all the great Public Schools and leading Educational Institutions in England. They are also very highly recommended by some of the best American Scholars, for introduction into the Classical Schools of the United States.*

NOW READY.

I. A FIRST AND SECOND LATIN BOOK AND PRACTICAL GRAMMAR.

One neat volume, 12mo. Price 75 cts.

The chief object of this work (which is founded on the principles of imitation and frequent repetition), is to enable the pupil to do exercises from the first day of his beginning his accidence.

The First Book can be had separately for Junior Classes in Schools. Price 50 cts.

II. A PRACTICAL INTRODUCTION TO LATIN PROSE COMPOSITION.

ONE VOLUME, 12MO. $1,00

This work is also founded on the principles of imitation and frequent repetition. It is at once a Syntax, a Vocabulary, and an Exercise Book; and considerable attention has been paid to the subject of Synonyms.

IN PREPARATION.

I. A FIRST AND SECOND GREEK BOOK, with Easy Exercises and Vocabulary. One volume, 12mo.

II. A PRACTICAL INTRODUCTION TO GREEK PROSE COMPOSITION. One volume, 12mo.

This work consists of a Greek Syntax, founded on Buttmann's, and Easy Sentences translated into Greek, after given Examples, and with given Words.

III. CORNELIUS NEPOS, with Critical Questions and Answers, and an Imitative Exercise on each Chapter.

IV. ECLOGÆ OVIDIANÆ, with English Notes, &c.

This work is from the fifth part of the Lateinisches Elementarbuch of Profs. Jacobs and Doring, which has an immense circulation on the Continent.

V. HISTORIÆ ANTIQUÆ EPITOME, from Cornelius Nepos Justin, &c., with English Notes, Rules for Constructing, Questions, Geographical Lists, &c.

This is a most valuable collection of Classical School Books; and its publication may be regarded as the presage of better things in respect to the mode of teaching and acquiring Languages. Heretofore boys have been condemned to the drudgery of going over Latin and Greek Grammar without the remotest conception of the value of what they were learning, and every day becoming more and more disgusted with the dry and unmeaning task; but now, by Mr. Arnold's admirable method—substantially the same with that of OLLENDORFF—the moment they take up the study of Latin or Greek, they begin to learn sentences, to acquire ideas, to see how the Romans and Greeks expressed themselves, how their mode of expression differed from ours, and by degrees they lay up a stock of knowledge which is utterly astonishing to those who have dragged on month after month in the old-fashioned, dry, studious way of learning Languages.

Mr. Arnold, in fact, has had the good sense to adopt the system of Nature. A child learns his own language by *imitating* what he hears, and constantly *repeating* it till it is fastened in the memory. In the same way Mr. A. puts the pupil immediately to work at Exercises in Latin and Greek involving the elementary principles of the language—words are supplied—the mode of putting them together is told the pupil—he is shown how the Ancients expressed their ideas; and then by repeating these things again and again—*iterum iterumque*—the docile pupil has them indelibly impressed upon his memory and rooted in his understanding.

The American edition comes out under the most favorable auspices. The Editor is a thorough Classical Scholar and has been a practical teacher for years in this city: he has devoted the utmost care to a complete revision of Mr. Arnold's Works, has corrected several errors of inadvertence or otherwise, has rearranged and improved various matters in the early volumes of the series, and has attended most diligently to the accurate printing and mechanical execution of the whole. We anticipate most confidently the speedy adoption of these works in our Schools and Colleges.

A NEW SCHOOL AND REFERENCE DICTIONARY,

Published by D. Appleton & Company.

A DICTIONARY OF THE ENGLISH LANGUAGE

CONTAINING THE

PRONUNCIATION, ETYMOLOGY, AND EXPLANATION

Of all words authorized by eminent writers;

TO WHICH ARE ADDED,

A VOCABULARY OF THE ROOTS OF ENGLISH WORDS,

AND AN ACCENTED LIST OF GREEK, LATIN, AND SCRIPTURE PROPER NAMES

BY ALEXANDER REID, A. M.,

Rector of the Circus School, Edinburgh.

WITH A CRITICAL PREFACE,

BY HENRY REED,

Professor of English Literature in the University of Pennsylvania.

One Volume 12mo. of near 600 pages, neatly bound in leather. Price $1

Among the wants of our time was a good Dictionary of our own language, especially adapted for academies and schools. The books which have long been in use were of little value to the junior students, being too concise in the definitions, and immethodical in the arrangement. Reid's English Dictionary was compiled expressly to develop the precise analogies and various properties of the authorized words in general use, by the standard authors and orators who use our vernacular tongue

Exclusive of the large numbers of proper names which are appended, this Dictionary includes four especial improvements—and when their essential value to the student is considered, the sterling character of the work as a hand-book of our language instantly will be perceived.

The primitive word is distinguished by a larger type; and where there are any derivatives from it, they follow in alphabetical order, and the part of speech is appended, thus furnishing a complete classification of all the connected analogous words of the same species.

With this facility to comprehend accurately the determinate meaning of the English word, is conjoined a rich illustration for the linguist. The derivation of all the primitive words is distinctly given, and the phrases of the languages whence they are deduced, whether composite or simple; so that the student of foreign languages, both ancient and modern, by a reference to any word, can ascertain the source whence it has been adopted into our own form of speech. This is a great acquisition to the person who is anxious to use words in their utmost clearness of meaning.

To these advantages is subjoined a Vocabulary of the Roots of English Words, which is of peculiar value to the collegian. The fifty pages which it includes, furnish the linguist with a wide-spread field of research, equally amusing and instructive. There is also added an Accented List, to the number of fifteen thousand of Greek, Latin, and Scripture Proper Names.

With such novel attractions, and with such decisive merits, the recommendations which are prefixed to the work by Professors Frost, Henry, Parks, and Reed, Messrs Baker and Greene, principals of the two chief grammar schools at Boston, and by Dr. Reese, Superintendent of Common Schools for the city and county of New York, are justly due to the labors of the author. They fully corroborate the opinion expressed by several other competent authorities, that "Reid's English Dictionary is peculiarly adapted for the use of schools and families, and is far superior to any other existing similar compilation."

D. Appleton & Co. Publish

THE STANDARD PRONOUNCING DICTIONARY

OF THE

FRENCH AND ENGLISH LANGUAGES,

IN TWO PARTS.

PART I., FRENCH AND ENGLISH.—PART II., ENGLISH AND FRENCH.

The First Part comprehending words in common use. Terms connected with Science. Terms belonging to the Fine Arts. 4000 Historical Names. 4000 Geographical Names. 1100 terms lately published, with the

PRONUNCIATION OF EVERY WORD

According to the French Academy and the most eminent Lexicographers and Grammarians,

TOGETHER WITH 750 CRITICAL REMARKS,

In which the various methods of pronouncing employed by different authors are investigated and compared with each other.

The Second Part, containing a copious vocabulary of English words and expressions, with the pronunciation according to Walker.

THE WHOLE PRECEDED BY

A PRACTICAL AND COMPREHENSIVE SYSTEM OF FRENCH PRONUNCIATION.

BY GABRIEL SURENNE, F. A. S. E

French Teacher in Edinburgh; Corresponding Member of the French Grammatical Society of Paris; Lecturer on Military History in the Scottish Naval and Military Academy; and author of several works on Education.

Reprinted from a duplicate cast of the stereotype plates of the last Edinburgh edition. One stout volume, 12mo., of nearly 900 pages. Price $1 50.

This new Pronouncing French Dictionary will be found to be the most complete that has yet appeared. It is admirably adapted for the purposes of education, as well as reference for the French scholar. Although convenient sized, and sold at a low price, it contains every word in use in the language.

The Preface of the Author (here inserted) explains more fully the nature of the compilation.

AUTHOR'S PREFACE.

"No French Pronouncing Dictionary having as yet appeared in the English field of French Education, the public are now presented with one, the nature and compass of which will give an idea of the numerous and laborious investigations made by the Author, to render the present work useful and acceptable.

"It is now upwards of six years since this work was undertaken, and the resolution of bringing it to light, arose from a diversity of opinion in Pronunciation, which he discovered long ago in the various Dictionaries and Grammars made use of by him in preparing his former course of Lectures on French and English Comparative Philology.

"In the course of his labors, had the Author found but little difference among French writers, probably no criticism would have appeared in the present work; but as he went along, his attention was arrested by so many opposite views in the mode of sounding letters and words, that nothing short of a full investigation could satisfy him. The result of his investigations is embodied in the Dictionary, and hence the origin of the critical remarks with which it abounds: the nature and extent of which, of themselves, would form a volume conveying much solid instruction, as well as offering a sad picture of the uncertainties of French Pronunciation, of which nine-tenths perhaps of the Author's countrymen are not aware. Even upon the mere sounds of *oi*, there are many conflicting opinions, and the vacillating pen of Laudais, the last writer upon Parisian pronunciation, by whom *oi* is represented sometimes by *oa*, and sometimes by *a*, has increased the perplexity in no small degree.

"The method employed by the Author for representing the sounds of words, is intended to meet the English eye; and he has been careful to make use of none but genuine French letters, that the reader may not be deceived, nor induced to follow a vicious system of articulation.

"As to the pronunciation of Foreign Historical and Geographical names, it is laid down in the same manner, as if a Frenchman at Paris were reading aloud; in this case nothing would be left to him but to Frenchify every proper name, with the exception of a few living Authors.

"In ending this part of the Preface, it is of importance to observe that no syllable in this work is invested with the syllabical accent, because, as yet, excepting two or three Grammarians along with the Author, no writer in France, nor even the Academy itself, has thought proper to enforce this part of delivery, how unfortunately neglected.

"The Phraseology, forming the second essential part of this Dictionary, is based on that of the Academy, the sole and legitimate authority in France; and every effort of the Author has been so directed, as to render it both copious and practical. With this view, an improved method of elucidating new meanings, by employing parentheses, has been introduced, and it is hoped that the utility and benefits resulting from this improvement will not fail to be duly appreciated.

"Another novelty to which the Author may lay claim, is the placing of Historical and Geographical names below each page; and, by this arrangement, the facility of being acquainted with their definition and pronunciation at a single glance, will be found of no small advantage. As to the English or second part of this Dictionary, the reader will find it to consist of a copious vocabulary of terms, with their pronunciation, according to the system of Walker. The various meanings of the words are translated into French; and when the expressions happen to be substantives, the French gender is pointed out by means of proper signs.

"Lastly, that competent judges may be aware of the authorities on which the pronunciation and critical remarks pervading this Dictionary are founded, the titles and dates of the works which have been consulted, with brief reflections on their professed object, will be found in the Introduction following the Preface.

OLLENDORFF'S NEW METHOD

OF

LEARNING TO READ, WRITE, AND SPEAK THE GERMAN LANGUAGE.

Reprinted from the Frankfort edition, to which is added a Systematic Outline of the different Parts of Speech, their Inflection and Use, with full Paradigms, and a complete list of the Irregular Verbs. By George Adler, A. B., of the University of the City of New-York. One handsome 12mo. volume. $1 50.

Ollendorff's New Method of Learning to Read, Write and Speak the German Language, has had an extensive circulation in England, and its demand in this country also has constantly been increasing of late. Nor is its popularity undeserved; for it supplies a deficiency which has been long and deeply felt by all those who have engaged in either teaching or learning the German.

The German has hitherto been treated too much like a dead language; and hence many, disgusted with the cumbrous terminology and crabbed rules which in the very outset met their eye, have given up the acquisition of the language in despair. Ollendorff has completely remedied this evil. Beginning with the simplest phrases, he gradually introduces every principle of Grammar; and he does it by interblending the rules with such copious exercises and idiomatic expressions, that by a few months' diligent application, and under the guidance of a skilful instructor, *any one* may acquire every thing that is essential to enable him to read, to write, and to converse in the language.

In a separate volume, uniform with the Grammar,

A KEY TO THE EXERCISES.

Price 75 cents.

OLLENDORFF'S NEW METHOD

OF

LEARNING TO READ, WRITE, AND SPEAK THE FRENCH LANGUAGE.

With an Appendix, containing the Cardinal and Ordinal Numbers, and full Paradigms of the Regular and Irregular, Auxiliary, Reflective, and Impersonal Verbs. By J. L. Jewett. One volume 12mo. $1 50.

The plan pursued in teaching the French is substantially the same with that developed in the German Method. Avoiding the exclusively didactic character of the older treatises on the one hand, and the tedious prolixity of detail which encumbers modern systems on the other, Ollendorff combines and thoroughly teaches at once both the theory and practice of the language. The student who pursues his method will therefore be relieved from the apprehension of either forgetting his rules before practice has grounded him in their principles, or of learning sentences by rote which he cannot analyze. Speaking and writing French, which in other systems is delayed until the learner is presumed to be master of Etymology and Syntax, and consequently is seldom acquired, by this method is commenced with the first lesson, continued throughout, and made the efficient means of acquiring almost imperceptibly, a thorough knowledge of grammar; and this without diverting the learner's attention for a moment from the language itself, with which he is naturally most desirous of becoming familiar.

The text of Ollendorff, carefully revised and corrected, is given in the present edition without abridgment. To this the American editor has added an Appendix, containing the Cardinal and Ordinal Numbers, and full conjugation of all the Verbs. The work is thus rendered complete, and the necessity of consulting other treatises is wholly obviated.

OLLENDORFF'S NEW METHOD

OF

LEARNING TO READ, WRITE, AND SPEAK THE ITALIAN LANGUAGE.

WITH ADDITIONS AND CORRECTIONS,

By Felix Forresti, Prof. of the Italian Language in Columbia College, New-York City.
One volume, 12mo.

M. Ollendorff's System, applied to the study of the Italian Language, possesses all the advantages of his method of learning the German and French, and will undoubtedly, as its merits become known, take the place of all other Grammars.

COMPLETE TEXT-BOOK OF HISTORY.

D. APPLETON & CO. HAVE JUST PUBLISHED,

A MANUAL

OF

ANCIENT AND MODERN HISTORY.

COMPRISING

I.

Ancient History;

Containing the Political History, Geographical Position, and Social State of the Principal Nations of Antiquity, carefully revised from the ancient writers, and illustrated by the discoveries of Modern Scholars and Travellers.

II.

Modern History;

Containing the Rise and Progress of the Principal European Nations, their Political History, and the changes in their Social Condition, with a History, of the Colonies founded by Europeans.

BY W. COOKE TAYLOR, LL. D.,

Of Trinity College, Dublin.

Revised, with an Additional Chapter on the United States,

BY C. S. HENRY, D. D.,

Professor of History in the University of New-York

One handsome volume 8vo. of upwards of 700 pages. $2 25

*** For the convenience of Students as a text book, the Ancient or Modern portions can be had separately bound.

The Ancient History division comprises Eighteen Chapters, which include the general outlines of the History of Egypt—the Ethiopians—Babylonia and Assyria—Western Asia—Palestine—the Empire of the Medes and Persians—Phenician Colonies in Northern Africa—Foundation and History of the Grecian States—Greece—the Macedonian Kingdom and Empire—the States that arose from the Dismemberment of the Macedonian Empire—Ancient Italy—Sicily—the Roman Republic—Geographical and Political Condition of the Roman Empire—History of the Roman Empire—and India—with an Appendix of important illustrative articles.

This portion is one of the best Compends of Ancient History that ever yet has appeared. It contains a complete text for the collegiate lecturer; and is an essential hand-book for the student who is desirous to become acquainted with all that is memorable in general secular archæology.

The Modern History portion is divided into Fourteen Chapters, on the following general subjects:—Consequences of the Fall of the Western Empire—Rise and Establishment of the Saracenic Power—Restoration of the Western Empire—Growth of the Papal Power—Revival of Literature—Progress of Civilization and Invention—Reformation, and Commencement of the States System in Europe—Augustan Ages of England and France—Mercantile and Colonial System—Age of Revolutions—French Empire—History of the Peace—Colonization—China—the Jews—with Chronological and Historical Tables and other Indexes. Dr. Henry has appended a new chapter on the History of the United States.

This Manual of Modern History, by Mr. Taylor, is the most valuable and instructive work concerning the general subjects which it comprehends, that can be found in the whole department of historical literature.

TEXT BOOK FOR COLLEGES AND SCHOOLS.

Appleton & Co. have recently published the third edition

GENERAL

HISTORY OF CIVILIZATION IN EUROPE,

From the Fall of the Roman Empire to the French Revolution.

By M. GUIZOT,

Late Professor of History, now Prime Minister of France.

With occasional Notes by C. S. Henry, D.D., Professor of Philosophy and History in the University of the City of New-York. One volume 12mo. Price $1 00.

"We hail with pleasure the republication of this able work. It is terse and full, and adverts to the most interesting topic in the social relations of mankind, the progressive improvement of the European nations from the overthrow of the Roman Empire by the Goths, and Huns, and Vandals, in the Fifth Century.

"The work of M. Guizot comprehends a Course of Lectures which he delivered, and which contain the spirit of Modern History, all condensed into a focus, to illuminate one most impressive feature in the annals of the world. A concise view of the chief themes will accurately unfold the importance of this volume.

"The introductory lecture is devoted to a discussion of the general subject in its principles; which is followed by the application of them to the condition of European society.

"M. Guizot next proceeds to develop the deranged state of the kingdoms of Europe, after the subversion of the Roman power, and the subdivision of the ancient empire into distinct sovereignties; which is followed by a survey of the feudal system. The various changes and civil revolutions of the people with the crusades, the conflicts between the hierarchical supremacy, and the monarchical and aristocratical authorities also, are developed with the fluctuations of society, through their combined tumultuous collisions; until the invention of printing, and the maritime discoveries of the fifteenth century, with the Reformation, produced a convulsion, whose mighty workings still are exhibited, and the rich fruits of which constantly become more plentiful and fragrant.

"The two lectures which close the series, are devoted to the English revolution of the seventeenth, and the French revolution of the eighteenth century.

"There are two features in M. Guizot's lectures which are as attractive as they are novel. One is, the lofty moral and religious principles which he inculcates. We doubt that very few professors of history in our own country, in their prelections, among their students, within an American College, would have commingled such a continuous stream of the best ethics, with a subject avowedly secular, as M. Guizot has incorporated with his lectures addressed to the Parisian infidels.

"Another is, the predominant influence which he has attributed to Christianity, in effecting the progressive melioration of European society.

"To the friends of religious freedom especially M. Guizot's Lectures on Civilization are a most acceptable present; because they are not the result of a controvertist's endeavours to sustain his own opinions in a polemical conflict with an adversary, but the deliberate judgment of an impartial observer, who has embodied his decisions incidentally, while discussing another topic."—*N. Y. American.*

PREPARING FOR PUBLICATION,

COMPLETE HISTORY OF MODERN CIVILIZATION;

From the Fall of the Roman Empire until the Year 1789. With complete Chronological and Historical Tables. Translated from the French of M. Guizot.

This volume is the second part of M. Guizot's "Course of Modern History," in thirty three Lectures, and is an erudite and luminous development of the principal changes, events, derangements, and organization of the modern European nations after the fall of the Roman Empire, until they assumed their present chief characteristics. It forms a complete filling up, in minute details, of the former work, and is precisely adapted to unfold the origin, attributes, and operations of the political systems connected with feudalism, and the subsequent revolutions of the kingdoms of Europe.

D. Appleton & Co. have just published

LECTURES

ON

MODERN HISTORY.

BY

THOMAS ARNOLD, D.D.,

Author of "History of Rome." etc., etc.

With an Introduction and Notes by Henry Reed, Professor of English Literature in the University of Pennsylvania. One handsome volume 12mo. $1 25.

This volume contains the first Lectures which were delivered by Dr. Arnold after his appointment as Regius Professor of History in the university of Oxford. The series of Lectures must be considered merely as introductory to the expanded views and researches which the author would have developed had his life been prolonged. In the primary lecture which was delivered when he entered upon his official duty, the lecturer presented his definition of history with a summary of the duties appertaining to the professor of it. Appropriate, dignified and perspicuous, it exhibits much originality and power in a high degree, commingled with felicitous illustrations of the characteristics, effects, and value of historical literature.—Four lectures follow on the study of history, rich in the prominent topics of inquiry concerning national prosperity—among which, with masterly eloquence and delineations he adverts to the political economy, the religious controversies, the national wars, and the geographical relations of countries.—The next three lectures contain a survey of European history, particularly examining the revolutions in ecclesiastical affairs, and the continuous struggles to cast off the despotic yoke, and to gain and establish religious and civil freedom.—The eighth lecture displays the nature of that historical testimony which claims and merits credence. In this disquisition the author exhibits in his truth and forcefulness the law of evidence and the method of its application in investigating historical facts.—The course of Lectures is an elegant memorial of the author whose unquenchable philanthropy and untiring zeal in behalf of the best interests of mankind render his decease the subject of regret to the civilized world.

WILL SHORTLY PUBLISH

HISTORY

OF THE

ROMAN REPUBLIC.

BY

M. MICHELET,

Professor of History in the University of France, Author of "The History of France," etc., etc.

"M. Michelet. in his history of the Roman Republic, first introduces the reader to the Ancient Geography of Italy: then by giving an excellent picture of the present state of Rome and the surrounding country, full of grand ruins, he excites in the reader the desire to investigate the ancient history of this wonderful land. He next imparts the results of the latest investigations, entire, deeply studied and clearly arranged, and saves the uneducated reader the trouble of investigating the sources, while he gives to the more educated mind an impetus to study the literature from which he gives very accurate quotations in his notes. He describes the peculiarities and the life of the Roman people in a masterly manner, and he fascinates every reader, by the brilliant clearness and vivid freshness of his style, while he shows himself a good historian, by the justness and impartiality with which he relates and philosophizes."

The Westminster Review observes: "His 'Histoire Romaine' is not only the history of institutions and ideas, as in Niebuhr, but also by virtue of the vast interpretative faculty of imagination, places the *men* of Rome, with their creeds and aspirations, vividly before you."

D. Appleton & Co. have recently published

HISTORY OF GERMANY,

FROM THE EARLIEST PERIOD TO THE PRESENT TIME.

BY

FREDERICK KOHLRAUSCH,

Chief of the Board of Education for the Kingdom of Hanover, and late Professor of History in the Polytechnic School.

Translated from the last German edition,

By JAMES D. HAAS.

One elegant 8vo. volume, of 500 pages, with complete Index, $1 50.

TRANSLATOR'S PREFACE.

The high merits and distinguished character of the original German Work, by Professor Kohlrausch, of which this is a translation, have long been acknowledged. A work which, during a period of thirty years, has enjoyed so much popularity as to have gone through several editions, embracing a circulation of many thousand copies; a production which has extended and established its good repute, even in its original form far beyond its native clime, to England, France, Belgium, Italy, America, &c. (in some of which countries it has been reprinted in German,) and has thus become a standard book of reference in almost all the Universities and principal public as well as private educational Institutions. Such a p ublication possesses ample testimony proving it able to create a lasting interest, and confirm ng its claims to consideration and esteem.

The aim of the distinguished author, in this valuable history, is thus simply but distinctly expressed by himself: "My sole object," he says, "has been to produce a succinct and connected development of the vivid and eventful course of our country's history, written in a style calculated to excite the interest and sympathy of my readers, and of such especially who, not seeking to enter upon a very profound study of the sources and more elaborate works connected with the annals of our empire, are nevertheless anxious to have presented to them the means of acquiring an accurate knowledge of the records of our Fatherland, in such a form as to leave upon the mind and heart an enduring, indelible impression."

That our industrious historian has attained his object, the intelligent reader will find in the interest excited, the clear views imparted, and the deep impression effected by his animated portrayals of both events and individuals. This has been the original and acknowledged characteristic of Herr Kohlrausch's work throughout its entire existence but in the new edition, from which this translation has been rendered, he has endeavoured to make it as perfect as possible, both in matter and style, and besides this has enriched it with many valuable notes not contained in the former editions: thus making it in reality a concise, yet, in every respect, a complete history of Germany.

It is important to remark, that Professor Kohlrausch is a Protestant, and one distinguished not less for his freedom from prejudice and impartiality, than for the comprehensiveness of his views and the high tone of his philosophy. The general adoption of the work —alike by Protestant and Romanist—is proof sufficiently convincing of the impartiality of his statements, and of the justice of his reflections and sentiments.

"After England, no country has stronger claims upon the attention of Americans than Germany Its institutions, language, literature and national character combine to render its history highly interesting. The place it has occupied among nations for 1000 years—that is, ever since the era of Charlemagne—has been, on the whole, second to none in importance Some of the greatest inventions—among them gunpowder and the art of printing—owe their origin to the Germans. The literature of Germany is now exciting a marked influence over our own, and we can never forget that Germany is the cradle of the Reformation.

"Notwithstanding all these claims upon our attention, it is not to be denied that the history of Germany has been very little known among us. Few persons except the highly educated have more than a very meagre knowledge of the outlines of German history.

"The publication of Kohlrausch's History, which is a standard work at home, comes in very opportunely to supply the dearth of information on this interesting topic. It furnishes a most valuable compend; and will tend to spread in our country a knowledge of one of the most refined as well as most learned of modern nations. Few of the historical works of our day are more worthy of the public patronage —*Evening Mirror*

RUDIMENTAL LESSONS IN MUSIC;

CONTAINING THE PRIMARY INSTRUCTION REQUISITE FOR ALL BEGINNERS IN THE ART, WHETHER VOCAL OR INSTUMENTAL.

BY JAMES F. WARNER,

Translator of "Weber's Theory of Musical Composition," "Kübler's Anleitung zum Gesang-Unterrichte," [Boston Academy's Manual,] &c., &c.

One vol., 18mo. Cloth, 50 cents.

This little work is a compendious and ample display of the scientific principles and artistical practice of Music, developed in fifteen chapters on the tones, time, accent, intervals, scales, keys, harmony, style, and enunciation of musical sounds. These Rudimental Lessons comprise all that is necessary to render an Amateur Student proficient in the Theory of Music, so as to qualify him by efficient endeavors correctly to read music at sight. It will be found an excellent book of instruction for singing schools.

We do not know how we can do a more substantial service to teachers and scholars in music, vocal or instrumental, than by urging them to adopt this volume as a class book. It is full and complete on every topic connected with the subject, clear in its arrangement, and concise in expression. The illustrations are numerous and ingenious, and must prove very valuable aids to the learner, in comprehending the subject, as well as to the teacher in imparting instruction.

THE

PRIMARY NOTE READER,

OR

FIRST STEPS IN SINGING AT SIGHT.

BY JAMES F. WARNER,

Author of "Rudimental Lessons in Music," etc.

One vol., 12mo. 25 cents.

This summary of musical exercises is designed as a Supplement to the author's "Rudimental Lessons in Music." The two works taken together are intended to furnish the beginner in Vocal Music with a complete set of books adapted to his purpose.

THE

MYTHOLOGY

OF

ANCIENT GREECE AND ITALY,

FOR THE USE OF SCHOOLS.

BY THOMAS KEIGHTLY,

Author of the Histories of "England," "Rome," Greece," &c.

One vol. 18mo., numerous Wood Cuts. Price 44 cents.

I have read with real pleasure a little volume published by D. Appleton & Co., on the Mythology of Ancient Greece and Italy, and esteem it one of the very best elementary works of the kind ever issued from the American press. It is extremely clear and concise in the narrative, divested of unnecessary explanations, and what is equally worthy of remark, it is free from all those indelicate allusions which are so objectionable to the larger works on the same subject. The illustrations are well chosen, and add in no small degree to the value of the book. It is admirably well adapted for schools, and we hope soon to see it generally introduced.

NORTON THAYER, Classical Teacher, N. York City

EDUCATIONAL WORKS.

D. Appleton & Co.

Are preparing for Publication,

A SPEAKER FOR THE USE OF SCHOOLS;

Selected from classical Greek, Latin, Italian, French, and English writers; Demosthenes, Thucydides, Homer, Sophocles, Cicero, Livy, Virgil, Lucretius, Shakspeare, Milton, Burke, Bacon, &c.

By the Rev. W. SEWELL, B. D.,

Author of "Christian Morals, "Christian Politics, etc. etc. With additions

By HENRY REED, M. A.

Professor of English Literature in the University of Pennsylvania.

DOEDERLIN'S

HAND-BOOK OF LATIN SYNONYMES,

Translated by the Rev. H. H. ARNOLD, B. A.,

With additions and revisions by the American Editor. One volume, 12mo.

ENGLISH SYNONYMES,

Classified and Explained, with Practical Exercises.

By G. F. GRAHAM,

Author of "Helps to English Grammar," etc. Edited, with illustrative authorities,

By HENRY REED,

Professor of English Literature, in the University of Pennsylvania. One vol. 12mo.

A NEW ENGLISH READER,

By the Rev. HENRY MANDEVILLE,

Professor in Hamilton College, New York State. One vol. 12mo.

A NEW GERMAN READER,

On the Basis of

OLLENDORFF'S GERMAN GRAMMAR,

One vol. 12mo.

A NEW GERMAN AND ENGLISH

AND

ENGLISH AND GERMAN

DICTIONARY.

One vol. large 8vo.

PRIMARY LESSONS,

OR

CHILD'S FIRST BOOK,

By ALBERT D. WRIGHT,

Author of "Analytical Orthography," Phonological Chart, &c.